

Hong Kong

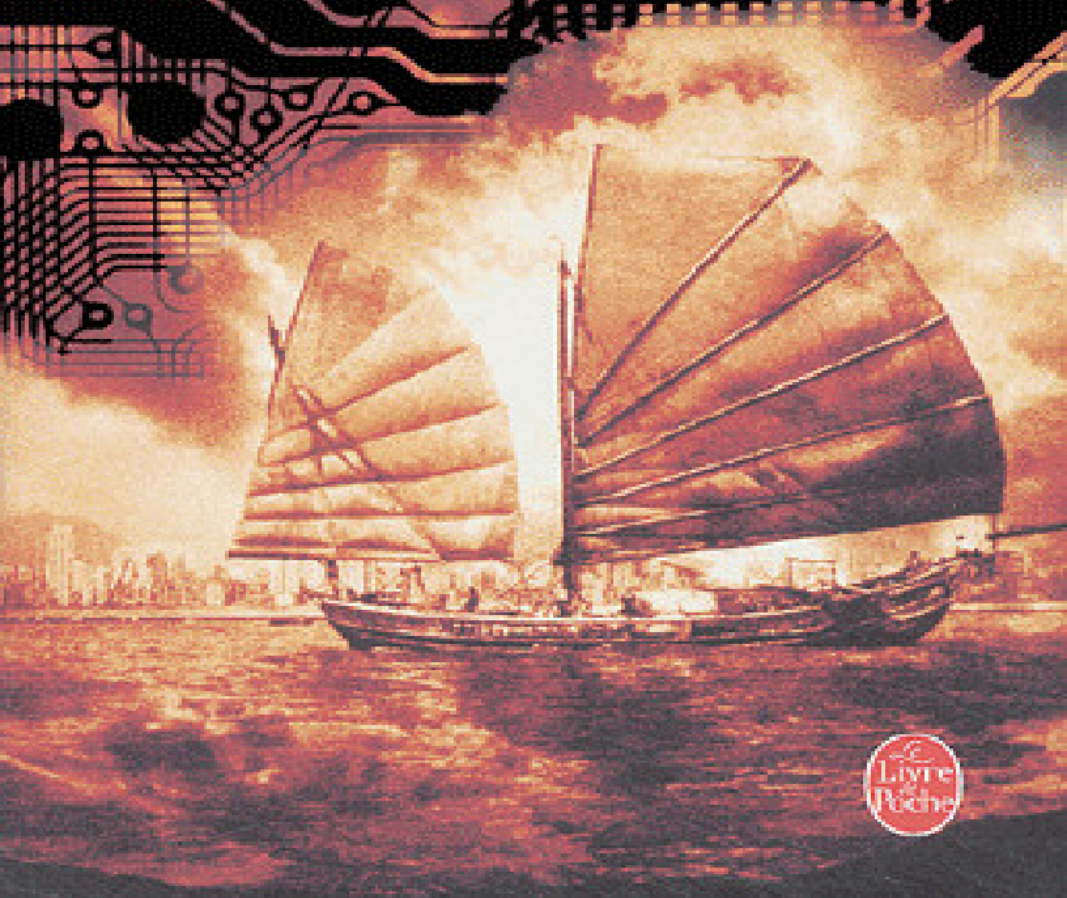
Coonts, Stephen

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

STEPHEN COONTS

HONG KONG



STEPHEN COONTS

Hong Kong

ROMAN TRADUIT DE L'AMÉRICAIN
PAR BERNARD BLANC

ALBIN MICHEL

Titre original :

HONG KONG

© Stephen Coonts, 2000.

Publié en accord avec St. Martin's Press, New York.

© Éditions Albin Michel S.A., 2003, pour la traduction française.

Pour John et Nancy Coonts.

Les révolutions et les guerres révolutionnaires sont inévitables dans une société de classe et, sans elles, il est impossible d'accéder au moindre développement social ni de renverser les classes dominantes réactionnaires, et donc impossible au peuple de s'emparer du pouvoir politique [...].

La prise du pouvoir par la force des armes, le règlement du problème par la guerre, voilà la tâche centrale et la forme la plus élevée de la révolution. Ce principe marxiste-léniniste de la révolution a une portée universelle et il est valable pour la Chine et pour tous les autres pays.

MAO ZEDONG

Une minuscule goutte de sang ourlait le trou sur le front de China Bob Chan, à environ trois centimètres au-dessus de son arcade sourcilière droite. Ses yeux étaient grands ouverts. Tommy Carmellini se dit qu'il avait l'air surpris.

Il ôta le gant de latex de sa main droite, se pencha et toucha la joue du cadavre – elle était encore tiède.

Chan était mort sur le coup, sans doute quelques minutes plus tôt, estima Tommy Carmellini en remettant son gant.

Son petit corps était allongé derrière son bureau d'acajou des Philippines, dans la bibliothèque de son hôtel particulier, sur la côte sud de l'île de Hong Kong.

Lorsque Tommy avait poussé discrètement la porte, un instant plus tôt, il avait aperçu l'extrémité d'une chaussure. Il avait jeté un coup d'œil autour de lui, puis il était entré.

À l'autre bout de la pièce, en face de lui, d'épais rideaux bordeaux encadraient de grandes fenêtres qui offraient une vue magnifique du port d'Aberdeen et, plus loin, du détroit séparant les îles de Hong Kong et de Lamma. On apercevait quelques lueurs sur Lamma, qui était peu peuplée. Au-delà s'étendaient les ténèbres de la mer de Chine méridionale. Ce soir, les lumières de l'immense cité de Hong Kong, vers le nord, dissimulée par l'arête de l'île, jetaient un triste rougeoiement sur les nuages bas.

À la réception qui se déroulait à l'étage d'en dessous, l'orchestre s'était lancé dans une vieille chanson pop américaine : Tommy Carmellini la reconnut même si les meubles et les étagères pleines de livres, du sol au plafond, étouffaient les sons.

Il essaya de retrouver la douille. Là, un faible miroitement de laiton près du pied d'un fauteuil ! Dans la lumière tamisée de la bibliothèque, il avait failli la rater.

Il enjamba le corps, se baissa et étudia le minuscule morceau de métal.

7,65 millimètres.

Des munitions de petits pistolets de poche faciles à dissimuler – des armes peu précises, mais dangereuses à bout portant.

Debout devant le bureau, Tommy, les mains sur les hanches, étudia la pièce avec attention. Ici, quelque part, Harold Barnes avait

planqué un petit magnéto, onze jours plus tôt, lorsqu'il était venu installer les connexions d'un système d'antenne satellite.

Chan avait sans doute commandé ce matériel pour pouvoir regarder la télé américaine. Peut-être était-il fan de C-Span[1] qui diffusait en ce moment les auditions du Congrès sur les contributions étrangères – i.e. chinoises – aux deux partis politiques US lors des dernières élections présidentielles ? Au cours des dix derniers jours, lors de ces séances, son nom avait certainement été mentionné à maintes reprises.

Hélas, Barnes n'avait pas eu le temps d'indiquer où il avait placé son appareil. La nuit qui avait suivi ce boulot, on l'avait éliminé d'une balle dans la tête.

Carmellini était certain que Barnes avait utilisé un mini-magnéto, et pas un émetteur, qui aurait été plus facile à détecter. Il le savait pour avoir bien connu Barnes, un technicien calme, soigneux – et tristounet – avec lequel il avait fait ses classes à la CIA. Qui aurait pu imaginer qu'Harold serait le premier de leur promotion à mourir en service ?

Les micros... Barnes avait passé quatre heures à installer ce système d'antenne satellite, alors qu'il lui aurait fallu moitié moins de temps. S'il avait suivi la procédure habituelle, il avait posé au moins deux petits micros, pour les deux pistes du magnéto.

Le lustre, au-dessus du bureau d'acajou, retint l'attention de Tommy. Décoré de dizaines de lampes, il avait forcément intéressé Harold Barnes comme le sucre attire les mouches.

Il étudia la chaîne qui le soutenait. Un fil en descendait... non, deux fils – un noir et un autre plus fin, soigneusement fixé sur elle.

Barnes avait pu placer un micro dans ce lustre et un second n'importe où dans la pièce – peut-être dans le bureau ou dans le coin réservé à la lecture –, puis planquer le magnéto derrière des livres. Pourquoi pas sur l'étagère supérieure ? Certains de ces volumes n'avaient sans doute pas été consultés depuis une décennie.

Carmellini s'avança jusqu'à la bibliothèque la plus proche et vérifia les dos des bouquins qui la garnissaient. Pas un grain de poussière.

Non, ce n'était pas une bonne cachette avec une femme de ménage aussi efficace.

Et donc...

Il tira un fauteuil sous le lustre et monta dessus.

Ah ! Il était là, scotché dans l'angle formé par les branches principales. Quand les ampoules étaient allumées, le minuscule appareil était pratiquement invisible depuis le sol.

Carmellini n'eut qu'à tendre la main pour récupérer la cassette. Les trois quarts de la bande étaient enregistrés – soit environ six heures.

Il descendit du fauteuil. Au moment où il allait faire disparaître la

cassette dans sa poche, il se ravisa – il remonta une jambe de son pantalon et la dissimula dans sa chaussette.

Il avait une cassette vierge dans son autre chaussette, mais maintenant que China Bob était mort, le magnéto semblait inutile. N'aurait-il pas mieux valu sectionner les fils et se débarrasser de l'appareil ?

Mais combien de temps lui restait-il ?

Si China Bob avait assassiné Harold Barnes, pourquoi le magnéto était-il toujours là ? Avait-il attendu de découvrir qui viendrait chercher cette bande ?

Conscient que le temps pressait, Tommy Carmellini se dépêcha de remettre le siège rembourré à sa place. Il le frotta vigoureusement pour faire disparaître les marques de ses chaussures.

Au moment où il se redressait, il entendit un bruit. Ça semblait venir du secrétariat. Alors qu'il s'avavançait dans cette direction, la lumière s'alluma dans la petite pièce contiguë à la bibliothèque.

Carmellini s'aplatit rapidement contre le mur. La porte du bureau était à sa droite. Il tendit l'oreille pour essayer de repérer des pas.

Il n'avait pas intérêt à se faire prendre dans cette bibliothèque avec un cadavre – et des cassettes dans ses chaussettes. Bien sûr, comme responsable adjoint à l'agriculture du consulat des États-Unis, il bénéficiait de l'immunité diplomatique, mais le scandale de son arrestation et de son interrogatoire, sans parler de son expulsion du pays, hypothéqueraient son avancement.

Il entendit qu'on déplaçait une chaise.

Il se ramassa sur lui-même, prêt à assommer quiconque entrerait ici, et il s'approcha en veillant à rester à l'écart du filet de lumière.

Quelqu'un était assis au bureau de la secrétaire. Quelqu'un de petite taille. Mon Dieu, c'était un gamin ! Un gosse dans les dix, douze ans.

Carmellini se recula pour éviter d'être vu dans le cas où le garçon aurait regardé dans sa direction.

L'adolescent alluma l'ordinateur.

Au fond de la bibliothèque où se trouvait Carmellini, il y avait une autre porte. Il ne savait pas si elle était verrouillée. Elle donnait sur plusieurs bureaux en enfilade dont le dernier ouvrait sur le couloir, près de l'ascenseur.

Il se dirigea vers elle en silence.

Le bouton ne tournait pas. C'était fermé à clé. Tommy ne voyait pas de quel genre de serrure il s'agissait.

Il tira de sa poche une petite trousse en cuir, dans laquelle étaient rangés ses rossignols préférés. Il en inserra un dans la serrure.

Ce faisant, il découvrit les têtes des verrous. On les avait peintes de la même couleur foncée que la porte pour les dissimuler. Même s'il

parvenait à crocheter la serrure, ces verrous l'empêcheraient d'ouvrir.

Il rangea donc son outil et la trousse dans une poche intérieure de sa veste, tout en revenant vers la porte du secrétariat.

À environ deux mètres du seuil, il se plaça de façon à pouvoir jeter un coup d'œil à l'intérieur de la pièce.

À présent, le gamin pianotait sur le clavier de l'ordinateur. Puis il se laissa aller contre le dossier de sa chaise et attendit...

Quelques secondes plus tard, une femme nue apparut sur l'écran. Elle tenait à la main ce qui semblait être un pénis géant. Et puis elle...

Bon Dieu, le gosse était sur un site porno !

Carmellini ne saurait jamais ce que cette fille allait faire avec ledit pénis, car, à cet instant, une femme entra par l'autre porte, côté couloir. Le garçonnet se retourna une seconde et s'empressa d'éteindre l'écran – mais il ne fut pas assez rapide : la nouvelle venue eut le temps de voir la photo.

Elle donna une gifle au gosse et hurla quelque chose en chinois. Il coupa la connexion Internet tandis que l'inconnue continuait à crier.

Carmellini se recula jusqu'au mur et attendit.

Il entendit l'ordinateur qui s'éteignait, les pieds de la chaise qui raclaient le plancher, un bruit de pas, puis une porte qui se refermait violemment.

Nouveau coup d'œil dans le bureau.

Vide.

Il entrebâilla légèrement le battant donnant sur le couloir – juste assez pour voir la femme et l'enfant disparaître dans l'ascenseur.

Il revint dans la bibliothèque et remplaça très vite le fauteuil sous le lustre. Remettre la cassette vierge dans le magnéto lui prit une trentaine de secondes, puis il éteignit l'appareil. Il rangea le siège et l'essuya de nouveau.

Une fois à la porte du secrétariat, il vérifia que personne ne venait, puis il sortit dans le couloir et referma derrière lui. De l'étage inférieur montait un air de Gershwin, *Un Américain à Paris*.

Tout en se dirigeant vers l'escalier pour rejoindre la réception, il ôta ses gants de latex et les mit dans sa poche.

De retour à la fête, il aperçut Kerry Kent qui sirotait une coupe de champagne en discutant avec animation avec un intello mal peigné qui la dévorait des yeux. Cette Anglaise de grande taille aux magnifiques cheveux roux parlait couramment le cantonais et le mandarin. Elle était traductrice pour une compagnie d'assurance, la Greater China Mutual Aid Society, mais en réalité elle travaillait pour le SIS, le service du renseignement britannique. Ce soir, elle était vêtue d'une élégante robe bleu foncé qui lui tombait jusqu'aux chevilles et elle portait un modeste collier de diamants qu'on lui avait prêté pour l'occasion.

— Oh, tu es là, mon cher ! dit-elle avec désinvolture, en posant la main sur son bras. Voici l'un de nos brillants dramaturges. (Elle lui présenta son interlocuteur.) On donne sa nouvelle pièce à West End la semaine prochaine. Ma sœur l'a déjà vue, en fait. Quelle coïncidence ! À notre retour à Londres, il faut absolument y aller.

Carmellini serra la main de l'écrivain et entraîna doucement Kerry à l'écart de la foule.

— Est-ce qu'on a remarqué mon absence ? lui demanda-t-il, juste assez fort pour se faire entendre au-dessus du brouhaha de la réception.

— Je ne crois pas qu'on ait fait spécialement attention à toi, dit-elle. Tu fabriquais quoi là-haut ?

— Je surfais sur des sites porno. C'est fascinant. Je te donnerai des détails plus tard. Qui c'est, ce débile qui n'arrête pas de te suivre ?

Il faisait allusion à un Chinois qui se tenait à environ deux mètres d'eux et observait la jeune femme sans la moindre gêne. Chaque fois qu'elle se déplaçait, il lui emboîtait le pas.

— Un admirateur provincial fou d'amour, dit-elle. Toute ma vie j'ai produit ce genre d'effet dévastateur sur les hommes. C'est chiant. J'envisage de faire appel à la chirurgie esthétique pour diminuer la taille de ma poitrine et mettre un terme à ces pénibles attentions.

Elle plaisantait, bien sûr – son corps était mince et athlétique.

Carmellini jeta un regard méchant au Chinois et prit Kerry par le coude pour l'entraîner.

— Tu l'as récupérée ? demanda-t-elle.

Elle parlait de la cassette.

— Y avait rien. Juste China Bob écroulé derrière son bureau avec un trou dans la tête.

— Il est mort ? souffla-t-elle en fronçant les sourcils.

— Tout ce qu'il y a de plus mort.

— Tu as trouvé le magnéto ?

— Oui. Dans le lustre. Mais pas de cassette.

Kerry Kent but une gorgée de champagne tout en digérant l'information de Carmellini. Tommy ne savait pas si c'était une bonne idée de lui mentir, mais son instinct lui disait de ne faire confiance à personne sur ce coup-là. Quelqu'un avait tué Harold Barnes et quelqu'un d'autre – ou peut-être la même personne – avait planté une balle dans le crâne de China Bob Chan. Et Carmellini ne connaissait Kerry que depuis trois jours - on ne pouvait pas précisément considérer ça comme une relation de longue date.

Il y avait au moins trois façons de monter à l'étage où le meurtre avait eu lieu : un ascenseur et deux escaliers. Carmellini avait emprunté celui du fond après s'être réfugié dans les toilettes qui se trouvaient hors de vue de la salle de réception, au bout du couloir. Et

n'importe qui dans cette pièce aurait pu faire la même chose, ces dernières heures – et sans doute que plusieurs personnes ne s'en étaient pas privées.

La cassette contenait peut-être la réponse à ses questions.

Carmellini examina une nouvelle fois la foule et essaya de graver les traits des invités dans sa mémoire. La crème de la société de Hong Kong était là ce soir.

— Redis-moi un peu qui sont tous ces gens, souffla-t-il à Kerry Kent.

Elle observa la salle à son tour, et salua de la tête un homme dans la soixantaine, au centre d'un petit groupe.

— Lui, c'est le gouverneur Sun Siu Ki avec ses groupies habituelles – des fonctionnaires, des bureaucrates et des patrons qui lui cirent les pompes, expliqua-t-elle. Le gentleman qui discute avec lui, c'est le consul général britannique, sir Robert MacDonald. Le grand blond qui espionne leur conversation est australien ; il se nomme Rip Buckingham. C'est le directeur de la rédaction du *China Post*, le plus important quotidien de langue anglaise de Hong Kong. À côté de lui, c'est sa femme, Sue Lin. Là-bas, dans le coin, tu as le consul américain, Virgil Cole, qui murmure quelque chose à l'oreille de la sœur de China Bob, Amy Chan. Voyons voir, qui d'autre ?

— Le type en uniforme avec son whisky-soda, juste devant l'orchestre ?

— C'est le général Tang, le commandant de la division de l'Armée de libération du peuple stationnée à Hong Kong. Il n'est ici que depuis quelques semaines. Il a eu l'honneur des journaux quand il est arrivé.

— Le gars qui parle avec lui ?

— Albert Cheung. Diplômé d'Oxford. Le meilleur avocat de Hong Kong. Gentil, doux et bien informé, c'est du moins ce qu'on raconte.

Et elle continua ainsi, lui indiquant six industriels, trois magnats des transports maritimes et deux présidents de banque.

— Ces gars-là sont les descendants des clans de marchands qui ont fait fortune à Hong Kong, dit-elle avant de lui préciser leurs noms. Si des gens ont pleuré le départ des Anglais, c'est bien eux, ajouta-t-elle. Je n'ai jamais vu autant de membres du gratin réunis en un même lieu !

N'importe quelle personne, dans cette pièce, aurait pu monter à l'étage et éliminer China Bob, pensa Carmellini. Chacune d'elles s'était probablement excusée un instant, une fois ou deux dans la soirée, pour partir à la recherche des toilettes. Quelqu'un aurait pu aussi prendre l'ascenseur au sous-sol ou gagner la bibliothèque depuis une autre partie de cette vaste demeure. Il y avait tant de possibilités ! Tommy observa soigneusement une dernière fois tous les convives que Kerry lui avait montrés, puis il proposa à la jeune femme :

— Et si on se tirait avant que tout le monde commence à s'exciter ?

— Merveilleuse suggestion, souffla-t-elle. Laisse-moi juste saluer quelques invités.

Cinq minutes plus tard, alors qu'ils attendaient la voiture du consulat, Carmellini lui demanda :

— Et maintenant, quel est l'emploi du temps pour le reste de la soirée ?

— Je ne sais pas, dit-elle avec désinvolture tout en se tournant vers lui.

Il accepta l'invitation implicite et l'embrassa. Elle l'enlaça et lui rendit son baiser.

— Tu es si romantique ! lui murmura-t-elle lorsque leurs lèvres se séparèrent.

— Et libre, aussi.

— Je n'avais pas oublié.

— Hé, je ne me souviens pas d'avoir déjà mentionné ma situation de famille...

— En effet. Mais ta réputation t'a précédé. Tommy Carmellini, cambrioleur célibataire, voleur, monte-en-l'air...

— Et pourtant, au fond, pas un mauvais bougre.

— Un James Bond sans le panache.

— Pourquoi cracher dans la soupe avant d'y avoir goûté ?

— Faudra me convaincre.

— Suis d'accord pour essayer, comme vous dites en Angleterre.

— Si tu me racontais ton histoire de pornographie sur le Net ? Voilà le genre de petits détails qui épicent les comptes rendus d'action...

Le véhicule du consulat s'arrêta devant eux et le voiturier en descendit.

— J'avais dans l'idée de garder ce morceau de choix pour plus tard, répondit Carmellini. (Il donna un pourboire à l'homme en récupérant les clés.) Après tout, la nuit est encore jeune.

Le soleil du matin inondait le balcon de la chambre d'hôtel, au quatrième étage, lorsque Jake Grafton ouvrit la porte coulissante. Le vacarme des rues, en dessous de lui, l'assaillit, mais il sourit et s'assit à la petite table ronde en verre. Tout en sirotant son café, il s'abandonna aux odeurs, aux bruits et aux spectacles de Hong Kong.

Sa femme, Callie, le rejoignit. Elle était sur son trente et un, avec un discret maquillage. Elle portait son sac en bandoulière et un attaché-case.

Lorsqu'elle se pencha pour l'embrasser, son parfum léger chatouilla les narines de Jake.

— Vous sentez délicieusement bon, ce matin, madame Grafton.

Elle s'immobilisa et fronça les sourcils :

— Qu'est-ce que tu vas faire aujourd'hui ? lui demanda-t-elle.

— Traîasser, lire la presse, changer quelques chèques de voyage. Ensuite, je te retrouve pour le déjeuner.

— Quand commence ta mission ?

— J'y travaille en ce moment même. Je sais que ça n'en a pas l'air, mais je suis déjà en plein dedans.

C'était le troisième jour de la conférence – des étudiants chinois triés sur le volet bénéficiaient d'une semaine d'immersion accélérée dans la culture occidentale. Callie était parmi les intervenants.

— Je m'imprègne de l'atmosphère, ajouta Jake. Après tout, je suis censé être en vacances, si tu t'en souviens bien.

C'était peut-être ce spectacle extrêmement rare de son mari encore en pyjama à huit heures du matin un jour de semaine qui lui semblait bizarre. Elle lui sourit, hocha la tête et lui dit au revoir.

Jake but une autre gorgée de café et contempla la vieille caserne de police qui se dressait juste en face de l'hôtel, de l'autre côté de la rue. Un mur de trois mètres de haut la dissimulait aux passants. Le bâtiment de deux étages en brique et en pierre passées à la chaux avait la forme d'un T. Par les fenêtres de la jambe du T qui était parallèle à l'endroit où Jake se trouvait, on apercevait des chambres aux lits superposés, des vestiaires, des douches, des buanderies, et même une cuisine et une salle à manger. Un balcon courait tout le long des deux étages, comme dans un motel américain. La tête du T était un immeuble administratif – des bureaux, apparemment. Des

voitures de police étaient garées sur le parking.

La pelouse avait été transformée en camp militaire, avec, partout, des soldats, des tentes, des feux et des ustensiles de cuisine. Au moins cinq cents soldats de l'Armée de libération du peuple (ALP) bivouaquaient là, occupant le moindre mètre carré de verdure. De minuscules colonnes de fumée, de l'épaisseur d'un crayon, montaient d'une multitude de foyers dans l'air matinal presque immobile.

Du temps des Anglais, la police royale de Hong Kong offrait une bonne vie aux célibataires britanniques qui voulaient connaître l'exotisme tout en amassant un joli pécule. Comme la plupart de ses consœurs des colonies de la Couronne, elle était célèbre pour sa corruption – et ce, depuis que le premier Brit avait enfilé un uniforme et patrouillé dans les rues.

Aujourd'hui, des policiers et des soldats chinois couraient dans tous les sens comme des fourmis. Jake se demanda s'il y avait encore un seul Britannique sous l'uniforme.

Il termina son café et feuilleta le quotidien de langue anglaise, le *China Post*, qu'on avait glissé sous la porte de sa chambre tôt ce matin-là.

Le principal article de la une était consacré à la crise financière japonaise, avec de longues déclarations du gouvernement chinois à Pékin, et une citation du consul général américain, Virgil Cole.

Jake lut ce nom avec intérêt et secoua la tête. Il avait volé avec Cole au cours de leurs dernières missions pendant la guerre du Vietnam, et ils avaient survécu tous les deux quand leur appareil avait été abattu. Ils ne s'étaient jamais revus depuis. Oh, ils avaient bien échangé quelques petits mots pendant des années après que Cole eut quitté la marine US, et puis, au cours d'un de leurs déménagements, les Grafton avaient perdu son adresse et les cartes de Noël avaient cessé. C'était il y avait environ dix ans.

Tiger Cole ! Une fois son dos guéri, il avait démissionné, il s'était inscrit à la fac, puis il avait plongé dans l'univers high-tech de la Silicon Valley. Lorsqu'il avait été nommé consul général à Hong Kong, deux ans auparavant, le magazine *Fortune* avait révélé qu'il valait plus d'un milliard de dollars. Bien sûr, Tiger était aussi un généreux donateur à certaines causes politiques.

Peut-être aurait-il dû l'appeler et l'inviter à dîner. Mais bon... Jake décida d'attendre encore vingt-quatre heures. Si Tiger ne se manifestait pas, il lui passerait un coup de fil.

En page deux du quotidien, on parlait d'un meurtre qui, apparemment, s'était produit la nuit précédente. On avait découvert le cadavre juste avant le bouclage du journal. Jake connaissait le nom de la victime – China Bob Chan – et il lut l'article avec une inquiétude grandissante. Personnage clé dans un scandale de financement de

campagne électorale à Washington, China Bob avait récemment bénéficié d'un sacré battage médiatique aux États-Unis – ce dont tout honnête homme se serait volontiers passé. La disparition prématurée de l'individu à la suite d'un empoisonnement au plomb allait faire du foin à Capitol Hill.

Sur la première page de la seconde section du quotidien, Jake tomba avec plaisir sur une photo de Callie avec deux autres professeurs américains participant à la conférence. Il y avait trois paragraphes de commentaires. Curieusement, le journaliste avait réussi à écrire le nom de sa femme sans faire de faute. Il plia la page avec soin pour la conserver.

L'un dans l'autre, pensa Jake, ce journal correspondait tout à fait à ce qu'il était – un quotidien d'informations publié sous la surveillance attentive d'un gouvernement totalitaire qui ne tolérât ni critique ni dissidence. Pas un mot sur les raisons pour lesquelles les troupes de l'ALP avaient pris possession des rues et étaient postées à tous les carrefours, devant chaque grand magasin, chaque bâtiment public. Aucune analyse, juste les faits bruts sur le meurtre de China Bob – pas même un commentaire sur les conséquences de sa disparition sur les relations Chine-États-Unis.

Jake s'intéressa ensuite à la page des sports. Le football australien était mieux couvert que les performances des équipes professionnelles américaines, nota-t-il avec un sourire.

Il posa le journal et s'étira. Ahhhhh...

On frappa à la porte.

— Une minute !

Il vérifia son reflet dans le miroir au-dessus de la commode – autant éviter de faire peur à une femme de chambre – puis il entrebâilla la porte.

Un homme en complet-veston se tenait sur le seuil, un Occidental... Tommy Carmellini.

— Entre donc, lui dit Jake. Je suis un peu lent, ce matin.

— Tu as vu le journal ?

— Sur China Bob Chan ?

— Oui.

— J'ai lu l'article, dit Jake.

— Ce qu'il raconte est vrai : Chan ne pourrait pas être plus mort.

— Laisse-moi prendre une douche, puis on descendra s'offrir un petit déj.

— D'accord.

Tommy Carmellini s'assit dans l'unique fauteuil de la pièce et ouvrit son attaché-case.

Lorsque Jake ressortit de la salle de bains un quart d'heure plus tard, Carmellini rangeait son détecteur à balayage.

— Pas de micros, annonça-t-il à Jake.
— Et le téléphone ?
— Impossible à dire. Je n'ai aucun moyen de savoir si l'impédance et la résistance de la ligne sont normales.
— Okay. Comment peux-tu être certain pour China Bob ?
— Hélas, je l'ai rencontré la nuit dernière à peine une minute ou deux après son entrée dans les rangs des nouveaux défunts. Il était tiède comme un toast, et le trou dans sa tête était tout nouveau tout beau. J'ai ramassé une douille de 7,65 sous une table voisine.
— Qui l'a tué ?
— Pas moi. C'est tout ce dont je suis sûr.
— Tu as la cassette ?

Carmellini s'assit et la sortit de sa chaussette. Il la tendit à Jake Grafton, qui lui jeta un coup d'œil rapide et la fit disparaître aussitôt dans la poche de son pantalon.

Lorsqu'ils eurent commandé un petit déjeuner au restaurant de l'hôtel, ils discutèrent un moment de la mégapole où ils se retrouvaient. Jake raconta à Carmellini que Callie et lui s'étaient justement rencontrés ici, en 1972.

— On n'est plus jamais revenus depuis, ajouta-t-il. Ce qui est une erreur, j'imagine. Cette ville est formidable, et on aurait dû y faire un petit saut de temps en temps pour le plaisir de la voir évoluer et se développer.

Carmellini l'écouta par simple politesse, puis il demanda :

— Comment se fait-il qu'on m'ait envoyé ici pour t'aider ? Tu n'appartiens pas à la CIA.

— Le jurerais-tu ? répondit Jake.

Carmellini nota l'expression d'amusement qui passa dans les yeux gris de Grafton au moment où il formulait sa question. Son visage était maigre et bronzé et son nez légèrement trop gros. Une vieille cicatrice en zigzag était à peine visible sur sa tempe.

— Peu de choses, aujourd'hui, sont vraiment ce qu'elles paraissent, acquiesça Tommy. Si je me souviens bien, lors de notre première rencontre, l'année dernière, tu portais un uniforme de marin et tu commandais un porte-avions et son groupe de bataille. Bien sûr, l'agence est un peu à court de couvertures, ces temps-ci...

Jake eut un petit rire.

— Je faisais de la paperasse au Pentagone quand ils ont eu besoin de quelqu'un pour fureter par ici. Apparemment, mes anciens rapports avec Cole ont donné des idées à un bureaucrate. Et lorsqu'ils m'ont proposé ce boulot, j'ai accepté parce que ma femme pouvait venir avec moi. Et donc nous sommes là.

Carmellini fronça les sourcils.

— Et moi ? Comment je me retrouve embarqué dans ce bordel ? J'avais deux abonnements pour les matches des Orioles[2] et une jeune femme délicieuse pour m'y accompagner...

— C'est moi qui ai personnellement demandé que tu viennes, dit Jake. Le nouveau directeur de la CIA a essayé de m'en dissuader. Il m'a dit que tu étais un voleur et un escroc et que l'année dernière, quand le professeur Olaf Svenson[3] a été assassiné tu n'as pas pu fournir un emploi du temps convaincant. Il semble que tu étais en vacances à ce moment-là, ce qui, en soi, n'est pas un crime, mais du coup ils ont quand même un peu creusé. Bien sûr, ils n'ont rien trouvé. Personne n'a rien pu prouver. Et pourtant, ça a fait une petite tache de plus dans ta carrière.

— Il t'a raconté tout ça ?

— Ouais. Apparemment, ton dossier perso vaut la lecture.

— Tu sais ce que les joueurs de foot disent de la poisse ? grommela Tommy Carmellini. J'en ai eu plus que ma part. Et des taches, aussi. Beaucoup de taches.

— Oh-oh.

— Dans ce cas, si tu savais que je n'étais pas très propre sur moi, pourquoi as-tu souhaité ma collaboration ?

— Mon adjoint, Toad Tarkington, me l'a suggéré. Pour une raison ou une autre, tu l'as impressionné.

— Je vois.

On leur apporta le petit déjeuner. Quand la serveuse s'éloigna, Jake reprit :

— Parle-moi de la nuit dernière. Le moindre détail dont tu te souviennes.

Carmellini lui raconta sa soirée tout en mangeant :

— Ils m'ont demandé de collaborer avec cette fille du SIS, une Anglaise nommée Kerry Kent. C'est un canon et elle parle chinois comme une autochtone. Je la connais depuis exactement trois jours et une nuit.

— Ah-ah.

Carmellini expliqua alors à Jake que Kerry Kent avait eu deux cartons pour cette réception et qu'elle l'avait emmené en le faisant passer pour son petit ami. Vers deux heures du matin, il avait tenté sa chance et il était monté discrètement à l'étage.

— J'ai eu la trouille quand j'ai vu China Bob étalé par terre. J'ai récupéré la cassette et j'en ai mis une nouvelle. Si quelqu'un vérifie l'appareil, il pensera qu'il a merdé. C'est tout ce que j'ai imaginé sur le moment – et je reconnais que ce n'était pas très malin de ma part. J'ai quand même eu l'idée de couper le magnéto pour que celui – ou celle – qui le trouvera envisage cette éventualité. Mais bon... Lorsque je suis revenu à la réception, je me suis dit que je ne savais rien de

rien. N'importe qui, à Hong Kong, aurait pu tuer China Bob, pour une raison ou pour une autre. Dont, bien sûr, ma compagne de la soirée, Kerry Kent. Elle a passé une quinzaine de minutes dans les toilettes juste avant que je me faufile à l'étage – c'est du moins ce qu'elle m'a raconté. Par précaution, à mon retour à la fête, je lui ai juré que le magnéto n'avait rien enregistré.

Jake Grafton leva les yeux de sa tasse de café.

— Et... ?

— Bon sang, elle m'a pratiquement fouillé au moment où on attendait la voiture de l'ambassade ! Pendant qu'elle me serrait dans ses bras et me pelotait, elle m'a fait les poches.

— Tu es sûr qu'elle cherchait la cassette ?

— Elle m'a passé les mains partout !

— Elle voulait peut-être simplement te faire savoir que tu lui plaisais ? suggéra Jake en levant un sourcil.

— J'avais des espoirs, reconnu Tommy. C'est un sacré morceau de femme et elle semblait prête à tout. Sauf qu'on est rentrés chez elle directement et qu'elle ne m'a même pas invité à boire une dernière bière.

— Je pensais que les agents secrets étaient des chauds lapins.

— Moi aussi, répondit Tommy avec enthousiasme. C'est même pour ça que j'ai signé à la CIA. Mais j'ai été déçu.

Un mensonge de plus, mais tout petit – Carmellini avait rejoint la CIA pour éviter d'être poursuivi pour un cambriolage et un certain nombre d'autres crimes. Il ne voyait pourtant aucune raison de partager ces détails sordides avec ses collègues de travail.

— Elle a trouvé la cassette ? dit Jake.

— Non. Je l'avais planquée dans ma chaussette.

— Elle avait un pistolet ?

— Aucun pistolet et, crois-moi, il n'y avait aucune place pour ça non plus dans son soutien-gorge.

— Et dans son sac ?

— Une petite pochette. Je l'ai tâlée. Rien. Mais, bien sûr, la personne qui a flingué China Bob s'est probablement débarrassée illico de son arme.

— Qui soupçonnes-tu ?

— Les six millions d'habitants de Hong Kong. N'importe quel invité de cette réception aurait pu s'introduire dans la maison. Mais Kerry Kent et notre consul général sont en tête de ma liste. Comme je te l'ai dit, elle a disparu un bon moment dans les toilettes. Et j'ai vu Cole redescendre cinq minutes avant que je monte là-haut.

Virgil Cole, le parfait petit soldat. C'était Jake qui lui avait donné son surnom, « Tiger », à l'automne 1972, lorsque Cole était devenu son bombardier-navigateur, après la mort de Morgan McPherson. Grafton

respira profondément. Il se souvenait de ce temps-là. Et de Tiger Cole. Cette époque semblait si lointaine, et pourtant...

Les employés chinois de la Bank of the Orient étaient au courant du problème depuis plusieurs jours déjà et ils avaient prévenu leurs amis, qui s'étaient empressés de clôturer leurs comptes. Au fur et à mesure que la nouvelle se répandait, les queues s'allongeaient dans le hall.

En cette douce matinée de juin, une foule d'au moins deux mille personnes était rassemblée sur les trottoirs et sur la place devant l'établissement, pour attendre l'ouverture. La banque se trouvait dans une haute tour de pierre et de verre au cœur du quartier d'affaires de Victoria, entre les contreforts du Victoria Peak et les quais des ferries. Son nom, en anglais et en chinois, était bien visible sur la façade – et en caractères japonais encore plus gigantesques, éclairés jour et nuit, sur le flanc de l'immeuble, à la hauteur du dix-neuvième étage, si bien qu'on l'apercevait de n'importe quel endroit de l'île, de Kowloon et même de la Chine continentale quand le temps était au beau, car la Bank of the Orient était japonaise et fière de l'être.

Après des réunions urgentes et de nombreux coups d'œil à la foule qui grossissait au fil des minutes de l'autre côté des baies vitrées, les responsables de la banque décidèrent de ne pas ouvrir leurs portes et de prévenir le ministre des Finances, à Tokyo. Tandis que le président attendait, près du téléphone, d'être rappelé par l'adjoint du ministre pour les opérations outre-mer, un manifestant brisa une fenêtre avec une pierre.

Un caissier appela la police, laquelle, constatant l'importance de ce rassemblement, en référa au gouverneur, Sun Siu Ki. Celui-ci ne se déplaça pas – il contacta simplement le général Tang Ming, le nouveau commandant de la division de l'Armée de libération du peuple stationnée à Hong Kong.

Une demi-heure plus tard, plusieurs centaines de soldats en armes arrivèrent sur les lieux. Ils se postèrent dans la rue sur deux rangs, tenant la foule en tenaille. Ils encerclèrent aussi le parc voisin où beaucoup de gens s'étaient installés. Comme ils n'étaient vraiment pas assez nombreux pour empêcher physiquement les mouvements des protestataires, ils ne bougèrent plus et ils attendirent des ordres. Quatre chars apparurent ensuite, dans un cliquetis métallique, leurs chenilles défonçant l'asphalte. Ils pointèrent leurs canons sur les civils.

Le général Tang les accompagnait. Il observa les clients de la banque et ses soldats, ordonna à ses officiers de modifier les positions de leurs hommes, puis il s'avança jusqu'à la porte de l'établissement et frappa du poing. Comme personne ne lui répondait, il sortit son pistolet et tapa plus fort à coups de crosse.

Cette fois, on lui ouvrit.

Suivi de deux de ses colonels, il pénétra d'un pas martial dans la Bank of the Orient et exigea de voir le président.

Tandis qu'ils marchaient sur le trottoir vers le Star Ferry, Carmellini grommela :

— Amiral, j'avance vraiment en aveugle. Langley m'a expédié ici pour vous aider, mais personne n'a daigné m'expliquer de quoi il s'agissait.

— Ils m'ont choisi parce que j'ai volé avec Tiger Cole au Vietnam, dit Jake Grafton à l'officier de la CIA. Apparemment, je suis l'un des rares fonctionnaires de ce gouvernement à le connaître personnellement. Washington veut avoir une idée de ce qui se trame à Hong Kong.

— Et c'est quoi, d'après eux ?

Ils achetèrent deux tickets de première classe et gagnèrent le pont supérieur du-ferry. Alors que le navire appareillait, Jake Grafton répondit :

— C'est la crise en Chine. Ce pays est une véritable poudrière. Une seule étincelle et tout pète. Les communistes veulent rester au pouvoir en favorisant la prospérité – dont ils ne bénéficieront que si leur système économique évolue : ils sont coincés dans cet oxymoron géant. Ils souhaitent un changement économique, mais sans évolution sociale ni politique. Les États-Unis, eux, désirent récupérer une bonne part du gâteau chinois. Et donc l'establishment US a échangé des technologies et des capitaux contre un accès aux marchés de ce pays et à sa main-d'œuvre moins chère. En d'autres termes, il a mis ses billes dans le statu quo politique qu'est aujourd'hui la dictature communiste.

Tommy Carmellini acquiesça d'un hochement de tête.

— Le système communiste corrompt tout, poursuivit Jake. Pour importer des biens de consommation, un Chinois doit obtenir une licence du gouvernement, mais celles-ci sont limitées pour empêcher les entrepreneurs privés d'entrer en compétition avec les sociétés d'État. C'est là qu'interviennent China Bob Chan et un millier de types de son espèce. Si tu es un homme d'affaires chinois audacieux, tu paies Chan et il t'obtient une licence d'importation d'un fonctionnaire – en fait, il se contente de partager le pot-de-vin avec lui. Du coup, la bureaucratie est corrompue d'en haut jusqu'en bas. Chaque membre du gouvernement touche quelque chose – les types du Parti, les moindres possesseurs d'une parcelle d'autorité, les généraux, tout le monde... Ce système génère d'énormes profits qui se retrouvent dans leurs poches et, pendant ce temps, l'Ouest industriel continue à vendre ses hautes technologies à la Chine.

— Et c'est la population qui est baisée, murmura Tommy Carmellini.

— Exact. En outre, le gouvernement chinois s'est servi de China Bob Chan pour distribuer des contributions politiques aux États-Unis et faciliter ainsi les licences d'exportation US de technologies sensibles, souvent militaires. En règle générale, celles-ci offrent des possibilités de pots-de-vin chez nous et en Chine. Dans ce cas précis, l'Armée de libération du peuple souhaitait récupérer des technologies militaires américaines. Sauf que China Bob a encaissé à peu près la moitié de l'argent de l'ALP destiné au départ à graisser la patte à certains de nos concitoyens. C'est le général Tang, aujourd'hui commandant de l'ALP à Hong Kong, qui a traité avec China Bob au nom de l'armée chinoise.

— Eh-eh.

— On dit que Tang a été envoyé ici pour trouver et arrêter un « criminel politique », Wou Tai Kwong. Tu te souviens de ce type qui a bloqué à lui tout seul une ligne de chars, sur la place Tian'anmen, en 1989 ? La photo a fait le tour du monde.

— Je pensais qu'il était mort.

— Peut-être. Mais mort ou pas, c'est l'ennemi public numéro un. Il a ridiculisé les communistes. Et ces gens-là sont paranos.

— Un risque professionnel bien connu chez les dictateurs, commenta Carmellini avec désinvolture.

— Toujours est-il que c'est la mission avouée de l'armée dans cette ville. En réalité, Tang et ses hommes sont là pour empêcher un soulèvement à Hong Kong. La CIA pense que China Bob a utilisé ce pognon pour financer une révolution.

— Il travaillait pour les deux camps ?

— C'est l'avis de la CIA. Les politiciens du Congrès ont donc envoyé quelqu'un fouiner un peu dans cette ville pour leur fournir un avis indépendant sur l'implication de notre consul général dans cette histoire. Et la Maison-Blanche m'a choisi, moi, parce qu'elle n'avait rien de mieux sous la main.

— Tu parles du consul Virgil Cole ?

— Exact.

— Permits-moi d'insister : pourquoi toi ?

— Eh bien, à la base, j'ai l'impression que je suis censé recueillir les confidences de Cole et l'amener à me raconter des choses qu'il ne dirait à personne d'autre. Voilà ce qu'ils ont imaginé à Washington, en tout cas. C'est nul, mais c'est comme ça.

— Y a des chances que ce soit des conneries, tout ça, suggéra Carmellini. Les rumeurs vont et viennent. Crois-moi, je suis un expert en rumeurs.

Grafton s'appuyait sur le bastingage du ferry.

— Apparemment, Cole a une relation d'un genre ou d'un autre

avec Amy Chan. Le père de cette fille était un soldat britannique et sa mère une Chinoise venue se réfugier à Hong Kong lorsque la cause nationaliste s'est effondrée et que Mao s'est emparé du pays. Elle est arrivée ici juste avant la fermeture de la frontière et s'est prostituée pour survivre. On raconte qu'elle était très belle et qu'elle est devenue une pute de luxe ; et puis elle a fini par craquer pour ce soldat anglais et ils ont eu un enfant – Amy. Bien sûr, ce type était un salaud et il est rentré en Angleterre à la fin de son service. Il était déjà marié au pays, paraît-il. Toujours est-il qu'avec ses économies la mère d'Amy a réussi à envoyer sa fille étudier aux États-Unis. Amy est diplômée de l'UCLA[4] et elle travaillait au service des visas du consulat américain quand Cole est arrivé. Et ils ont rejoué la pièce.

— Ah-ah.

— China Bob Chan était son demi-frère. Il a profité de Cole pour afficher son influence sur les Américains. Amy emmenait souvent Cole chez lui et China Bob le faisait parader devant tous les salauds du gouvernement, le général Tang et les types arrivés de Pékin... Ce cirque a duré un an. Ensuite, Cole a dû répondre aux questions d'une commission d'enquête du Congrès. Il est donc au parfum des subtilités de cette affaire. N'empêche que le Tiger Cole dont je me souviens s'est toujours complètement foutu de ce qu'on penserait de sa vie amoureuse.

— C'est aussi l'impression que j'ai de ce mec, confirma Carmellini d'un air songeur. J'ai étudié son dossier et j'ai passé une petite heure avec lui. Je partage ton opinion.

— On est là pour découvrir ce que Cole et China Bob ont magouillé, dit Jake. Je veux écouter la cassette. Callie me la traduira.

Jake, à son tour, l'avait dissimulée dans sa chaussette.

— Faudra que je te trouve un magnéto au service des communications du consulat, dit Tommy tandis qu'ils se glissaient dans la foule prête à débarquer du ferry qui se rangeait contre le quai du Central District. On aura besoin d'un appareil spécial pour écouter cette bande.

— Mets sur écoute le bureau de Cole au consulat. Fouille dans ses affaires. Vois ce que tu peux trouver. Ouvre son coffre le plus vite possible et jette un œil sur ses dossiers. Je veux savoir si Tiger est impliqué dans une conspiration visant à renverser le gouvernement chinois. Et si on n'a pas le moindre bout de preuve, je veux en être informé aussi.

— Seigneur ! Où as-tu appris à mener une enquête ?

— Je n'ai pas de temps à perdre en subtilités. Je dois découvrir ce qui se trame à Hong Kong, bon sang, et pas plus tard que tout de suite ! Si des représentants du gouvernement américain sont membres d'un complot dont le but est d'abattre le gouvernement légitime de la

Chine, ça risque d'être interprété comme un acte de guerre.

Quand ils sortirent du terminal du Star Ferry, Tommy Carmellini salua l'amiral d'un petit signe de tête et fila vers le consulat sur Garden Road.

Le président de la Bank of the Orient se nommait Saburo Genda. Au moment où le général Tang et ses deux officiers furent introduits dans son bureau, il était au téléphone avec le gouverneur Sun. Il tentait de lui décrire la situation.

— Nous n'avons pas l'argent nécessaire pour payer l'ensemble des déposants qui attendent à l'extérieur, dit Genda avec toute la patience dont il était capable.

À la salve de chinois qui suivit (Genda parlait raisonnablement bien cette langue), il répondit :

— Bien sûr que notre banque est solvable. Oui, nous avons des réserves. Hélas, c'est juste qu'il n'y a pas suffisamment de fonds dans nos coffres pour satisfaire tous ces gens... Oui, nous ouvrirons nos portes dans quelques heures. Vous avez ma parole, monsieur.

Il raccrocha et s'essuya le front.

Tang, à son tour, lui demanda pourquoi son établissement restait fermé. Genda se relança dans ses explications.

— Trouvez de l'argent ! ordonna Tang.

— Nous essayons, général, mais comme nous n'avons pas de planche à billets dans nos sous-sols, nous devons obtenir des liquidités d'autres banques. Nous nous en occupons en ce moment même.

Tang détestait être traité avec condescendance. Il voyait cela comme un affront à sa dignité et à sa position – et il ne se gêna pas pour le faire savoir à Genda en termes choisis.

Il venait juste de terminer sa tirade quand le téléphone sonna. Genda répondit.

C'était le ministre des Finances, à Tokyo.

Genda passa au japonais et laissa le général mariner dans son jus. Celui-ci ne se sentait pas à sa place dans ce bureau immense et opulent, décoré de bois tropicaux et de meubles modernes – un vaste temple, haut de plafond, dédié aux dieux de l'argent.

Tang Ming était fils de paysans. Né pendant la Seconde Guerre mondiale, il se souvenait encore de sa famille fuyant l'avance des troupes japonaises dans son enfance. Plus tard, il avait passé toute sa vie d'adulte dans l'armée. C'était un soldat dans l'âme. Il croyait fermement aux objectifs sociaux du communisme et, comme la majorité de ses compatriotes, il était xénophobe. Avant de prendre ce poste à Hong Kong, il n'avait rencontré des étrangers que deux fois au cours de son existence, à l'occasion de deux visites officielles à Pékin. Et encore, il les avait vus de loin et il n'avait pas parlé avec eux.

Assis dans ce bureau, à observer un cadre supérieur aux vêtements

impeccables en train de pérorer dans une langue honnie sur des sujets qu'il ne comprenait pas, il perdait patience.

Quelqu'un joignit depuis son portable le rédacteur en chef du *China Post* et l'informa d'un mouvement de foule devant la Bank of the Orient. Rip Buckingham entendait depuis quarante-huit heures des rumeurs sur une faillite possible de cet établissement, si bien qu'en écoutant son interlocuteur lui décrire le rassemblement et l'arrivée des militaires, tout son corps lui disait : *Ça commence*.

Rip appela la salle de rédaction et fit envoyer sur place quatre journalistes et deux photographes. Quand il raccrocha, il s'empessa de noter le compte rendu de son premier témoin oculaire.

Par pur automatisme, Rip jeta un coup d'œil par la fenêtre de son bureau en angle à l'enseigne Coca-Cola géante qui trônait sur l'immeuble de la Bank of the Orient, un imposant gratte-ciel de soixante-dix étages dans le Central District. Lors d'une négociation typique de Hong Kong, le promoteur immobilier avait fait jouer la compétition entre divers géants de la consommation pour savoir lequel aurait l'honneur de voir son logo flamboyer au sommet de la plus haute construction de la colonie. On disait que le représentant local de Coca-Cola avait déboursé plus de dix millions de dollars US pour ce simple privilège. C'était en 1995, deux ans avant la rétrocession de la cité-État aux communistes chinois.

Désormais, plus personne ne bâtit de telles merveilles à Hong Kong, pensa Rip avec aigreur.

L'Australien avait bien profité d'une formidable jeunesse vagabonde. Il avait réparé des machines à sous à Las Vegas, travaillé comme mécanicien sur les tramways de San Francisco, vogué dans le Pacifique et l'océan Indien dans le poste d'équipage de cargos libériens rouillés, et traversé une bonne partie de la Chine à vélo – entre autres par l'ancienne route de la Soie, entre Tyr, sur la rive orientale de la Méditerranée, et Xian, en Chine centrale. Finalement, à l'approche de la trentaine, Rip Buckingham s'était posé à Hong Kong, où il s'était fait couper les cheveux et avait échangé ses sandales contre des chaussures en cuir. Il avait même épousé une fille du cru.

Rip se remit à pianoter sur le clavier de son ordinateur. Il voulait noter ce témoignage pendant qu'il était encore frais dans son souvenir. Il y travaillait toujours lorsque ses envoyés spéciaux commencèrent à l'appeler depuis leurs portables. Leurs informations et leurs réponses à ses questions lui servirent pour corriger le papier qu'il était en train d'écrire.

À la différence de ce qu'auraient fait les journalistes en Occident, Rip ne téléphona pas aux autorités – ni au bureau du gouverneur, ni à la police, ni à l'ALP – pour solliciter leurs commentaires ou leur offrir

une chance de contester les comptes rendus de ses collaborateurs. Il l'avait fait, des années auparavant, alors qu'il venait juste de prendre ses fonctions, et un quelconque fonctionnaire lui avait répondu qu'il ne « pouvait pas publier ça ». Et puis la police avait débarqué au siège du journal pour s'en assurer. Il avait compris la leçon.

Jusqu'à présent, il s'était débrouillé pour éviter la colère des nouveaux maîtres communistes de Hong Kong. Ça n'avait pas toujours été facile. Il pensait avec cynisme qu'il était devenu un spécialiste de l'éreintage des gens sous couleur d'éloges. « Je suis le maître des allusions ! » dit-il un jour à sa femme pour plaisanter. En fait, il le savait, il ne réussissait à échapper à la censure que parce que son journal était publié en anglais, une langue que très peu de bureaucrates du gouvernement chinois parlaient couramment. Tous les journaux en chinois avaient droit à demeure à une escouade d'apparatchiks de l'agence Chine nouvelle chargés d'approuver leurs textes avant publication.

Tout en rédigeant son papier, Rip était en proie à de sombres pressentiments. Il y avait plusieurs centaines de banques, à Hong Kong, privées pour la plupart, et pourtant la Chine ne possédait aucun système d'assurance des dépôts. Les établissements chinois, à l'extérieur de Hong Kong, étaient nationalisés et, en théorie, ils ne pouvaient pas faire faillite. Bien sûr, à l'aune des standards comptables occidentaux, aucune de ces banques contrôlées par l'État n'était solvable.

Le problème venait des graves difficultés financières de la Chine ; Pékin considérait les banques privées de Hong Kong comme une source intarissable de prêts à intérêts très bas pour ses industries étatisées non compétitives, qui se seraient effondrées sans injection de liquidités – alors même qu'elles employaient des dizaines de millions de travailleurs du continent.

Les propriétaires japonais de la Bank of the Orient avaient refusé d'accorder ce genre de prêts aux Chinois. Et voilà que cette banque mettait la clé sous la porte ! Des milliers de gens allaient se retrouver complètement fauchés après une vie entière de labeur et d'économies.

Qu'allait décider le pouvoir chinois pour empêcher ça, s'il décidait quelque chose ?

Le hasard voulut qu'après avoir quitté le terminal du Star Ferry, Jake Grafton, perdu dans ses pensées, se laissât entraîner par le flot des passants. Et quand il recommença à faire attention à ce qui l'entourait, il se retrouva devant la Bank of Orient, au milieu de plusieurs milliers de personnes. Apparemment, la banque était fermée. De temps en temps, quelqu'un s'avançait pour essayer d'ouvrir – en vain.

On voyait un peu partout des soldats en armes, mais ils se tenaient à l'écart de la foule, et ils ne tentaient ni de la disperser ni d'empêcher les gens de s'approcher de la porte pour la secouer, taper dessus ou simplement appuyer leur front contre la vitre pour regarder à l'intérieur.

Ici ou là, de petits groupes discutaient à voix haute, agitaient des livrets bancaires et jetaient des regards de défi aux militaires.

Jake pensa d'abord chercher un autre établissement où changer ses chèques de voyage. Ils n'étaient certainement pas tous fermés, aujourd'hui.

Et pourtant, quelque chose lui disait de rester. Il trouva quelques centimètres de libres sur le muret d'un parterre de fleurs et il y posa ses fesses.

Au même moment, dans son bureau, le président Saburo Genda recevait de mauvaises nouvelles du ministre adjoint des Finances.

— Vous n'aurez aucun fonds supplémentaire. Je suis désolé, mais le Premier ministre et le ministre des Finances sont d'accord là-dessus.

Les prêts commerciaux aux grandes compagnies faisaient la force de l'établissement du président Genda qui avait passé la majorité de sa vie adulte à traiter avec de riches hommes d'affaires maîtrisant parfaitement les réalités économiques. Il lutta pour conserver son sang-froid avec ce fonctionnaire obtus.

— Vous ne comprenez pas, dit-il d'une voix parfaitement contrôlée. Il y a, en cet instant, une ruée sur la banque ! À l'extérieur, plusieurs milliers de déposants réclament leur argent. Sans injection de nouvelles liquidités, nous ne pourrions pas les payer tous. Et notre banque va s'effondrer.

— Je suis désolé, monsieur Genda, répondit le bureaucrate. C'est vous qui ne comprenez pas. Le gouvernement a décidé de vous laisser faire faillite. Ça lui coûterait tout bonnement trop cher de vous sauver.

— Mais...

— La Bank of the Orient a consenti beaucoup trop de prêts immobiliers à Hong Kong à des taux ridiculement bas. Comme vous le savez, le marché a plongé après la rétrocession de la ville aux communistes. Il faudra peut-être vingt ans avant qu'il redécolle. En fait, il risque même de ne jamais s'en remettre.

— Monsieur le ministre adjoint, le gouvernement japonais est au courant de ces pratiques depuis des années. Vos collègues ont travaillé avec nous. En outre, nous possédons les avoirs pour payer tous nos déposants, mais ils sont sur des comptes au Japon et vous les avez gelés ! Ces fonds appartiennent à cette banque ! Laissez-nous les donner en garantie et nous emprunterons localement les liquidités dont nous avons besoin.

— Je suis désolé, monsieur Genda. Le gouvernement a décidé de récupérer les avoirs de votre banque en échange des sommes qu'elle lui doit.

— Mais vous ne pouvez pas faire une chose pareille, protesta Genda. Ce n'est pas ainsi que ça se passe. Vous êtes en train de violer les règlements bancaires !

— Notre décision est prise.

— Avez-vous discuté de ce problème avec le gouverneur de Hong Kong et avec Pékin ?

— Oui. Comme votre établissement n'est pas chinois, ils ont choisi de ne pas garantir ses dettes.

Genda insista – maintenant sur un ton presque suppliant – pour tenter de faire entendre raison à ce foutu bureaucrate.

— Nous sommes une banque japonaise ! Beaucoup de nos cadres supérieurs sont d'anciens collaborateurs du ministère des Finances. Nous avons des liens étroits avec notre gouvernement. Très étroits.

— Je suis désolé, monsieur Genda, répéta poliment le fonctionnaire. Comme je vous l'ai dit, la décision est prise. Ici, au ministère, nous attendons que vous assumiez la responsabilité personnelle de l'actuelle situation de votre institution. Au revoir.

Là-dessus, il coupa la communication, laissant Saburo Genda son combiné à la main, trop assommé pour raccrocher et pour s'adresser à ses subordonnés réunis autour de lui qui attendaient des informations.

Genda avait l'impression qu'on venait de lui couper la tête. En deux minutes de discussion, le ministre adjoint des Finances avait détruit sa vie : il ne pourrait jamais plus diriger une banque. Son existence venait d'être réduite à néant.

— Rouvrez cet établissement ! dit le général Tang en chinois. Je vous ordonne de déverrouiller les portes de cet immeuble !

— Nous sommes ruinés, répondit Saburo Genda au militaire. (Ses lèvres avaient du mal à former ses mots.) Tokyo refuse de garantir nos emprunts de liquidités pour rembourser les déposants.

Tang Ming essaya de comprendre ce qu'il racontait. *Ah, ces étrangers !*

— Mais c'est une banque, ici. Vous avez beaucoup d'argent dans vos coffres. Donnez-le au peuple qui le réclame et quand il n'y en aura plus, vous leur direz de revenir un autre jour.

— Et alors nous serons pris d'assaut.

— Vous avez certainement de l'argent ! (Tang indiqua la foule d'un geste :) Qu'est-ce que vous avez fait de leur argent ?

Genda en avait assez de cet idiot.

— On l'a prêté, répondit-il les dents serrées. C'est ça, le travail des banques, accepter des dépôts et faire des prêts.

Tang Ming se redressa. Il regarda Genda derrière son immense bureau poli – il avait un air de chien battu –, puis la secrétaire du directeur, ses deux colonels et la foule par la fenêtre.

— Venez, ordonna-t-il à ses officiers avant de sortir à grands pas.

La colère de plus en plus perceptible de la foule mettait Jake mal à l'aise. Il se dit qu'il était temps de continuer son chemin et de s'éloigner de tous ces Asiatiques énervés qui n'allaient pas tarder à se transformer en émeutiers.

Et pourtant, il ne bougea pas, car la curiosité était la plus forte.

Il ne connaissait pas un mot de chinois, mais il n'avait nul besoin de connaître cette langue pour lire les émotions sur les visages de ces gens. Quelques-uns étaient assis et pleuraient silencieusement en se balançant d'avant en arrière. D'autres parlaient dans leurs portables, partageant sans doute leurs malheurs avec leurs familles et leurs amis.

Le grand nombre de téléphones cellulaires étonna Jake – car la Chine appartenait sans conteste au tiers, voire au quart monde. Il y avait de l'argent, à Hong Kong, dont une bonne partie était investie dans des technologies dernier cri. Et cependant, la plupart des personnes présentes sur cette place vivaient avec un salaire bien inférieur à celui d'une famille américaine moyenne.

Avec, dans sa poche, l'équivalent de deux mille dollars en chèques de voyage qui pouvaient être changés dans n'importe quelle banque de cette ville, Jake eut soudain conscience du fossé – de la taille du Grand Canyon – qui existait entre la vie confortable de la classe moyenne à laquelle il appartenait et celle que des centaines de millions – voire des milliards – de gens acceptaient de vivre au jour le jour à travers le monde, comme leur lot commun.

Il n'avait pas spécialement un cœur de midinette, mais il se souciait de son prochain. Depuis toujours. Il s'intéressait aux autres, il s'imaginait à leur place. C'était là une des qualités qui faisaient de lui un leader, un bon officier naval – et un type bien.

Le général Tang Ming monta dans une fourgonnette avec une sono sur le toit. Depuis le siège du passager, un micro à la main, il annonça à la foule ce qu'il avait compris : la banque avait prêté tout l'argent qu'elle possédait et il ne lui en restait plus pour leur rendre ce qu'ils lui avaient confié. Elle n'ouvrirait donc pas ses portes.

Et puisqu'il était inutile d'attendre un événement qui ne se produirait pas, Tang ordonna aux gens présents sur la place de se disperser. Il parlait le mandarin, la langue de la Chine du Nord et de Pékin et de la plupart des soldats sous ses ordres. Hélas, les manifestants ne comprenaient que le cantonais ou l'anglais.

Et tandis que Tang l'haranguait avec sa petite sono dans une

langue incompréhensible pour pratiquement tout le monde, le public s'excitait. Certains commencèrent à crier et d'autres à lancer des pierres et des morceaux de béton récupérés sur des chantiers voisins contre les fenêtres de la banque. Plusieurs hommes donnèrent des coups de poing sur les vitres de l'entrée en hurlant :

— Ouvrez ! On veut être payés !

D'autres, sentant que les choses allaient dégénérer, décidèrent de quitter les lieux en franchissant les cordons des militaires. Presque par réflexe, ceux-ci, très inférieurs en nombre, les repoussèrent en les frappant à coups de matraque et de crosse. Cette échauffourée paniqua inévitablement ceux qui y assistèrent et tout le monde voulut s'échapper en même temps. Le gros de la foule poussa les plus proches des manifestants vers les soldats.

On entendit un coup de feu. Puis plusieurs autres.

Le général Tang tenait toujours son micro lorsqu'un soldat effrayé lâcha une première rafale d'arme automatique.

Des gens hurlèrent. Les hommes de Tang tirèrent de nouveau, au hasard, puis ils furent piétinés ou ils s'enfuirent devant la foule effrayée qui essayait seulement de se mettre à l'abri.

Un sergent, dans un des tanks positionnés à la limite du parc, voulut aider ses camarades qui passaient devant lui en courant, poursuivis par des civils qui ne cherchaient, eux aussi, qu'à se mettre à l'abri : il ouvrit le feu avec la mitrailleuse montée sur sa tourelle principale. Les balles abattirent plusieurs dizaines de civils – et puis son arme s'enraya.

Trois minutes plus tard, sur le trottoir et dans la rue devant la banque, il n'y avait plus que des morts, des mourants et des blessés, dont beaucoup avaient été piétinés. Plus de cent personnes gisaient sur les trottoirs, dans l'herbe et les parterres de fleurs.

Le général Tang sortit de sa camionnette et contempla ce carnage sans comprendre. Sa sono lui avait dissimulé les tirs, et il avait constaté avec plaisir que les gens qu'il voyait de son véhicule commençaient à se disperser. Hélas, à ce moment-là, la situation était déjà hors de contrôle. Surpris par la panique des civils qu'il avait aperçus à travers son pare-brise, Tang s'interrompt et, pour la première fois, il entendit les coups de feu et les hurlements.

Il vit les gens couchés dans la rue à présent déserte et il prit soudain conscience que plusieurs de ses officiers l'entouraient et le questionnaient.

Il se dit que tous ces gens n'auraient pas dû s'affoler. C'était de leur faute, vraiment.

Il n'avait certainement pas donné l'ordre à ses soldats de tirer.

— Ramassez-les, dit-il en indiquant d'un geste les morts et les blessés.

Ses subordonnés semblaient désespérés.

— Ramassez-les, répéta-t-il. Emmenez-les à l'hôpital. Nettoyez les rues.

Dès le début des coups de feu, Jake Grafton, nerveux, attrapa les deux vieilles femmes assises à côté de lui sur le muret et les força à se coller au sol, puis il se jeta sur elles pour les protéger de son corps.

Il ne bougea plus jusqu'à la fin de la fusillade et le départ de presque tous les manifestants. Quand il se releva, il regarda autour de lui les cadavres, les blessés et ceux qui, comme lui, s'étaient mis à l'abri tant bien que mal.

Il aida les deux femmes à se relever. Elles n'avaient rien. Elles jetèrent des regards effrayés autour d'elles et s'éloignèrent sans un mot.

Jake Grafton, lui, s'attarda encore un moment. Il observa les soldats qui s'occupaient des victimes. Puis, les mains dans les poches, il quitta les lieux.

Le soldat qui le premier avait ouvert le feu était originaire d'un petit village de pêcheurs de la côte orientale de la Chine. Il avait dix-huit ans et il était dans l'armée depuis deux ans. Il n'était arrivé à Hong Kong que deux semaines auparavant – il comptait les jours pour raconter sa vie très précisément à sa famille lorsqu'il dictait une lettre à un écrivain public. Il se nommait Ng Choy, et en cet instant il pleurait.

Assis sur le trottoir taché de sang, devant la banque, il ne parvenait pas à contrôler ses larmes. Le cadavre de l'homme qu'il avait tué gisait à côté de lui. Paniqué, Ng l'avait abattu d'une rafale qui l'avait touché en pleine poitrine. Par quelque hasard, le cœur de sa victime avait continué à fonctionner pendant une trentaine de secondes, et, du coup, ses blessures avaient craché une énorme quantité de sang. À présent, ce sang se coagulait et virait au noir.

Ng Choy ne comprenait pas ce qui se passait. Que faisait-il là ? Qu'est-ce qu'ils hurlaient tous autour de lui ? Qu'est-ce que son sergent lui ordonnait ? Pourquoi cet inconnu l'avait-il bousculé ? Et surtout, il ne comprenait pas pourquoi il l'avait tué.

Et donc il était là, à pleurer sans pouvoir s'arrêter, pendant que ses camarades évacuaient les morts et les blessés.

Finalement, deux soldats ramassèrent le corps près de Ng, et il resta là avec son fusil, face à une mare de sang poisseux.

Rip Buckingham bloqua le téléphone entre son menton et son épaule.

— Combien de victimes ? demanda-t-il à son journaliste.

— Quinze, d'après les militaires. Une femme est morte alors qu'on

la chargeait dans une ambulance. Et il y a au moins quarante blessés par balles. D'après moi, une vingtaine de personnes ont été piétinées. Ce sera impossible d'avoir un chiffre exact.

— Essaie de rencontrer les responsables de la banque. Et d'apprendre pourquoi ils n'ont pas ouvert leurs portes.

Cette histoire allait faire la une des journaux à travers le monde, avec un gros titre : LES TROUPES DE L'ARMÉE DE LIBÉRATION DU PEUPLE TUENT QUINZE PERSONNES À HONG KONG. En dessous, l'accroche dirait : *Les Chinois ont tiré sur la foule devant une banque japonaise.*

Dix minutes plus tard, son collaborateur annonça à Rip :

— J'ai parlé avec un caissier. Les responsables sont en réunion et ils ne sont pas joignables. La banque est insolvable. Tokyo refuse tout prêt supplémentaire.

— *Comment ?*

— Oui. Les Japonais ont décidé de laisser leur banque faire faillite. On me dit que Tokyo y a déjà injecté vingt milliards de yens. Apparemment, c'était la limite.

On avance à pas de géant, pensa Rip.

Il contacta un collègue dans un quotidien japonais et lui demanda son aide. Vingt minutes plus tard, celui-ci le rappela et lui indiqua que le ministère des Finances confirmait l'information. Le gouvernement nippon avait décidé de ne pas soutenir la Bank of the Orient. Et après en avoir délibéré avec lui, les autorités chinoises avaient choisi, elles aussi, de ne pas intervenir.

Rip consulta sa montre. Il avait encore le temps. Il prit un carnet de notes, enfila sa veste en tweed et sortit.

L'armée nettoyait les environs de la Bank of the Orient – elle chargeait les victimes dans des ambulances et des camions militaires. Rip suivit la scène un moment. Il était presque le seul témoin ; à l'évidence, les soldats présents sur les lieux ne voulaient pas d'observateurs. Et pourtant, parce que c'était un Blanc, ils ne lui firent signe de s'éloigner qu'au bout de plusieurs minutes.

Il présenta sa carte de presse au garde à l'entrée de la banque. Après de longues discussions – et plusieurs centaines de dollars de Hong Kong – il réussit enfin à pénétrer dans les bureaux de la direction, au troisième étage.

Il expliqua à la réceptionniste qu'il souhaitait voir le président. Il lui tendit sa carte de visite : « Rip Buckingham, rédacteur en chef, *China Post*. » Le titre reprenait le logo déposé du quotidien.

Elle lui demanda de s'asseoir.

Il considéra les tableaux sur les murs et les magazines sur la table basse. Il ne s'attendait pas vraiment à rencontrer le patron. Il pensa qu'il aurait peut-être dû retourner dans la rue devant la banque de façon à bien visualiser les scènes que ses journalistes lui avaient

décrites. Il avait le temps avant le bouclage. Du coup, il fut étonné quand la jeune femme apparut sur le seuil et lui annonça :

— M. Genda peut vous consacrer quelques instants. Par ici, s'il vous plaît.

Saburo Genda avait un bureau en angle. Par la fenêtre, Rip aperçut le dernier camion militaire qui s'éloignait. Hormis quelques policiers, la place était maintenant déserte.

Genda était affalé dans son grand fauteuil rembourré ; il tournait le dos à la place. Il ne leva pas les yeux à l'entrée de Rip et n'accorda aucune attention à son visiteur tant que ce dernier ne fut pas assis en face de lui. Alors seulement il jeta un coup d'œil à la carte de visite de Rip.

— Bien, monsieur Buckingham, lui dit-il en anglais avec un fort accent, posez vos questions.

Rip eut l'impression que l'homme avait dormi tout habillé. Il avait des cheveux gris coupés à la dernière mode, un costume et une cravate sombres, symboles du pouvoir, pas un gramme de graisse... et il semblait épuisé.

— Que s'est-il passé, monsieur Genda ?

— On a tué cette banque.

— On ? Qui, « on » ? demanda Rip tandis qu'il prenait cette réponse en sténo.

— Le ministère des Finances. Il a gelé nos avoirs au Japon. Il a refusé de nous laisser nous servir des liquidités qui nous auraient permis de fonctionner au jour le jour. L'information a filtré et il y a eu une ruée sur la banque... Nous sommes insolvables. Notre établissement (Genda prit une profonde inspiration et souffla) est en faillite.

Il leva les bras et les laissa retomber sur les accoudoirs de son fauteuil. Puis il regarda ses mains comme si c'était la première fois qu'il les voyait.

— Vous êtes en train de me dire que le ministre des Finances du Japon a décidé de vous mettre hors circuit ?

— Oui.

— Savez-vous pourquoi ?

— Il prétend que c'est à cause de nos prêts immobiliers non rentables.

— Mais je pensais qu'il était au courant de ça depuis des années ?

— En effet.

— Alors...

— Quelqu'un, au Japon, a choisi, monsieur Buckingham. Je ne sais ni qui ni pour quelle raison. Ils ont décidé de mettre la banque en faillite.

— La mettre en faillite ? Vous voulez dire la laisser s'effondrer.

— Non, monsieur. En bloquant nos avoirs au Japon, le ministre des Finances nous oblige à fermer. Nous n'avons aucun moyen de continuer à travailler. C'est *sa* décision qui a tué notre banque.

Rip nota les mots exacts de Genda.

— Monsieur le directeur, reprit-il, j'ai entendu dire que la Bank of the Orient n'avait pas cédé aux exigences du gouvernement chinois qui réclamait des prêts à faibles taux. Dans le cas contraire, serait-elle dans cette situation aujourd'hui ?

Genda s'efforça de rester impassible. Il ouvrit la bouche pour répondre, et puis il changea d'avis. Il baissa la tête. Soudain plongé dans ses pensées, il semblait ne plus avoir conscience de la présence de Rip.

Le rédacteur en chef du *China Post* tenta une dernière question – en vain. Alors, il se leva et quitta le bureau du directeur.

— Parle-moi encore de Tiger Cole, dit Callie Grafton à son mari.

Ils déjeunaient sur le balcon de leur chambre d'hôtel. Jake lui avait raconté ses aventures devant la Bank of the Orient, dans la matinée. Et aussi la visite de Tommy Carmellini.

— Je me rappelle que Tiger et toi vous pilotiez un appareil stationné sur un porte-avions, à Cubi Point, dans les derniers mois de la guerre du Vietnam, ajouta-t-elle, et que je suis venue aux Philippines pour te voir. Je l'ai rencontré à l'aéroport le jour où tu m'as montré ton bombardier avant l'appareillage.

Jake acquiesça d'un signe de tête. Lui aussi se souvenait.

— Et quelques semaines plus tard on a été descendus, dit-il.

— Un type de grande taille, silencieux et sérieux, reprit Callie.

— Ouais, c'est Tiger tout craché. Il ne parlait pas beaucoup, mais quand il l'ouvrait, on l'écoutait.

À cette époque, Callie débutait comme traductrice au consulat des États-Unis à Hong Kong. Et aujourd'hui, Tiger Cole était consul général ! Qui aurait imaginé une chose pareille ?

— Il s'est bousillé le dos au moment où on s'est éjectés, poursuivit Jake. (Il n'avait plus repensé à cet épisode depuis des années.) Après notre sauvetage, il a passé pas mal de temps à l'hôpital, puis on l'a transféré à Pensacola pour sa rééducation. Finalement, il s'est débranché et il a tout envoyé au diable. Un peu plus tard, il est entré à la fac en Californie, il a réussi une maîtrise quelconque et il s'est lancé dans l'informatique.

— J'ai perdu son adresse il y a dix ans, expliqua Callie. Il nous envoyait toujours une carte pour Noël, et puis on a déménagé, ou lui, je ne sais plus...

— Parfois la vie nous joue de bons tours, dit Jake Grafton avec un petit rire. Le mois dernier, *Fortune* a raconté qu'il avait des billes dans trois grosses start-up high-tech.

— Et maintenant, il est consul général, murmura Callie distraitement. Pourquoi veux-tu que je te traduise cette cassette ?

Tandis qu'elle finissait sa salade, Jake lui résuma la conversation qu'il avait eue quelques heures plus tôt avec Carmellini.

— Cet enregistrement contient peut-être quelque chose qu'il vaudrait le coup d'apprendre, ajouta-t-il. China Bob Chan était un

magouilleur qui ne crachait jamais sur un petit bénéfice et cette bande pourrait nous éclairer un peu sur ce qui se passe dans cette ville.

— Tu veux dire sur l'implication des Américains dans tout ça ?

— S'ils sont concernés, oui.

— Ce type de la CIA, Carmellini, tu as confiance en lui ?

— Je l'ai connu à Cuba l'année dernière. Il faisait équipe avec un autre officier de la CIA qui a été tué là-bas. Celui-ci m'avait raconté qu'avant d'entrer à l'agence Carmellini était un cambrioleur professionnel.

— Ce n'est pas le genre d'informations que j'aimerais noter sur mon CV, répliqua Callie.

— La CIA ne recrute pas n'importe qui, mais c'est sûr qu'on croise de sacrés numéros dans ses rangs.

— On se met au travail ce soir ?

— Je ne sais pas. Dès que Carmellini se pointera avec un magnéto.

— Je n'ai aucune envie de rester assise toute la soirée dans cette chambre d'hôtel à l'attendre.

— Je n'ai rien proposé de tel...

— Pourquoi tu n'appelles pas Tiger Cole pour l'inviter à dîner ?

— Tu crois qu'il viendrait ? demanda Jake, l'air peu convaincu.

— Bien sûr, bon sang ! À moins qu'il ait un autre rendez-vous ce soir, mais dans ce cas il sera probablement okay pour organiser quelque chose demain. Téléphone-lui. Dis-lui que tu es là et que tu as envie de dîner avec lui. J'ai toujours pensé que tu lui avais sauvé la vie quand vous avez été descendus.

— C'est vrai, admit Jake. Mais c'est le consul général et il est très occupé et...

— Et toi, tu es un amiral deux étoiles de la marine de l'Oncle Sam, Jake Grafton. Tu peux t'offrir un verre n'importe où sur cette planète.

Rip Buckingham allait transmettre son article au marbre quand il reçut un appel du bureau du gouverneur.

— Je suis adjoint gouverneur Sun, monsieur Buckingham. Votre journal va publier sur tragédie de Bank of Orient ? Ce matin ?

— Oui.

— Gouverneur Sun Siu Ki a fait déclaration. Déclaration va dans article.

Comme l'anglais de l'assistant était presque impossible à comprendre, Rip lui répondit en cantonais.

— Lisez-le-moi, souffla-t-il en s'efforçant de ne pas paraître trop découragé.

— *Un très grand nombre de citoyens en proie à une juste colère se sont rassemblés ce matin devant la Bank of the Orient pour retirer leur argent et ils ont cédé à la panique lorsque les employés n'ont pas ouvert les portes de*

l'établissement, ce qui est une honte, commença l'adjoint, qui lisait lentement. Dans l'émeute qui a suivi, plusieurs personnes ont été tuées par les vaillants soldats de l'Armée de libération du peuple qui cherchaient à rétablir l'ordre. Les cadres de la Bank of the Orient seront tenus pour responsables de cette tragédie...

Il y avait plusieurs autres paragraphes du même acabit. Le bureaucrate dicta le texte en cantonais, mais Rip le prit directement en anglais dans sa sténo très personnelle, puis il le relut à son correspondant pour s'assurer qu'il n'avait pas fait d'erreur. Quand il eut raccroché, il tapa rapidement le communiqué et écrivit une note au-dessus, à l'intention du responsable de la une, pour lui demander de le publier dans un encadré au centre de la page. Mais il ne changea pas un iota de son propre article, qui décrivait les faits, sans le moindre commentaire, tels qu'ils lui avaient été relatés par ses journalistes.

Lorsqu'il eut transmis tout cela via son ordinateur en réseau, il retravailla son texte de façon à produire une seconde version légèrement différente. Ses doigts volaient sur le clavier tandis qu'il modifiait l'angle de son papier, essayant de rendre au mieux le désespoir de Saburo Genda et celui de la foule dans l'attente de l'argent qui lui appartenait et qu'elle ne récupérerait jamais. Il essaya aussi de donner une idée de l'inhumanité des soldats qui n'avaient pas hésité à utiliser des armes meurtrières contre ces gens sans défense.

Quand il eut terminé, il passa ce nouvel article par e-mail, ainsi que les déclarations du gouverneur, aux journaux du groupe Buckingham un peu partout dans le monde. Le *China Post* était la propriété de Buckingham Newspapers, Ltd., dont le père de Rip, Richard, était le président et le directeur général. Richard Buckingham avait commencé avec un quotidien à Adélaïde à la fin de la Seconde Guerre mondiale et, comme il s'amusait à le répéter, « avec beaucoup de boulot, du cran, de la détermination, de la persévérance et l'aide généreuse de l'ADA – l'argent des autres », il avait réussi à construire un empire de presse qui, désormais, couvrait le globe. Il contrôlait toujours un peu moins de soixante pour cent des actions du groupe qui n'étaient pas négociées librement sur le marché. Une série de mésaventures amoureuses avait largement disséminé le reste. Rip en possédait presque cinq pour cent.

Vingt minutes après l'envoi de son article à Sydney, le téléphone sonna. C'était le père de Rip.

— On dirait que ça commence à chauffer à Hong Kong, grommela Richard.

— En effet.

— Quand fais-tu tes valises ?

— On a déjà eu cette conversation, papa.

— C'est vrai. Et on va recommencer. Parfois, je me réveille en sueur au beau milieu de la nuit parce que je t'imagines en train de pourrir dans une prison communiste pour avoir pété les plombs et raconté la vérité sur ces rats d'égout dans ton journal.

— Tous les politiciens sont des rats d'égout, et pas seulement les nôtres.

— Je vais publier cette déclaration.

— Ne te gêne surtout pas.

— Et donc ?

— Je ne sais pas si ma femme et ma belle-mère accepteront jamais de quitter cette ville, papa. Hong Kong est leur foyer. Ces gens sont leur famille.

— Non, Rip. C'est *toi*. Tu es le mari et le beau-fils, et en Chine c'est ce qui compte avant tout. *Tu* prends la décision, et elles l'accepteront. *Et tu le sais*.

— Et pour le *Post* ?

— J'enverrai quelqu'un pour te succéder à la direction. Ou peut-être que je le mettrai en vente.

— Aujourd'hui, plus personne ne voudrait claquer un seul dollar pour s'offrir un quotidien de langue anglaise en Chine communiste, papa. Pas ici, pas maintenant.

— On verra bien. Tu n'as jamais eu le sens des affaires, Rip. Tu es un super-directeur de journal, pourtant. Tu as un rare talent pour ça. À ton retour à Sydney, je te confierai un autre poste de rédac-chef dans la compagnie, et puis dans quelques années tu me remplaceras à la tête du groupe.

— J'y réfléchirai.

— L'idée de te voir dans une de ces prisons, à bouffer des rats... Oh, bon sang !

Son père raccrocha sans attendre sa réponse.

Le massacre de la Bank of the Orient fit toutes les conversations des participants à la conférence sur la culture américaine lors de la pause de l'après-midi. Une des collègues de Callie Grafton lui apprit la nouvelle tandis que leurs élèves discutaient en gesticulant d'un air furieux. Trois ou quatre d'entre eux étaient collés à leur portable. Callie ne jugea pas utile de préciser à son informatrice que Jake se trouvait dans la foule devant la banque et qu'au cours de leur déjeuner il lui avait déjà raconté ce qu'il avait vu.

Il y avait au moins vingt morts, lui indiqua la jeune femme – un chiffre qui stupéfia Callie. Jake ne lui avait pas dit qu'il y avait des victimes – juste qu'il avait entendu des coups de feu. Évidemment, il n'avait pas voulu l'inquiéter à posteriori. « Ridicule de se faire du souci une fois que c'est fini », aurait-il répondu, avec ce grand sourire

qu'il affichait toujours quand le danger était passé, si elle lui avait posé la question.

Au cours des années, Jake avait connu plus que son lot de situations critiques. Callie avait cru que ces jours-là étaient derrière eux quand il était devenu amiral. Bien sûr, il aurait pu couler avec son navire au cours d'une vraie guerre, mais il n'y avait plus de vraies guerres, aujourd'hui. Désormais, les amiraux étaient assis à leur bureau et risquaient surtout de se noyer dans la paperasse. Et pourtant... ce matin, d'une façon ou d'une autre, Jake s'était retrouvé au beau milieu d'une émeute réprimée dans le sang !

Peut-être qu'il vaudrait mieux qu'on rentre à la maison, se dit Callie – puis elle se souvint que Jake était dans cette ville pour une raison précise et qu'il ne pouvait pas s'en aller tout de suite.

Elle s'efforça donc d'oublier les émeutes, les cadavres et l'attrance de son mari pour les ennuis, et elle se concentra sur son travail.

Hélas, il y avait dans l'assistance un fonctionnaire du gouvernement, un commissaire politique chargé de noter les débats et les noms des participants qui auraient tenté de « saper l'application des lois » – c'était en ces termes qu'il avait justifié sa présence en ces lieux.

C'était un apparatchik du parti, chauve, dans la cinquantaine, alors que les étudiants avaient moins de trente ans. Le premier jour, Callie fit une fixation sur les expressions de cet homme chaque fois que quelqu'un se levait pour poser une question.

Mécontente d'elle-même parce qu'elle se sentait intimidée, elle devait néanmoins faire très attention à ce qu'elle disait. Elle ne risquait pas d'être poursuivie pour une éventuelle « déviance politique », mais ce fonctionnaire pouvait immédiatement mettre un terme à sa participation à la conférence. Dès le début, un professeur de science politique de Cornell avait été sanctionné de cette façon. Callie avait eu envie de ranger son bloc-notes et de partir avec lui, et puis elle avait décidé que ce genre de sortie précipitée n'était pas très correct vis-à-vis des jeunes gens qui avaient fait l'effort de se déplacer pour écouter ses commentaires sur la culture américaine.

Ce soir-là, elle avait dit à Jake :

— Peut-être que c'était une erreur d'accepter ce boulot...

— Peut-être, acquiesça-t-il, mais on a pensé le contraire lorsque le Département d'État nous a proposé ce plan, tu te souviens ? (Le gouvernement avait « organisé » l'invitation de Callie pour procurer une couverture à Jake.) Ne sois pas timide, poursuivit Jake. Réponds de ton mieux aux interrogations de ces jeunes et si on te vire, on fera du tourisme jusqu'à la fin de notre séjour. Tout ça n'est pas très grave.

Ce jour-là, après une pause, la discussion concerna le système bancaire américain. Hou Chiang avait posé beaucoup de questions au

cours des trois derniers jours, et il était prêt lorsque le silence revint dans la salle.

— Madame Grafton, demanda-t-il en chinois – la seule langue utilisée pendant la conférence –, qui décide à qui une banque américaine a le droit de prêter son argent ?

Hou était grand, plus musclé que la moyenne des Chinois de son âge, pensa Callie – un jeune adulte hong-kongais typique. La plupart d'entre eux, dans cette ville, avaient bénéficié d'une meilleure nourriture que ceux du continent.

— La commission chargée de ces problèmes au sein de la banque, répondit Callie.

— Le gouvernement conseille-t-il cette commission ?

— Non. Il fixe seulement les règles financières générales que doivent suivre les banques, mais à de rares exceptions près celles-ci prêtent de l'argent aux particuliers et aux entreprises qui peuvent les rembourser avec des intérêts, et cela génère des profits pour les propriétaires desdits établissements.

Ils discutèrent de ce sujet pendant un moment ; Callie sentait que le commissaire du parti était de plus en plus mal à l'aise. Finalement, sans un regard au fonctionnaire qui les écoutait, Hou demanda :

— À votre avis, madame Grafton, le capitalisme peut-il exister dans une société qui manque de liberté politique ?

Cette fois, le bureaucrate bondit de son siège et pointa son doigt vers Hou.

— Je ne peux pas rester là plus longtemps sans intervenir ! Cette question est une provocation, une insulte envers l'État ! Vous tentez de détruire ce que vous êtes incapable de comprendre. Mais nous avons les armes nécessaires pour écraser les fauteurs de trouble dans votre genre. (Puis il se tourna vers Callie.) Madame, ignorez les provocations des éléments criminels, lui ordonna-t-il d'un ton péremptoire, mettant ainsi un terme à la discussion.

Là-dessus, il se laissa retomber lourdement sur son siège, et il s'essuya le visage avec son mouchoir.

Callie frissonnait. Elle parlait la langue de ce pays, mais elle n'avait jamais réussi à se faire à l'étrangeté de sa culture. Et elle craignait aussi de dire quelque chose qui aurait mis en danger la conférence ou les personnes qui l'avaient invitée.

— M. Hou m'a simplement demandé mon opinion, répondit Callie d'une voix qu'elle espérait ferme. Je ne vois donc pas pourquoi je ne répondrais pas à cette question.

Le visage du fonctionnaire devint rouge et ses joues tremblèrent.

— Fichez le camp ! rugit-il à Callie en se levant à moitié de sa chaise et en lui indiquant la porte d'un geste. Votre manque de respect insulte la Chine !

Callie ramassa son sac et se dirigea vers la porte. Tout en marchant, elle s'adressa à Hou Chiang, qui était toujours debout :

— La réponse à votre interrogation, monsieur Hou, est non. La liberté politique et la liberté économique sont les deux faces de la même médaille. Elles ne peuvent exister indépendamment l'une de l'autre.

— Je me suis fait virer, annonça-t-elle à Jake quand elle rentra à son hôtel.

Il lisait sur le balcon.

— J'étais sûr que ça arriverait tôt ou tard, lui répondit-il, hilare. Tu es toujours ravie d'être venue ?

Elle se laissa tomber sur le bord du lit, la tête dans les mains.

Jake se leva et l'entoura de ses bras.

— J'ai appelé le consulat. Tiger Cole nous invite à dîner demain soir.

— Je te l'avais bien dit, murmura Callie Grafton à travers ses larmes.

Et elle essaya de sourire.

Le magnétophone qui permettrait d'écouter la minicassette de la bibliothèque de China Bob se trouvait dans la réserve du matériel, au sous-sol du consulat. L'en faire sortir était problématique, se dit Tommy Carmellini. Et d'abord parce que cet appareil ne pouvait pas être à deux endroits à la fois. Kerry Kent avait accès à cette pièce. Si elle venait le chercher et qu'elle ne le trouvait pas, elle comprendrait qu'il lui avait menti et qu'il ne lui faisait pas confiance. Elle risquait même d'en conclure qu'il était un suspect possible du meurtre de China Bob.

Mais seul ce magnéto était capable de lire une cassette non standard de huit heures, si bien que Carmellini n'avait aucun espoir d'en acheter un discrètement dans une boutique de gadgets de Hong Kong.

Il y réfléchit un instant tout en considérant l'appareil dont il avait besoin. Mais, au fait, était-ce bien le seul ? Les lieux débordaient de composants électroniques et de tout un tas de matériel. Il n'en connaissait certainement pas l'inventaire précis. Il commença à fouiller sous l'établi, puis dans les grands casiers, contre le mur du fond.

Aha ! Sur le dessus d'un meuble, derrière un magnéto Sanyo obsolète, il y avait un autre petit appareil qui lui permettrait d'écouter l'enregistrement de chez China Bob. Il l'attrapa, souffla la poussière qui le recouvrait et le posa à côté du premier. Oui. Même modèle, mêmes boutons. Il le brancha et trouva dans un tiroir une cassette qui

semblait faire l'affaire. Il la glissa dedans et appuya sur play.

Rien. Ce truc était en panne.

Sans le moindre scrupule, il fit disparaître le premier magnéto dans son attaché-case et laissa à sa place celui qui ne marchait plus. Plusieurs casques traînaient à côté. Il en prit un et quitta les lieux.

Kerry Kent rédigeait un rapport dans le bureau principal de la CIA. Le chef de l'agence, Bubba Lee, était là aussi et il bavardait avec deux autres permanents, George Wang et Carson Eisenberg. Tous les trois étaient sino-américains. Les deux parents de Lee et de Wang étaient chinois, comme la mère d'Eisenberg. Tous parlaient parfaitement le cantonais et passaient pour des autochtones – un avantage dont ils n'hésitaient pas à se servir. Ce matin, ils discutaient d'Harold Barnes qui n'était à Hong Kong que depuis deux mois quand il avait été tué.

— Je suis passé à la police tout à l'heure, pour voir s'ils avaient des pistes sur Barnes, dit Eisenberg à Tommy. Tout le monde était très excité par le meurtre de China Bob, la nuit dernière. Kerry et toi, vous êtes partis juste à temps. Ils ont gardé les invités jusqu'à l'aube, même notre consul.

— Ont-ils retrouvé l'arme du crime ? demanda Carmellini.

— Un petit automatique nickelé ?

— Possible.

— Ils l'ont récupéré dans la poubelle du bureau de la secrétaire, juste à côté de la bibliothèque.

— Ça a un sens, intervint Kerry Kent. Si je venais de flinguer quelqu'un, je chercherais à me débarrasser de mon pétard aussi vite que possible.

Tommy Carmellini la fixa avec stupeur. Ou elle était stupide, ou elle avait plus de cran que toutes les gonzesses qu'il avait rencontrées dans sa vie.

Tous les cinq, ils apprécièrent la demi-heure qu'ils passèrent à réfléchir à l'affaire Chan – spéculant sur les motifs, reprenant tout dans les grandes lignes... et ne parvenant à aucune conclusion.

Puis, finalement, chacun regagna son bureau, ferma sa porte, ouvrit son coffre personnel et reprit ses affaires d'espionnage clandestin ou pas, laissant Carmellini seul avec la Britannique transplantée, Kerry Kent.

— Je me demande qui a cette cassette, murmura-t-elle. Barnes a toujours été si soigneux ! On doit en déduire que son appareil marchait correctement et que quelqu'un a piqué l'enregistrement. Et que cette bande est la clé du mystère.

Carmellini haussa les épaules.

— Si tu penses que c'est moi qui l'ai, tu fais fausse route.

Elle s'approcha du bureau où il était assis et s'accroupit pour

placer son visage à la hauteur du sien. Ils n'étaient plus qu'à une trentaine de centimètres l'un de l'autre.

— Tu peux me faire confiance, tu sais, dit-elle.

— C'est bien ça, j'avais raison, tu penses que c'est moi qui l'ai.

— Je crois surtout que tu te méfies de moi.

— Où vas-tu chercher ça ? Je te connais depuis trois jours... euh, quatre maintenant. Quatre jours délicieux d'un boulot monotone, plus une petite romance d'un soir. Tu m'as embrassé combien de fois ? Deux fois ? J'ai autant confiance en toi que toi en moi.

— Je ne mélange jamais le travail et le plaisir.

— Il n'y a donc aucun espoir pour nous deux ? Attends que ma mère apprenne la nouvelle, elle qui était tellement heureuse ! Maintenant relève-toi, s'il te plaît, et prends une chaise. Si on te surprenait agenouillée ainsi devant moi, on se ferait des idées et ça créerait un tragique précédent.

Kerry s'exécuta.

— Je voudrais bien savoir, reprit alors Carmellini, combien de gens ont défilé dans cette bibliothèque avant et après moi, combien ont jeté un coup d'œil au cadavre de China Bob et puis sont retournés tranquillement à la fête sans cracher le morceau !

— Ce matin, est arrivée une requête du président de la commission d'enquête du Congrès : China Bob Chan est invité à Washington pour témoigner, l'informa-t-elle.

— Tous frais payés, sans aucun doute.

— Le pauvre homme est certainement plus heureux là où il est, dit Kerry d'une voix ferme. Sa position entre les Chinois et les Américains était en train de devenir sacrément intenable.

— Oui, la personne qui l'a descendu lui a fait une vraie faveur, acquiesça Carmellini.

À ces mots, il ramassa son attaché-case et quitta le bureau.

— Je sortais juste de la fac quand je suis venue à Hong Kong pour la première fois, dit Callie à son mari alors qu'ils se promenaient main dans la main dans les rues de Kowloon, profitant de tout ce qu'ils voyaient, sentaient, entendaient. J'avais l'impression de me trouver enfin au cœur de la civilisation, le lieu où se réunissaient tous les courants et toutes les marées.

« Je me souviens comme si c'était hier de ma première traversée sur le Star Ferry. Le bateau blanc et vert se nommait le *Morning Star*, l'*Etoile du Matin* – de bons auspices, je te l'accorde, pour une jeune fille qui se lançait dans le monde. Tous les bateaux diesel de cette compagnie ont des noms d'étoile, et à eux tous ils effectuent quatre cent vingt traversées par jour entre Kowloon et Central. Chacune dure environ dix minutes, quels que soient la météo ou l'état de la mer. Les

navettes commencent à six heures trente du matin et ne s'interrompent que vers minuit. Les passagers de première voyagent sur le pont supérieur et ceux de seconde sur le pont principal.

« Tous ceux qui vivent, travaillent ou font du tourisme à Hong Kong utilisent ces ferries. Quand j'étais libre, je les empruntais une douzaine de fois par jour, j'observais les gens et je les écoutais bavarder, rire ou pleurer... Des ouvriers chinois et de riches commerçants, des fils, des filles, des épouses, des maîtresses et de petits durs, des fonctionnaires anglais, des nounous, des aventuriers australiens, des visiteurs des quatre coins du globe, des Européens, des Russes, des marins américains, des Malais, des servantes des Philippines, des hommes d'affaires japonais, des hindous, des sikhs... Tout le monde vient à Hong Kong, pour gagner de l'argent, refaire sa vie, ou simplement visiter cette ville et essayer de la connaître. Tous les chemins mènent à Hong Kong.

« J'adorais cette cité. Elle était britannique, coloniale et civilisée, vaste et futile – et aussi tout le contraire. Elle était chinoise, mais pas tout à fait. Elle était en dehors du temps et pourtant tout le monde courait dans tous les coins et elle se transformait sous mes yeux.

« Depuis cet endroit, je sentais la puissance de la Chine, les milliards de gens, la vieille société et aussi la moderne, l'ensemencement de la terre. J'en vins à voir ce pays comme un chêne géant, aux racines profondes, qui franchissait les siècles tandis que la vie de ses habitants changeait comme les saisons.

« Dans cette métropole, je sentais battre le pouls de la planète. Je me tenais au milieu de la foule et j'entendais des centaines de voix et toutes parlaient de ce qui remplissait une vie humaine. J'entendais des générations discuter de choses qui ne changeaient jamais – les rêves, les ambitions et les préoccupations qui font de nous des êtres humains.

Jake Grafton serra plus fort la main de sa femme, tandis qu'ils se frayaient un chemin dans la cohue.

Le beau-frère de Rip Buckingham, Wou Tai Kwong, travaillait comme livreur pour la Double Happy Fortune Cookie Company. Rip était heureux en ménage et il vivait à Hong Kong quand il avait appris que le plus jeune frère de sa femme participait au mouvement anticomuniste à Pékin. Tout cela lui sembla d'abord assez innocent... jusqu'au jour où il découvrit que le jeune homme avait réussi à arrêter à lui tout seul une colonne de chars sur la place Tian'anmen, en 1989, et que sa photo avait fait le tour du monde. Depuis, c'était un « criminel » – et surtout un révolutionnaire décidé.

Et, bien sûr, un fugitif. Wou vivait au sous-sol de la maison de Rip. Ce criminel politique faisait l'objet de la plus vaste chasse à l'homme de l'histoire de la Chine, et pourtant le gouvernement n'avait pas la

moindre idée de son visage, de sa ville d'origine, de sa famille, pas plus que du nom – ou des noms – qu'il utilisait. Et ce n'était pas étonnant dans une nation où les archives étaient plus que succinctes, où une part significative de la population était analphabète et ne possédait aucun papier d'identité, dans une nation où plus de cent millions de « travailleurs migrants » se déplaçaient à leur guise à la recherche d'un emploi.

Et pourtant, les autorités chinoises étaient certaines de mettre tôt ou tard la main sur cet homme. Elles avaient offert une très grosse récompense pour sa capture. La nature humaine étant ce qu'elle est, elles n'avaient qu'à attendre que quelqu'un se décidât à le trahir.

De son côté, étant lui aussi ce qu'il était, Wou avait choisi de ne pas se cacher. Bien sûr, il ne criait pas son adresse sur les toits et il utilisait un faux nom et de faux papiers d'identité – néanmoins, il n'avait pas cessé ses activités politiques. Il haïssait les communistes et il les détruirait ou serait détruit par eux, suivant la tournure du destin.

Tout était possible, et il en avait conscience. Quelqu'un qui connaissait ou soupçonnait sa véritable identité pouvait en parler à une autre personne et ainsi de suite – et les rumeurs se répandraient comme des rides sur un étang. Wou, cependant, devait continuer à discuter avec ses amis, à mettre au point des plans et à comploter contre ce régime honni : ce qu'il faisait en sachant pertinemment que chaque jour pouvait être le dernier, car il n'y avait aucun doute dans son esprit si les communistes le capturaient, ils l'exécuteraient rapidement avant d'annoncer leur triomphe au monde entier.

Cet après-midi, il arrêta sa fourgonnette de livraison à différents coins de rue sur Nathan Road pour embarquer un à un les camarades qui l'attendaient – quatre hommes et une femme. Puis il trouva un endroit tranquille où se garer, près de l'ancien aéroport de Kai Tak. Ses compagnons connaissaient sa vraie identité et les risques qu'il prenait, et il leur faisait confiance au point de placer sa vie entre leurs mains. Du coup, eux aussi avaient confiance en lui.

Aujourd'hui, la « bande des six » réfléchit à la situation nouvelle, à la colère de la population consécutive à la faillite de la Bank of the Orient, et à ses ressentiments prévisibles envers l'ALP qui avait ouvert le feu sur une foule sans défense.

Était-ce l'étincelle ? L'heure était-elle venue ?

Ils débattirent de cette question avec passion.

Pour renverser les communistes, arguait Wou Tai Kwong depuis des années, ils avaient besoin de deux choses : les masses populaires devaient s'opposer au gouvernement et l'armée refuser de leur tirer dessus.

— Nous avons encore du travail, protesta Hou Chiang. Nous sommes presque prêts, mais pas tout à fait.

— La police en sait beaucoup trop, répliqua la jeune femme.

Hélas, garder un secret absolu sur une organisation subversive de cette taille était impossible, bien sûr. Des gens chuchotaient, certains cherchaient à vendre des informations aux autorités, d'autres encore pouvaient décider de trahir leurs camarades pour des raisons qui passaient par tout l'éventail des émotions humaines.

— Il y a trop de fuites, trop de gens qui parlent, poursuivit-elle. Nous ne pouvons plus attendre. Chaque jour, le danger augmente, alors que nous-mêmes nous ne nous renforçons plus beaucoup.

— On achète les flics, fit remarquer un autre lorsque ce fut son tour de s'exprimer. Et il y a de plus en plus de gens qui veulent de l'argent. Inévitablement, quelqu'un va accepter un pot-de-vin et fondera nous dénoncer... si ce n'est pas déjà fait. C'est maintenant qu'il faut agir !

Wou leur fit signe de se taire.

— Il y a un autre facteur. Les Américains soupçonnent que leur consul général, Cole, a fait entrer de l'argent à Hong Kong. Ils essaient de retrouver ce fric et de découvrir sa provenance. China Bob Chan est mort, mais la piste est encore chaude. Si nous attendons trop longtemps, les Américains risquent de décider de dire à Pékin ce qu'ils savent ou ce qu'ils suspectent.

— Alors, on fait quoi ? demanda Hou Chiang.

— Ce n'est pas à moi de prendre la décision, répondit Wou. Votons. Maintenant.

Seul Hou Chiang choisit de patienter encore.

— Donc, c'est réglé, dit Wou. (Il eut l'impression que Hou lui-même semblait soulagé de la fin de leur attente.) Un long voyage commence toujours par le premier pas. Allons-y.

Au moment où il démarrait, il fit remarquer :

— Nous devons vaincre ou mourir.

— Vaincre ou mourir, répétèrent les autres dans un murmure.

La résidence des Buckingham était perchée sur le flanc montagneux de l'île de Hong Kong, juste en dessous du terminus du funiculaire de Victoria Peak. De là, on avait une vue magnifique sur le quartier des affaires, sur Kowloon et le port.

Le toit de leur maison était plat et carrelé. Avec ses chaises longues et ses parasols, c'était un merveilleux patio les jours où les nuages ne cachaient pas le soleil. En haut de l'escalier se trouvait une petite pièce aux larges fenêtres que la belle-mère de Rip, Lin Pe, avait transformée en serre.

En arrivant chez lui, Rip trouva sa femme, Lin Su, ou plutôt Sue Lin, ainsi qu'elle l'écrivait à l'occidentale, sur le toit, en train de lire sous un parasol. Il prit une bière fraîche dans le frigo de la serre et

s'allongea dans une chaise longue, à côté d'elle. Sue Lin l'écouta en silence tandis qu'il lui résumait les événements de la journée.

Sue Lin était un oiseau rare – une Chinoise qui avait pu faire des études supérieures. Elle n'avait jamais connu son père, mort avant sa naissance. Sa mère avait gagné beaucoup d'argent dans les *fortune cookies* [5] et elle avait absolument voulu donner une bonne éducation à sa fille. Sue Lin avait donc passé son adolescence dans une école privée en Californie, puis elle avait réussi une maîtrise à Berkeley.

Rip Buckingham, clochard australien et adorateur de la Chine, eut le coup de foudre pour elle. Elle ne ressentit pas exactement la même chose, mais il persévéra. Et finalement, il parvint à emporter son cœur – une victoire qu'il considérait toujours comme la grande réussite de sa vie. À ses yeux, c'était la plus belle femme qu'il eût jamais rencontrée.

En cette fin d'après-midi, elle écouta en silence le récit de Rip sur la débâcle de la Bank of the Orient et son résumé des déclarations du gouverneur.

— Ce texte, c'était vraiment pour t'ordonner d'écrire ton article à leur façon, n'est-ce pas ?

— Oui, je suppose.

Rip but une gorgée de bière et considéra ses pieds d'un air morose.

— Le gouvernement peut très bien fermer le journal. Tu t'y attends depuis un moment, ajouta-t-elle.

— Je sais. J'espérais simplement que ça n'arriverait pas. (Il indiqua la cité, en dessous d'eux, d'un large mouvement du bras.) C'est notre ville, notre foyer. Nous n'avons commis aucun crime. Notre quotidien se contente de donner les nouvelles honnêtement et sans parti pris. Quel mal y a-t-il à cela ?

— Peut-être qu'ils ne vous obligeront pas à mettre la clé sous la porte, dit simplement Sue Lin.

Rip but encore un peu de bière.

— Il est temps de songer à partir.

— On peut s'en aller quand on veut, répondit-elle sans enthousiasme. (Tous les deux avaient des passeports australiens.) Mais je ne veux pas laisser Mère derrière moi. Tu le sais. Et Mère refusera de quitter Hong Kong.

— C'est vrai, mais cet endroit va exploser, soutint Rip. (C'était infernal d'en appeler à la logique avec des femmes qui ne voulaient rien comprendre !) Ce n'est plus la même ville qu'avant. Ta mère *doit* accepter ça ! Surtout qu'elle avait de l'argent dans cette banque. Ça m'est revenu pendant que j'écoutais mes journalistes et que je rédigeais mon papier.

— Argent ou pas, elle ne s'en ira pas sans mon frère. Certainement pas.

— Je te garantis qu'il ne pourra pas s'échapper vivant d'ici. Aucune chance.

— Il est tout ce qui lui reste de sa vie précédente.

— Et merde ! Elle vous a tous les deux ! Je sais qu'elle a eu trois autres enfants, mais c'était il y a une trentaine d'années. Ils sont adultes, maintenant, et ils ont des gosses eux aussi, ou ils sont morts.

— Rip, tu ne comprends pas.

— Bien sûr que si ! Et je pense qu'il est temps que ta mère écoute la voix de la raison. Quand cette cité entrera en éruption, c'est ton frère qui conduira cette révolution. Le gouvernement finira par découvrir qui il est – et qui est sa mère, qui est sa sœur, qui est son beau-frère... Et tandis que Wou répondra à l'appel du destin, les communistes nous colleront contre un mur, toi, ta mère et moi, et nous fusilleront. Le temps presse ! Si nous ne fuyons pas, nous mourrons ici. Bordel, il faut se tirer de Chine de toute urgence !

— Ne sois pas vulgaire, Rip.

— Pourquoi ne veux-tu pas entendre raison ?

Sue Lin lui tendit la main. Il la prit.

— Notre univers est en train de s'écrouler, lui murmura-t-il. Tout craque, tout se désintègre. Je me sens impuissant, condamné. Le grand tremblement de terre peut se produire à tout instant et à ce moment-là ce monde où nous avons été si heureux cessera d'exister.

Des larmes coulèrent soudain sur les joues de Sue Lin. Elle se détourna et les essuya.

Assis côte à côte, main dans la main, ils contemplaient leur ville lorsque la cuisinière, depuis la serre, leur annonça que le dîner était servi.

Quand les Grafton revinrent à leur hôtel, après dîner, Tommy Carmellini les attendait, assis dans l'ombre, à l'écart de la fenêtre.

— C'est la femme de chambre qui t'a ouvert ? lui demanda Jake sèchement.

— Non, m'sieur. Je me suis débrouillé tout seul. Je ne voulais pas que le personnel de l'hôtel sache que j'étais là.

— La prochaine fois, attends-nous dans le hall.

— D'accord.

— Callie, je te présente Tommy Carmellini.

— Madame Grafton, vous pouvez m'appeler Jack Carrigan. C'est le nom sous lequel je voyage.

— Vous avez donc deux identités, monsieur Carmellini ?

— Et parfois plus, je l'admets, dit-il avec un grand sourire.

— Beaucoup de gens restent fidèles à celle que leurs parents leur ont donnée, dit Callie. Ça doit être bien de pouvoir se choisir un nom et s'en débarrasser quand on en a marre...

— C'est un des avantages de la chose, acquiesça Carmellini joyeusement. (Puis il ajouta :) J'ai apporté le magnéto. (D'un geste, il indiqua l'appareil posé sur le lit.) Je ne parle pas chinois. Cette langue me fait penser à des gazouillis d'oiseaux.

Jake alluma les lumières tandis que Callie s'asseyait en face de Carmellini. Elle considéra le magnétophone d'un air dégoûté et demanda :

— Qu'est-ce qu'il y a sur cette cassette ?

Carmellini se pencha en avant et la regarda dans les yeux.

— Un membre de la CIA a été assassiné quelques heures après avoir placé deux micros et un magnéto dans la bibliothèque d'un certain China Bob Chan. La nuit dernière, ledit China Bob, à son tour, a été tué d'une balle dans la tête par un inconnu. Je suis arrivé alors que son corps n'était pas encore froid et j'ai récupéré la cassette qui nous indiquera sans doute l'identité du coupable. En fait, ce sera peut-être la seule preuve que nous aurons. Elle pourrait aussi nous apporter quelque lumière sur le meurtrier de notre collègue de la CIA.

— Vous avez dit à Jake que Tiger Cole, le consul général, aurait pu éliminer China Bob.

— Madame Grafton, n'importe qui à Hong Kong a eu le moyen de

pénétrer dans cette bibliothèque et de tirer sur China Bob.

Callie jeta un coup d'œil à Jake qui restait silencieux.

— Ce genre de magnétophone est activé par la voix, poursuivit Carmellini. De cette façon, on ne gaspille aucune place sur la bande, par exemple en enregistrant les bruits de la rue. Lorsque le niveau sonore passe sous le seuil électronique, le défilement s'interrompt automatiquement au bout de quelques secondes. Les endroits où il s'arrête sont marqués par des clics tout à fait repérables.

— On l'écouterait plus tard, intervint Jake Grafton d'un ton sans réplique.

— Sûr, dit Carmellini, qui se leva. Ravi de vous avoir rencontrée, madame Grafton.

Callie se contenta d'un petit salut de la tête.

Sue Lin trouva sa mère dans son bureau, où elle étudiait son livre de prédictions. Lin Pe vivait chez les Buckingham, dans un appartement indépendant de trois pièces. À l'entrée de Sue Lin, elle fumait une cigarette piquée dans un petit filtre en plastique noir. La fumée lui faisait plisser les yeux derrière les verres épais de ses lunettes.

Sue Lin lui donna les dernières nouvelles. La Bank of the Orient avait fait faillite et n'avait pas ouvert ses portes aujourd'hui. Les soldats avaient tiré sur des déposants qui voulaient juste retirer leur argent.

Lin Pe prit plutôt bien l'information, estima Sue Lin, alors que tous les comptes de sa société se trouvaient dans cette banque japonaise qui proposait les intérêts les plus élevés de Hong Kong.

Lin Pe l'écouta en silence, hocha la tête, et quand sa fille s'en alla, elle sortit le dernier rapport de son comptable d'un tiroir de son bureau et s'y plongea.

La Double Happy Fortune Cookie Company était une affaire internationale rentable par la grâce d'une seule personne – Lin Pe elle-même. Trente ans plus tôt, quand elle était arrivée à Hong Kong d'un village du nord de Canton, elle avait trouvé un emploi dans une usine qui fabriquait des *fortune cookies* et les exportait aux États-Unis. C'était la première fois qu'elle entendait parler de ce genre de biscuits. Elle adora les petites prédictions imprimées sur du papier de riz qu'on découvrait à l'intérieur de chaque gâteau. Elle commença à en rédiger quelques-unes en chinois et un jour elle les montra à son patron, un vieil Hollandais alcoolique venu d'Indonésie, qui faisait aussi la pâte et nettoyait l'atelier la nuit – quand il n'était pas trop saoul. Il en traduisit certaines et les utilisa dans ses petits gâteaux. Désormais, Lin Pe avait un nouveau foyer.

Lorsque le Hollandais mourut, cinq ans plus tard, d'une cirrhose du

foie, elle acheta la société à ses héritiers. Celle-ci prospéra car Lin Pe était une femme d'affaires très astucieuse et les prédictions de ses cookies les meilleures sur le marché.

À l'usine, elle en utilisait une trentaine de différentes en même temps. Les bonnes prédictions étaient rares. Elle n'en inventait que trois ou quatre vraiment efficaces par mois, pas plus, ce qui l'obligeait à en reprendre de plus anciennes. Lin Pe s'était donc constitué un « livre des prédictions » dans lequel toutes étaient notées, ainsi que les dates où elle les avait mises dans le commerce. Elle veillait à en changer tous les mois.

Elle reposa le rapport de son comptable, puis consulta sa prochaine liste.

« *Le bonheur viendra bientôt vous chercher.* » Elle avait déjà employé celle-là, et elle estimait que c'était une de ses meilleures. D'autres fabricants écrivaient : « *Vous rencontrerez le bonheur* », mais c'était plat, sans vigueur. Lin Pe, elle, lançait le bonheur à votre poursuite !

« *Votre véritable amour est plus proche que ce que vous imaginez.* » L'amour ! Les Américains ne s'en lassaient pas, semblait-il. Beaucoup de propriétaires de restaurants aux États-Unis lui écrivaient pour la supplier de mettre davantage de prédictions amoureuses dans ses *fortune cookies*. Comme Lin Pe n'avait jamais connu ce sentiment, elle devait imaginer, pour les rédiger, à quoi cela pouvait bien ressembler ! Et au fil des années, c'était de plus en plus difficile.

« *Attention... Soyez très prudent dans les prochains jours.* » Sa respiration s'accéléra.

Celle-là était pour elle.

On la trouvait dans un petit gâteau sur trois mille. Hier, elle en avait pris un au hasard sur le tapis roulant au moment où il allait passer dans l'emballeuse, et c'était celle-là qu'elle avait tirée.

Elle referma son livre, incapable de continuer. Malgré elle, elle frissonna et son regard se perdit au-delà de la fenêtre.

Rip Buckingham n'aimait pas les communistes, et son fils Wou les haïssait. Pourtant, ni l'un ni l'autre ne les connaissaient aussi bien qu'elle, qui avait survécu à la Révolution culturelle. Parfois encore, elle se réveillait en pleine nuit et elle sentait la puanteur des maisons et des cadavres qui brûlaient, au milieu des hurlements et des sanglots. Elle avait fui à Hong Kong pour échapper à cette folie – et voilà que l'orage semblait se reformer, là, dehors, dans l'obscurité. Elle avait conscience de sa présence.

L'argent. La faillite de la banque était un désastre, bien sûr, mais peut-être que les Japonais auraient si honte qu'ils finiraient par la rembourser. Ces petits hommes, propres sur eux, avec leurs coupes de cheveux parfaites et leurs pantalons aux plis bien nets, savaient qu'il était essentiel de conserver la confiance de leurs clients, même si la loi

ne les obligeait à rien.

Sans chèques, sa société ne pourrait plus fonctionner que quelques jours. Lin Pe se demanda à qui elle allait bien pouvoir emprunter de l'argent pour payer les salaires de ses employés. Rip et Sue étaient riches et ils lui auraient prêté tout ce qu'elle voulait, sans même y penser, mais elle était trop fière pour envisager cette solution. Et donc, curieusement, cela ne lui vint même pas à l'esprit. D'un tiroir de son bureau, elle sortit sa liste personnelle de ses collègues en affaires et s'y plongea.

Pour Rip Buckingham, une soirée parfaite, c'était traîner dans une chaise longue sur le toit-terrasse de sa maison, à lire la presse internationale tout en sirotant une bière fraîche et en écoutant de la musique. De temps en temps, il observait un navire qui traversait le port.

Comme Hong Kong n'avait pas assez de docks, beaucoup de cargos devaient être chargés ou déchargés dans des bâtiments plus petits que des remorqueurs tiraient, dans les deux sens, entre la haute mer et leur mouillage. Des flottilles de ferries franchissaient sans cesse le détroit, des bateaux-citernes ravitaillaient leurs clients et, partout, des navires transportaient des touristes ou accueillaient des réceptions. Ici et là un courageux marin menait un sampan dans les puissantes vagues de sillage créées par ce trafic ininterrompu.

Mais ce soir Rip ne prenait aucun plaisir à ce spectacle.

Il termina un quotidien pékinois et le jeta sur la pile de ceux de Hong Kong. Puis il ramassa un journal australien et le feuilleta.

Le problème, c'était qu'il adorait son boulot. Il aimait arriver au bureau, saluer tout le monde, lire les dépêches d'agence, pianoter ses articles sur son clavier puis les voir imprimer. Il était heureux d'avoir son *China Post* entre les mains, il appréciait son poids, la douceur de son papier, l'odeur de l'encre. Oui, ça valait vraiment le coup de fabriquer un journal, et pour rien au monde il n'aurait fait autre chose !

Et il voulait continuer ce travail *ici*, à Hong Kong.

Il fulminait toujours et essayait de se concentrer sur le *Washington Post* de dimanche, lorsque sa femme apparut à la porte de la serre, suivie de deux hommes. Il les reconnut immédiatement – Sonny Wong et Youri Daniel.

Wong Ma Chow, dit « Sonny », était un gangster, le chef du dernier *tong*^[6]. Il avait amassé une immense fortune dans l'immobilier à Hong Kong, et il avait presque tout perdu dans la faillite de la cité-État qui avait suivi le départ des Britanniques. Alors, il s'était remis aux prestations de service. Il pouvait faire pour vous tout ce que vous vouliez – à condition que vous y mettiez le prix.

Rip avait aussi déjà croisé Youri Daniel, l'associé de Sonny, qui était à Hong Kong depuis quatre ou cinq ans. Mais il n'avait jamais traité avec lui, et il n'en avait d'ailleurs aucune envie. Youri était russe, ou ukrainien, ou quelque chose comme ça, et il arrivait, disait-on, d'un de ces villages désespérément pauvres et crasseux de la vaste plaine orientale européenne. À en croire la rumeur, il avait quitté sa mère patrie en catastrophe avec une valise bourrée d'argent piquée sous la menace d'un revolver à un membre de la pègre russe. Impossible de savoir si cette rumeur était vraie, mais au moins elle était belle.

Le visage sans expression de Youri, avec ses yeux vides et froids et ses traits blafards, n'inspirait certainement pas confiance. À la réflexion, Rip se demanda pourquoi Sonny acceptait de se retrouver dans la même pièce qu'un type comme Youri Daniel.

— Salut, Sonny.

— Salut, mon ami. Tu as appris quoi sur l'histoire de la Bank of the Orient ?

— Au moins quinze morts.

— Ça va exploser ! Les gens n'accepteront pas ce massacre. Et en plus, j'avais de l'argent dans cette foutue banque.

— Du thé ? De la bière ?

— Une bière, ce serait parfait.

Sue Lin fit un signe de tête à son mari et alla leur chercher à boire dans le frigo.

— C'est la première fois que je viens chez toi, dit Sonny en contemplant la vue, assis à côté de Rip. T'as un putain de panorama d'ici, oui, m'sieur. Un putain de panorama. T'es là avec le gratin, à contempler le monde d'en haut.

Youri s'était installé sur une chaise de l'autre côté de Sonny. Il leur tournait un peu le dos et n'avait pas encore prononcé un mot.

Sue Lin apporta les bières, puis quitta la terrasse. À la porte de la serre, elle pivota et croisa un instant le regard de Rip. Elle ôta les cheveux de ses yeux et disparut, refermant la porte derrière elle.

— ... possédais un immeuble juste en dessous de chez toi, y a quelques années, était en train de dire Sonny. (Il lui indiqua du doigt un bâtiment.) Celui-là, sur la droite, avec le petit jardin sur le toit, tu le vois ? Son prix avait quadruplé par rapport à ce que je l'avais payé. J'encaissais de fabuleux loyers tous les mois et puis... et puis tout a fondu, comme neige au soleil.

— Ouais.

— Un jour, tout ça a...

Il soupira.

Rip but une gorgée de bière. Youri observait les navires dans le port, vers l'est.

— J'ai toujours aimé cette vue, dit Sonny. Toujours.

— Ouais.

— Hong Kong vit ses derniers moments, Rip. C'est la fin. (Rip resta silencieux. Qu'aurait-il pu répondre à ça ?) Tu voulais que je passe te voir. Bon, que peuvent faire Wong and Associates pour le rejeton du clan Buckingham ?

— China Bob Chan.

— C'est affreux, hein ?

— Tu as une idée de qui l'a tué ?

— C'est pas moi, Rip.

— Hé, Sonny ! Si j'avais eu le moindre doute que ce soit toi, je ne t'aurais pas contacté. Non, j'ai besoin de tes informations et de tes hypothèses – mais pas sur le meurtrier, bien sûr. Il fabriquait quoi, China Bob ?

— Tu as suivi la piste américaine... ? commença Sonny. L'Armée de libération du peuple lui donnait de l'argent pour contribuer aux campagnes électorales US. Ne me demande pas pourquoi. Les généraux pensent que les politicards yankees sont aussi corrompus que leurs homologues chinois. Et ils ont peut-être raison – il y avait un type à l'ambassade américaine de Pékin qui distribuait des visas pour les États-Unis à toute personne acceptant de s'y rendre pour financer la campagne de réélection du président.

— Ah-ah.

— Chan était dans les magouilles habituelles, ici. Et très impliqué aussi dans le trafic de clandestins, un domaine auquel je ne touche pas. C'est trop dégueu pour moi, Rip. China Bob, en revanche, ne crachait pas là-dessus.

— Pour où ?

— Pour partout. Malaisie, Australie, Amérique, partout où les gens voulaient aller, China Bob était okay. Bien sûr, ses clients n'arrivaient pas toujours à destination – ce genre de trafic est un boulot qui pue.

— Il procurait des passeports au marché noir ?

— Des passeports de la RAS, mais personne n'en voulait[7]. Pourtant, j'ai entendu dire que pour un bon prix – c'est-à-dire très élevé – China Bob pouvait fournir de *vrais* passeports. Peu de gens sont au courant, je pense.

— C'était un gros truc, d'après toi ?

— À ma connaissance, aucun pays n'accorde de visa à des détenteurs d'un passeport de la RAS. Du coup, la demande n'est pas très importante. Le problème des réfugiés affole tous les gouvernements. Et les anciennes paperasses de la colonie britannique sont la merde du marché – avec ça, on ne met le pied ni en Amérique, ni en Autralie, ni à Singapour, ni en Indonésie – en fait, pratiquement nulle part. Même l'Angleterre flippe avec les dizaines de milliers de

réfugiés chinois qui se ruent chez elle. Personne ne reçoit de visa d'entrée.

Rip sirota sa bière et attendit la suite.

— China Bob faisait beaucoup d'affaires, reprit Sonny comme pour lui-même. Le type qui lui vendait les passeports américains vierges traitera avec moi, si tu veux savoir. Fabriquer un faux visa australien pour ces documents ne devrait pas être un problème.

— China Bob et toi vous étiez concurrents, n'est-ce pas ?

Sonny se hérissa légèrement à cette remarque.

— Nos entreprises allaient parfois dans la même direction, admit-il. Mais il y avait assez de place pour nous deux.

— Tu parles de faux passeports, là ?

— Non, ils sont authentiques. Ils sortent tout droit du coffre du consulat. La source est très fiable.

— Ah-ah.

— Elle n'est pas honnête, mais elle est fiable, tu comprends ? Il s'agit là d'une différence importante dans ce boulot, que peu de gens apprécient à sa juste valeur.

— Je crois que je vois, murmura Rip.

Sonny hocha la tête comme s'il était ravi.

— Je te donne le passeport avec le visa d'entrée australien, expliqua Sonny. Tu emmènes ta parente chinoise à l'aéroport et tu la mets sur un vol Qantas pour Sydney. Elle franchira les bureaux de l'immigration des deux côtés les doigts dans le nez. Garanti sur facture.

— Combien ?

— Vingt mille dollars US. En liquide. La moitié d'avance et l'autre à la livraison.

Rip laissa échapper un petit sifflement.

— China Bob était sur ce genre de coups ?

— Un peu. Et il faisait aussi entrer pas mal de trucs. Il réussissait à avoir des permis d'importation pour presque tout, et dans le cas contraire il optait pour la contrebande. C'étaient ses activités principales, mais il passait aussi des gens. Pour cinquante mille dollars, il pouvait mettre ton cousin dans un cargo à destination des États-Unis. Les Philippines étaient en promo – dans les quatre mille dollars seulement. Ton cousin se retrouve avec quelques autres « touristes » dans un conteneur fermé. Il doit emporter ses provisions et son eau, mais pas besoin de crème solaire ! Environ une semaine de mer, soit cinq cents dollars par jour. Bon sang, Rip, ça coûterait plus cher de le faire voyager sur un bateau de croisière !

— Sauf que ces passagers-là n'arrivent pas toujours à bon port, fit remarquer Rip.

— Rip, j'en sais rien, vraiment. Couler un cargo en pleine mer – les

responsables de ce trafic refusent d'évoquer cette hypothèse. Oh, on entend des rumeurs, mais les gens aiment bien les rumeurs. Ça les occupe.

Rip chassa d'un geste cette éventualité. Il savait que ce genre de choses existaient, mais il ne croyait pas vraiment que China Bob avait pu se salir les mains à ce point, même pour un gros paquet de dollars.

Il jeta un coup d'œil au Russe. Bon, d'un autre côté, c'était vrai qu'un type comme Youri donnait l'impression qu'il vous aurait volontiers coupé la gorge pour se payer des clopes.

— Tu penses que China Bob était impliqué dans la politique chinoise ?

— Hé, Rip, je ne crois pas qu'il ait volontairement cherché à mourir jeune.

— Eh bien, il s'est quand même planté quelque part, ça, c'est sûr.

— Tout le monde commet des erreurs à l'occasion, même China Bob.

— D'après toi, quelqu'un l'a doublé ? Peut-être un de ses associés ?

— On l'a pas flingué pour lui piquer sa femme. Les gonzesses étant ce qu'elles sont, y a pas beaucoup de gens qui tuent pour en avoir une. Pour s'en débarrasser, peut-être... (Ravi de son bon mot, il éclata de rire. Quand il se calma, il ajouta :) Oui, sans doute que quelqu'un l'a doublé. Encore que si j'aimais les paris, je placerais mon fric sur l'Armée de libération du peuple. Il paraît que le voyage de China Bob aux États-Unis allait gêner beaucoup de monde au sein du Parti.

Il haussa les épaules.

— Merci de ta visite ce soir, Sonny.

— Okay. Maintenant, dis-moi la vraie raison pour laquelle tu m'as téléphoné.

— Pour le plaisir de voir ton visage affable...

— Je ne l'ai pas descendu, Rip. China Bob et moi, on faisait pas mal d'affaires ensemble, d'accord ? Sa mort me laisse dans la merde et je tente tant bien que mal de sauver quelques trucs qu'on avait sur le feu. Je ne dis pas que sa disparition entraînera une perte sèche pour moi – je pense que dans la durée tout s'équilibrera. Faut être philosophe. Ça arrive, ce genre de choses.

— Ah-ah.

Sonny Wong abandonna la partie.

— T'as une super vue d'ici, Rip.

— Ouais.

— Si tu as besoin d'un passeport pour ta belle-mère, passe-moi un petit coup de fil.

— Je garde ça à l'esprit.

— Allez, Youri. Mettons-nous en quête d'un endroit où dormir.

Callie Grafton plaça la cassette dans le magnétophone et appuya sur la touche play. Elle avait mis le casque fourni par Carmellini. Elle commença à résumer sur un bloc-notes les conversations qu'elle entendait. Elle n'essaya pas de faire une traduction mot à mot. De temps en temps, elle revenait en arrière pour réécouter plusieurs fois un morceau de conversation et s'assurer qu'elle comprenait bien.

Elle étudia l'enregistrement jusqu'après minuit, en griffonnant de temps en temps quelques phrases sur le papier.

Finalement, elle décida de faire une pause. Elle arrêta l'appareil et ôta son casque. Elle se servit un verre d'eau puis rejoignit son mari sur le balcon. Jake contemplait les lumières de la ville.

— À quoi te servira ce truc quand j'aurai terminé ? murmura-t-elle.

— Aucune idée pour l'instant. Ça dépendra de ce qu'il y a dessus.

— J'en suis à la moitié, je pense. Je ne sais pas tout ce que j'entends, mais apparemment Chan blanchissait de l'argent.

— Pour qui ?

— Pour l'Armée de libération du peuple. L'argent partait en Amérique.

— Okay.

— Les enquêteurs du Congrès pourront peut-être faire coller les voix et les faits et tirer quelque chose de tout ça.

— Peut-être.

Elle s'étira en silence, puis se massa le cou.

— Tu crois que Tiger l'a tué ? ajouta-t-elle.

— Chérie, je n'en sais rien. J'attends que *toi*, tu me dises ce que tu en penses.

— Et tu feras quoi, si c'est lui ?

— Je n'en sais rien non plus.

Elle retourna à l'intérieur et remit son casque.

Il était trois heures du matin lorsque Callie arrêta le magnétophone. Jake dormait, pelotonné dans le lit.

Elle sortit sur le balcon. Il avait plu pendant la nuit. Dans l'air brumeux, le rougeoiement des lumières de la ville était magnifique.

Elle avait écouté trois fois les dix minutes de la bande avant le coup de feu.

China Bob était un être humain et il y avait certainement quelqu'un, quelque part, qui se souciait de lui, ou même qui l'aimait. Et pourtant, Callie avait beau essayer, elle ne parvenait pas à ressentir de la sympathie pour lui. Il était parti, point final.

Elle éteignit la lampe et se coucha. Elle était si épuisée qu'elle se demanda si elle allait dormir. Puis elle ferma les yeux et le sommeil l'emporta.

Le vacarme du trafic matinal qui entrait par la fenêtre ouverte

réveilla Jake. Callie était encore dans les bras de Morphée.

Il se leva silencieusement, enfila un short, une chemise et des baskets, s'assura qu'il avait une clé de la chambre, puis il se glissa à l'extérieur et referma la porte derrière lui.

Dans la rue, les gens se bousculaient sur les trottoirs et fonçaient dans toutes les directions. Il les évita de son mieux jusqu'à Kowloon Park où il y avait moins de monde. En faisant son jogging dans les allées, il dépassa des groupes qui pratiquaient leurs exercices matinaux – cette gymnastique lente et stylisée ressemblait à un ballet.

Il sortit du parc en courant et emprunta Austin Road en direction des docks de la rive ouest de la péninsule.

Au bout d'une centaine de mètres, il se rendit compte qu'il était suivi par quelqu'un qui haletait bruyamment. Et qu'une voiture roulait lentement à peu de distance derrière lui.

Il jeta un coup d'œil par-dessus son épaule et il vit l'homme en pantalon de sport et le véhicule. Le type était à une soixantaine de mètres et, manifestement, il n'avait pas l'habitude de courir. D'abord, il n'avait pas les chaussures qui convenaient et il était trop gros.

Il pensa soudain à Callie endormie dans leur chambre d'hôtel avec la cassette des dernières heures de China Bob à côté d'elle sur le lit.

Lorsqu'il atteignit la rue qui longeait les docks, Canton Road, il obliqua à gauche pour revenir vers Tsim Sha Tsui, sur la pointe sud de la péninsule. Il continua à courir sur un rythme régulier et ne se retourna qu'une seule fois, juste pour s'assurer que son poursuivant ne s'était pas effondré sur le trottoir.

Il s'engagea sur Kowloon Park Drive à petites foulées.

Devant lui, une rampe permettait d'accéder à une passerelle qui enjambait la rue jusqu'au hall de son hôtel. Il la prit et ne ralentit que lorsqu'il franchit les portes vitrées où se reflétait la lumière matinale.

Son poursuivant, à son tour, s'engagea lourdement sur la rampe, fonça vers l'entrée la tête baissée en haletant pour lutter contre son point de côté. Dans la rue, la voiture accéléra et s'éloigna.

Jake Grafton saisit l'inconnu à la gorge et le poussa violemment contre un pilier de marbre – l'homme s'effondra, trop stupéfait pour réagir.

Jake regarda autour de lui pour s'assurer que personne ne lui prêtait attention, puis il attrapa son adversaire par le pantalon et la chemise et il le balança sur la rampe d'accès. Là, il lui écrasa le crâne contre la rambarde. Le type s'évanouit.

Il entreprit de le fouiller. Un petit automatique était dissimulé contre son mollet. Jake l'en débarrassa et le glissa à son tour dans sa chaussette. Un portefeuille... Ce type n'en avait plus besoin non plus. Des clés, des allumettes, un paquet de Marlboro entamé...

Une dizaine de secondes plus tard, Grafton se redressa et pénétra

dans l'hôtel, sous les yeux d'une Occidentale dans la cinquantaine qui l'observait bouche bée. Personne d'autre ne semblait s'intéresser à lui.

Callie dormait encore quand Jake entra dans la chambre. La cassette était toujours dans le magnéto.

Il examina le pistolet, un automatique de fabrication chinoise – chargé. Il le rangea dans sa valise. Le portefeuille contenait des dollars de Hong Kong et différentes cartes, toutes en caractères chinois.

Il sortait de la douche et se séchait lorsque Callie se réveilla.

— Alors, ma beauté, bien dormi ?

Elle s'assit dans le lit, regarda la chambre claire qui l'entourait et la lumière qui entrait dans la pièce par les rideaux transparents.

— Je ne sais pas qui a tué cet homme, Jake.

— L'enregistrement ne le dit pas ?

— Non. Mais China Bob était dans tous les coups. Tous ! Il trafiquait des clandestins, de l'argent, de la drogue... Jusqu'aux ordinateurs et aux armes.

— Des ordinateurs ?

— Je n'ai pas très bien compris pourquoi.

— On entend Cole sur cette cassette ?

— Impossible à dire, je ne connais pas sa voix.

— Tu le rencontreras ce soir.

— Je ne suis pas sûre d'en avoir envie.

— Hé, ma vieille, on fait équipe, d'accord ? Que dirais-tu si on s'offrait un petit déjeuner avant d'aller faire un peu de tourisme ?

À l'hôtel de ville, le gouverneur de Hong Kong, Sun Siu Ki, fumait nerveusement une cigarette, tandis qu'un interprète lui traduisait l'article de Rip Buckingham dans le *China Post* sur l'émeute sanglante de la Bank of the Orient. À côté de ce torchon, il apercevait les unes des trois quotidiens en langue chinoise.

Il n'en croyait ni ses yeux ni ses oreilles : apparemment, tous les journalistes de Hong Kong s'étaient donné le mot pour raconter les mensonges les plus outrageants sur le gouvernement.

Un de ses censeurs, qui avait été horrifié lorsqu'il avait lu ce qui sortait des presses, lui avait apporté personnellement un exemplaire du plus important journal en chinois de Hong Kong. Ce fonctionnaire n'avait approuvé ni le gros titre ni l'article concernant la faillite de la Bank of the Orient, et il avait rédigé une note à ce sujet à l'intention du gouverneur.

Selon ce quotidien, Pékin avait *ordonné* la fermeture de la banque pour la punir d'avoir refusé de prêter de l'argent à des taux très bas à certains clients désignés par ses soins. À la lecture de tous ces papiers, on en déduisait que pour avoir droit à des crédits intéressants il fallait payer des pots-de-vin à Pékin.

Le censeur avait ordonné l'arrêt des rotatives, mais un premier camion chargé de paquets de ce journal calomnieux était déjà parti pour approvisionner les distributeurs automatiques du nord de Kowloon.

Les deux autres quotidiens en chinois publiaient des versions à peine différentes de la même histoire. D'après eux, la faillite de la banque était la conséquence directe de prêts à des personnes liées à la politique dont les noms n'étaient pas divulgués ; elles avaient été incapables de les rembourser, alors même que les taux étaient ridiculement faibles. Les éditions du matin avaient déjà été mises en vente. L'adjoint du gouverneur les avait achetées au terminal du Star Ferry alors qu'il venait travailler.

Ainsi, pratiquement tout le monde à Hong Kong pouvait lire ces mensonges.

L'adjoint se trouvait à présent dans le bureau voisin et il discutait avec les censeurs concernés par cette affaire. Ils lui jurèrent tous les deux que ces articles n'avaient rien à voir avec ceux auxquels ils

avaient donné leur autorisation de publication.

Et comme si ces textes ne suffisaient pas, le gouverneur avait déjà reçu, un peu plus tôt dans la matinée, un appel du quartier général de l'armée : plusieurs milliers de personnes s'étaient de nouveau rassemblées sur la place, devant la Bank of the Orient dont les portes étaient toujours closes. Elles étaient plutôt calmes, mais elles étaient là – un défi silencieux et manifeste au gouvernement communiste. Tout en écoutant l'interprète qui lui traduisait l'article du *China Post*, Sun Siu Ki pensait à tous ces gens.

Quand il se retournait, il voyait par la grande fenêtre derrière son bureau un nombre époustouflant de gratte-ciel de verre et d'acier – dont celui de la Bank of the Orient – dessinés par les meilleurs architectes du monde. Ces immeubles étaient le cœur même d'une des villes les plus animées et dynamiques de la planète, aux antipodes des vieilles cités de l'intérieur de la Chine qui, elles, se dégradaient chaque jour un peu plus. Cette différence, pourtant, n'avait jamais impressionné Sun Siu Ki.

Bureaucrate de carrière, il avait été nommé gouverneur de Hong Kong grâce aux relations politiques de sa famille à Pékin. Il ne connaissait pas grand-chose du capitalisme, des banques, ni du fonctionnement des compagnies aériennes, maritimes et industrielles de l'Occident, et encore moins des marchés boursiers du système monétaire international. Du coup, la richesse et la vitalité de Hong Kong lui semblaient étrangères... et dangereuses.

Quelqu'un avait fait remarquer un jour que Hong Kong était l'équivalent de la Chine sans les communistes. Mais aucune pensée de ce genre n'avait jamais effleuré Sun Siu Ki, et à vrai dire rien de tout cela ne l'angoissait vraiment.

Il s'en fichait, simplement. Lui, il ne voyait pas les choses sous cet angle. Sun estimait qu'il savait tout ce qu'il avait besoin de savoir – assez, en tout cas, pour surfer sur la vague politique des hautes sphères du Parti dans la province de Canton et à Pékin.

Son problème, aujourd'hui, c'était les défis que lançaient à l'autorité du gouvernement le peuple descendu dans la rue... et ces journaux. Les articles de la presse en langue chinoise qui avaient réussi à détourner la censure étaient graves, mais le gros titre du *China Post* était bien pire : QUINZE PERSONNES MASSACRÉES DEVANT LA BANK OF THE ORIENT.

Sun Siu Ki avait remplacé un gouverneur qui ne luttait pas assez vigoureusement contre les idées étrangères pernicieuses. Si on découvrait que les communistes étaient incapables de se défendre, ils étaient condamnés – ils seraient balayés et éradiqués aussi totalement que les Mandchous. Les cadres du Parti faisaient de leur mieux pour éviter un tel désastre.

Beaucoup de lecteurs du *China Post* n'étaient pas des Chinois. Les articles réactionnaires de ce journal enflammaient les diables étrangers, qui envoyaient des lettres incendiaires et scandaleuses au rédacteur en chef – et cette espèce de fou les publiait ! Et à cause de ça, les responsables des banques internationales – qui étaient loin de Hong Kong – craignaient de perdre leur argent. Ces gens-là ne pensaient qu'à leur portefeuille. Pour Sun Siu Ki, la culpabilité du *China Post* était claire.

Il fit signe à son interprète de se taire et prit une feuille couleur crème à l'en-tête de la couronne de Hong Kong. Il y avait encore de nombreuses rames avec ce logo dans leurs réserves. Sun, économe, ne voyait aucun inconvénient à utiliser un papier à lettres portant le lion britannique. Il rédigea l'ordre d'interdiction de parution du *China Post* et le signa d'un grand trait de plume. À la réflexion, il ordonna l'arrestation de son rédacteur en chef. Quelques semaines en prison lui apprendraient à ne pas écrire n'importe quoi.

Et pendant qu'il y était, il décida que ses collègues des quotidiens chinois méritaient le même sort. Le temps était venu de remettre tous ces gens à leur place et de leur rappeler qui dirigeait cette ville.

Une fois réglé le problème de la presse, Sun réfléchit au meilleur moyen de répondre aux manifestants rassemblés devant la Bank of the Orient.

Les fonctionnaires de la CIA furent convoqués chez le consul général quelques minutes après leur arrivée au bureau.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda Tommy Carmellini à Kerry Kent, qui semblait plus loquace que ses trois collègues – et plus jolie, aussi.

— Tu n'as pas vu la foule devant la Bank of the Orient, ce matin ? Les ferries de Kowloon ont été pris d'assaut. Et tous les voyageurs ne discutaient que de la manifestation à laquelle ils se rendaient.

Le bureau du consul général américain était vaste et peu meublé – en phase, apparemment, avec le goût de son actuel occupant. Virgil Cole dépassait le mètre quatre-vingts. Il avait de larges épaules et des cheveux blonds coupés court qui se dégarnissaient au sommet de son crâne. Ses yeux bleus glacials balayèrent les gens qui se tenaient devant lui.

Carmellini avait déjà passé un moment avec le consul lorsqu'il s'était présenté, la semaine précédente. Cole ne lui avait pas dit grand-chose ; il s'était contenté de lui souhaiter la bienvenue à Hong Kong en lui serrant la main, de lâcher une ou deux plaisanteries, et puis il l'avait congédié. Tommy avait aussi assisté à une réunion que Cole avait présidée.

De derrière son bureau, Cole les fixa les uns après les autres.

— Il y a un rassemblement devant la Bank of the Orient, ce matin, dit-il sans préliminaire. L'armée ne va sans doute pas tarder à le disperser.

Personne ne contesta cette prédiction.

— Je veux savoir ce qui se passe chez le gouverneur, ajouta Cole.

— Monsieur, on a d'excellents informateurs, là-bas, commença Bubba Lee.

D'un geste, Cole lui signifia de se taire.

— Ils sont tous merveilleusement corrompus, je suis au courant. Le problème, c'est que ce sont des sous-fifres. J'ai besoin de connaître ce que Pékin dit au gouverneur Sun et au général Tang et ce que ces deux-là répondent à Pékin. Et j'en ai besoin pas plus tard que tout de suite, en temps réel.

Lee prit une profonde inspiration et répondit :

— Monsieur, le seul moyen dans ce cas, c'est de mettre leurs téléphones sur écoute.

— Pendant que vous y êtes, arrangez-vous pour piéger aussi le bureau de Sun. Aujourd'hui même.

Cole adressa un rapide signe de tête à Lee, puis il s'assit dans son fauteuil et prit le premier document en attente dans sa corbeille.

Apparemment, les espions étaient éconduits. Lee se détournait sans un mot et ses collègues lui emboîtèrent le pas.

Une fois dans le couloir, et la porte refermée, il grommela :

— Vous l'avez entendu ? C'est le type le plus bavard que j'aie jamais rencontré !

— Ouais, une pipelette dangereuse, acquiesça Carson Eisenberg.

— Toujours est-il qu'il nous a donné ses ordres, alors faut y aller. Carmellini, à toi de jouer.

Tandis qu'ils regagnaient le bureau de la CIA, Tommy demanda :

— Est-ce que quelqu'un peut me trouver deux camions et des uniformes d'une compagnie de téléphone de Hong Kong ?

— Tommy, tu es dans une ville où l'argent ne parle pas, il chante comme Pavarotti. On peut avoir tout ce qu'on veut, ici. Suffit d'y mettre le prix.

— J'ai besoin aussi d'un plan de l'hôtel de ville. Et des bleus seraient encore mieux.

— On a les bleus, oui, dit George Wang. On les a achetés à un majordome, à l'époque des Britanniques.

Il adressa un clin d'œil à Kerry Kent, qui resta de marbre.

— Okay, dit Tommy Carmellini, voilà comment on va procéder...

Rip Buckingham travaillait dans son bureau, au premier étage de son journal, avec son responsable de la une, lorsqu'il entendit un brouhaha dans les escaliers. Quand il arriva à la porte, des policiers,

sur le palier, s'en prenaient à deux de ses journalistes qui tentaient de leur barrer le passage. Le sergent, excédé par la résistance d'un des collaborateurs de Rip, le menaçait d'une manchette au cou.

— Ng Yuan Lee, que faites-vous donc ? cria Rip en cantonais, ce qui eut pour effet d'arrêter le geste du sergent.

Rip lança un regard mauvais à son employé, qui recula.

— Rip Buckingham, j'ai un mandat.

— C'est une blague, n'est-ce pas ?

— Non, répliqua le policier en sortant un papier d'une de ses poches. Le président du tribunal a signé un mandat d'arrêt à votre rencontre – à la demande expresse du gouverneur Sun Siu Ki.

Rip Buckingham leva les mains d'un air résigné. Inutile de discuter avec le sergent et son collègue. Ils faisaient simplement leur travail.

— Désolé, Rip, intervint Marcus Hallaby, le responsable de la une, depuis la porte. Bon Dieu, je suis désolé ! Je n'ai pas imaginé un instant que ce titre posait un problème et...

Marcus pleurait, maintenant. En fait, il était saoul – tout autant que la veille, lorsqu'il avait rédigé cette manchette, et tout autant que chaque jour de ces dix dernières années. Il cacha son visage dans ses mains et s'appuya contre le mur.

— Hé, Marcus, ce n'est pas de ta faute, dit Rip d'une voix qui se voulait convaincante.

Après tout, il avait toujours refusé de virer Marcus, alors même que ses gros titres irritaient des gens avec lesquels le *China Post* ne pouvait pas se permettre de se fâcher. Ce genre de petits orages éclataient plusieurs fois par an. Pendant un jour ou deux il y avait des éclairs et du tonnerre, et puis le ciel s'éclaircissait et Marcus était toujours là, contrit, désolé et bourré... Ce foutu garçon ne pouvait simplement pas affronter la vie sans picoler et Rip n'avait jamais pu le condamner pour ça.

— Ça correspondait tout à fait à l'article, ajouta Rip. Et le gouverneur...

— Nous sommes obligés de fermer votre journal, Buckingham, reprit le sergent doucement. Nous avons des ordres. Tout le monde doit quitter l'immeuble. Nous placerons des gardes aux entrées.

— Qui vous a donné ces ordres ?

— Je vous l'ai dit : le gouverneur Sun Siu Ki.

— Puis-je voir ce document, s'il vous plaît ?

Il était rédigé en chinois. Buckingham le lut tandis que le sergent ôtait sa casquette et se passait les mains dans les cheveux. Il ignore les journalistes curieux qui s'étaient regroupés autour d'eux et tourna le dos à Marcus qui sanglotait. Finalement, Rip replia le papier et le rendit à l'officier.

— Ce serait peut-être préférable que j'explique en anglais à mon

personnel ce qu'il doit faire, proposa-t-il tranquillement, sans le moindre soupçon de colère.

Le sergent acquiesça.

Pour avoir voyagé très jeune à travers la Chine, Rip Buckingham avait appris l'art difficile de la maîtrise de soi en terre communiste.

Certains de ses collaborateurs voulaient discuter avec les policiers, mais Rip les en empêcha. Avec des regards furieux, des jurons étouffés et les larmes aux yeux, les journalistes, dont les deux tiers étaient chinois, éteignirent les ordinateurs et tout leur matériel, puis ils évacuèrent l'immeuble. Buckingham resta l'amabilité même, si bien qu'avant d'être embarqué il eut la permission de parler un moment en privé avec l'un de ses assistants. La majeure partie de son équipe resta, l'air désespéré, sur le trottoir devant l'immeuble, tandis que la voiture de police qui l'emmenait disparaissait dans le trafic.

Rip Buckingham ne craignait pas la prison. Il avait déjà été incarcéré à plusieurs reprises au cours de ses années de vagabondage, quand les policiers locaux ne savaient trop quoi faire d'un Australien d'un mètre quatre-vingt-dix qui se promenait à vélo dans des zones interdites du pays, c'est-à-dire tout ce qui était en dehors des itinéraires réservés aux touristes. Généralement, il parvenait à se tirer de leurs griffes, mais il avait tout de même passé un certain nombre de nuits dans des geôles provinciales.

Par bonheur, son appareil gastro-intestinal était aussi imperméable aux bactéries qu'un tuyau en PVC. Si ses boyaux avaient été plus fragiles, on peut penser que Rip ne se serait pas éloigné autant de l'eau du robinet... Il serait probablement à Sydney, aujourd'hui, marié à une beauté du coin, avec un gosse blond et un autre châtain clair, et il aurait une position clé dans l'empire de presse de son papa, qui serait en train de le former pour le voir suivre ses traces, etc.

Alors qu'il roulait dans les rues de Hong Kong, coincé à l'arrière du véhicule de police entre le sergent et son collègue, il réfléchissait à ces « etc. ». Et aussi à son géniteur, Richard Buckingham, et à ce qu'il dirait quand il apprendrait la nouvelle – pas l'arrestation de son fils, non, mais la fermeture administrative du *China Post*.

Curieusement, pour un homme qui possédait cinquante-deux quotidiens dans six pays à travers le monde, Richard n'avait jamais apprécié le charme de la chose imprimée. Ce n'était pour lui que des affaires très rentables avec des cash-flows appréciables. « *Les journaux*, aimait-il à répéter, *sont des machines à transformer l'encre et le papier en argent.* » Selon ce critère de Richard, le *China Post* avait jadis été un de ses fleurons. Avant les communistes.

Étrange, se dit Rip. Il pensait déjà à son journal comme s'il ne devait plus jamais être publié. Eh bien, peut-être que c'était terminé, en effet. Peut-être d'ailleurs que c'en était fini aussi de Hong Kong.

Les Brits avaient rendu les clés et s'étaient tirés. Ils s'en étaient retournés chez eux, dans leur petite île quelconque de l'autre côté du monde, en faisant comme si Hong Kong n'avait jamais existé. Et c'était sans doute le plus sage.

Rip Buckingham secoua la tête, en colère contre lui-même parce qu'il se laissait aller au désespoir. Bon sang, c'était sa ville. Sa ville et celle de Sue Lin ! Elle y avait grandi. Et lui, il avait adopté cet endroit.

Sue Lin adorait Hong Kong.

Eh bien, pensa-t-il sur la défensive, *moi aussi*. La cité appartenait à tous ses amoureux. Bon Dieu, ils étaient des millions !

En dépit de tous ses efforts pour garder le moral, il se sentait morose lorsque la voiture franchit les grilles de la prison.

Foutus communistes !

Sue Lin Buckingham annonça les nouvelles à sa mère : Rip était en prison, sur l'ordre du gouverneur. Des policiers étaient venus l'arrêter et ils avaient fermé le journal. Et ce matin, une autre émeute se préparait devant la Bank of the Orient.

— Rip était fou, lui répondit Lin Pe en cantonais, la seule langue qu'elle parlait couramment.

Elle maîtrisait mal l'anglais et ne l'employait que quand elle y était forcée. Elle l'avait appris en visionnant des vidéos de films américains dont elle se repassait les scènes en boucle jusqu'au moment où elle comprenait enfin les dialogues.

L'histoire de Rip l'ennuyait. Ce garçon n'avait aucun respect pour l'autorité !

— Il a titillé le tigre avec ses articles et ses éditoriaux, et maintenant les mâchoires de la bête se sont refermées sur lui. Seuls les inconscients crachent dans les yeux d'un tigre.

— Le tirage du journal baissait, Mère, et du coup les budgets de publicité aussi. (Sue Lin était tendue et inquiète à cause de l'emprisonnement de son mari. La réaction simpliste de sa mère la mettait en colère. Comme si cette capitaliste de toujours ne comprenait pas les lois du marché !) Le *Post* gagnait de l'argent parce que c'était le quotidien que les banquiers et les hommes d'affaires de Hong Kong se devaient de lire, ajouta-t-elle. Et Rip le savait : il était obligé de traiter des sujets intéressants le lectorat qu'il souhaitait conserver. Parce que s'il perdait ces lecteurs-là, il perdait aussi les annonceurs qui voulaient les toucher. C'est aussi simple que cela.

— Aujourd'hui, apparemment, Sun Siu Ki se moque bien des annonceurs de Rip ! rétorqua sèchement sa mère.

— Sun Siu Ki est un bâtard stupide ! grogna Sue Lin.

L'épouse chinoise de Rip n'avait pas froid aux yeux.

— C'est possible, acquiesça Lin Pe avec calme. (Ah, ces jeunes !

pensa-t-elle.) N'empêche qu'il représente le gouvernement de Pékin exactement comme l'ancien gouverneur anglais représentait sa souveraine, à Londres. La différence, que ton cher Rip a choisi d'ignorer, c'est que la reine d'Angleterre n'a jamais jeté un œil sur le *China Post*. Elle s'en f... (elle claqua des doigts) comme d'une guigne de ce que Rip Buckingham pouvait bien raconter dans son petit journal de Hong Kong, de l'autre côté de la planète. Mais les maîtres de Pékin, eux, ne partagent pas l'indifférence d'Elizabeth. Apparemment, ils lisent de près les gribouillages de ton mari. Ils sont beaucoup plus proches de la rédaction, bien plus à fleur de peau – et Sun est leur bras armé.

Sue Lin se laissa tomber dans un fauteuil.

— Oh, Mère, qu'allons-nous devenir ? Rip est en prison. On ne sait pas combien de temps ils ont décidé de le garder. Ils peuvent même le transférer sur le continent.

L'expression de Lin Pe s'adoucit.

— Avant toute chose, il faut appeler Albert Cheung, l'avocat. Il sait tout. Il nous dira quoi faire.

Elle lui téléphona immédiatement. Après trois interlocuteurs anonymes qui lui jurèrent n'avoir jamais entendu son nom de leur vie, elle réussit enfin à joindre Albert Cheung en personne – un immigré chinois si intelligent qu'il avait réussi à obtenir une bourse d'études pour faire son droit à Oxford. À son retour à Hong Kong, avec une trace d'accent britannique et une passion pour le tweed, il s'arrangea pour se tracer un chemin jusqu'au sommet de la pyramide juridique de la colonie et dans la haute société de la ville, alors même qu'il n'y avait aucune famille. Depuis vingt ans, Cheung avait un doigt dans toutes les grosses affaires de Hong Kong. Comme il était très riche, il avait ralenti ses activités depuis peu, mais il n'avait aucune raison de faire semblant de ne pas se souvenir de Lin Pe.

— Voilà des années que je n'avais plus entendu parler de la présidente de la Double Fortune Cookie Company ! dit-il.

— N'empêche que vous avez touché vos dividendes tous les trimestres, répliqua Lin Pe.

Albert avait préféré être payé en actions plutôt qu'en honoraires lorsqu'il avait lancé pour elle sa première offre publique à la Bourse de Hong Kong.

— C'est vrai, reconnut-il. Je me demandais, avez-vous jamais pensé à vendre votre compagnie ? Prendre votre retraite pour profiter de vos loisirs ? Voyager à travers le monde, voir les Pyramides, l'Acropole... ?

— J'ai d'autres soucis en tête, Albert. Par exemple faire sortir mon beau-fils de prison.

— Rip Buckingham ? Vous voyez, je me tiens au courant. En

revanche, je ne savais pas qu'il avait été incarcéré. Qu'est-ce qu'il a fait ?

— Aujourd'hui, Sun Siu Ki a ordonné la fermeture du *Post* et l'arrestation de Rip. Pouvez-vous découvrir combien de temps ils ont l'intention de le garder ?

— Il est dans la gueule du tigre ?

— Oui.

Cheung soupira. Après quelques secondes de silence, il répondit :

— Il y a beaucoup de possibilités si vous êtes d'accord pour payer une amende. Est-ce que vous... ?

— Dans la limite du raisonnable, Albert. Pas question qu'on me dépouille.

— J'ai lu le gros titre du *Post* de ce matin : « *Quinze personnes massacrées à la Bank of the Orient.* » Et l'ALP serait responsable. Cette une n'était pas prudente, Lin Pe.

— Je pensais que Sun Siu Ki serait juste un peu énervé.

— Peut-être que la fermeture de la banque l'a...

— Le monde de Rip Buckingham s'écroule. Il se bat avec les armes qu'il a.

— Je vais voir ce que je peux faire, Lin Pe. Rappelez-moi votre numéro.

Elle le lui donna, lui demanda des nouvelles de sa femme et de ses enfants, puis raccrocha.

— Il va intervenir, dit-elle à sa fille. Mais ça coûtera de l'argent.

— Le journal paiera.

— Le journal est mort, répliqua Lin Pe. Il ne sortira plus jamais des presses.

— Richard Buckingham est puissant.

— Sun Sui Ki et les gens au gouvernement à Pékin n'ont probablement jamais entendu parler de lui et dans le cas contraire ils s'en fichent, dit Lin Pe.

Elle avait raison, évidemment. Les dirigeants chinois avaient toujours eu du mal à voir au-delà de leurs frontières. Même la reine d'Angleterre, se dit-elle, en connaissait davantage sur le monde extérieur que l'oligarchie en place à Pékin !

— Maintenant, il faut téléphoner à ton beau-père, ajouta-t-elle. Quelqu'un du journal l'a probablement déjà prévenu, mais tu devrais quand même le joindre.

Alors que sa fille sortait de la pièce, Lin Pe lui lança encore :

— N'oublie pas que toutes nos communications sont surveillées !

Là-dessus, elle se remit à travailler à ses prédictions.

Bon, voilà, elle avait un moyen de récupérer un peu d'argent et de s'échapper d'ici avant que son fils, Wou Tai Kwong, ne mette la Chine à feu et à sang : elle n'avait qu'à vendre sa société à Albert Cheung !

Les opérateurs de la Bourse de Hong Kong s'étaient attendus à des problèmes après l'effondrement de la Bank of the Orient, mais les conséquences de cette faillite furent encore pires que ce qu'ils avaient imaginé.

Dès l'ouverture, ils furent confrontés à des ordres de vente massifs et à des achats insignifiants. Les prix plongèrent en chute libre. Dix minutes plus tard, ils découvrirent un bug dans leur système informatique. Presque tous les ordres de vente avaient un zéro supplémentaire juste avant la décimale, ce qui multipliait leur somme par dix. En même temps, la plupart des derniers chiffres des ordres d'achat avaient disparu dans le cyberspace, et du coup ils étaient dix fois moins importants.

Ce fut le chaos. Comme, en plus, toutes les transactions n'étaient pas affectées par cette panne informatique, chaque ordre dut être traité manuellement, ce qui en limita radicalement le nombre. Finalement incapables de gérer cette situation, les responsables de la Bourse décidèrent de fermer le marché.

Ils ne tardèrent pas à s'apercevoir qu'ils avaient un problème de software et il leur fallut presque toute la journée pour le régler. Ils y travaillaient toujours lorsque l'un d'eux reçut un coup de fil de l'adjoint du gouverneur qui exigeait des explications. Pour la première fois, son interlocuteur évoqua la possibilité d'un sabotage.

— Un sabotage ? répéta le fonctionnaire, incrédule. Comment est-ce possible ?

— Probablement un virus quelconque.

— En êtes-vous certain ?

— Bien sûr que non, répliqua sèchement l'opérateur.

Sun Siu Ki était en communication avec Pékin lorsque la ligne fut coupée. Il en essaya une autre, mais il n'eut pas davantage de tonalité. D'un geste, il indiqua alors à l'un de ses collaborateurs qu'il y avait un problème et il lui tendit le combiné.

Puis il se tourna vers le général Tang. Il lui annonça que Pékin voulait le voir disperser les manifestants devant la banque – et si possible en évitant un nouvel incident sanglant que les journalistes s'empresseraient de faire connaître à travers le monde pour exciter l'opinion internationale contre leur pays.

— Veillez à écarter les reporters avant de chasser les hooligans, lui conseilla Sun. De cette façon, la presse étrangère ne pourra pas utiliser ces provocations pour sa propagande. On ne doit pas permettre aux protestataires de se moquer ainsi de l'autorité de l'État. C'est d'une importance capitale.

Tang comprenait tout à fait les instructions de Sun et les priorités. Les deux hommes étaient persuadés que l'État ne pouvait pas céder

d'un pouce à ceux qui contestaient sa prééminence ou sa détermination. Et peut-être avaient-ils raison, car ils connaissaient leurs concitoyens et l'histoire chinoise.

Ces hommes déterminés estimaient que le Parti et le gouvernement devaient utiliser toutes les armes à leur disposition et toutes leurs ressources pour assurer la pérennité du communisme. Et ils étaient prêts à faire ce qu'il fallait pour ça.

Les circuits téléphoniques étaient coupés depuis dix minutes quand Tang laissa le gouverneur et son adjoint – celui-ci était en train de lui expliquer que quelqu'un avait sans doute saboté les ordinateurs de la Bourse de Hong Kong. Alors que Tang sortait du parking dans sa voiture avec chauffeur, il croisa deux fourgonnettes du téléphone.

Trois hommes avec des casquettes et des salopettes de la compagnie en descendirent. Tommy Carmellini prit une caisse à outils tandis que Bubba Lee discutait en chinois avec le garde chargé de la sécurité. Carson Eisenberg déchargea de l'autre véhicule l'équipement dont ils avaient besoin. Les nouveaux venus attachèrent leurs ceintures à outils et, au signal de Lee, ramassèrent leur matériel et se dirigèrent vers l'entrée de l'hôtel de ville.

Tommy Carmellini se sentait mal à l'aise dans la peau d'un employé non chinois ne pratiquant pas la langue du pays. Ses deux collègues qui la parlaient lui avaient assuré qu'il n'y aurait pas de problème. Et pourtant...

Quand il entra dans le bâtiment, il prit le taureau par les cornes. Au premier Chinois qu'il croisa, il brailla avec son meilleur accent australien :

— Salut, mon pote. Où est ton standard ?

Carson Eisenberg répéta la question en chinois, le type leur indiqua quelque chose du doigt – et voilà, ils étaient à l'intérieur !

Les agents de la CIA se mirent aussitôt au travail. Comme le téléphone datait des Britanniques, il fallait prendre chaque combiné et utiliser un bruiteur qui permettait à un collègue, depuis une bouche d'égout à l'autre bout de la rue, d'identifier la ligne et de la mettre sur écoute. Une fois une ligne repérée, les « réparateurs » hurlaient en chinois dans les appareils, pour donner le change aux fonctionnaires qui les observaient.

Tandis que leur équipe progressait de bureau en bureau, Tommy Carmellini étudiait les lieux et leur système de sécurité – alors même qu'un des gardes en uniforme ne le quittait pas d'une semelle et surveillait en silence chacun de ses gestes. Carmellini lui sourit, hocha la tête à son intention, puis l'ignora.

Le bâtiment semblait assez moderne. Les couloirs et les pièces étaient spacieux, avec des planchers en bois, et pourtant, comme tous les sièges des gouvernements à travers le monde, ils donnaient

l'impression d'être surpeuplés et exigus.

Carmellini se trouvait dans le vestibule du bureau du gouverneur, où il examinait discrètement les serrures de la porte et le système d'alarme, lorsqu'un des fonctionnaires commença à l'observer avec insistance. L'Américain lui jeta un coup d'œil... et le reconnut. C'était le type qui avait suivi Kerry Kent à la trace lors de la réception de feu China Bob Chan, l'autre nuit !

L'homme fronçait les sourcils. Il savait qu'il avait déjà rencontré ce réparateur quelque part, mais il ne parvenait à se souvenir ni quand ni où. Son étonnement était évident.

Carmellini se dirigea vers le couloir, le garde toujours derrière lui.

Le type les suivit.

Oh-oh !

Il avait vu des toilettes pour hommes, un moment plus tôt, et il s'y rendit, son escorte sur les talons. Il entra dans une cabine et referma la porte.

Il entendit le fonctionnaire et le garde discuter, mais ce qu'ils se disaient lui était bien sûr totalement inintelligible.

Il descendit la fermeture Éclair de sa salopette, libéra ses épaules, et s'assit sur le WC.

Il resta là, aux aguets, pendant un bon quart d'heure, puis il tira la chasse et arrangea ses vêtements.

Lorsqu'il sortit, la pièce était vide.

Il écoutait à la porte donnant sur le couloir lorsqu'il entendit des pas approcher. Il s'écarta juste à temps. Elle s'ouvrit à la volée. L'officier de l'ALP parut surpris. Tommy lui adressa un signe de tête aimable et s'avança dans le couloir.

Personne, là non plus. Il emprunta un petit escalier, marcha vers l'entrée de service, passa devant la table où se tenaient deux gardes et se retrouva sur le parking. Ses trois collègues étaient toujours à l'intérieur. Soulagé, Carmellini se glissa derrière le volant d'une des fourgonnettes et patienta.

Ce matin, tout le monde, à Hong Kong, semblait se diriger vers le Central District. Tous les transports publics étaient bondés. De longues files de gens attendaient de prendre le métro, le bus, le taxi ou le Star Ferry à Tsim Sha Tsui. Des soldats, à la station de métro Central, tentèrent d'empêcher les voyageurs de descendre, mais la foule était trop nombreuse et ils furent submergés. Les militaires interdirent aux taxis et aux bus de décharger leurs clients à leurs arrêts habituels, si bien que, du coup, tous les véhicules stoppèrent n'importe où, au milieu des avenues. Et, vers dix heures du matin, dix mille personnes au moins piétinaient sur la place devant la Bank of the Orient, et sur les trottoirs des rues environnantes.

Telle était la situation lorsque le général Tang arriva directement du bureau du gouverneur, à l'hôtel de ville. Il reprocha violemment à ses officiers de ne pas avoir fait davantage d'efforts pour empêcher ce rassemblement interdit.

— On n'a pas réussi à tuer cette manifestation dans l'œuf, et maintenant il va falloir la disperser ! leur hurla-t-il.

Ils lui répondirent qu'ils ne pensaient pas avoir assez de soldats pour y parvenir. Et ordonner à cette masse humaine de rentrer chez elle alors même qu'ils n'étaient pas assez nombreux pour faire exécuter cet ordre aurait ridiculisé l'Armée de libération du peuple. Quelle humiliation !

— En accord avec vos instructions, nous avons utilisé nos hommes pour chasser les médias d'ici.

— Pourquoi n'avez-vous pas repoussé cette foule ?

— On a essayé, mais on était vraiment débordés.

Tang se mit en colère.

— Pourquoi m'avez-vous attendu pour demander des effectifs supplémentaires ? Cette démonstration est un affront au gouvernement. C'est un crime contre l'État qu'on ne tolérera pas ! Dites à la police de venir avec tous ses hommes. Elle devrait déjà être là pour s'opposer à ce rassemblement illégal.

— Nous en avons discuté avec son chef. Il nous a répondu qu'il n'avait personne de disponible. Tous ses effectifs sont déjà occupés à faire respecter la loi et à contrôler le trafic routier partout à Hong Kong.

— Dans ce cas, trouvez autant de soldats que vous pouvez. Et transportez-les ici par camion aussi vite que possible.

— À vos ordres.

Pour surveiller la scène, Tang s'installa dans les bureaux du deuxième étage d'un immeuble proche. Les civils qui y travaillaient pour une compagnie maritime en furent proprement éjectés et les militaires prirent possession des lieux. Tang constata que les manifestants – des hommes, des femmes et des enfants – se conduisaient correctement. Ils allaient de l'un à l'autre pour discuter et, comme midi approchait, ils commençaient à s'installer pour pique-niquer. Des vendeurs ambulants proposaient des boissons et de la nourriture.

— Pourquoi avez-vous autorisé leur présence ? hurla Tang. Virez-les !

Les soldats obéirent. Interpellés, les marchands distribuèrent gratuitement tout ce qu'il y avait sur leurs chariots. Les militaires ne purent s'empêcher de rire, aussitôt imités par la foule. Tang, qui assista à la scène depuis son poste d'observation, fut encore plus furieux.

— Dans deux heures. Nous aurons un renfort de deux cents hommes dans deux heures.

— Par camions ?

— Oui. Nos véhicules sont forcés d'emprunter le Cross-Harbor Tunnel qui est embouteillé à cette heure-ci.

Tang fut incapable de se contenir plus longtemps. Il tempêta contre son état-major, les admonesta de toute la puissance de ses poumons. Une fois calmé, il se retira dans un bureau et claqua la porte derrière lui.

Jake et Callie Grafton passèrent la matinée avec un groupe de touristes anglais et américains d'une cinquantaine d'années dans un autobus qui faisait le tour de l'île de Hong Kong. Ils eurent droit à la visite obligatoire d'un atelier de bijoux – ils n'achetèrent rien –, puis rejoignirent en sampan un restaurant de poissons dans le port d'Aberdeen.

Une vieille femme au visage ridé, pieds nus et vêtue d'une chemise et d'un pantalon de coton larges, bronzée comme un pruneau, faisait avancer l'embarcation à la godille. Il y avait une douzaine de restaurants identiques dans le port, tous sur des barges. Toujours à l'ancre, couverts de décorations victoriennes aux couleurs brillantes et tape-à-l'œil, ils essayaient de ressembler de loin à une pagode.

Ces temples du capitalisme sans cesse mitraillés par les photographes tirèrent un sourire à Jake. L'humeur de Callie, en revanche, était plus sombre – elle avait boudé toute la matinée.

Après avoir passé leur commande – Callie s'adressa au serveur en chinois, même s'il avait l'air de bien connaître l'anglais –, ils restèrent un moment dans une semi-intimité devant leurs verres de vin. Ils étaient assis dans une alcôve près d'une fenêtre qui donnait sur une multitude de bateaux de pêche et de sampans où vivait un petit peuple maritime. Au-delà du port, on apercevait des toits et des tours d'habitation sur le flanc de la montagne.

— Ta plongée dans les affaires de China Bob ne semble pas t'avoir rendue très joyeuse, dit Jake prudemment.

— Je suis désolée. Je m'en veux d'être si rabat-joie.

— C'est pas de ta faute. Ce type était sans doute une merde.

— Chuuuuut ! On pourrait nous entendre.

— J'espère bien que non.

— Disons que c'était un vrai salopard qui prospérait sur le malheur des autres.

— Bonne analyse.

— Cette cassette est vraiment dure à comprendre, expliqua Callie, et je ne crois pas m'en être très bien tirée. Il y a des conversations téléphoniques sur la moitié de la bande. Quand China Bob ne répond

rien pendant trop longtemps, l'enregistrement s'arrête automatiquement et on entend ce foutu bip. Et chaque fois, il manque les premiers mots de la suite. Et bien sûr, il lui arrive aussi de discuter avec des visiteurs, dans sa bibliothèque, tout en s'entretenant au téléphone... Si bien que c'est bourré de bips, de bouts de phrases mangés. Parfois, Chan et son interlocuteur parlent en même temps... à d'autres moments, ils crient ensemble. Tout le monde fume, dans cette ville, tu as remarqué ?

— Oui.

— Du coup les gens discutent avec la cigarette au bec. (Elle soupira.) Il vaudrait mieux confier cette cassette à des spécialistes. Tout ce que j'ai, ce sont des morceaux de conversation, des phrases interrompues, des mots isolés...

— Tu n'as pas découvert qui a tué Chan ?

— Non. Il y a un bip, la bande redémarre, puis une phrase, incompréhensible, et un coup de feu. Ensuite, plus rien. L'enregistrement s'est arrêté.

— Et juste avant, y avait quoi ?

— Quelqu'un qui s'intéressait aux permis d'importation pour des ordinateurs.

— Okay.

— Et encore avant, une dispute pour des questions d'argent. Il semble qu'on ait confié une grosse somme à Chan pour qu'il la distribue à des gens – je pense en Amérique –, mais Chan en a mis au moins la moitié dans sa poche, si j'en crois l'homme qui l'engueulait.

— Tu as dit que Chan était dans le trafic de clandestins.

— C'est le thème de plusieurs conversations, je pense. Difficile d'en être sûre. J'ai eu l'impression que ce serait mieux pour tout le monde si un certain cargo n'arrivait pas à destination.

— Tu ne pleures pas China Bob ?

— Ça ne me dérangerait pas de lui balancer une pelletée de terre en pleine figure.

— Hummm, fit Jake en sirotant une gorgée de vin.

— Où est la cassette, à présent ? demanda Callie. Tu l'as laissée dans la chambre ?

— Non, elle est là, dans ma poche.

— Oh. D'accord.

— Avec un pistolet que j'ai récupéré sur un gars qui m'a filé, ce matin, quand je faisais mon jogging.

— Tu plaisantes ?

— Naan. Un petit automatique. Chargé. (Il sortit le portefeuille de l'inconnu d'une autre poche, et le tendit à sa femme.) Regarde un peu si tu peux découvrir qui est ce type.

Elle ignore l'argent – des dollars de Hong Kong, l'équivalent d'une

quarantaine de dollars US – et examina les cartes.

— Je ne connais pas un grand nombre de caractères chinois, dit-elle prudemment, mais aucun de ces trucs ne ressemble à une carte d'identité officielle. J'imagine qu'à Hong Kong tout est en anglais et en chinois.

Elle remit les documents dans le portefeuille, qu'elle rendit à Jake. Il glissa l'argent dans la poche de sa chemise, pour pouvoir le laisser en guise de pourboire après le repas.

Tandis qu'ils mangeaient, il se rendit compte soudain que deux hommes les observaient en discutant à voix basse, depuis la porte de la cuisine. Et l'un des deux n'avait rien d'un marmiton. Quelques minutes plus tard, il alla s'asseoir à une table vide et se perdit dans la contemplation du menu.

— À notre retour à l'hôtel, je verrai si je peux te trouver une place sur un vol pour les États-Unis, dit Jake à Callie.

— Je n'ai pas envie de rentrer seule.

— Ni moi que tu te retrouves au beau milieu d'une guerre civile. Je vais avoir une petite conversation à cœur ouvert avec Cole et ensuite je pense que moi aussi je repartirai. M'envoyer ici pour jouer à l'espion était une mauvaise idée depuis le début.

— Cette filature de ce matin, ça t'inquiète, n'est-ce pas ?

— Tout m'inquiète. On est embarqués dans des événements qui nous dépassent.

Alors qu'ils rentraient en sampan pour terminer leur circuit touristique, Jake jeta discrètement le portefeuille et le pistolet par-dessus bord.

Callie lui prit la main.

— Allez, Roméo, on est au cœur d'une ville exotique et je ne cracherais pas sur un peu de romanesque.

Lin Pe attrapa le funiculaire à Victoria Peak. Depuis chez elle, il fallait marcher un moment jusqu'à l'arrêt, mais le conducteur faisait toujours une halte pour elle, quand il la voyait. Elle grimpa dans la cabine et se faufila au milieu d'un groupe d'Allemands roses et dodus. Le véhicule reprit sa descente presque sans tanguer.

Une fois en bas, Lin Pe continua à pied, d'un bon pas, en serrant son petit sac dans sa main gauche.

Les gratte-ciel l'entouraient – des palais imposants de verre et d'acier. La circulation était ininterrompue sur les avenues à plusieurs voies qu'on ne pouvait traverser que par des passerelles ou des passages souterrains. Progresser dans ces canyons de béton était difficile, mais elle se souvenait de ses interminables journées dans les rizières quand elle était jeune. Rien n'aurait pu être plus dur que ces temps de vaches maigres – un labeur épuisant et pas assez à manger.

Elle approchait de la banque, et la marée humaine grossissait, submergeant les trottoirs et les chaussées. Une fois arrivés sur les lieux, la plupart des manifestants ne bougeaient plus, tellement il y avait de monde. Lin Pe, elle, continua à avancer, jouant des coudes pour se faufiler à travers la foule.

Il y avait quelques soldats, mais ils se tenaient à l'écart. Lin Pe les dépassa et se glissa prudemment jusqu'au centre de la place ; là, elle trouva enfin un petit bout de béton libre où elle s'assit.

La façade de la banque la surplombait comme une sombre falaise et lui dissimulait le soleil. Lorsqu'elle levait les yeux, elle n'apercevait qu'un petit bout de ciel bleu.

Elle croisa ses mains sur ses genoux et engagea la conversation avec sa voisine. Elles discutèrent poliment un instant – elles avaient toutes les deux confié de l'argent à la banque désormais fermée –, puis elles se turent, perdues dans leurs pensées.

Dans sa jeunesse, Lin Pe avait vécu avec un homme. Il travaillait dur et il lui avait donné six enfants. L'un était mort en bas âge. Elle avait laissé les trois aînés aux parents de leur père, après le décès de celui-ci. Les deux derniers, Sue Lin et Wou, elle les avait emmenés, un sous chaque bras, quand elle avait décidé qu'il était temps pour elle de partir. Sans son mari et avec le poids de ses cinq enfants et de ses beaux-parents encore vigoureux, mais qui vieillissaient, elle se doutait bien qu'elle ne pouvait pas s'en sortir. Elle avait trop d'enfants pour trouver un autre homme. Alors, elle avait fait sa valise.

Assise là, au milieu de la place, elle repensait aux trois petits qu'elle avait abandonnés – elle le faisait quelques minutes chaque jour ; Finalement, elle revint à ses prédictions. Ç'avait été la chose essentielle de son existence pendant toutes ces années, et elle s'y replongeait chaque fois que la réalité extérieure se faisait trop pesante.

L'une de ses préférées était : « *Avance toujours vers la lumière.* » Ces mots semblaient avoir une signification cachée, et c'était la raison pour laquelle elle l'aimait. Elle y pensait, en cet instant – quel était le secret de cette formule, exactement ?

Vers le milieu de l'après-midi, les officiers du général Tang estimèrent qu'ils avaient réuni assez d'hommes pour disperser la manifestation. Par le haut-parleur monté sur le toit d'une camionnette, l'un d'eux ordonna aux gens de rentrer chez eux.

Et tel un liquide visqueux, les milliers de manifestants commencèrent lentement à quitter la place. La foule, calme et disciplinée, obéissait aux militaires sans protester.

Une demi-heure plus tard, à peine quelques centaines de civils étaient encore visibles depuis la fenêtre du bureau de Tang, au second étage de l'immeuble où il s'était installé.

— Vous avez assuré qu'il fallait attendre davantage de soldats, et on a attendu, dit-il à son état-major. Et quand on les a sommés de partir, tous ces gens se sont montrés aussi doux que des agneaux. N'empêche qu'ils ont occupé cet endroit en toute illégalité pendant des heures – bravant ouvertement le gouvernement. Ils nous ont fait perdre la face encore une fois !

Un de ses colonels lui fit remarquer que s'ils s'étaient dispersés sans problème c'était justement en raison de l'imposant dispositif militaire de l'ALP, mais cet argument ne convainquit pas le général. Ils avaient défié les autorités. Il le sentait.

— On risque d'avoir une autre manifestation demain, leur dit-il. Je veux donc que vous postiez suffisamment d'hommes dans les rues pour empêcher quiconque de se regrouper sur cette place. Et positionnez quatre chars ici. Nous montrerons ainsi notre force.

Lin Pe fut parmi ceux qui n'abandonnèrent pas les lieux immédiatement. Elle était assise au bord d'un trottoir, une plate-bande de fleurs derrière elle. Elle était si petite que les soldats l'ignorèrent.

Quand elle fut pratiquement la dernière sur la place, elle se leva lentement et tourna le dos à la Bank of the Orient.

Ng Choy, dix-huit ans, la regarda s'éloigner. Il ne la connaissait pas, bien sûr. Ce n'était qu'une vieille femme de rien du tout parmi les milliers de personnes qu'il avait vues aujourd'hui.

Il considéra de nouveau la tache de sang sur le trottoir, à l'endroit où était tombé l'homme qu'il avait abattu la veille.

Son fusil lui semblait très lourd, soudain.

Ils étaient quatre. Ils auraient probablement réussi à l'avoir si Tommy Carmellini n'avait pas, par pur automatisme, surveillé les passants qui l'entouraient. Il venait de quitter le consulat et se dirigeait vers le Star Ferry, en se laissant emporter par la foule. Il avait loué une chambre pour une semaine dans un hôtel bon marché à Kowloon en attendant de trouver un appartement, et il y retournait après sa journée de travail. Des hordes de citoyens se bousculaient sur les trottoirs et se répandaient sur les chaussées ; ils semblaient encore plus nombreux que d'habitude dans une ville pourtant généralement noire de monde.

Le regard d'un premier inconnu l'alerta : le gars était à environ cinq mètres de lui, près d'un poteau électrique, et il le considérait quand, par chance, Tommy le repéra. Il était plus petit que lui, mais baraqué. L'homme s'avança pour l'intercepter.

Instinctivement, Carmellini se retourna. Et il vit deux yeux marron qui le fixaient – un autre type sortait de derrière la charrette d'un marchand ambulant et venait dans sa direction.

Carmellini n'hésita pas une seconde. Il bondit sur ce deuxième homme, si rapidement qu'il le prit par surprise. Il l'assomma, puis continua sur sa lancée.

Arrivé au coin de la rue, il se retourna à nouveau et découvrit que trois autres gars s'étaient lancés à sa poursuite. Ils se frayaient sans ménagement un passage dans la foule.

Oooh, mon vieux !

Il descendit du trottoir encombré et se mit à courir le long du caniveau, frôlé par le trafic qui arrivait en face de lui. Dans son dos, les trois voyous l'imitèrent.

Bien sûr, il n'avait pas d'arme.

Il tenait à la main un petit attaché-case qui ne contenait qu'un guide de Hong Kong, un manuel de conversation anglais-chinois pour touristes et un roman de Tom Clancy en livre de poche. Lorsqu'il franchit la première intersection, il jeta un œil derrière lui. Ils le coursaient toujours en évitant la circulation. Il se débarrassa de sa valise et se mit à courir sérieusement.

Il desserra son nœud de cravate et ouvrit le premier bouton de sa chemise.

Trois pâtés de maisons plus loin, une glissière séparait la rue du trottoir. Carmellini resta sur la chaussée.

Ses poursuivants avaient perdu quelques mètres.

Sur la voie inférieure de l'échangeur, l'air déplacé par un camion envoya Tommy contre la butée en béton. Il réussit à conserver son équilibre, mais perdit quelques secondes. Lorsqu'il émergea de l'échangeur, les trois types s'étaient rapprochés.

Bordel ! C'était cette foutue cassette. Il ne l'avait pas et il ne savait pas ce qu'il y avait dessus ! Bien sûr, ces connards ne le croiraient pas. Ils étaient là, sans aucun doute, pour la récupérer et, en prime, pour lui clouer définitivement le bec.

Un peu plus loin, il entra dans Wanchai, aujourd'hui aussi insipide et touristique que North Beach à San Francisco – alors que c'était là, jadis, qu'on trouvait les bordels les plus torrides à l'est de Port-Saïd.

Mais comment pouvaient-ils être au parfum pour la cassette ?

Tout en courant, il réfléchissait à ce mystère.

Il y avait un peu moins de monde ici que dans le District Central, mais la nuit était encore jeune.

Fonçant dans la rue en costume cravate avec trois tueurs sur les talons, cherchant en vain un flic, Tommy Carmellini se sentait dans la peau de la victime choisissant le lieu où elle serait exécutée. Par deux fois, il passa devant des soldats en armes en position à un carrefour, et par deux fois les militaires ne firent rien pour les arrêter ni lui ni ses poursuivants.

C'était dingue. Il avait l'impression de vivre un cauchemar.

Que faire ? Rien ne collait. Se perdre dans une boîte de nuit, se dissimuler dans un immeuble, attraper le premier camion qu'il croiserait... ?

Lorsqu'il vit la bouche de métro, il n'hésita pas. Il descendit les escaliers au pas de charge et d'un bond franchit le tourniquet.

Il prit deux virages dans le couloir... et la chance lui sourit enfin. À environ trois mètres au-dessus de lui s'élevait un échafaudage contre un mur – on réparait les lampes ou un truc comme ça.

Il prit son élan sans ralentir et bondit. Il réussit à atteindre la perche inférieure – c'était un échafaudage en bambou – et il se hissa à la force des bras. Il s'allongea sur la plate-forme, au moment même où ses poursuivants apparaissaient à l'angle et filaient au-dessous de lui en courant.

Ce n'était pas le moment de s'endormir.

Rapide comme un chat, Tommy Carmellini sauta dans le couloir et repartit aussi vite que possible dans l'escalier par où il était arrivé, se frayant un chemin à travers la foule. Une fois dans la rue, il ralentit et se perdit au milieu des promeneurs de Hennessey Road.

Kerry Kent ! Il se rappela comment elle s'était collée à lui et l'avait discrètement fouillé quand ils attendaient leur voiture à la sortie de la réception. C'était elle qui avait magouillé tout ça ?

Et sinon, qui ?

Jake et Callie dînaient dans l'appartement privé de Tiger Cole, au consulat. L'amiral pensa qu'il n'aurait peut-être pas reconnu Tiger s'il l'avait croisé dans la rue. Tiger frôlait le mètre quatre-vingt-dix, il avait de larges épaules et ses cheveux, décolorés par le soleil, se raréfiaient. Pas de doute, ils grisonnaient aussi... Ses yeux, toujours aussi bleus, semblaient vous transpercer quand ils se posaient sur vous – ou peut-être n'était-ce que le fruit de l'imagination de Jake, un tour que lui jouaient ses souvenirs anciens ?

Cole n'était pas du genre à entretenir la conversation. Il écoutait poliment Callie, qui essayait de combler les silences avec le récit du fiasco de la conférence, ses impressions de Hong Kong et divers commentaires sur la carrière de Jake. Elle lui parla de leur fille, Amy, et des fonctions actuelles de son mari au Pentagone, puis l'interrogea sur sa propre vie. Les réponses de Tiger étaient courtes, presque sibyllines, mais comme il paraissait s'intéresser à ce qu'elle racontait, elle continuait. Finalement, alors qu'ils en étaient au plat de résistance, elle se tut.

— Vous avez beaucoup de chance de vous être rencontrés, tous les deux, dit Cole. Vous semblez très heureux ensemble.

— Nous le sommes, murmura Jake avec un grand sourire à l'intention de sa femme.

— Moi, j'ai été marié trois fois, poursuivit Cole d'une voix douce. J'ai eu une fille avec ma première femme et un garçon avec la deuxième. Mon fils est mort d'une overdose il y a deux ans. Crise cardiaque. Il a fréquenté irrégulièrement des centres de réinsertion pour toxicos pendant des années, mais n'a jamais réussi à se débarrasser de son besoin maladif de drogue. (Cole joua un instant avec la nourriture dans son assiette du bout de sa fourchette, puis renonça. Il but une gorgée de vin – qui venait de Californie.) Je n'étais pas un bon père. Je n'ai jamais compris mon gosse, ni les démons contre lesquels il bataillait. Je pensais qu'il était stupide, et j'imaginais qu'il me le rendait bien.

— Bon Dieu, Tiger ! s'exclama Jake Grafton. Arrête de raconter des conneries !

Cole se tourna vers Callie.

— Ah, voilà *le* Jake Grafton dont je me souviens. Jamais gêné de

dire ce qu'il pense.

Grafton termina son poisson et abandonna ses couverts en argent.

— Je m'interrogeais à ton propos, continua Cole. Je me demandais si tu t'étais métamorphosé en un gratte-papier de bureaucrate au fur et à mesure que tu avais grimpé les échelons.

— Et moi, je vois que tu es resté ce beau parleur qui a usé de son charme pour faire son chemin dans la flotte, il y a bien longtemps, répliqua Jake du tac au tac.

— Ouais, j'suis toujours un trouduc, répondit Cole avec son premier vrai sourire. Ma présence actuelle dans le jeu diplomatique est un passionnant témoignage des retombées des contributions politiques. Je sais que tu te posais la question – en quelques mots, voilà l'explication.

— Tu dois des excuses à ma femme pour l'avoir laissée faire toute la conversation jusqu'à présent.

Cole inclina la tête en direction de Callie :

— Il a raison, comme d'habitude. Je vous prie de me pardonner.

Elle acquiesça d'un petit signe.

— Il y a deux ans, lorsque j'ai appris ta nomination par la presse, reprit Jake, je n'ai pas pu m'empêcher de rigoler. Tu as un profil si parfait pour le corps diplomatique ! Bon sang, pourquoi as-tu accepté ce poste, Tiger ?

— Après la mort de mon gamin, j'ai eu besoin de me tirer. Je perdais mon temps avec des gens qui avaient trop d'argent et pas assez d'humanité. Je ne les aimais pas et je n'aimais pas non plus l'homme que j'étais devenu. Lorsque cette occasion s'est présentée, je l'ai saisie comme un noyé s'accroche à la corde qu'on lui lance.

— Tu as certainement eu des expériences intéressantes dans la Silicon Valley, remarqua Jake. Tu as travaillé à des softwares clés pour les réseaux informatiques, tu as fondé une compagnie qui a décroché un des plus gros contrats de la planète : permettre au réseau téléphonique et au système de contrôle aérien chinois d'affronter le bug du passage à l'an 2000... Nul doute que tu as eu du pain sur la planche !

— Je vois que tu t'es renseigné sur moi avant de venir à Hong Kong.

Jake Grafton sourit.

— Disons que j'ai fait quelques recherches quand j'ai su que je pouvais accompagner Callie.

— J'avais quitté la compagnie quand elle a aidé la Chine à gérer le bug.

— Tu étais déjà ici, n'est-ce pas ?

— Exact. J'ai dû confier mes actions à une fiduciaire sans droit de regard[8].

— Et dans quel état est le système informatique chinois ?

Cole ébaucha une grimace.

— Ils se sont offert quelques trucs dernier cri. Hong Kong est aussi câblée que n'importe quelle grande ville américaine. Sur le continent, c'est une autre histoire. Seuls les systèmes publics les plus essentiels ont été informatisés. La raison pour laquelle leur taux de croissance est si élevé, c'est qu'ils sautent les étapes technologiques. Par exemple, certaines villes qui se dotent de leur premier système de téléphone optent directement pour le sans-fil.

Cole se tut. À l'évidence, il n'avait guère envie de discuter d'ordinateurs ou de high-tech. Callie changea de sujet :

— Comment ça marche à Hong Kong ?

Un soupçon de sourire passa sur le visage de Cole, puis s'évanouit très vite. Ce sujet-là l'intéressait.

— Les riches deviennent plus riches et les pauvres sont de plus en plus à la traîne. Ça arrive dans tous les pays industrialisés, mais la Chine ne connaît pas la mobilité sociale. Si tu es né petit paysan, tu mourras comme ça. Et dans une zone où tout se modifie rapidement, cette absence d'espoir, c'est de la dynamite ! Les forces des changements sociaux, économiques et politiques sont désormais hors de contrôle et les jours de la dynastie de Mao Zedong sont comptés, voilà la réalité. Les tensions sont de plus en plus violentes et la pression ne cesse de monter.

— Quelle est la raison de ces manifestations que les troupes chinoises dispersent dans le Central District ? demanda Callie.

— Une banque japonaise vient de faire faillite et les déposants ont perdu leurs économies. Le gouvernement refuse de restructurer le système bancaire, qui est nationalisé et insolvable. Il s'est servi des banques pour financer des prêts non rentables à son industrie lourde, elle aussi nationalisée. Comme il est incapable de changer le système, il a décidé d'ignorer le problème.

— N'est-ce pas dangereux ?

Cole haussa les épaules.

— Ses industries et ses banques sont au bord du dépôt de bilan. Liquider les dettes, ce serait admettre que le communisme est un échec et qu'un demi-siècle de cette politique se révèle une erreur monumentale. Et reconnaître une chose pareille équivaut à perdre sa légitimité à diriger le pays.

— Il n'y a donc aucune issue ?

— La crise est inévitable.

— Comme Callie a été virée de sa conférence et que ces manifestations semblent prendre de l'ampleur, nous avons pensé que nous devrions regagner les États-Unis plus tôt que prévu, intervint Jake en ne déformant pas tellement la vérité. J'ai téléphoné aux

compagnies aériennes, cet après-midi, mais sans succès. Il n'y a plus aucune place de libre, même en y mettant le prix. Tout le monde essaie de se tirer d'ici !

— Les gens sont inquiets, et ils ont certainement des raisons de l'être.

— On raconte que les militaires recherchent un criminel politique, fit Callie.

— Ils sont à la poursuite d'un certain Wou Tai Kwong, l'ennemi public numéro un, ce qui donne une idée de la paranoïa qui s'est emparée de ce gouvernement ! Cet homme qui s'est dressé tout seul contre les chars sur la place Tian'anmen en 1989 est devenu un symbole de la résistance et, du coup, il doit être éliminé.

— Un sacré bonhomme..., murmura Jake Grafton.

— Ah, oui. Courage, audace, la sagesse d'attendre le moment propice et l'intelligence de savoir quand il arrive. Voilà Wou Tai Kwong.

— Vous en parlez comme si vous le connaissiez, observa Callie.

— En un certain sens, je pense que je le connais, répondit Tiger Cole, l'air songeur.

— Vous croyez donc que le communisme va s'effondrer en Chine ?

— Le communisme est un anachronisme, comme la monarchie. Il est déjà mort pratiquement partout dans le reste du monde et un de ces jours il disparaîtra ici aussi. Reste à savoir quand.

— Washington est au courant de tout ça ? demanda Jake.

Tiger Cole eut un petit rire, sec, sans humour.

— Wall Street n'aime pas les révolutions, et aujourd'hui les Américains ne vénèrent que le dieu du marché.

Il prit alors quelques minutes pour expliquer la politique qui déterminait la diplomatie de Washington.

Plus tard, alors qu'ils contemplaient par la fenêtre les enseignes lumineuses au sommet des gratte-ciel environnants, Cole ajouta :

— L'Ouest industrialisé tient le même faux raisonnement qui a amené les Britanniques ici il y a un siècle et demi. Il pense que la Chine est un vaste marché et que, s'il peut y avoir accès, il s'enrichira en vendant ses biens manufacturés... à des gens si pauvres qu'ils mangent à peine à leur faim ! Et ça viendra, prétendent les rêveurs, parce que ce pays sera bientôt le premier marché du travail mondial à coûts très bas et gagnera de l'argent en fabriquant des produits qui seront distribués à l'Ouest.

Il leva les mains au ciel.

— Est-ce que la Chine des Wou Tai Kwong a une chance ? demanda Callie.

— Je pense que oui, répondit Tiger Cole. Le petit peuple a tout à gagner et plus rien à perdre. Et le roi tout à perdre et rien à gagner.

Cet affrontement ne peut avoir qu'une seule issue.

— Ce sera un bain de sang, murmura Jake Grafton.

— Oui, acquiesça Tiger. Ça aussi, c'est inévitable. En Chine, tout ce qui mérite d'être possédé doit être payé avec du sang.

Ce soir-là, Tommy Carmellini ne rentra pas à son hôtel. Il retourna au consulat. Il prit l'équipement dont il avait besoin sur les étagères de la réserve, au sous-sol, signa le registre de sortie, puis remonta pour « emprunter » un attaché-case dans le bâtiment. Il en trouva un en cuir qui lui plaisait bien, sous un des bureaux de la CIA. Peut-être un peu trop féminin à son goût, mais il ne manquerait pas à Kerry Kent. Sa table de travail était fermée à clé, bien sûr, mais on pouvait ouvrir avec un simple trombone les loquets rudimentaires que les fabricants posaient sur leurs tiroirs. Carmellini s'installa pour lire tout ce qu'il en sortit.

Des lettres d'Angleterre – qu'il survola. Des tas de brochures de voyage, des lettres d'amies et de deux hommes – des amants, apparemment –, un carnet de chèques. Il étudia tous les talons et vérifia avec sa calculette de poche si Kerry ne vivait pas au-dessus de ses moyens, puis il examina leur dos et leurs marges pour voir si, par chance, elle n'y aurait pas noté un numéro d'identification. Et en effet il tomba sur un nombre de quatre chiffres, au verso du carnet lui-même. Oui, ce devait être ça... Et sous les chèques, il trouva une carte de retrait.

Oh, que c'était tentant ! Après tout, il lui devait un foutu mauvais moment, ce soir. C'était elle qui lui avait envoyé ces voyous, ou quelqu'un à qui elle avait fait son rapport – il n'en doutait pas.

Fouiller son bureau lui prit une petite heure. Après avoir vérifié sa montre, il s'intéressa à ceux de ses collègues de la CIA. Tous les documents classifiés étaient censés être à l'abri dans les classeurs à tiroirs ignifugés ou dans le coffre. Ce soir, ce n'était pas le bon moment pour les forcer, mais peut-être la nuit prochaine ou la suivante.

Il étudiait les affaires du chef de l'agence quand il entendit des pas. Il referma les tiroirs, se glissa derrière son propre bureau et prit le premier rapport dans la corbeille d'arrivée. Le document était ouvert devant lui lorsqu'un Marine du détachement de sécurité passa la tête dans l'entrebâillement de la porte.

— Ça va, monsieur ? lui demanda le soldat de première classe.

— Parfait. Tout est calme ?

— Comme d'habitude, monsieur.

— Super.

— Vous en avez encore pour longtemps ?

— Deux heures, je pense. Ou un peu plus.

Il ne lui fallut que vingt minutes par bureau. Une heure pour les trois. À part des objets personnels de peu d'importance, Carmellini ne trouva rien qui éveillât sa curiosité.

Puisqu'il en était à faire les tiroirs, ce soir, il décida qu'il pouvait tout aussi bien s'attaquer à ceux de Cole. Le bureau du consul général était verrouillé, bien sûr, mais Carmellini ouvrit la porte en moins de vingt secondes.

Une fouille raisonnable de la bibliothèque, de la table de travail et des autres meubles lui prendrait deux heures. Il consulta sa montre. Il avait le temps.

Tommy Carmellini crocheta les serrures des tiroirs et commença à lire.

Les Grafton venaient juste de partir quand le téléphone sonna.

— Tiger ?

Il reconnut la voix. Sue Lin Buckingham. Elle sauta les préliminaires.

— Je sais que Rip aurait voulu que vous soyez informé, alors je vous appelle. Il est en prison. Les autorités ont fermé le *Post* aujourd'hui et elles l'ont arrêté.

— Vous avez un avocat ?

— Lin Pe a contacté Albert Cheung. Je pense qu'il pourra le faire sortir demain.

— Dites à Rip de passer me voir dès qu'il sera libre.

— D'accord.

Cole raccrocha et se servit un autre verre de son chardonnay californien.

Il grogna en repensant à Jake Grafton et au sourire innocent qui avait dansé sur son visage lorsqu'il avait admis avoir « fait quelques recherches ». Ouais. Tu parles. Grafton avait sans doute lu son dossier de la première à la dernière ligne.

Et, donc, il savait déjà que sa société avait réalisé tous les tests chinois pour le bug de l'an 2000 et qu'elle avait contrôlé certains des réseaux informatiques les plus importants du pays...

Bon Dieu ! Quelle ironie du sort ! Il s'était imaginé qu'il faudrait des mois au gouvernement US pour comprendre ce qui se passait à Hong Kong. Et voilà qu'une quelconque andouille de Washington, qui ne se payait même pas une idée originale par décennie, avait décidé d'envoyer Jake Grafton pour enquêter !

Cole but une autre gorgée de vin blanc et considéra son verre. Il avait passé la majeure partie de sa vie professionnelle avec des gens très brillants, dont certains techniciens de génie. Jake Grafton avait été prof d'histoire, il était assez intelligent, mais pas génial : c'était le genre de type que beaucoup de technos à la mords-moi-le-nœud ne se

gênaient pas de mépriser presque ouvertement.

Il avait un grand bon sens et la volonté de faire ce qu'il estimait être juste sans tenir compte des conséquences – voilà ses principaux atouts. Cole se souvenait très clairement de lui au Vietnam : malgré les dangers ou la trouille qu'il ressentait, Jake conservait sa capacité à penser clairement et à agir sans se planter – raison pour laquelle c'était le meilleur pilote de combat que Cole eût jamais rencontré.

Oui, pensa-t-il en se rappelant le jeune homme avec lequel il avait volé tant d'années auparavant, Jake Grafton était un guerrier formidable et féroce, d'une extraordinaire capacité, un ami précieux... et un ennemi mortel.

Cole songea soudain que c'était peut-être une chance que le destin eût amené Jake ici. Dans les prochains jours, il aurait peut-être désespérément besoin de ses talents.

Cole vérifia sa montre, puis il quitta l'appartement, et verrouilla derrière lui.

La plaque sur la porte annonçait : « Third Planet Communications ». Cole entra avec sa clé.

TPC se trouvait au deuxième étage d'un immeuble de l'autre côté de la rue, juste en face du consulat. Le hasard avait voulu que Cole pût voir ses locaux depuis les fenêtres de son bureau.

Third Planet, qui employait plusieurs centaines des meilleurs cerveaux de Hong Kong, était le leader incontesté de la technologie d'avant-garde dans les communications sans fil. En dix-huit mois, depuis sa fondation, elle était devenue un des premiers concepteurs et installateurs des réseaux sans fil de l'Asie du Sud-Est. Si Cole avait fourni le capital pour lancer Third Planet, il n'en possédait pas une seule action. Celles-ci, en fait, étaient bloquées dans tant de sociétés-écrans qu'il aurait été pratiquement impossible d'en connaître le vrai propriétaire. Cole apparaissait pourtant sur les documents disponibles de la compagnie comme consultant à titre gratuit, juste pour le cas où sa présence occasionnelle en ces lieux aurait éveillé la curiosité d'un fonctionnaire.

Tiger Cole traversa les bureaux plongés dans l'obscurité jusqu'à une porte qui donnait sur une salle intérieure sans fenêtre. Un homme assis devant l'entrée le salua en chinois et lui ouvrit.

Les lumières brillaient dans le local où la clim fonctionnait à plein régime. On voyait partout des ordinateurs, des moniteurs, des serveurs et des routeurs – ces boîtes magiques de l'ère high-tech.

Cinq personnes étaient rassemblées devant un terminal – Kerry Kent, Wou Tai Kwong, Hou Chiang et deux des meilleurs ingénieurs de Third Planet, deux femmes. Cole les rejoignit.

— On est prêts, lui dit Wou en lui donnant une claque dans le dos.

Lui aussi est un guerrier, pensa Cole en secouant la tête – *un Jake Grafton chinois*.

— Le générateur du sous-sol est branché ? demanda-t-il.

Au cours des années, il avait noté que ce genre de petits détails bassement techniques échappaient souvent à ces magiciens de génie.

On lui répondit par l'affirmative.

— Allons-y, dit Cole négligemment, essayant de ne pas montrer sa tension.

L'une des ingénieurs commença à pianoter sur le clavier. Un diagramme complexe se matérialisa immédiatement sur l'écran. Ils savaient tous ce qu'il représentait : c'était le réseau électrique de Hong Kong. Avec sa souris, la femme ouvrit une section de celui-ci. Puis une autre.

Finalement il y eut devant elle une variété de commutateurs.

L'autre ingénieur lui indiqua quelque chose du doigt.

La souris se déplaça.

— Maintenant, nous allons voir si les Chinois seront des esclaves ou des hommes libres, dit Wou.

Il leur avait fallu des mois de préparation pour en arriver à ce moment. Si les révolutionnaires étaient capables de contrôler les réseaux électriques de la Chine, ils posséderaient les clés du pays. Ce soir, Hong Kong leur servirait de test.

D'un doigt, l'ingénieur cliqua sur sa souris.

Les lampes de la pièce s'éteignirent, puis revinrent dès que le générateur de secours prit le relais. Les ordinateurs, protégés des surtensions et des microcoupures par des onduleurs, ne vacillèrent même pas.

Cole et ses compagnons se précipitèrent hors de la salle et traversèrent les bureaux obscurs jusqu'aux fenêtres donnant sur la rue.

Les lumières de Hong Kong avaient disparu !

Des larmes inondèrent les joues de Cole. Il pleurait et il riait en même temps. Alors qu'il s'essuyait, il se rendit compte que Wou lui tapait dans le dos et que Kerry Kent l'embrassait.

Quand ses yeux furent séchés, il regarda le consulat, de l'autre côté de la rue. Le générateur de secours s'était mis en marche, là aussi, si bien que le bâtiment était de nouveau éclairé.

Tiger Cole se demanda dans combien de temps Jake Grafton penserait à lui demander si sa société californienne avait travaillé sur les ordinateurs qui contrôlaient le réseau électrique de Hong Kong...

Tandis qu'ils rentraient à Kowloon par le ferry, Jake dit à Callie :

— Tu as reconnu sa voix ?

— Oui. Il parlait des importations d'ordinateurs avec China Bob qui essayait de l'arnaquer.

— Mais tu ne sais pas si c'est lui qui l'a tué ?

— Non. Cette cassette ne m'a pas permis de déterminer l'identité de l'assassin.

— Et si je l'envoyais à Washington ?

— Jake, tu fais ce qui te semble le mieux.

— Eh bien...

— Tu n'as pas dit à Tiger pourquoi tu étais là.

— Je pensais l'appeler demain. Avant qu'on se mette au boulot, je voulais passer une soirée plus... amicale.

— Je ne t'accompagnerai pas, ce coup-ci.

— Ouais. C'est mieux si je le vois seul, acquiesça Jake.

Ils venaient de quitter le ferry à Kowloon et ils regagnaient leur hôtel à pied quand la panne de courant se produisit. La ville était là, et la seconde suivante elle avait disparu. C'était étrange et un peu effrayant.

Callie serra plus fort le bras de Jake.

Lorsque l'électricité fut coupée sur l'ensemble de Hong Kong, elle le fut aussi au nouvel aéroport de Lantau Island. Et dans les salles de contrôle du trafic aérien, à la base du bâtiment de la tour. À ce moment-là, heureusement, il y avait peu d'appareils sous la surveillance du secteur de Hong Kong, surtout des avions-cargos qui effectuaient des vols de nuit.

Le personnel lança très vite les générateurs de secours – de cette façon, les radars fonctionneraient à nouveau et on pourrait rallumer les ordinateurs. Pour une raison ou une autre, les onduleurs n'avaient pas rempli leur office. Les générateurs furent opérationnels en trois minutes et, trente secondes plus tard, les radars balayaient à nouveau le ciel.

Cependant, ce fut une autre histoire pour les ordinateurs. Lorsque les opérateurs parvinrent finalement à en rallumer un, le disque dur refusa d'accepter les nouvelles données via modem. Quant aux entrées manuelles, elles étaient modifiées de façon aléatoire – les numéros des vols ne correspondaient plus, les altitudes étaient incorrectes, les points de contrôle des routes aériennes[9] étaient supprimés ou rajoutés, et toutes les autres informations changeaient sans cesse. On aurait dit que l'ordinateur avait été lobotomisé.

Le deuxième connut les mêmes problèmes, tout comme le troisième. Les contrôleurs durent gérer manuellement les vols en approche, mais, sans informatique, leurs capacités étaient dangereusement diminuées.

Dans le nouveau terminal dernier cri, les conditions étaient encore pires. Si les lumières se rallumèrent grâce aux groupes de secours, les escaliers roulants ne fonctionnaient plus, le système automatique de

transfert des bagages rendit l'âme, les écrans annonçant les arrivées et les départs étaient désespérément noirs, la navette de transport des voyageurs refusait de bouger – ses portes étaient bloquées – et on fut incapable de déplacer les passerelles télescopiques qui permettaient l'accès aux avions. Heureusement, à cette heure-là, il y avait peu de passagers dans les terminaux et les halls, mais ceux qui s'y trouvaient y resteraient coincés jusqu'à ce que le personnel de service pût les secourir.

Une fois l'alimentation générale rétablie, l'informatique refusait toujours de fonctionner. Les ordinateurs des réservations des compagnies aériennes, les fax et les terminaux Internet semblaient okay, mais l'aéroport était bel et bien paralysé.

Au même moment, les techniciens, dans le bureau du capitaine du port de Hong Kong, connaissaient un problème identique. Leurs radars qui suivaient la myriade de navires, de barges, de remorqueurs et de bateaux de toutes formes et de toutes dimensions voguant dans Victoria Harbor et dans le détroit étaient fiables, mais l'ordinateur qui traitait les informations pour le contrôleur du port n'était plus capable d'identifier ni de suivre ses contacts. Et l'ordinateur de secours non plus.

Devant leurs moniteurs, dans les bureaux de Third Planet Communications, les responsables de cette grande pagaille étaient d'humeur joyeuse. Quelqu'un ouvrit une bouteille de vin chinois, qu'ils burent dans des gobelets en papier.

Les programmes du virus qu'ils avaient écrits et chargés sur les ordinateurs actuellement infectés semblaient marcher à merveille.

Des mois plus tôt, Cole avait expliqué à Wou et à Kerry Kent :

— Vous vous souvenez du chaos qui était censé se produire lors du bug de l'an 2000, n'est-ce pas ? Eh bien, à nous, maintenant, de le déclencher ! Une révolution, c'est une question de contrôle – et le contrôle, c'est l'essence du pouvoir. Arrachons ce pouvoir aux communistes ! En le perdant, ils perdront leur droit à diriger le pays. C'est aussi simple que deux et deux font quatre.

Ce soir, Cole souffla à Wou :

— La révolution a commencé !

Il serra la main à tout le monde et se dirigea vers la porte d'un pas léger. Demain, la journée serait chargée et il avait besoin de dormir un peu.

Tommy Carmellini héla un taxi devant le consulat. Le chauffeur le ramena à faible allure à son hôtel par le Cross-Harbor Tunnel, au milieu des embouteillages monstres d'une ville plongée dans l'obscurité.

L'entrée principale de l'hôtel était verrouillée. Pour décourager les

voleurs, pensa-t-il avec un petit sourire, tout en crochétant la serrure. Cela lui prit moins d'une minute. Sans électricité, l'alarme ne fonctionna évidemment pas lorsqu'il poussa le battant. De toute façon, il ne se serait rien passé même s'il y avait eu du jus, vu que la porte n'était pas branchée au système général – ce que Carmellini avait constaté dès qu'il avait mis le pied dans cet établissement.

Il monta par l'escalier et ouvrit sa chambre avec prudence. Une clé en métal démodée, Dieu merci, parce qu'un système à carte magnétique n'aurait pas fonctionné et l'aurait obligé à camper dans le couloir.

Personne ne l'attendait à l'intérieur.

Carmellini se changea. Il enfila un pantalon noir, une chemise à manches longues de même couleur, et des tennis. Puis il rangea dans un sac à dos l'équipement qu'il avait récupéré au consulat, plus un rouleau d'adhésif industriel, une petite torche, un diamant, quelques outils et un assortiment varié de rossignols : tout le nécessaire pour une nuit tranquille de cambriolage.

Kerry Kent habitait une résidence dans une petite rue proche de Nathan Road, à environ un kilomètre et demi au nord du quai du Star Ferry, à Tsim Sha Tsui. L'immeuble de neuf étages devait avoir dans les dix ou quinze ans, pensa Tommy.

La rue était inhabituellement calme. Quelques personnes étaient encore réveillées à deux heures du matin, mais, sans électricité pour faire fonctionner la multitude des gadgets urbains, la nuit était très silencieuse. Carmellini entendait le trafic sur Nathan Road et, quelque part, le grondement d'un train.

Il vérifia le petit bout de papier où il avait noté le numéro de l'appartement de Kerry.

Sa piaule devait se trouver au septième, décida-t-il, et il entra dans le hall pour étudier le plan de l'immeuble. Les ascenseurs ne fonctionnaient pas. Il emprunta l'escalier obscur. Une fois là-haut, il longea le couloir jusqu'à l'appartement vingt-sept.

Quelques minutes plus tard, de retour dans la rue, il examina les fenêtres et les balcons et les compta en partant du bas. Okay, sur celui de Kent il y avait deux pots de fleurs orange et une bicyclette attachée à la balustrade.

Il resta un moment sur le trottoir à ajuster son sac à dos, aux aguets...

Parfait ! Personne ne l'observait, il bondit et attrapa la dernière barre en fer forgé de la grille du balcon. Au toucher, il sentit qu'elle était rouillée. Supporterait-elle son poids ?

À la seule force de ses bras, il se souleva à la hauteur du premier étage et regarda autour de lui en tendant l'oreille.

Quand il fut convaincu que la voie était libre, il se hissa lentement

en déplaçant ses mains et il passa un pied par-dessus la balustrade qui grinça légèrement en signe de protestation.

Il se retrouva bientôt en équilibre sur elle, toujours à l'affut du moindre bruit...

Il se redressa et examina le balcon du deuxième. Il saisit les barreaux et s'y suspendit graduellement pour s'assurer qu'ils le soutiendraient.

Alors, silencieux et rapide, il continua à grimper ainsi le long de la façade de l'immeuble, un étage après l'autre. Deux minutes après son premier saut depuis la rue, il était tapi sur le balcon de Kerry Kent et il examinait la porte coulissante, qui était entrebâillée pour laisser entrer un peu d'air, car la nuit était tiède et agréable. Tout en écoutant d'éventuels bruits venus de l'appartement, il regarda les fenêtres du bâtiment d'en face, pour vérifier que personne n'avait suivi son escalade.

Lorsqu'il fut certain qu'on ne l'observait pas, il sortit deux petits micros de son sac à dos et le rouleau d'adhésif ; avec un couteau, il y découpa deux morceaux d'environ six centimètres de long, dont il colla un coin sur le devant de sa chemise, où ils seraient facilement accessibles. Puis il fit disparaître le rouleau et le couteau dans son sac.

Vu que Kerry ne vérifiait sans doute pas régulièrement si elle était sur écoute, les micros fonctionneraient le temps que dureraient leurs piles – cela dépendait du nombre d'heures quotidiennes où il y aurait du bruit dans l'appartement. Deux semaines, si elle ne regardait pas trop souvent la télé ou ne laissait pas la radio allumée en permanence – des mois si l'électricité ne revenait pas dans l'immeuble.

Le magnéto ne devrait pas être installé trop loin, à l'extérieur, pour pouvoir être récupéré sans trop de mal. Carmellini décida de s'en occuper une fois qu'il aurait placé les micros.

Par précaution, il ôta son sac à dos contenant ses outils de cambrioleur dont il n'avait pas besoin puisque la porte coulissante était entrouverte, et il le posa sur le balcon à côté de lui.

Alors, il se releva, toujours plié sur lui-même pour rester invisible aux yeux d'éventuels observateurs, et d'une main protégée par un gant de latex il poussa lentement le panneau vitré.

Quand l'ouverture fut suffisante, il se glissa à l'intérieur.

La seule lumière venait de la lune. Tandis que ses yeux s'ajustaient à la pénombre, Tommy constata que l'appartement ne comptait qu'une seule pièce et une salle de bains. Il y avait un évier et une cuisinière dans un coin, à droite de la porte d'entrée. La salle de bains était à gauche. Le reste du studio, qui était à peu près de la taille d'une chambre de motel américain, contenait un lit occidental, quelques chaises et une commode, où trônait une petite télévision. Les murs étaient décorés de posters de tableaux célèbres.

Dans le lit, Kerry Kent dormait... avec un homme. De là où il était, Carmellini ne voyait que ses cheveux – ç'avait l'air d'être un Chinois. La jambe nue de Kerry sortait de dessous le drap et de la couverture légère qui les couvraient.

Carmellini s'immobilisa dans l'obscurité, aux aguets. Il entendait leurs deux respirations profondes et régulières.

Il examina les lieux, à la recherche d'un endroit où placer ses micros.

La tête du lit était parfaite. C'était une espèce de treillis en bois. Il pouvait en fixer un derrière. Il y serait invisible, à moins de déplacer le meuble.

L'autre... Peut-être sous la table de nuit où était posé le téléphone ?

Une fois sa décision prise, il s'approcha avec ses micros et son adhésif.

Telle une ombre silencieuse, il se pencha vers la tête du lit. Il était en train de coller son premier micro sous la petite table lorsque la respiration de Kerry se modifia.

Elle lui tournait le dos, Dieu merci, mais si elle remuait...

Tommy se figea.

Et en effet, elle changea de côté. Il attendit qu'elle recommençât à respirer profondément, puis il vérifia que l'antenne du minuscule transmetteur se balançait librement. Oui. Il se redressa lentement, en conservant un équilibre parfait, et se déplaça avec la lenteur d'un glacier, sans le moindre bruit.

Pour installer l'autre micro, il devait passer son bras par-dessus le visage de Kerry et coller son espion contre le treillis sans le faire bouger, car tout mouvement se serait forcément transmis à leur lit.

Il continua à se mouvoir avec aisance, bien stable sur ses deux pieds. Il plaça le micro avec l'adhésif et il appuya fermement contre le bois. L'antenne semblait pendre correctement, derrière l'un des montants du treillis.

Il allait se reculer lorsque Kerry Kent se réveilla. Juste comme ça. En une seconde.

Carmellini ne fit plus un geste. Il n'était qu'à une cinquantaine de centimètres de sa tête. Si elle décidait de se lever pour aller à la salle de bains, ça risquait de devenir intéressant.

Il s'était toujours demandé si on pouvait sentir la présence d'un être humain qui restait absolument silencieux et immobile.

Certains de ses collègues juraient en être capables. Tommy Carmellini croyait que c'était possible, en effet. Il essaya de calmer les battements de son cœur, de peur qu'elle les entendît.

Tout à coup, il eut conscience aussi de lointains bruits de voix et du sourd grondement du trafic entrant par la porte du balcon qu'il

avait laissée entrouverte – alors qu'elle était presque fermée à son arrivée. Kerry allait-elle noter ce changement ? Ou la fraîcheur de l'air nocturne ?

Elle se retourna et se frotta contre l'homme endormi.

Oh, super ! Elle va le réveiller aussi !

Elle murmura quelque chose en chinois et le type bougea.

Il passa son bras sur elle.

Quelques secondes plus tard, il respirait de nouveau profondément.

Tommy Carmellini se rendit compte qu'il transpirait. Des gouttes de sueur coulaient le long de son nez et de ses joues. Il n'osait pas bouger...

Si ça continue, elle va sentir mon odeur ! pensa-t-il.

Le temps semblait s'être arrêté. Elle changea de nouveau de position, et finalement sa respiration se ralentit peu à peu et devint plus profonde.

Carmellini s'éloigna très prudemment vers la porte coulissante. Il ne marchait pas – il flottait, doucement, régulièrement.

Sur le balcon, il se demanda s'il devait refermer derrière lui. S'il faisait le moindre bruit, maintenant... Non, c'était trop risqué.

Après avoir observé les immeubles de l'autre côté de la rue pour s'assurer qu'il n'avait aucun spectateur, il enjamba la balustrade, se pencha, vérifia celle d'en dessous et se laissa glisser dans le vide. Quand il fut sûr de son équilibre, il lâcha le fer forgé au-dessus de sa tête et prit pied sur le balcon du sixième étage.

Moins d'une minute plus tard, il était de retour sur la chaussée, sain et sauf. Il essuyait ses mains sur son pantalon quand l'électricité fut rétablie dans le quartier. Les télévisions et les radios qui étaient allumées au moment de la panne revinrent brusquement à la vie.

Que lui répétait sa mère, déjà ? « Un de ces jours, tu vas te faire prendre, Tommy ! Fureter partout comme ça, ce n'est pas chrétien. Et les gens te feront du mal quand ils t'attraperont. »

Un de ces jours, pensa-t-il. Mais pas cette nuit.

Il trouva sans peine un endroit où dissimuler le petit magnéto.

Alors qu'il marchait vers le sud, sur Nathan Road, pour regagner son hôtel, une camionnette s'arrêta contre le trottoir et un homme en descendit, avec une grosse liasse de papier. Il la plaça dans un distributeur de journaux, coupa le lien en plastique qui la retenait et s'engouffra dans le véhicule qui redémarra en trombe.

Carmellini s'approcha et prit le tract sur le dessus de la pile. En chinois, bien sûr.

Il le plia et le mit dans sa poche en se demandant ce qu'il pouvait bien raconter.

Le gouverneur Sun Siu Ki n'avait plus de problèmes avec la presse, ce matin, puisqu'il avait fait fermer les journaux politiquement incorrects et jeter leurs rédacteurs en chef en prison. Non, ses ennuis du jour venaient d'un torchon distribué à plusieurs dizaines de milliers d'exemplaires à travers la région administrative spéciale – l'ancienne colonie – de Hong Kong.

Le tract, intitulé *La Vérité*, était une simple feuille imprimée recto-verso en caractères chinois. On y lisait un compte rendu critique de la faillite de la Bank of the Orient et du massacre qui avait suivi. Pour son auteur, toute l'affaire s'expliquait par la tentative de pillage de la banque par le gouvernement chinois et l'agressivité invraisemblable de l'Armée de libération du peuple. On appelait à des manifestations de masse pour exiger que les autorités cessent de ponctionner les banques, libèrent les rédacteurs en chef emprisonnés et permettent la publication d'informations non censurées. C'était signé par un groupe nommé L'Équipe écarlate.

— C'est une propagande scandaleuse, provocatrice et contre-révolutionnaire ! grommela le gouverneur à son adjoint, qui acquiesça. Que la police retrouve ces gens et les jette en prison ! (Sun abattit son poing sur le bureau et il ajouta :) Je ne tolérerai pas ces provocations criminelles ! Mettez-les hors d'état de nuire !

— Oui, monsieur, dit l'adjoint.

Le gouverneur froissa le libelle outrageant et le lança dans sa corbeille.

Il respira profondément, puis s'attaqua au sujet suivant sur son agenda du matin :

— L'électricité a-t-elle été rétablie sur l'ensemble de la ville ?

— Oui, monsieur, apparemment. Nos ingénieurs cherchent toujours les raisons de cette panne. Hélas, ces coupures de courant ont causé de gros dégâts aux systèmes informatiques de l'aéroport de Lantau et à ceux du port.

— Quand seront-ils à nouveau opérationnels ?

À cette question-là, l'adjoint du gouvernement n'avait pas de réponse. Il promit de se renseigner et de lui faire un rapport dès que possible – ce qui ne plut guère à son patron.

Tout semblait aller de travers en même temps. Et comme pour lui

donner raison, sa secrétaire annonça à Sun Siu Ki que le chef du gouvernement, à Pékin, voulait lui parler au téléphone.

Ce dernier était inquiet. On s'interrogeait, à la tête de l'État. Sun voulait-il des renforts pour mieux contrôler la situation à Hong Kong ?

— Non, certainement pas, répondit-il. Certains éléments criminels tirent parti d'événements que personne ne pouvait prévoir, mais je vous assure que nous avons les choses bien en main.

Comme Albert Cheung était quelqu'un d'important, le directeur de la prison l'autorisa à s'entretenir avec Rip Buckingham dans son propre bureau. Il y avait bien une pièce, dans son établissement, où les avocats et leurs clients pouvaient se rencontrer, mais on n'y trouvait qu'une longue table coupée en deux par du fil barbelé et gardée par un maton à chaque extrémité.

Aucune discrétion possible.

Albert connaissait cet homme depuis longtemps – il lui glissa une poignée de dollars quand il lui serra la main. Ainsi, lorsque Rip arriva, le directeur et les gardes le laissèrent seul avec Cheung.

— Je pensais bien que Lin Pe vous téléphonerait, dit Rip en se laissant tomber dans un fauteuil rembourré. Pardonnez mon odeur. Ces gens-là sont fâchés avec les douches et le savon.

— Lin Pe m'a appelé hier. J'ai immédiatement fait un saut chez le gouverneur Sun. On a négocié. Je suis retourné le voir ce matin et on a négocié de nouveau. Bon, pour faire bref, il veut cent mille dollars de Hong Kong pour vous relâcher.

En fait, Sun Siu Ki avait demandé le double, et Albert avait réussi à réduire ses exigences, mais il n'en informa pas Rip. Il n'aimait pas parler d'argent avec ses clients, sauf en cas de nécessité absolue. Cela blessait son sens de la dignité.

Rip laissa échapper un grognement évasif. Albert Cheung avait l'air si à l'aise et si propre sur lui ! Vêtu d'un costume gris impeccable et d'une cravate de soie des plus classiques, il donnait l'impression d'arriver tout droit du Pall Mall Club, à Londres. Rip, lui, portait un pantalon kaki dégueulasse, une chemise bleue quelconque et des mocassins bon marché, sans chaussettes.

On aurait dit qu'il ne s'était pas changé depuis un mois, alors que ça ne faisait que deux jours.

— Votre femme désire que vous rentriez à la maison, murmura Albert prudemment.

Rip Buckingham n'avait aucune envie de discuter de sa femme. Quand elle était venue lui rendre visite hier, le personnel de la prison avait exigé un pot-de-vin pour la laisser entrer. Une pratique assez courante en ces lieux, Rip le savait. Sue Lin avait refusé de payer. Du moins, c'était ce que lui avait raconté un de ses gardiens, la nuit dernière. C'était bien son genre, avait pensé Rip. Elle était forte et il

aimait ça.

Il prit un crayon sur le bureau du directeur et, tout en jouant distraitemment avec, il demanda :

— Qu'est-ce que je dois faire pour réouvrir notre journal ?

— Sun et moi, nous sommes en pourparlers à ce sujet, admit Albert.

— Combien ?

— Euh, ce ne sera pas aussi simple. Apparemment, Pékin a fait la leçon au gouverneur.

— Ah-ah.

— Il vous faudra signer un contrat avec Xinhua qui vous fournira un service éditorial. Ça vous coûtera tant par mois.

Xinhua, l'agence de presse Chine nouvelle, était l'organe de propagande du gouvernement communiste.

— Combien ? répéta Rip négligemment.

— Je n'en sais rien encore. Mais ça ne sera probablement pas donné.

— Nous publions déjà, à l'occasion, des communiqués du gouvernement communiste, dit Rip à l'avocat, mais seulement si ce sont des informations qui en valent la peine. Ma rédaction décide. Vous seriez étonnés des tonnes de déchets que génèrent les bureaucrates. Ça n'intéresse pas mes lecteurs.

— Vous ne serez pas obligés d'imprimer ce dont vous n'aurez pas envie. Cependant, l'agence vous assignera un directeur de publication qui devra approuver tous vos textes.

— C'est de la censure.

— Appelez ça comme ça, si vous voulez.

— Bon Dieu, Albert !

— Rip, soyez raisonnable. Cet endroit n'est plus un confortable petit morceau d'Angleterre, avec des juges et des lois britanniques. C'est la Chine ! Il va falloir vous y habituer. (Rip Buckingham jura.) Donnez-moi l'autorisation de payer Sun, et je vous sors d'ici. Ensuite, vous aurez le temps de réfléchir à l'avenir de votre journal. On en reparlera plus tard.

Rip cassa le crayon et lança les deux morceaux sur le bureau du directeur.

— Je ne ressortirai pas notre quotidien à ces conditions, dit-il. Là-dessus, je peux vous répondre immédiatement. Mais je n'en suis pas le propriétaire. Il appartient à Buckingham News, qui devra peut-être se mettre bientôt à la recherche d'un nouveau rédacteur en chef.

— Buckingham News, c'est votre père, n'est-ce pas ?

— Richard détient environ soixante pour cent des parts, oui. Mes sœurs et moi on a quelques miettes, certaines actions ont été données en stock-options à nos cadres, et le reste est possédé par les femmes

dont papa s'est entiché dans sa vie. Il leur a offert des actions plutôt que des diamants.

— Et ça marche ? demanda Albert avec curiosité.

— Selon mon père, ça dépend de l'importance du portefeuille dont il leur fait cadeau, répondit Rip d'un air impassible en haussant les épaules. Buckingham News ne paie aucun dividende, les actions ne sont pas sur le marché et papa a gardé le contrôle absolu de sa société. Tout ce que les actionnaires peuvent espérer, c'est que leurs titres nominatifs vaudront quelque chose un jour. On peut considérer que c'est une sorte de plan de retraite pour ces femmes.

— Dans ce cas, que fait donc Richard Buckingham avec ses bénéfices, s'il ne verse pas de dividendes ? demanda Albert Cheung. Parce que j'imagine qu'il y a quand même des bénéfices.

— Il s'en sert pour acheter d'autres journaux et des réseaux câblés. Il a mis aussi de l'argent dans la télévision par satellite, il y a des années. Pour lui, cette technologie aura un impact autrement plus important sur la race humaine que l'invention de l'imprimerie. Et c'est certainement vrai pour le tiers monde. (*Rich est peut-être un salopard de vieux fossile*, songea Rip, *mais il a une vision...*) En fait, je pense que Buckingham News possède dans les cinquante pour cent de la principale compagnie de paraboles de Hong Kong.

— C'est très progressiste, dit Albert Cheung.

— Et puis ses femmes semblent heureuses et papa me paraît faire ce qu'il faut.

— Merveilleux, merveilleux.

— Tout à fait. En revanche, je ne sais pas ce qu'il décidera pour le *China Post*. Car le seul principe qu'il respecte irrévocablement et totalement, c'est de gagner de l'argent.

— Oui.

— Beaucoup d'argent.

Albert Cheung sembla intéressé.

— Moi aussi, j'aime l'argent, remarqua-t-il d'un air narquois.

— Payez le gouverneur et, bon sang, faites-moi sortir ! dit Rip Buckingham à l'avocat. Les gens, ici, sont fascinants, mais la nourriture n'est pas à l'honneur de l'hôtelier.

— Monsieur Cole, j'ai un vice-amiral Grafton sur la une.

Cole remercia son secrétaire et décrocha.

— Hello, Jake.

— J'appelais pour te remercier de ton invitation. C'était bien de te revoir.

— Pour moi aussi.

— Je me demandais si je n'aurais pas pu faire un saut aujourd'hui pour parler boutique ? Tu me consacrerai une petite heure ?

- Viens déjeuner avec moi et on causera.
- Vers midi ?
- Parfait.

Lorsque Sue Lin entendit rentrer son frère Wou, elle descendit jusqu'à sa chambre et frappa. Il ouvrit immédiatement. Il était venu se changer – c'était à peu près tout ce qu'il faisait dans cette maison.

— J'aimerais discuter un moment, lui dit-elle en anglais, à voix basse, craignant d'être entendue par les domestiques.

Wou n'avait que deux ans de plus qu'elle, mais il l'avait toujours impressionnée. Elle n'avait jamais rencontré un homme possédant un tel calme intérieur, un homme dont la force irradiait comme la chaleur d'un feu. Pour elle, Wou était l'archétype du mâle. Il contrôlait si parfaitement ses émotions et son esprit que rien sur cette terre, semblait-il, ne pouvait l'ébranler.

Et bien sûr, il attirait tout le monde comme un aimant la limaille de fer. Un jour, Rip l'avait comparé au Christ. « S'il prêchait une nouvelle religion, il pourrait convertir le monde entier », avait-il ajouté. Son mari avait probablement raison, estimait Sue Lin.

À la vue de sa sœur, le visage de Wou s'adoucit.

— Bien sûr, lui dit-il en hochant gentiment la tête, je peux continuer à me changer, ou tu préfères qu'on monte là-haut ?

— Ne te gêne pas, murmura-t-elle en indiquant d'un geste le placard.

Elle l'informa alors de l'arrestation de Rip et de la fermeture du journal.

— J'étais au courant. Désolé pour Rip.

— Albert Cheung va le faire sortir. Quant au journal... Le gouverneur interdira probablement sa réparation. (Elle s'assit sur l'unique fauteuil de la petite chambre.) Le jour est proche, n'est-ce pas ?

— C'était inévitable, répondit Wou tranquillement.

Sue Lin ne l'avait jamais vu se mettre en colère. Elle avait l'impression que rien n'aurait pu troubler sa paix intérieure.

— Rip est inquiet. D'après lui, si les autorités apprennent que tu es mon frère et le fils de Lin Pe, elles risquent de se venger sur nous.

— Et Rip a sans doute raison, répondit Wou dans un souffle. (Il élevait rarement la voix.) Il comprend bien les méandres de l'esprit officiel.

— Du coup, il veut que nous quittions Hong Kong immédiatement.

— Sœurette, je te conseille d'obéir à ton mari.

— Notre mère ne partira pas.

— Sa destinée n'est pas de notre ressort.

— Wou, pour l'amour de Dieu, tu dois la convaincre de venir avec

nous ! Toi, elle t'écouterait, alors qu'elle ignore mes supplications.

Wou s'assit sur son lit et prit la main de sa sœur.

— Ça la tuera si elle quitte la Chine, dit-il. Elle est comme ça. Toi, d'un autre côté, tu as ton mari, ta vie avec lui, et tous les deux vous pouvez vous installer où vous voulez sur cette planète. Ce n'est pas pareil pour Mère.

— Tu es en train de me dire que Rip et moi nous devrions vous abandonner ici tous les deux ?

— Ce pays, ces gens, c'est toute mon existence à moi aussi.

Sue Lin Buckingham dégagea sa main de celle de son frère.

— Je pense que notre nouvelle servante te soupçonne, ajouta-t-elle. Elle t'observe de la fenêtre, elle prétend qu'elle ne connaît pas l'anglais, alors qu'il est évident qu'elle en saisit une partie. C'est peut-être une espionne de la police.

— Que puis-je y faire ?

Sue Lin leva les bras au ciel et quitta la pièce.

Albert Cheung conduisit Rip jusqu'à l'immeuble de son journal. Il pleuvait de nouveau, une petite bruine régulière. Albert lui avait proposé de le ramener directement chez lui, mais Rip avait insisté pour venir au *China Post*.

Deux policiers armés de fusils à pompe montaient la garde devant le bâtiment, sous un auvent.

Albert arrêta sa Mercedes dans l'allée qui menait au parking de derrière.

— Merci, Albert, souffla Rip en détachant sa ceinture.

Au moment où Rip saisissait la poignée de la portière, l'avocat posa la main sur son bras et dit :

— Attendez. J'ai un conseil à vous donner si vous voulez bien m'accorder deux minutes...

— D'accord. Je ne vous verserai pas un dollar de plus pour ça, mais je vous écoute.

— Il est temps que vous partiez. Prenez votre femme avec vous et rentrez en Australie. Votre place est là-bas. C'est votre pays.

Rip grogna et tira sur la poignée.

— Bon sang ! reprit Albert d'un ton brusque. Les Anglais ont rendu les clés. Cette ville a appartenu à la Grande-Bretagne pendant cent cinquante ans. Elle était aussi anglaise que le thé et les toasts. Mais plus maintenant. Cette époque-là est révolue. Et tout le monde doit s'adapter à cette nouvelle réalité.

— Je m'y suis adapté. C'est juste que je ne l'aime pas.

— Que ça vous plaise ou non, Hong Kong est désormais un territoire chinois, et la Chine est une dictature absolue. Le modèle britannique – liberté d'expression, démocratie, gouvernement ouvert

et honnête, société tolérante et pluraliste, prééminence de la loi, libres débats sur les affaires publiques, respect des règles du jeu – oui, tout cela est mort, ou moribond. Tout le monde est forcé de renoncer à l'ancien mode de vie et d'adopter le nouveau. On n'a pas le choix – *on y est obligés !* Je lisais votre journal : vous vous arc-boutiez en vain contre la marée montante.

Rip tenta de réfuter Albert Cheung.

— J'ai essayé honnêtement de...

— « Honnêtement » ? Ne soyez pas ridicule, Rip. L'honnêteté est un concept britannique et pas chinois. Il n'y a rien que vous puissiez faire.

— Mais c'est aussi mon foyer, ici ! répliqua Rip avec humeur.

— Cessez de faire l'idiot. Grimpez dans un avion avec votre femme.

Rip resta un moment sans bouger, à écouter le frottement régulier des essuie-glaces. Puis il demanda :

— Et vous, pourquoi ne partez-vous pas ?

— Il se trouve que je suis chinois, comme vous l'avez peut-être remarqué. Et il y a pas mal d'argent à gagner, ici.

— Il y a surtout six millions de personnes à Hong Kong qui n'ont aucun autre endroit où aller...

— Vous perdez votre temps à tenter de sauver le monde, Rip. Ça ne vous vaudra aucune auréole. Même pas un remerciement.

— Inutile de me facturer ce conseil, Albert. Et merci pour tout.

À ces mots, Rip descendit de la voiture et claqua la porte derrière lui.

Albert Cheung s'éloigna sans un autre regard à Rip.

Peut-être les flics l'auraient-ils laissé entrer dans l'immeuble, ou peut-être pas. Rip ne se donna pas la peine de vérifier. À l'arrière du bâtiment, il ôta le cadenas de sa vieille Harley Davidson qu'il avait importée d'Australie.

Les motos étaient populaires, dans cette ville – surtout les japonaises, rapides et peu gourmandes en essence –, mais pas aussi omniprésentes qu'à Singapour ou à Bangkok. Les Britanniques avaient toujours découragé les gens de posséder des véhicules personnels : cela coûtait très cher de les faire enregistrer ou simplement de passer son permis de conduire. Et les communistes avaient eu l'intelligence de poursuivre cette politique. Aujourd'hui, néanmoins, beaucoup d'habitants de Hong Kong avaient de l'argent ou des relations, si bien que les motos s'étaient multipliées. Ceux qui ne pouvaient pas s'offrir les meilleures se rabattaient sur du matériel chinois. Comme il n'y avait pas de marché pour des Harley de quarante ans, les voleurs n'étaient pas intéressés – du moins en théorie. N'empêche que Rip n'oubliait jamais son cadenas.

Il ouvrit l'essence, tira un peu sur le starter et appuya sur le kick. Le moteur ronfla dès son troisième coup de pied.

Alors qu'il le laissait chauffer, la femme qui tenait un petit kiosque de presse de l'autre côté de la rue le rejoignit.

— Rip, pourquoi la police a-t-elle bouclé votre journal ?

Originaire de la province du Hunan, elle vivait dans cette ville depuis une bonne vingtaine d'années. Rip l'avait appris un jour où il l'avait longuement questionnée sur les histoires de Hong Kong dont elle se souvenait.

— Ordre du gouverneur, madame Guo, lui répondit-il. Il n'aimait pas ce qu'il lisait.

— Vous n'étiez pas en prison ? J'ai entendu dire qu'ils vous avaient arrêté.

— J'y étais, oui. (Il lui résuma rapidement ses aventures, puis ajouta en la saluant :) Pardonnez-moi, mais ma femme m'attend. Elle s'inquiète.

— Oui, oui, allez vite la retrouver.

Et M^{me} Guo s'éloigna la tête basse, comme si elle avançait en luttant contre un vent violent. Les temps étaient difficiles...

Mais les Chinois sont habitués aux temps difficiles, se dit Rip. Ils n'ont jamais connu autre chose.

Il démarra.

Les rues étaient toujours encombrées. Les véhicules qu'il croisait l'aspergeaient et il avait parfois du mal à garder le contrôle de sa machine.

La première fois où Rip était venu à Hong Kong, dans son adolescence, au milieu des années 80, on y voyait encore des vestiges de la ville du dix-neuvième siècle et de vastes zones n'avaient pas changé depuis la Seconde Guerre mondiale. À cette époque, beaucoup de gens pouvaient encore raconter leur expérience de l'occupation japonaise. Aujourd'hui, presque tous ces témoins avaient disparu, bien sûr, et peu de personnes posaient encore des questions sur l'ancien temps. En fait, on s'en fichait.

Le monde tournait comme ça, Rip le savait. Et la Chine, certainement. Le passé – bon ou mauvais – était vite oublié. On vivait au jour le jour et on se préparait pour le lendemain. Bien entendu, les vénérables ancêtres étaient toujours nobles et honorables et tout ça, mais hélas ils étaient bel et bien morts.

Cet intérêt des Chinois pour le moment présent intriguait Rip Buckingham. Pour eux, pensait-il, tout était possible. Des coolies et des paysans venus des rizières avaient bâti cette ville moderne, ils continuaient à la transformer, et à son tour la cité les changeait. Cette double métamorphose était extraordinaire.

Aujourd'hui, on n'y trouvait plus une seule construction du dix-

neuvième siècle. Les bâtiments commerciaux d'acier et de verre de plus de cinquante étages étaient des déclarations architecturales d'avant-garde. Les tours s'étendaient partout et logeaient plus de six millions de personnes. L'idée de vivre là-dedans aurait découragé tout Occidental normalement constitué, mais au moins six millions de gens étaient décemment logés.

Tandis qu'il glissait sa Harley dans le trafic en essayant d'ignorer la bruine et les éclaboussures, Rip Buckingham s'émerveillait une fois encore de l'impressionnant pouvoir qu'exerçait cette ville géante. Les enseignes chinoises se mêlaient librement aux logos des firmes internationales et des marques déposées. Pour Rip, ce mélange était le symbole même de Hong Kong, où l'Est et l'Ouest se rencontraient et se modifiaient mutuellement.

Hong Kong était un immense brouet humain et Rip avait choisi d'y vivre.

Bientôt, il roulait prudemment sur les routes étroites et sinueuses du flanc nord du Victoria Peak. Il s'engagea dans une allée et ouvrit à distance la porte automatique du garage de sa maison accrochée à la pente. En fait, Buckingham News était propriétaire des lieux, et c'était parfait, car Rip n'aurait jamais pu s'offrir une telle demeure, même avec son salaire.

Sa femme le rejoignit tandis qu'il rangeait sa moto.

— Tu es trempé, dit-elle.

— Ne t'inquiète pas. De toute façon, je puis affreusement après la taule...

Elle l'embrassa.

Il referma la porte extérieure et ils gagnèrent le salon par les escaliers. Une large fenêtre donnait sur le Central District et, de l'autre côté du détroit, sur Kowloon. Alors qu'il racontait à Sue Lin son arrestation et les tractations avec le gouverneur, ses yeux se tournèrent automatiquement vers la ville. La pluie et la brume dissimulaient Kowloon.

— J'ai téléphoné à ton père, annonça-t-elle.

— Qu'est-ce qu'il a dit ?

— Il voudrait simplement que tu le contactes dès que possible. Il a accepté tout de suite quand je lui ai demandé si je pouvais engager Albert Cheung.

Rip s'étira, puis hocha la tête.

— J'ai besoin de prendre une douche et de passer des vêtements secs. Je l'appellerai ensuite.

— Qu'est-ce qu'on va faire, Rip ?

— Aucune idée, répondit-il franchement. Cet endroit, c'est toute notre vie. Sun Siu Ki nous l'a volé.

— Ils ne te laisseront pas redémarrer le *Post*.

— Sûr.

— Les choses changent.

— Je sais. *Je sais !* Tu me l'as dit, la police me l'a dit, et Albert Cheung aussi. Je sais, je sais, et bon Dieu, ça me fout les boules.

— Mère ne partira pas sans mon frère.

Rip prit la main de sa femme.

— Ça aussi, je suis au courant, lui murmura-t-il.

Et il l'embrassa à nouveau.

Une heure plus tard, quand il eut pris une longue douche chaude et enfilé des vêtements propres, Rip contacta le bureau de son père à Sydney. La voix de Richard retentit bientôt dans l'écouteur.

Rip lui parla de l'ordre d'interruption de publication et des exigences de Sun Siu Ki.

— Papa, je ne crois pas que nous devrions continuer à publier le journal dans ces conditions. C'est de la censure. Céder ici aux communistes coûterait à Buckingham News sa position dans la communauté internationale et, en fin de compte, ça lui ferait perdre un paquet de revenus publicitaires à travers le monde.

— Ce journal vaut cent millions de dollars ! tonna Richard Buckingham dans le téléphone.

Rip fut obligé d'éloigner le combiné de son oreille. Il avait l'impression que le vieil homme était dans la pièce à côté.

— Connards de Chinetoques ! Cent millions de dollars ! (Richard lâcha deux jurons, mais il ne hurlait plus, maintenant.) Tous ces foutus mensonges qu'ils nous ont racontés ces quinze dernières années... À quel point ça allait être super de vivre à Hong Kong quand ils récupéreraiient la ville ! Tu parles ! Ça me donne envie de gerber !

— Oui, m'sieur, acquiesça Rip.

— Et ces connards de Brits. (Richard les ajouta à sa liste.) Croire à ces foutaises !

— Peut-être qu'il est temps de déménager le *China Post*, dit Rip à contrecœur, soucieux de revenir à leurs moutons. Peut-être que dans quelques années ils comprendront les bénéfices d'une presse libre.

— Ils n'ont pas vraiment le choix, grommela Richard. Le monde en a marre de la censure. Mais tu as raison – on ne peut pas s'opposer de front à ces salopards. Licencie le personnel du *Post*. Et envoie-moi d'urgence les noms et le CV de tous les employés qui veulent bosser pour un autre de nos quotidiens et seraient d'accord pour s'installer ailleurs. On verra ce qu'on peut faire. (Après une seconde de silence, il ajouta :) S'installer à *leurs frais*, bien sûr.

— Je n'en doutais pas...

— Je voudrais vous voir, toi et Sue Lin. Rentrez à la maison.

— D'ici quelques semaines. Faut qu'on emballe nos affaires.

— D'ac, mon pote.

- Et papa... Merci.
- De quoi ?
- De voir les choses comme moi.
- À bientôt.

Richard Buckingham raccrocha et contempla un instant, au-delà de la fenêtre, le toit prétentieux de l'Opéra de Sydney. Puis il fit appeler Billy Kidd qui était son numéro deux depuis le *Wangeroo Gazette*, sa première feuille de chou.

— Les cocos ont interdit le *Post* à Hong Kong, commença-t-il. (Il raconta à Billy ce qu'il savait, puis il ajouta :) Je veux un grand papier sur cette fermeture et je veux le voir en une de *tous* nos journaux. Contacte Rip chez lui et demande-lui de l'écrire. Et illustre son papier avec une photo de lui.

— Okay.

— En haut de la une, Billy.

Richard prit un bloc et un crayon sur son bureau et les tendit à Bill, qui comprit immédiatement – il commença à noter les recommandations de son patron.

— Billy, un jour ces connards de cocos regretteront de m'avoir baisé, je te promets ! Les démolir avec une mauvaise presse, c'est le seul moyen de pression que j'ai et, bon Dieu, je vais m'en servir. (Richard Buckingham quitta son fauteuil et se mit à faire les cent pas dans la pièce.) Relance ces histoires d'un seul bébé par couple dans nos talk-shows. Publie davantage d'articles sur les persécutions de la secte Falun Gong. Fais du battage sur tout ça chaque jour. Et je dis bien chaque jour, Billy. Un angle nouveau, différent et critique *chaque jour*.

— Comme tu veux, Richard. Mais je ne pense pas que...

— Et il me faut quelque chose aussi sur les centaines de millions de migrants qui traînent partout en Chine et que les cocos tyrannisent. J'en ai marre d'entendre que « ces vagabonds sans foi ni loi menacent la prospérité économique de la nouvelle Chine ». C'est le régime communiste corrompu et vénal qui la menace ! Ils poursuivent en justice ces dingues inoffensifs de Falun Gong, ils foutent en taule des gens dont le seul crime est de souhaiter un petit peu plus de bien-être. Pollution massive, ateliers clandestins, exploitation des enfants – la Chine est le dernier grand égout de la planète, et c'est comme ça qu'on la décrira à partir d'aujourd'hui. Faxe ça aux rédacs-chefs de *tous* nos journaux.

Quand il eut fini d'écrire, Billy demanda avec aigreur :

— Autre chose ?

Il travaillait avec Richard Buckingham depuis trop longtemps pour trembler devant lui.

— Oui. Le communisme est aussi mort que Lénine.

— Les journaux et les réseaux télé du groupe Buckingham vont trompetter la nouvelle haut et fort. Trouve-nous un politicard quelconque pour nous rédiger un truc là-dessus, un type important ou quelqu'un qui veut le devenir.

— Tu...

— Et pourquoi le monde libre tolère-t-il les crimes contre l'humanité que le gouvernement chinois commet contre tous ces gens sans défense ? Réfléchis peut-être à un article du genre : « Retour à la place Tian'anmen. » Et n'oublie pas l'occupation du Tibet, hein.

Billy griffonnait frénétiquement.

— C'est toi le patron, dit-il.

— Putain, un peu que je le suis ! hurla Richard. Ces foutus Chinetoques n'ont pas aimé la couverture du *China Post* – ils vont faire dans leur froc lorsqu'ils verront nos papiers, à partir d'aujourd'hui ! Quand quelqu'un, n'importe où, critiquera la Chine rouge, je veux le lire dans *mes* journaux et l'entendre aux actualités de *mes* télé. Désormais, sur cette planète, Buckingham News prend la tête de la croisade qui appelle au renversement des communistes à Pékin. (Richard donna un coup de poing dans l'air et se rassit.) Toi et moi, on va au moins faire une bonne action dans notre vie avant de mourir, mon vieux Billy, ajouta-t-il sur le ton de la conversation.

Billy Kidd en profita pour sortir comme une fusée du bureau de Richard. Il savait que lorsque le chef était lancé, on n'avait pas beaucoup d'ouverture pour s'échapper, si bien qu'il s'empressa de saisir la première.

Une heure plus tard, Richard l'appela par l'interphone.

— On n'a pas une grosse part dans une compagnie de télé à Hong Kong ?

— Exact. China Télévision. Très rentable.

— Vends-la aussi vite que possible. Peut-être qu'un de nos concurrents l'achètera. Récupère ce que tu peux et on passe à autre chose.

— Richard, je sais que tu es en colère, mais China Télévision vaut un sacré paquet de fric. La télévision par satellite vient juste de débarquer ici. La Chine est en passe de devenir le plus gros marché de la planète. Ces petites paraboles se vendent comme du Viagra.

Richard Buckingham répondit d'une façon très détachée :

— Je vais faire chier un paquet de cocos, Billy. Je ne veux pas voir traîner quelque chose qui m'appartient à un endroit où ils pourront me le piquer, le foutre par terre et le piétiner... Débarrasse-toi de China Télévision – on se vengera plus tard.

Billy refusa de s'avouer vaincu :

— Personne ne nous paiera ce que ça vaut réellement, insista-t-il.

Richard se montra patient.

— Billy, avec les communistes au pouvoir, plus rien en Chine n’a de valeur réelle. C’est une leçon que les Américains, les Britanniques et les Japonais finiront par apprendre à leurs dépens.

Un gars attendait dans la rue lorsque Jake sortit de son hôtel. Il s’abritait de la pluie sous un auvent. Alors que Jake s’éloignait sur le trottoir sous le parapluie de Callie, l’inconnu grimpa dans une voiture garée sur l’emplacement des taxis, devant l’immeuble.

Jake ignore son poursuivant. Il sentait la cassette de Chan dans sa poche. Pour une raison ou une autre, il était soulagé de s’être débarrassé du portefeuille et du pistolet confisqués au connard qui l’avait pris en filature la veille.

Quand Jake pénétra dans le terminal du ferry, le véhicule se gara contre le trottoir et deux hommes descendirent en vitesse de l’arrière.

Il les vit embarquer sur le *Star of the West* juste avant qu’on retirât la passerelle. L’un des deux avait la tête bandée – c’était le type qu’il avait assommé. Il s’installa sur le pont inférieur tandis que son comparse montait au pont supérieur où se trouvait Grafton, mais il resta à bonne distance de l’Américain.

En débarquant au Central District, Jake héla le seul taxi en vue. Il ne prit pas la peine de vérifier ce que faisaient ses poursuivants.

Lorsque l’amiral entra dans le bureau de Cole, celui-ci se leva, contourna sa table de travail et lui serra la main.

— On a le choix, lui dit-il. On peut se faire servir un repas ici ou aller à la cafétéria. Ou alors, au bout de la rue, y a un restau avec du vin et tout le tralala. Qu’est-ce que tu préfères ?

— Ici, si ça ne te dérange pas.

— Va pour ici. Installe-toi pendant que je règle ça avec mon secrétaire.

Cole fut de retour quelques minutes plus tard. Il s’assit à côté de Jake dans un des fauteuils de cuir noir réservés aux visiteurs.

— J’imagine que j’aurais dû être plus honnête avec toi l’autre soir, commença Jake. En fait, je suis en mission officielle ici. La situation à Hong Kong rend nerveux pas mal de nos grosses légumes de Washington. Plus précisément, ils s’inquiètent de China Bob et de tes relations avec lui. Ils ont convaincu la Maison-Blanche de m’envoyer discuter avec toi, pour leur faire un rapport sur ce que je pourrais trouver là-dessus.

Une expression de surprise passa brièvement sur le visage de Cole.

— Pourquoi toi ?

— Quelqu’un a découvert qu’on a volé ensemble y a longtemps ; les politiciens étaient emmerdés avec l’histoire de China Bob ; je tapais sur les nerfs d’un général quatre étoiles au Pentagone ; un gars du

Conseil national de sécurité a eu un trait de génie et il a pensé que j'étais capable de faire des miracles. Tout ça s'est produit en même temps, et me voilà.

— Ah-ah.

— Au début, quand on m'a proposé ce voyage, j'ai refusé. Puis, en guise de couverture, on a demandé à Callie de participer à la conférence sur la culture américaine... ajouta Jake avec un petit haussement d'épaules.

— D'accord. Allons-y pour l'interrogatoire, grommela Cole.

— Ce sont tes amis qui m'ont filé le train partout en ville ?

— Tu as été suivi ?

— Deux types m'ont même accompagné jusqu'ici tout à l'heure. Je pense qu'ils sont encore quelque part là dehors, à attendre que je ressorte.

Cole parut sincèrement étonné.

— Jake, je n'en ai aucune idée.

— Bon, notre affaire se résume à ça, dit Jake : appartiens-tu ou non à une conspiration visant à renverser le gouvernement chinois ?

Cole laissa échapper un petit sifflement.

— Bon Dieu ! Tu as fait tous ces kilomètres depuis Washington pour me demander ça ?

Jake Grafton se gratta la tête.

— Eh bien, j'imagine que les huiles s'attendaient à ce que je sois un peu plus... circonspect, mais, pour l'essentiel – ouais. Si ta réponse à cette question est « non », la suivante sera : « As-tu jamais donné des conseils ou quoi que ce soit de valeur à quelqu'un dont le but est de renverser le gouvernement chinois ? »

Cole se pinça le nez, puis il regarda Grafton et lui sourit – un sourire qui se forma lentement et qui se développa. Et Jake savait que son ami n'était pas un habitué du genre.

Finalement, Cole éclata de rire. Il gloussait toujours lorsque le secrétaire entra avec un plateau sur lequel trônaient deux bols de soupe, plusieurs sandwiches et deux canettes de Coca-Cola. Le visage de Cole avait retrouvé son expression détachée habituelle. Quand ils furent seuls de nouveau, le consul général murmura :

— Je sers toujours des boissons américaines à mes invités. Aujourd'hui, c'est le jour du Coke. Demain sera celui du Pepsi. (Il goûta la soupe.) T'es vraiment un sacré personnage, Grafton. Lorsqu'ils t'ont appris à foncer droit sur la cible, pendant la guerre, t'as bien retenu la leçon.

À son tour, Jake prit une cuillère de soupe. C'était un truc chinois, très liquide, avec des légumes. Ça allait, mais il ne donnerait pas la recette à sa mère quand il lui écrirait. Pas de crackers en vue. Il ouvrit sa canette et s'offrit une gorgée de Coke. Au moins, c'était frais.

Cole pointa sa cuillère vers Jake, puis décida de s'en servir pour manger. Il laissa échapper un dernier petit rire.

Ils mastiquèrent un moment en silence. Quand il eut terminé sa soupe et un sandwich, Cole se laissa aller contre le dos de son fauteuil.

— Tu as conscience de l'ironie de la chose ? lui demanda-t-il alors. De tous les habitants de cette planète, il faut que ce soit toi, Jake Grafton, qui surgisses de mon passé pour me questionner sur mon avenir.

— Je me fiche de ton avenir, répliqua Jake. C'est du présent que s'inquiètent nos bureaucrates, à Washington.

— Ah, oui. Le présent.

Cole se leva et se dirigea vers la fenêtre. On n'y voyait pas grand-chose – juste une sombre forêt de gratte-ciel aux façades de verre en un morne jour de pluie.

— Ce front tiède est censé s'éloigner cette nuit, dit-il. Les trois ou quatre prochains jours devraient être clairs et ensoleillés.

— Ah-ah.

Grafton termina son Coca et reposa sa canette vide sur le plateau, à côté des restes de leur repas.

Cole retourna s'asseoir derrière son bureau, croisa les bras et regarda Jake Grafton dans les yeux.

— Quelques règles de base, dit-il. On joue ce jeu à ma façon ou pas du tout.

Grafton se cala dans son fauteuil.

— Et c'est quoi, ces règles ?

— Je réponds franchement à toutes tes questions, mais tu ne dis rien à personne pendant une semaine.

Jake réfléchit un instant à cette proposition, puis il répondit :

— Le problème, c'est que tu appartiens au service diplomatique des États-Unis. Si un simple citoyen veut s'engager dans une révolution, ça se joue entre lui et quiconque gère l'univers ces jours-ci. Mais si c'est un diplomate, ça change tout.

— Un point pour toi, dit Cole. J'y ai réfléchi pendant qu'on déjeunait. Voilà ce que je te propose : si tu acceptes mes conditions – un silence complet pendant une semaine – je te donnerai une lettre de démission, avec la date en blanc. Tu mettras celle que tu voudras, et tu transmettras le document à Washington, mais pas avant sept jours à partir d'aujourd'hui.

Ce coup-ci, ce fut Jake qui se leva et alla à la fenêtre.

— Pourquoi ne me racontes-tu pas un mensonge pour te débarrasser de moi ?

— Oh, mon vieux, ça, c'est trop fort ! Surtout de ta part. Quand tu rentrais de mission et qu'on te demandait si tu avais bombardé une cible non autorisée, tu répondais quoi ?

— Je répondais oui.

— Exact. Tu étais l'oiseau rare, *le* type d'une honnêteté absolue. Désolé, mais il m'est impossible de baratiner Jake Grafton.

— Écoute-moi, Tiger. Je ne peux pas la fermer pendant une semaine si tu me dis que tu as trempé dans quelque chose d'aussi grave.

Cole inclina la tête et considéra Jake avec une expression bizarre.

— Et dans quoi aurais-je dû tremper ?

— S'il te plaît, ne me sers pas ce genre de plan !

— Tu sais qui sont ces communistes ? Tu sais ce qu'ils représentent ?

Jake Grafton se pencha sur le bureau pour regarder Tiger Cole dans les yeux.

— Si le gouvernement des États-Unis me demande d'appuyer sur la détente, murmura-t-il d'une voix rauque, je suis prêt à envoyer personnellement en enfer tous les communistes de ce monde. Mais tant que j'appartiens à la marine des États-Unis, je ne peux pas me payer ce luxe sans ordres de mes supérieurs. Et toi non plus tant que tu représentes le gouvernement des États-Unis. Rédige cette lettre de démission et date-la d'aujourd'hui. Je la posterai pour toi.

Cole se laissa aller contre son dossier et se frotta les yeux. Au bout d'un moment, il demanda :

— Quand ça ?

Grafton leva les mains au ciel.

— J'en sais rien !

Cole se retourna et s'assit devant son PC installé sur un petit meuble à côté de son bureau. Il l'alluma, mit du papier dans l'imprimante et commença à pianoter sur son clavier. Trois minutes plus tard, l'imprimante cracha une feuille. Cole la relut, la signa et la passa à Grafton.

Jake prit son temps pour l'étudier, puis il la plia soigneusement et demanda :

— Tu as peut-être une enveloppe ?

Cole en sortit une d'un de ses tiroirs et la lui tendit. Jake mit la lettre dans l'enveloppe, referma celle-ci et la glissa dans la poche de sa veste.

— D'autres questions ? fit Cole.

— Tu veux bien m'expliquer ?

Cole s'étira. Il regarda un instant les gratte-ciel par la fenêtre tandis qu'il réfléchissait, puis il considéra Jake.

— J'aurais dû y passer, ce jour de décembre 1972, dans cette jungle du Laos, la colonne vertébrale brisée. Et j'aurais pu mourir aussi plusieurs fois si j'avais volé dans un avion piloté par un mortel normal. Mais non ! Le destin a voulu que je fasse équipe avec Jake

Grafton, la quintessence du guerrier. Un Jake Grafton qui ne se serait jamais échappé de cette jungle sans moi, oh non ! C'était tous les deux ou personne. Alors il s'est battu et on a survécu ensemble. Si je ferme les yeux, je revois tout ça comme si c'était hier. Ça a été le moment le plus important de ma vie. (Il se tourna vers la fenêtre, vers cet univers de pluie déprimant. Puis il ajouta d'une voix douce :) Et je me souviens aussi du jour où je suis devenu millionnaire. On a lancé une offre publique d'achat. Je suis passé de trente-trois mille dollars en prêt d'étudiant plus deux mille dollars d'une vieille Chevy à un capital net de vingt-trois millions de dollars – juste comme ça ! (Il claqua des doigts, considéra Jake et claqua des doigts de nouveau.) Et en septembre, il y a trois ans, je suis entré dans le club des milliardaires. Les actions technologiques grimpaient comme une fusée, les évaluations étaient... mais tu sais tout ça. Tu vois, on concevait des logiciels pour des réseaux de données complexes, des systèmes pour le téléphone sans fil, des alarmes contre les cambrioleurs, des antivols de voitures et des jouets qui parlaient... des techno-merdes magiques. Des trucs. Dans un univers encombré de trucs, on était les rois des nouveaux trucs. Tout le monde se précipitait chez nous !

« Bon, j'étais là, dégeulassement riche, je pouvais m'offrir tout ce que je voulais sur cette planète... et rien de tout ça n'avait le moindre sens pour moi. Et puis mon fils est mort d'une overdose et je me suis tiré. C'est alors qu'on m'a demandé d'aider à renverser les communistes. (Il se pencha en avant.) J'étais à Hong Kong depuis deux ans et j'avais déjà donné une centaine de millions de dollars à la révolution et la valeur de mes actions n'arrêtait pas de grimper. Je vau*x deux milliards* de dollars, Jake. *Deux milliards !* J'ai gâché ma vie en mariages ratés avec des femmes stupides. Je l'ai foutue en l'air et le système m'a donné *deux... milliards... de dollars*.

Cole leva les mains, comme si ce fait expliquait tout. Et, manifestement, il le croyait.

— Qui t'a demandé ton soutien pour renverser les communistes ? dit Jake.

— Ah... (Un fantôme de sourire passa sur le visage de Cole.) Tu le sais déjà, sinon tu ne me poserais pas la question.

Jake Grafton se leva, se dirigea vers la porte et l'ouvrit. Puis il se retourna et regarda Cole, toujours assis derrière son bureau.

— Certains rêves sont plus puissants que d'autres, dit-il. (Cole acquiesça d'un signe de tête.) Le sandwich était okay. Et la soupe épouvantable.

Et là-dessus, il sortit de la pièce.

Rip Buckingham s'entraînait sur un court de squash du club d'athlétisme lorsque Tiger Cole le rejoignit.

— J'ai appris que le gouverneur avait bouclé ton journal, lui dit Cole après avoir refermé la porte du court.

— Ouai, et j'ai passé deux nuits en prison.

— Tu en rêvais depuis des années.

— C'est vrai que je me sens déjà plus pur, plus proche de Dieu. Je vais essayer d'être arrêté plus souvent. Une ou deux fois par mois serait parfait.

Ils jouèrent sérieusement pendant vingt minutes, puis ils regagnèrent les vestiaires. Dans les douches, où ils étaient seuls, Rip annonça :

— Normalement, la pluie devrait s'arrêter ce soir. Wou dit que demain, c'est notre jour.

— Okay.

— Et Kerry compte sur ton aide pour les ordinateurs.

— Je ne peux rien te garantir, répondit Cole. On a besoin d'une semaine supplémentaire pour vérifier notre méthodologie.

— On n'a pas une semaine, protesta Rip.

— J'imaginais bien que Wou n'attendrait pas.

— Difficile de croire que l'heure est enfin venue, murmura Rip Buckingham.

Cole se contenta de hocher la tête. Il songea que les changements majeurs, dans la vie, se produisaient toujours aux pires moments.

— Et le gouverneur Sun ? Il raconte quoi à ses patrons à Pékin ?

Rip savait que Cole avait demandé à la CIA de mettre des micros à l'hôtel de ville.

— Il ne soupçonne rien, ricana Cole. Et si le gouvernement central a deviné ce qui se passe ici, il ne l'en a pas informé. Et Tang non plus.

— J'aimerais amener Sue Lin et sa mère au consulat, murmura Rip à peine assez fort pour être entendu par Cole par-dessus le bruit de l'eau.

— Rip, on a déjà parlé de ça plusieurs fois. Qu'elles se réfugient plutôt au consulat australien.

— Si ça se passe mal, l'ALP l'envahira. Mais elle n'aura pas les couilles de prendre d'assaut *votre* consulat.

— Dans ce cas, conduis-les dès ce soir à l'aéroport et mets-les dans un avion pour Sydney.

— Lin Pe ne voudra pas et d'ailleurs elle ne pourra pas – elle n'a pas de passeport. Et sa fille ne partira pas sans elle.

— Pour l'amour de Dieu ! Demande à ton père de vous envoyer un avion privé. Il pourra atterrir quelque part dans la campagne. Vous trouverez au moins un fonctionnaire australien de l'immigration à acheter !

— Il y en a probablement des dizaines. C'est juste qu'elles *ne veulent pas* partir.

— Rip, on ne peut pas attendre. Si on perd, on sera tous morts. Ces deux femmes le savent.

— Doux Jésus, encore un philosophe ! s'exclama Rip en lançant un regard noir à son ami.

Mais Cole avait raison, bien sûr, Rip en avait conscience. Néanmoins il se serait senti beaucoup mieux s'il avait pu mettre Sue Lin et Lin Pe à l'abri. Et tant pis si ça faisait de lui un salopard de chauviniste mâle.

— J'ai eu une petite discussion avec Sonny Wong, il y a quelques jours, expliqua-t-il à Cole. Ce connard m'a dit que quelqu'un de chez vous lui vendait des passeports américains vierges.

— Tu penses qu'il bluffait ?

— Non.

Cole se rinça et sortit de la douche. Lorsque Rip le rejoignit au vestiaire, Tiger murmura entre ses dents :

— Ça explique beaucoup de choses.

— Quoi par exemple ?

— China Bob en savait trop. Sonny et lui ont fait de multiples affaires ensemble, au cours de toutes ces années.

— Qui détourne ces documents, d'après toi ?

— Il n'y a que deux personnes à avoir accès aux passeports, dit Cole. L'une des deux est forcément coupable, ou peut-être les deux. Y a une fille qui couche avec un type de la CIA.

— Un de vos fonctionnaires a été tué, il y a une quinzaine de jours, alors qu'il débarquait juste des États-Unis, n'est-ce pas ?

— Oui. Un officier de la CIA. Abattu en pleine rue après avoir placé des micros dans la bibliothèque de China Bob Chan.

Ils terminèrent de s'habiller en silence et quittèrent le club séparément.

La boulangerie de la Double Happy Fortune Cookie Company se trouvait dans un entrepôt proche de l'Université chinoise, dans les Nouveaux Territoires. Après la mort du Hollandais, Lin Pe avait déménagé à cet endroit pour une raison : si les salaires des cuisiniers

et des employés étaient bas, les revenus des étudiants l'étaient encore plus. Et en payant ceux-ci au-dessus du tarif habituellement pratiqué, Lin Pe s'était offert les meilleurs travailleurs de Hong Kong.

L'emballage des biscuits et le stockage des matières premières étaient au rez-de-chaussée du bâtiment. La fabrication des petits gâteaux et l'impression des prédictions, au premier étage. Au second, dans les bureaux de sa société, où Lin Pe avait géré ses dossiers manuellement pendant des années, les ordinateurs confiés à des étudiants en informatique et en ingénierie électrique fonctionnaient à présent vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Derrière l'entrepôt étaient garés plusieurs camionnettes de livraison et une demi-douzaine de poids lourds qui transportaient à l'aéroport les produits pour l'exportation.

Wou Tai Kwong avait investi les lieux depuis longtemps. Les employés de la société de sa mère formaient désormais l'une des cellules clés des comités révolutionnaires. Analyses et informations partaient d'ici pour des dizaines d'autres cellules à l'université et dans des usines et des bureaux à travers la ville. Et, de là, partout en Chine. Wou savait qu'un soulèvement dans la seule ville de Hong Kong était voué à l'échec. Il misait plus gros.

Cet après-midi, il se trouvait sur le quai de chargement avec plusieurs de ses lieutenants ; ils fumaient, regardaient la pluie et réglaien des problèmes de dernière minute.

Leur attente était terminée. Les protestations spontanées devant la Bank of the Orient les avaient profondément impressionnés. Des citoyens sans arme défiant l'Armée de libération du peuple ! Pour Wou c'était un indicateur parfait de la puissance des sentiments antigouvernementaux de la population. Les communistes l'avaient compris aussi. Voilà pourquoi ils avaient réagi avec une telle violence à ces manifestations pacifiques.

Par ailleurs, la dynamique de leur conspiration les obligeait à aller inexorablement de l'avant. Plus le cercle des ennemis organisés du gouvernement s'agrandissait, plus le secret était difficile à garder. Leurs responsables de la sécurité qui avaient sévèrement réprimé les dérives quand il y avait peu de conspirateurs – et qui n'avaient jamais hésité à exécuter les espions du gouvernement – perdaient de leur efficacité au fur et à mesure que leur groupe se développait. Il devenait impossible d'empêcher les rumeurs chez les conjurés de base. On ne pouvait conserver un secret absolu que dans quelques cellules clés. Heureusement, Virgil Cole, l'Américain, les avait rejoints un an plus tôt, et les énormes sommes d'argent qu'il leur avait versées leur avaient permis d'acheter les flics, la police secrète et tous ceux dont ils estimaient le silence nécessaire.

Le gouvernement, à Pékin, savait qu'il avait des ennemis mortels,

bien sûr, mais Pékin était loin et des dizaines de strates de fonctionnaires corrompus séparaient la capitale chinoise de Hong Kong. Néanmoins, même un gouvernement pourri jusqu'à la moelle était capable de réagir contre une menace suffisamment grave.

Le temps leur manquait, expliqua Wou à ses amis. C'était maintenant ou jamais. Il fallait se battre ou se soumettre. Vaincre ou mourir.

Ses compagnons observaient son visage tandis qu'il parlait et ils buvaient ses paroles. Wou leur avait fait partager sa vision, et la puissance de sa personnalité les avait hypnotisés. Il irradiait l'énergie, la vie, *le pouvoir*...

Certaines femmes qui l'avaient approché le voyaient comme un personnage quasi religieux – un Bouddha ou un Confucius des temps modernes. Mais elles se trompaient : Wou Tai Kwong était, au contraire, un jeune homme passionné et féroce, qui n'avait pas hésité à ordonner l'exécution de traîtres et, à l'occasion, à les éliminer lui-même. Il croyait en lui et en ses convictions avec une ferveur pleine de suffisance qu'une personne ordinaire aurait jugée irrationnelle. Les gens qui le connaissaient voyaient en lui un homme possédant la sagesse, le courage, la détermination et l'ego surdimensionné nécessaires pour conduire un pays aussi immense que la Chine vers une ère nouvelle.

Wou sortit son portable de sa poche.

— On y va ? demanda-t-il une dernière fois à la cantonade.

Ses interlocuteurs donnèrent leur assentiment d'un signe de tête.

Wou composa le numéro.

Une sonnerie. Deux.

— Allô.

La voix de Cole. Wou la connaissait bien.

— Allez, dit-il seulement, et il coupa aussitôt la communication.

— Le nouveau monde est proche, annonça-t-il à ses amis avec un rire chaleureux.

Il aurait été capable de rire ainsi le jour du Jugement dernier. Cela sembla calmer les nerfs à vif de ses compagnons, dont certains affichaient une joie forcée.

Wou Tai Kwong tira une dernière fois sur sa cigarette, jeta son mégot dans une flaque, monta dans la camionnette de livraison qu'il utilisait habituellement et quitta le parking de la Double Happy Fortune Cookie Company.

Il rejoignit le flot du trafic dans la rue encombrée et avança lentement vers le premier feu rouge. Ses essuie-glaces menaient une bataille perdue d'avance contre la pluie qui avait augmenté. Ou peut-être était-ce le fruit de son imagination ?

Une fourgonnette le doubla et tenta de s'insérer entre lui et la

voiture précédente. Bien sûr, Wou fut obligé de la laisser passer.

Son conducteur se plaça donc juste devant lui et fut coincé par le feu rouge.

Derrière son volant, Wou pensait à la pluie et aux soldats de l'ALP et aux millions de Chinois en colère et, du coup, il ne s'inquiéta pas spécialement lorsque la porte arrière du véhicule s'ouvrit et que deux hommes en descendirent.

Le premier se précipita sur la portière de Wou et l'autre sur celle du passager. Ils les ouvrirent, ensemble, très vite.

Le type le plus proche de Wou produisit un pistolet comme par enchantement. Wou se tourna vers le second inconnu. Celui-là aussi était armé et visait sa poitrine.

— Gare-toi et change de siège, ordonna le premier. Je conduirai.

Wou ne perdit pas de temps. Il appuya à fond sur l'accélérateur. La camionnette fit un bond en avant et emboutit celle d'où venaient de sortir ses assaillants. Celui qui lui avait parlé tomba sur la chaussée, tandis que l'autre, côté passager, dont la moitié du corps était déjà dans l'habitacle, dut se cramponner à la portière pour sauver sa vie.

Wou passa en marche arrière et tourna son volant comme un fou, tout en accélérant.

Une balle fracassa son pare-brise. Wou entendit le bruit sourd de ses roues qui écrasaient l'homme allongé sur le macadam, juste avant que sa fourgonnette ne vînt s'encaster dans le véhicule qui le suivait. Wou enfonçait toujours son accélérateur et ses roues avant hurlèrent...

Le second assaillant, à sa gauche, lui abattit son pistolet sur la tempe. Wou riposta en lui plantant son poing dans la mâchoire, puis il freina et tenta de passer la première.

Son moteur cala.

Dans le silence qui suivit, Wou entendit les jurons étouffés de l'inconnu. Il tirait sur le starter lorsque celui-ci le frappa de nouveau avec son pistolet.

Wou essaya de lui écraser son coude en plein visage, mais il reçut un autre coup sur la tête et perdit conscience.

Lorsque Jake Grafton ouvrit la porte de sa chambre, il n'en crut pas ses yeux. La pièce était saccagée. Le lit était défait, le contenu du matelas répandu partout, les meubles cassés, la télévision brisée... Tous leurs vêtements traînaient au milieu de ce désordre. Même la moquette avait été décollée le long des murs.

— Callie ?

Il s'avança et vérifia qu'elle n'était ni dans la salle de bains ni aux toilettes. Elle ne gisait nulle part non plus au milieu de ce capharnaüm.

— Callie ?

Il savait ce qu'on avait cherché ici – la cassette. Et on ne l'avait pas trouvée puisqu'elle était toujours dans sa poche.

Où était Callie ? Il espéra qu'elle était dans le hall, ou en train de faire du shopping, ou chez le coiffeur.

— *Callie !* cria-t-il de nouveau.

Une femme de chambre apparut à la porte. Elle lui demanda quelque chose en chinois.

— La dame qui était ici ? répondit Jake. Où est-elle allée ?

Elle secoua la tête en signe d'incompréhension et considéra le saccage avec stupeur.

Jake Grafton l'écarta de la main et se précipita dans le couloir. Il n'attendit pas l'ascenseur et descendit les escaliers quatre à quatre tout en essayant de réfléchir.

Il pénétra en trombe dans le bureau du directeur de l'hôtel sans s'occuper de la secrétaire. C'était un Anglais.

— Quelqu'un a tout démoli dans ma chambre et ma femme a disparu ! Appelez la police !

L'homme l'observa bouche bée, si bien que Jake se sentit obligé de répéter ce qu'il venait de dire. Puis il quitta la pièce aussi vite qu'il y était entré.

Il devait trouver un téléphone.

Il batailla avec l'annuaire, s'adressa à l'opérateur en hurlant et réussit finalement à joindre le consulat américain.

— Tommy Carmellini, s'il vous plaît.

Moins d'une minute plus tard, Carmellini était au bout du fil.

— Grafton. Quelqu'un a mis notre chambre sens dessus dessous. Et ma femme a disparu.

Plusieurs secondes de silence, le temps pour Carmellini de digérer l'information. Puis :

— La cassette, dit Tommy. Ils l'ont récupérée ?

— Non. C'était qui ?

— Dieu seul le sait.

— *Je* veux le savoir.

— Bon sang, amiral, quoi te dire ? Si on a enlevé ta femme, tu ne tarderas pas à avoir des nouvelles de ses ravisseurs.

— À moins qu'ils réussissent à la faire parler... (À cela, Carmellini ne répondit rien.) Le consul général est là, cet après-midi ?

— Aucune idée.

— J'arrive. On se voit dans une petite demi-heure. Trouve-moi une arme.

Jake Grafton raccrocha brutalement et sortit dans la rue. Il croisa deux policiers en uniforme qui se dirigeaient vers l'hôtel, mais ne s'arrêta pas.

Tiger Cole était dans son bureau. Avec Carmellini sur ses talons,

Jake passa comme un ouragan devant son secrétaire et entra. Cole était au téléphone.

— ... les accords commerciaux peuvent être interprétés comme... (Un coup d'œil au visage de Grafton suffit à l'interrompre.) Puis-je vous rappeler, monsieur le ministre ? J'ai un problème à régler, ici. (Il écouta une ou deux secondes, murmura quelque chose, puis raccrocha.) Bon sang, qu'est-ce qu...

— Quelqu'un a saccagé notre chambre d'hôtel et Callie a disparu. (Jake fit le tour du bureau et saisit le revers de la veste de Cole.) Si tu sais qui l'a enlevée et où elle est, c'est le moment de me le dire !

— Hé !

Cole essaya de se libérer. Mais l'amiral le tenait dans un étau. Il abaissa son visage à la hauteur de celui du consul général.

— S'il arrive quoi que ce soit à Callie, je te tuerai ! rugit-il. *Quoi que ce soit !* Tu as compris, Cole ?

Le consul général cessa de bouger.

— J'ai compris, Jake.

Grafton le lâcha et se redressa.

— Qui l'a kidnappée ? demanda-t-il.

— Je ne sais pas. Si tu me racontais ce qui s'est passé ?

Jake s'assit sur le bureau et lui décrivit l'état de sa chambre.

— Lorsque j'ai quitté Callie pour venir ici déjeuner avec toi, elle allait sortir, mais elle m'a promis qu'elle serait là à mon retour du consulat. Sauf qu'elle n'y était pas et que tout était dans un sale état. Ceux qui ont fait ça cherchaient ce truc. (Il sortit la cassette de sa poche et la montra à Cole.) C'est un enregistrement récupéré dans la bibliothèque de China Bob quelques minutes après son assassinat.

Cole fronça les sourcils.

— Tu l'as eu comment ?

— Par Carmellini. Tommy est à Hong Kong pour m'aider dans mon enquête. La mort d'Harold Barnes nous a semblé un bon début de piste. (À l'intention de Carmellini, il ajouta :) Tes fouilles et tes micros ont porté leurs fruits ?

— Non, pas encore.

— Il a fouillé quoi ? demanda Cole.

— Tout, dans ce bâtiment ! aboya Jake. Les coffres, les classeurs, les bureaux, les disques durs, les bases de données, les poubelles, tout ! Je veux savoir ce qui se passe à Hong Kong, et je veux le savoir *maintenant* !

Cole prit une profonde inspiration.

— Vous avez placé des micros ici, Carmellini ?

— Oui, monsieur.

— Dans ce cas, ôtez-les et fichez le camp. L'amiral Grafton m'a posé une question et il a droit à une réponse non enregistrée.

Il fallut moins d'une minute à Carmellini pour les récupérer. L'un était collé sous la gomme d'un crayon, au milieu des stylos qui dépassaient d'une tasse à café sur le bureau de Cole ; un deuxième était piqué dans le rideau de la fenêtre, près de son fauteuil. Les autres, il décida de les laisser. Il en aurait encore besoin.

Lorsque la porte se referma sur Carmellini, Cole dit à Jake :

— Jake, je ne sais pas qui a kidnappé ta femme.

— Mais tu te doutais que ça allait arriver ?

— Non. Et toute cette histoire m'étonne vraiment.

— Prenons les choses dans l'ordre. À quoi es-tu mêlé, bordel ?

— Comme tu l'as suggéré pendant le déjeuner, Jake, un groupe de révolutionnaires ne va pas tarder à renverser la lanterne. J'en suis.

— Oh-oh.

Cole leva les mains et l'interrogea du regard.

— Est-ce que c'est ton groupe qui a tué Harold Barnes ou qui a commandité sa mort ? poursuivit Jake.

— Pour autant que je le sache, non.

— Bordel, ne commence pas à chicaner, Cole ! Dix secondes te séparent d'un coup de fil à Washington. Est-ce que vous avez éliminé Harold Barnes ?

— Non.

— Qui l'a fait ?

— Aucune idée. À l'époque, j'ai pensé que ça pouvait être quelqu'un de la CIA qui magouillait avec China Bob.

— Quelle était la place de China Bob dans ce puzzle ?

Cole respira profondément et se laissa aller contre son dossier.

— J'aimerais bien connaître la bonne réponse à cette question. Je l'utilisais pour faire entrer à Hong Kong de l'argent dont je ne voulais pas qu'on connaisse l'origine. Ce fric m'a servi à financer la révolution. Un million de dollars US environ sont passés entre ses mains.

— *Ton argent ?*

— Oui.

— Bon Dieu, Tiger ! Putain, qu'est-ce que t'as fabriqué, mec ?

— Un renversement par la violence du gouvernement communiste chinois. J'ai estimé que c'était un super-investissement.

— L'idée ne t'a jamais traversé l'esprit que le mieux, pour tes compatriotes américains, c'était peut-être de laisser les Chinois régler leurs problèmes entre eux ?

— Je n'ai pas l'intention de justifier mes actes, ni devant toi, ni devant quiconque, répondit froidement Cole. J'ai fait ce que j'ai cru être bien pour mon prochain... Tes amis de Washington et toi, vous pouvez graver ça sur ma tombe ou vous le tatouer sur le cul, rien à cirer.

— Okay, okay. (Jake leva les mains.) À part ça, Chan était mouillé dans quoi d'autre ?

— Il faisait entrer en contrebande des ordinateurs pour moi.

— Il a versé des contributions de campagne aux politiciens américains ?

— Je crois.

— D'où venait l'argent ?

— De l'Armée de libération du peuple.

— Quoi d'autre ?

— Tout ce qui pouvait lui rapporter un dollar. Chan aimait le fric et il trempait dans toutes les vilaines affaires de cette ville. C'est sans doute ça qui l'a tué.

— Quelqu'un aurait estimé qu'il en savait trop sur trop de choses ?

— Voilà.

— Est-ce qu'il était au courant que ton pognon servait à financer une révolution ?

— Il croyait que j'étais dans la drogue, j'imagine, mais il peut très bien avoir soupçonné la vérité à un moment ou un autre.

Jake Grafton se prit la tête entre les mains.

— Bon Dieu, j'arrive pas à y croire !

Cole abattit son poing sur le bureau.

— Ne me fais pas ta vierge effarouchée ! Je n'ai aucune envie d'entendre ça ! Il y a trente ans, les libéraux américains ont refusé de s'engager pour la liberté en Asie – et aujourd'hui ils sont partenaires du ministère de la Propagande du gouvernement communiste dans les investissements de China.com ! Prêts à tout pour un foutu dollar ! Ouais, je finance une révolution. Si tous ces connards de l'establishment américain, bien nourris, bien à l'abri et bien éduqués y perdent un peu de fric ou quelques gouttes de sang, sûr que ça fendra mon cœur de midinette !

Cette fois, Jake Grafton prit son temps pour répondre.

— On ne peut pas offrir la liberté aux gens, Tiger. Ils doivent la gagner eux-mêmes. S'ils ne désirent pas la liberté au point de lutter pour elle, ils ne l'apprécieront pas.

— Les Chinois vont se battre, d'accord ? répliqua Cole. Ils vont fournir leur part d'hémoglobine.

— Okay, dit Jake.

Cole se calma et demanda :

— Callie a écouté la cassette que Carmellini vous a apportée ?

— Oui.

— En entier ?

— C'est ce qu'elle m'a dit.

— Qui est au courant de l'existence de cet enregistrement, à part nous ?

— Carmellini et tous ceux à qui il en a parlé. Il est venu à l'hôtel avec un magnéto spécial et un casque. Je présume qu'il s'est procuré ce matos ici, dans la réserve du consulat.

Tiger Cole respira profondément.

— Faisons quelques hypothèses et voyons où elles nous mènent. On peut supposer que la personne qui a enlevé Callie s'intéresse au contenu de cette cassette. (Jake Grafton acquiesça d'un signe de tête.) On sait que China Bob recevait de l'argent de l'ALP pour le distribuer aux politiciens américains. Et qu'il n'en a pas reversé la totalité. L'ALP l'a découvert, et pourtant je ne vois pas pourquoi elle se soucierait de ce qu'il y a sur cet enregistrement. Si un officier de l'ALP a tué China Bob, il s'en fout que les Américains soient au courant. Et le gouvernement chinois s'en balance tout autant. Oh, Pékin pourrait être embarrassé par les révélations du Congrès, mais il s'en balance *vraiment*. Tu comprends ?

— Je crois.

— Pour tous ces gens-là, Pékin est le centre de l'univers. Ce que les Américains pensent ou pas a autant d'importance pour eux que la dimension des cratères de la face cachée de la Lune.

— Okay.

— La seule raison pour laquelle l'ALP pourrait vouloir cette cassette serait qu'elle contienne quelque chose qui la menace. Si elle était au courant pour les révolutionnaires, elle n'en aurait pas besoin. Tu es d'accord ?

— Continue.

— Ça nous laisse quelqu'un d'autre avec qui China Bob était en affaires. Pas moi, parce que c'est trop tard pour vous tous – on n'arrêtera plus le train de la révolution, maintenant. Les conjurés ne craignent plus rien.

— J'accepte ça pour le moment, dit Grafton. Si le bordel se déclenche demain. Dans le cas contraire...

— Cet enregistrement ne peut avoir de valeur que pour quelqu'un qui ne connaît pas notre calendrier, qui pense pouvoir vendre les informations qui s'y trouvent ou les utiliser pour un chantage. Ce quelqu'un croit que le monde qu'il connaît ne changera pas, sinon la cassette n'a aucun intérêt.

Jake la sortit de sa poche et la posa sur le bureau de Cole.

— Est-ce qu'on peut me la traduire ?

— Oui. Kerry Kent.

— Elle est ici ?

— Oui. (Il appuya sur l'interphone et demanda à son secrétaire :) Carmellini est chez vous ?

— Oui, monsieur.

— S'il vous plaît, dites-lui de filer au bureau de la CIA et de nous

ramener M^{lle} Kent.

Quand il relâcha le bouton de l'interphone, Cole expliqua à Grafton :

— C'est un agent du SIS britannique en poste à l'étranger. Elle travaille ici.

— Tu veux que les Brits entendent ça ?

— Je ne pense pas qu'elle en rendra compte à Londres.

— Tu ne penses pas ou tu en es sûr ?

— C'est la petite amie de Wou Tai Kwong.

— Je ne vais pas rester assis ici pendant six heures le temps qu'elle écoute cette bande. Quelle est ta meilleure hypothèse ? Qui a kidnappé Callie ?

— La première possibilité qui me vient à l'esprit, c'est celle d'un gangster local nommé Sonny Wong. J'ai des raisons de croire que des gens, dans ce consulat, lui fournissent des informations et lui vendent des passeports vierges.

— Tu les connais ?

— Je n'ai que des soupçons.

— Dans quoi d'autre ce Wong est-il mouillé ?

— Son occupation principale, c'est la contrebande : réfugiés, drogue, diamants, armes, tout ce qui peut lui rapporter de l'argent.

— Où puis-je trouver cette vedette du gratin mondain ?

— Il faut que tu rencontres Rip Buckingham. C'est un ami à moi. Il te donnera son adresse. Je ne l'appellerai pas d'ici vu que les téléphones risquent d'être sur écoute. Je vais te donner son adresse. Passe le voir chez lui.

— Il est au courant pour votre révolution ?

— Oui.

— C'est l'un des organisateurs ?

— Oui.

— Il sait quoi ?

— Le moins possible de mes affaires. Comme tous bons conspirateurs qui se respectent, on compartimente au maximum, juste au cas où. À l'évidence, il connaît des détails que je n'ai pas. Bien sûr, il est tout autant informé que moi du schéma général de l'opération.

Jake Grafton ne tenait plus en place. Il alla jusqu'à la fenêtre et revint en se frottant les mains.

— J'ai besoin d'une arme. Un pistolet. Tu peux m'en fournir un ?

Cole posa un pied sur le tiroir du bas de son bureau, souleva la jambe de son pantalon et descendit sa chaussette. Il portait un étui de cheville.

— Smith and Wesson P38. Cinq coups, avec un canon de sept centimètres, dit-il. La police risque de ne pas vraiment apprécier si elle te coince avec ça. Mais ce pétard n'est à peu près bon que pour te

suicider.

— C'est ce que tu feras s'ils t'arrêtent ? murmura Jake.

— Tu rigoles ? Je bénéficie de l'immunité diplomatique.

— Et ton immunité est à l'épreuve des balles ?

— Naan. C'est pourquoi j'ai toujours ce truc sur moi.

Cole notait l'adresse de Rip Buckingham sur un Post-it quand l'interphone bourdonna. Le secrétaire annonça :

— M. Carmellini est là avec M^{lle} Kent, monsieur. Et j'ai un appel d'un certain M. Wong. Il prétend qu'il a quelque chose à vous dire qui vous intéressera.

Cole leva la tête et rencontra les yeux gris impassibles de Jake Grafton.

— Faites entrer Carmellini et M^{lle} Kent, et passez-moi ce Wong.

Lorsque Tommy Carmellini et Kerry Kent furent assis à côté de Jake, le consul appuya sur le bouton du téléphone et celui du haut-parleur.

— Cole.

— Monsieur Cole, je me nomme Sonny Wong. Je ne crois pas que nous nous soyons déjà rencontrés officiellement, mais vous avez peut-être entendu parler de moi ?

L'anglais de Wong était convenable, mais avec un fort accent chinois.

— En effet.

— J'ai en ma possession plusieurs articles que vous pourriez souhaiter racheter, monsieur Cole. En particulier une Américaine nommée Grafton.

Jake Grafton devint blanc comme un linge tandis que Tiger Cole répondait :

— Je vous écoute.

— Vous vous souvenez peut-être de notre ami commun, China Bob Chan ? Il semble qu'une cassette ait été enregistrée dans sa bibliothèque le soir de sa disparition.

Wong se tut. Cole ne répondit rien. Kerry Kent regarda Tommy Carmellini, qui fixait désespérément le téléphone.

— Toujours là, monsieur Cole ?

— Oui.

— Cette dame a écouté la cassette. Je n'ai pas cette bande, figurez-vous, juste la femme. Elle vous a entendu abattre China Bob, monsieur Cole.

— Et ?

— Vous bénéficiez de l'immunité diplomatique en Chine, mais le Département d'État américain risque de ne guère apprécier ce meurtre. On peut concevoir qu'il lève cette immunité et vous livre aux Chinois. Mais une inculpation fédérale aux États-Unis est plus probable. Cette femme peut très bien vous envoyer en prison pour le restant de vos jours.

— Et ?

— Mon autre produit a encore plus de prix. Curieusement, alors que le gouvernement chinois a consacré toutes ses ressources à la recherche de l'ennemi public numéro un, le célèbre Wou Tai Kwong, je me suis arrangé pour appréhender avant lui le criminel en question.

— Pourquoi me racontez-vous ça ?

— Je pense que les autorités seraient très intéressées par ces deux articles, monsieur Cole. Comme vous le savez, elles ont offert une récompense très tentante pour Wou. Je me propose donc de vendre ces deux personnes – soit à vous, soit aux Chinois. Réfléchissez-y.

— Fils de pute ! explosa Cole. Qui essayez-vous d'arnaquer ? Sun vous balancera dans la même fosse que Wou. Si Wou ne parle pas, c'est moi qui le ferai.

Sonny gloussa.

— Vous sous-estimez la gratitude qui dégoulinera de son cœur de pierre si je lui livre Wou Tai Kwong. Brandir à Pékin la tête de ce

criminel fera la fortune de Sun – ce connard pourrait même être notre prochain Premier ministre.

— Vous êtes le plus grand menteur à l'ouest de Little Rock [10].

— Tout le monde a un prix.

— Quel est le vôtre ?

— Cinquante millions de dollars US.

— Je pense que vous essayez de détruire la révolution.

— La détruire ? Vous rigolez ? Au contraire, je cherche désespérément à en profiter.

— Sans Wou, il n'y aura pas de révolution.

— Quelle connerie ! répliqua Sonny. Plus personne ne pourra l'arrêter, maintenant. Vous la conduirez. Ou je le ferai moi-même.

— Je serais fou de payer.

— Vous le seriez de ne pas payer. À vous de choisir.

— Cinquante millions ?

— Oui. Transférés par vos soins sur un compte dans une banque suisse. Vous avez trois jours pour vous en occuper, ou je livre ces deux personnes à l'Armée de libération du peuple.

Cole respira profondément.

— Quel compte ?

— M. Daniel, un de mes collègues, vous appellera pour vous donner ces détails. Et si par hasard vous décidiez de ne me racheter qu'un article et pas l'autre, discutez-en avec lui.

— Je veux parler immédiatement avec vos deux prisonniers pour m'assurer qu'ils sont vivants et bien traités.

— Vous verrez ça avec M. Daniel.

— S'il leur arrive quoi que ce soit, je...

Mais la ligne fut coupée.

Tous les quatre, dans le bureau de Cole, restèrent un instant sans réagir, à contempler le téléphone.

Puis Grafton rompit le silence :

— Selon Callie, on ne peut rien conclure de l'écoute de cet enregistrement. Il ne permet pas de déterminer qui a tiré sur Chan.

Il ramassa la cassette, la fit tourner un instant entre ses doigts, puis la reposa.

— C'est l'argent qui intéresse Wong, dit Cole. Si on ne le paie pas, sans doute qu'il les éliminera.

— Mais il veut aussi cette cassette, objecta Grafton. Il a besoin de savoir ce qu'il y a dessus.

— Ouais. China Bob et lui faisaient beaucoup d'affaires ensemble. Dieu seul sait de quoi ils parlaient tous les deux. D'accord, j'ai l'impression qu'il a envie de la récupérer.

— Wou Tai Kwong, le criminel politique... intervint Carmellini. Pourquoi vous vous en souciez ?

— Qui conduit la révolution, d'après vous ? répondit Cole.

— Désolé, je n'avais pas saisi le rapport.

— Wou n'est pas son vrai nom. Le destin a voulu qu'il soit le beau-frère de Rip Buckingham. Si nous sommes capables de renverser les communistes et que Wou vit assez longtemps, il sera le premier président démocratiquement élu de la nouvelle République de Chine.

— Et Sonny Wong veut que vous versiez une rançon pour lui ?

— Si je ne paie pas, Wong n'hésitera pas à le livrer à l'Armée de libération du peuple, qui lui règlera le prix fixé pour la récompense... et exécutera Wou.

— Cinquante millions de dollars, c'est un sacré paquet de fric, remarqua Tommy Carmellini en se frottant le menton.

— Callie et moi on a sérieusement épargné et placé notre argent au mieux, dit Jake, et on ne doit même pas avoir 0,2 pour cent de cette somme !

Cole agita la main d'un air détaché.

— Je paierai, dit-il.

— Ils peuvent très bien les tuer quand même.

— On fera un troc. Ils nous amènent Wou et Callie et je passe mon appel pour autoriser le transfert électronique de l'argent. Quand il est sur son compte, on se tire.

Jake Grafton secoua lentement la tête.

— Non. Il sera obligé de te tuer et de tuer ses deux otages tout de suite après ce coup de fil. Wong ne peut pas se permettre de laisser Wou vivant parce que, dès que celui-ci sera libre, il enverra une armée à ses trousses pour le traquer. Bon sang, il devra même nous éliminer tous pour qu'il n'y ait aucune fuite !

Cole resta de marbre. Mais, manifestement, son cerveau fonctionnait à toute vitesse.

— Comment ce Wong peut-il en connaître autant sur la révolution ? demanda Jake.

— Il y est impliqué, c'est sûr, grommela Cole.

— C'est sûr. Mais comment ? Quel rôle joue-t-il exactement dans tout ça ?

— Pas maintenant ; dit Tiger Cole en se renfrognant. Je ne peux pas te le dire maintenant.

— Va te faire foutre ! rugit Grafton. Ce trou du cul a kidnappé ma femme, d'accord ?

— Je suis désolé, Jake.

L'amiral lutta pour conserver le contrôle de lui-même. Il joua un instant avec le pistolet, le vérifia, puis remonta la jambe de son pantalon. Lorsqu'il parla de nouveau, sa voix était redevenue normale.

— Si tu n'as rien à voir avec l'enlèvement de Callie, tu n'as pas à être désolé, dit-il en attachant l'étui autour du mollet de sa jambe

droite. Dans le cas contraire, je te tuerai, Cole. C'est foutrement aussi simple que ça.

— Comment Sonny Wong a-t-il réussi à capturer Wou Tai Kwong ? demanda Carmellini.

— Tout le monde, à Hong Kong, savait que Wou était planqué quelque part en ville, répondit le consul général. Ce mouvement révolutionnaire a plus de fuites que le *Titanic*.

— Dans ce cas, pourquoi n'a-t-il pas été arrêté avant ?

— Parce que nous avons acheté la police. (Cole haussa les épaules.) Tous les membres du gouvernement chinois sont corrompus, tous. C'est le tiers monde, ici !

— Pourquoi, alors, ne pas demander de l'aide à cette même police pour récupérer les otages ?

— Pékin a promis une énorme récompense pour Wou. Les flics sont pourris, d'accord, mais vous vous mettez le doigt dans l'œil si vous pensez qu'aucun d'entre eux ne contactera l'ALP pour le trahir. Quelqu'un le fera forcément !

— Okay, intervint Jake Grafton. Voyons pour Callie, maintenant. Un tout petit nombre de gens savaient qu'elle devait écouter cette cassette. Dont toi, Carmellini. À qui en as-tu parlé ?

— À personne, amiral.

— Quelqu'un a été au parfum, pourtant.

— Kerry Kent, dit Tommy avec amertume.

— Connard ! siffla la jeune femme.

Et elle se jeta sur lui, toutes griffes dehors. Carmellini lui saisit les poignets. Il était trop fort pour elle.

— Ne joue pas les amoureuses transies avec moi, lança-t-il avec tout le mépris d'un homme qui n'avait jamais connu l'amour. J'ai déjà entendu cette chanson. Tu es le suspect numéro un de ma liste, ma fille.

— Je la crois, intervint Cole sur un ton qui mettait fin à la discussion.

Carmellini repoussa Kerry. Si un regard pouvait tuer, il aurait reçu en cet instant une blessure mortelle.

— Okay, les analyses rétrospectives peuvent attendre, dit Jake Grafton. On a d'autres priorités.

Il ramassa la cassette sur le bureau de Cole et l'enfouit dans sa poche.

La bonne apporta son téléphone cellulaire à Rip. Il était installé sur le toit de sa maison, à l'abri d'un parasol qui dégoulinait. L'air était brumeux et la brise inondait son visage de fines gouttelettes, presque comme un baiser.

La jeune femme lui tendit l'appareil sans le regarder et s'en alla.

Rip appuya sur le bouton et répondit.

— Rip, c'est Sonny Wong.

— Salut, Sonny !

— J'ai peur d'avoir de mauvaises nouvelles pour toi, Rip. Ça me déplaît de te les balancer brutalement comme ça, mais le monde s'accélère, si tu vois ce que je veux dire.

— Non. Tu veux dire quoi ?

— Que ton beau-frère est mon invité à son corps défendant.

— Mon beau-frère ?

— Oui. Wou. Tu te souviens de lui ? Le livreur de la Double Happy Fortune Cookie Company ? Celui que le gouvernement recherche pour crimes politiques ? La récompense d'un million de dollars de Hong Kong ? Voilà, ce beau-frère-là, Rip.

— Bon Dieu, Sonny, je pensais qu'on était amis.

— Nous le sommes, Rip, mais on parle d'affaires, ici. Hong Kong ne va pas tarder à nous péter à la gueule grâce à ton Wou qui a fait tout son possible pour allumer la mèche. On s'est bien amusés, tous les deux, Rip, mais c'est fini. Chacun doit saisir sa chance. Notre amitié ne vaut pas dix millions de dollars américains. C'est ce que ça te coûtera pour revoir Wou en un seul morceau.

— Je n'ai pas une somme pareille, Sonny, et tu le sais.

— Ton père l'a. Appelle-le ! Explique à Richard Buckingham que si je n'ai pas cet argent, ton beau-frère, Wou Tai Kwong, sera livré au général Tang Ming de l'ALP qui le descendra probablement avant même de me signer mon chèque. Ou il l'étranglera. Pour une raison ou pour une autre, ces gens-là adorent tuer leurs victimes de cette façon. C'est si vieux jeu et si dégueu. Pas très civilisé non plus, mais sans doute très satisfaisant à un certain niveau. Quasi orgasmique.

— T'es un parfait salaud, Sonny.

— Pas parfait, non, mais je ne désespère pas d'y parvenir. En revanche, si j'étais l'héritier de Richard Buckingham, comme une certaine personne que je connais, je n'aurais pas besoin de me fatiguer pour l'être. Tu vois ce que je veux dire ? C'est vraiment un accident de naissance si je suis né dans un égout, fauché comme les blés, et si depuis ce jour-là je suis obligé de me battre bec et ongles pour en sortir.

— Laisse-moi parler à Wou.

— Tu vas être obligé de me croire sur parole, Rip. Wou pique un petit roupillon, en ce moment. Je ne voudrais pas le déranger.

— Comment puis-je être sûr qu'il est vraiment en ta possession ?

— Si cette question-là t'inquiète à ce point, je t'envoie quelqu'un avec un de ses doigts. Il en a dix. Un de plus ou de moins, il ne verra pas la différence.

— Okay, okay.

— Discute avec ton père. Je te rappelle dans quelques heures, je te donne le numéro d'un compte en banque en Suisse que j'essaie de développer. Tu trouveras certainement un moyen d'y transférer l'argent.

Là-dessus, Sonny raccrocha.

Rip rejoignit Sue Lin à la cuisine.

— Où est la bonne ? lui demanda-t-il.

— La nouvelle ?

Rip acquiesça d'un signe de tête.

— Elle t'a apporté le téléphone, puis elle est revenue ici, elle a pris son parapluie et elle est sortie. Elle ne m'a pas dit un mot. En regardant par hasard par la fenêtre, je l'ai vue qui se dirigeait vers le funiculaire.

— Wou a été kidnappé.

— *Quoi ?*

— Par Sonny Wong. Il exige dix millions de dollars US ou il le livrera au gouvernement et empochera la récompense prévue.

Elle se laissa tomber sur une chaise, la tête dans les mains. Quand il l'enlaça, Rip se rendit compte qu'elle tremblait.

— Hé ! (Il s'agenouilla à ses pieds et ôta ses mains de son visage. Des larmes inondaient ses joues.) Hé !

— J'ai vu ce Sonny Wong ici l'autre jour, murmura-t-elle. C'est un démon.

— Sue Lin, je le connais depuis des années. D'accord, c'est un escroc, mais il a toujours été correct avec moi. Il veut juste de l'argent. Hélas, on a dû lui paraître une cible facile.

— Il va tuer Wou.

— On paiera. Je suis sûr qu'il le libérera.

— Dans une ville pleine de gens qui vénèrent mon frère ? protesta-t-elle en secouant la tête. Non. Sonny Wong va l'éliminer, puis il sautera dans le premier avion avant que quelqu'un découvre la vérité.

Le bruit d'un homme qui gémissait réveilla Callie Grafton. Elle ouvrit les yeux et regarda autour d'elle. Il lui fallut plusieurs secondes pour comprendre ce qu'elle voyait. Elle se trouvait dans une petite cabine, sans doute sur un bateau, allongée sur une couchette inférieure. De l'autre côté d'une minuscule allée centrale, presque à portée de sa main, un homme était couché, qui lui tournait le dos. C'était lui qui gémissait.

Du sang tachait sa chemise et le drap sur lequel il reposait.

Elle avança le bras... et une douleur violente lui traversa le crâne. Elle pressa doucement ses tempes. Elle avait une sacrée migraine !

Elle sentait le sang battre dans son cerveau au rythme de son cœur. Un moment plus tard, la souffrance sembla se calmer un peu. Alors

elle tendit de nouveau la main vers le blessé.

Elle changea de position, douloureusement, et elle put enfin le toucher.

Son dos était tiède.

Elle réussit à bouger les jambes et à poser les pieds par terre. Quand elle s'assit sur la couchette, elle eut l'impression que sa tête se fendait en deux. Quelques minutes plus tard, lorsqu'elle eut moins mal, sa vision et son corps recommencèrent à fonctionner à peu près correctement.

Elle se leva lentement, très lentement, et parvint à retourner l'homme.

Elle examina sa main gauche ensanglantée. Son petit doigt manquait. Une croûte s'était formée, mais la blessure suintait encore.

Elle déchira un bout de drap et lui fit un bandage de fortune.

Les plaintes de l'inconnu avaient cessé. Quand Callie eut terminé, elle se rendit compte qu'il avait ouvert les yeux – des yeux marron, intelligents – et qu'il la regardait. C'était un Chinois d'environ trente-cinq ans.

— Vous avez perdu un doigt, lui dit-elle en chinois.

— Ils me l'ont coupé.

Elle se rassit sur sa couchette et, de nouveau, prit sa tête douloureuse entre ses mains. Tout lui revenait, maintenant : elle était à l'hôtel, quelqu'un avait frappé à la porte et elle avait pensé que c'était la femme de chambre ou le groom. Quand elle avait ouvert, plusieurs hommes s'étaient précipités à l'intérieur. L'un d'eux l'avait bâillonnée pour l'empêcher de hurler, puis l'avait jetée sur le lit. Un autre avait sorti une seringue.

C'était tout ce dont elle se souvenait. Cela, et la peur.

Et à présent, elle se retrouvait dans une cabine... C'était bien une cabine, oui. Elle sentait le bateau qui dansait sur les vagues. Il devait être petit pour remuer si fort. La vitre du hublot rond était peinte à l'extérieur et la seule lumière qui les éclairait filtrait des égratignures de la peinture.

Lorsqu'elle releva la tête, elle vit que l'inconnu s'était tourné vers elle et l'observait.

— Votre main vous fait mal ? lui demanda-t-elle.

— Pas trop.

— Qui êtes-vous ?

— Vous ne me connaissez pas.

— Vous avez tout de même un nom ?

— Wou.

— Moi, c'est Callie.

— Callie, s'essaya-t-il à répéter.

— Où sommes-nous ?

— Je pense qu'on nous a kidnappés. Ils m'ont assommé, alors je ne sais pas.

— Pareil pour moi.

On ne lui avait pas ôté sa montre, ce qui était étonnant. Presque quinze heures. On avait fait irruption dans sa chambre d'hôtel vers onze heures du matin.

Elle se demanda si c'était aujourd'hui – ou hier.

Elle se rallongea et pensa à son mari.

— Commandant Tarkington ?

— Exact.

Tommy Carmellini pressait le téléphone contre son oreille pour saisir la voix qui lui répondit depuis l'autre rive du Pacifique. Elle était assez claire.

— C'est Tommy Carmellini. On s'est rencontrés à Cuba l'année dernière. Tu te souviens ?

— Oui.

Tarkington paraissait endormi. Le coup de fil l'avait sans doute tiré du sommeil.

— L'amiral Grafton m'a demandé de t'appeler. Il a besoin de ton aide.

Toad Tarkington était l'adjoint de Grafton au Pentagone.

— Je prends un stylo. C'est bon.

Toad avait retrouvé son efficacité habituelle.

— Sa femme a été kidnappée, dit Tommy.

— Callie ? Bordel ! siffla Toad entre ses dents.

Carmellini jeta un coup d'œil autour de lui. Kerry Kent et les trois types de la CIA l'observaient et buvaient ses paroles.

— Nous pensons que le coupable est un citoyen de Hong Kong, un certain Sonny Wong, poursuit Carmellini. Je ne connais pas son vrai nom. Il est associé avec un Russe nommé Youri Daniel. L'amiral souhaite que la CIA fasse une recherche informatique sur ces deux gars pour voir ce qu'on a sur eux. Wong pourrait avoir des comptes en Suisse ou dans un autre paradis fiscal. Vérifiez les passeports, les visas, les fichiers de voyages, les transferts bancaires, la totale, quoi.

— Okay, dit Toad d'une voix désormais brusque et professionnelle.

— Demande aussi à la NASA d'étudier le trafic des communications dans la zone de Hong Kong. Évidemment, nous sommes intéressés par les mots clés suivants : Grafton, Sonny Wong, Youri Daniel, kidnapping, rançon, tous les trucs de ce genre.

— Je les avertis d'ici quelques heures. Dis à l'amiral que je passerai par le directeur de l'agence. Il ne devrait pas y avoir de problème. Autre chose ?

— Pas pour l'instant.

— Tu as des nouvelles, pour Callie ? Elle va bien ?

— Nada.

— Ce Wong, il veut de l'argent, ou quoi ?

— De l'argent.

— Wouah ! s'exclama Toad Tarkington. Alors ce pauvre mec a vraiment un mauvais karma – je le sens d'ici. Jake Grafton est bien le dernier homme de cette planète avec qui j'aimerais avoir des embrouilles. Dis à l'amiral que je fonce au bureau dès que j'ai enfilé un pantalon.

Jake Grafton s'assit à la table de conférence, dans le bureau de Cole, et tenta de s'éclaircir les idées. Il prit deux feuilles de papier dans l'imprimante de l'ordinateur et sortit de la poche de sa chemise un stylo-bille du gouvernement US.

Le conseiller pour la Sécurité nationale l'avait envoyé en mission à Hong Kong pour savoir ce qui s'y passait. Jake avait donc officiellement le droit d'enquêter.

Il nota rapidement, d'une écriture bien lisible, ce qu'il avait appris pour le moment. Le consul général américain participait à une conspiration destinée à renverser le gouvernement chinois, et il avait démissionné. Il se trouvait à la réception de China Bob lorsque celui-ci avait été assassiné, il lui avait certainement parlé ce soir-là, et il pouvait très bien aussi être impliqué d'une façon ou d'une autre dans sa mort. La cassette enregistrée dans la bibliothèque de Chan avec le magnéto planqué par Harold Barnes devait être écoutée par des traducteurs de chinois.

Il rédigea deux pages au total, qu'il glissa avec la cassette dans une grande enveloppe rembourrée, à l'intention du conseiller pour la Sécurité nationale. Il la ferma et la tendit à Cole.

— Je désire que tu envoies ça à Washington dans la prochaine valise diplomatique, dit-il. La cassette Chan est dedans.

— Okay.

— Je me fie à ton honneur, Tiger.

— J'en ai tout à fait conscience, Jacob Lee, et je vais m'efforcer de ne pas me sentir offensé que tu aies éprouvé le besoin de me le rappeler.

— Je suis au-delà des excuses, répliqua Jake froidement.

— Je mettrai ton enveloppe dans la valise, promet Cole. Le problème, c'est les avions – l'aéroport de Lantau est paralysé, vu que les ordinateurs du contrôle du trafic aérien sont plantés.

— Tu as quelque chose à voir avec ça ?

— Je l'espère bien.

Jake se gratta la tête et essaya de rassembler ses esprits.

— Je veux que cet enregistrement parte pour les USA, dit-il

finalement. De cette façon, je ne serai pas tenté de l'échanger avec ce trou du cul de Wong contre la vie de Callie.

— Okay.

— Et pour toi, le moment est venu de démissionner. (Jake sortit la lettre de Cole de sa poche et la posa sur le bureau.) Faxe-la à Washington.

— Maintenant ?

— Maintenant-tout-de-suite.

Cole respira profondément.

— D'accord, dit-il.

L'interphone bourdonna.

— Monsieur Cole, on a reçu un paquet pour vous. C'est le sergent de garde à l'entrée qui l'a apporté. Il prétend que vous devriez y jeter un œil.

— Il est toujours là ?

— Oui, monsieur.

— Dites-lui de m'amener ça.

Le Marine, baraqué comme une bouche d'incendie, était vêtu d'une chemise kaki et d'un pantalon bleu avec une bande rouge sur les coutures. Il était pâle.

— Vous l'avez passé aux rayons X, sergent ? demanda Cole.

— Oui, monsieur. Pas de bombe. On dirait un os.

— Un os ?

— Euh, trois petits os, en fait. Mon Dieu, monsieur, ça ressemble à un doigt humain !

Avec un coupe-papier, Cole ôta l'emballage marron et le scotch qui le retenait.

Jake Grafton regardait par-dessus l'épaule du consul quand celui-ci ouvrit la petite boîte. C'était bien un doigt, fraîchement coupé, comme le prouvait le sang à peine coagulé.

— Merci, sergent, dit Cole doucement pour renvoyer le Marine.

Immobile comme une statue, Jake Grafton regardait le doigt.

— Ce n'est pas celui de Callie, grogna-t-il.

— Alors il est à Wou, murmura Cole.

Il appela son secrétaire par l'interphone et lui dit de lui envoyer Kerry Kent.

Tandis qu'ils attendaient la jeune femme, Jake fit les cent pas dans le bureau et jeta un œil aux souvenirs de Cole. Il pensait à Callie et se demandait comment il allait bien pouvoir la libérer, quand il tomba sur une vieille photo de lui et de Tiger. Un cliché en noir et blanc, dans un cadre, sur une étagère derrière la table de conférence. Ils étaient tous les deux en combinaison de vol, devant un A-6 chargé de bombes, sur le pont d'envol d'un porte-avions. Ils ne souriaient ni l'un ni l'autre.

Tout était plus simple à cette époque.

Kerry Kent frappa, puis entra au pas de charge dans le bureau de Cole. Elle regarda le contenu de la boîte et mit la main devant la bouche.

— Ces connards, souffla-t-elle les dents serrées. Ces foutus connards...

Le Victoria Peak et la cime des gratte-ciel disparaissaient dans la brume lorsque Jake Grafton quitta le consulat américain. La pluie avait cessé et l'air était humide, épais et tiède.

Il marcha sans se presser, essayant de voir si on le prenait en filature.

Il se força à avancer lentement pour analyser la situation avec logique et trouver le meilleur moyen de réagir.

La tension des gens qu'il croisait était palpable – tous les piétons étaient énervés, quels que fussent leur âge, leur sexe, leur race ou la façon dont ils étaient habillés. La tête baissée, évitant de regarder autour d'eux et même de se frôler, ils filaient aussi vite que possible vers le grand inconnu.

Il fit la queue pour acheter un ticket de funiculaire, puis il attendit quelques minutes la cabine, au milieu de la foule. Lorsqu'elle arriva, il laissa les autres voyageurs passer avant lui de façon à y grimper le dernier. Il indiqua au conducteur l'arrêt où il voulait descendre.

Tiré par son câble, le funiculaire redémarra presque sans bruit. Jake n'entendait que le faible grondement de ses roues, ou peut-être n'étaient-ce que leurs vibrations sur les rails d'acier. Il estima qu'il y avait au moins trente pour cent de pente. Des escaliers longeaient la voie pour ceux qui préféraient s'offrir une sérieuse escalade.

Personne ne disait un mot. Les immeubles défilaient dans le brouillard qui s'épaississait.

La cabine s'arrêta devant une minuscule plate-forme à peu près aux trois quarts de la montée. Dès que Jake fut descendu, elle repartit et ne tarda pas à disparaître dans la brume.

Jake marcha un moment dans la rue, trouva la maison qu'il cherchait, sonna.

L'homme qui lui ouvrit avait la quarantaine ou n'en était pas loin.

— Rip Buckingham ? demanda Jake.

— Entrez, je vous en prie.

Une fois la porte refermée, Jake dit immédiatement :

— Je suppose que Sonny Wong vous a appelé ?

— Oui. Mon épouse est là-haut. Wou est son frère.

Ils s'assirent à la table de la cuisine. Par la fenêtre, on voyait les toits des maisons proches qui perçaient l'obscurité.

— Cole m'a dit qu'ils avaient enlevé votre femme, murmura Rip.

— Oui.

— Sonny ne pourra pas rester à Hong Kong après cette histoire.

— Surtout s'il reçoit les cinquante millions de dollars de Cole...

— À moi, il a demandé dix millions. Enfin, à mon père, plus exactement. Richard Buckingham.

— Buckingham News ?

— Ouais.

Jake réfléchit en silence à la situation tout en jugeant son interlocuteur et en se demandant à quel point il était solide.

— Wong n'aura plus aucun endroit où vivre tranquillement en ce monde, une fois qu'il aura relâché Callie et Wou qui pourront témoigner contre lui. Même la Suisse accepte les extraditions.

— Vrai. Je suis sûr que, dès qu'il aura son argent, Wong tuera tous les témoins, assura Rip. Quelqu'un m'a raconté un jour que quatre cents Chinois lui avaient payé chacun cinquante mille dollars US pour gagner l'Amérique. Leur bateau a levé l'ancre et... on ne l'a plus jamais revu.

— Vingt millions de dollars ! souffla ; Jake après un rapide calcul mental.

— Je ne sais pas si cette histoire est vraie, poursuivit Rip, mais je connais Sonny. Il ne prend jamais de risque inutile.

Tommy Carmellini avait installé son équipement dans les combles du consulat. Depuis trois nuits, il écoutait certains bureaux, dont celui de la CIA. Et aussi celui du consul général... où il n'avait pas ôté tous les micros, contrairement à ce qu'il avait fait croire à Cole la veille. Grafton voulait savoir ce qui se passait – et Tommy avait décidé de le découvrir.

Il s'assit sur la chaise pliante qu'il avait « empruntée » aux types de l'immigration et il mit un casque branché sur l'ampli. Son magnéto récupérerait simultanément tout ce que transmettaient les différentes sources, pour une étude ultérieure. Sans interrompre les enregistrements, Tommy pouvait passer d'un canal à l'autre pour les écouter.

Le bureau de la CIA était sa priorité. En entendant ses collègues parler, il mit un visage sur chaque voix. Ils s'excitaient toujours sur le kidnapping de Callie. Mais bon, ce n'était pas tous les jours qu'on enlevait la femme d'un amiral.

Kerry Kent savait que Sonny Wong s'était aussi emparé de Wou Tai Kwong. Et pourtant, elle ne partageait pas cette information avec les autres, nota Carmellini. En fait, elle parlait peu.

Une remarque de Bubba Lee donna le ton de leur conversation :

— Bon sang, appeler Washington et dire à la NSA de se charger de l'affaire – ce Grafton, c'est quelqu'un !

— Ouais, mais qui ?

Ça, c'était Eisenberg.

— Un vice-amiral de la marine. Est-ce qu'ils n'ont pas parfois des fonctions dans le renseignement ?

— Parfois.

— Ben, ce marin-là a certains appuis. Ou du moins il le pense.

— C'est ça, ouais.

— Vous croyez à cette histoire de Sonny Wong, vous ? Il serait capable de ce genre d'enlèvement ?

— Va savoir, mec. Les choses se précipitent dans cette ville. Des émeutes, des manifestants abattus en pleine rue, une panne électrique générale la moitié de la nuit...

— Vous êtes au courant pour l'aéroport ? (Était-ce Bubba Lee ?) Leurs ordinateurs se sont plantés. Des gens coincés dans les halls, plus d'eau dans les fontaines ni dans les chiottes, tous les vols annulés. Il paraît même que quelqu'un a pétié les plombs et a fracassé une baie vitrée avec un fauteuil.

— Cette foutue ville part en couille.

— Hé, c'est le pays tout entier qui part en couille, si vous voulez mon avis.

Et ils continuèrent ainsi pendant une bonne vingtaine de minutes. Finalement, Carmellini se rendit compte qu'ils n'étaient plus que deux à bavarder. Eisenberg n'avait plus rien dit depuis un moment, ni Kerry Kent. Ils avaient dû se tirer.

S'il en croyait Cole, n'était-ce pas Eisenberg qui fricotait avec la femme du service des passeports ?

Il passa sur le micro qu'il avait placé là-bas. Des gens parlaient en chinois, très fort, et cela noyait tout le reste.

Dégouté, Tommy tourna son sélecteur pour écouter le bureau du consul général.

Ouaip, Kerry Kent était là.

— ... pourrait le tuer. Ça fait des mois que je dis qu'on aurait dû lui donner un garde du corps vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Mais quelqu'un fait-il parfois attention aux inquiétudes d'une femme ? Qu'est-ce qu'une gonzesse sait de tout ça, n'est-ce pas ? Comment imaginer qu'une pauvre fille pourrait contribuer à...

— Il a refusé les gardes du corps ! Et tu le sais. Alors, arrête tes foutues jérémiades.

— Mes *jérémiades* ? Ils risquent de le tuer !

— En effet. Mais il est dans la clandestinité depuis une douzaine d'années, et sa vie n'a toujours tenu qu'à un fil. La révolution se fera, même sans lui. Le monde continue à tourner et la marée monte... enfin !

— Que vas-tu faire pour le récupérer vivant ?

— Je paie cette damnée rançon.
— Et quoi d'autre ?
— Quoi d'autre, d'après toi ?
— Je n'en sais rien ! gémit-elle. Je sais seulement que je veux le revoir *vivant* ! J'ai besoin de lui, la Chine a besoin de lui – tout repose sur lui. *Tout !*

— Parlez-moi encore de Sonny Wong, dit Jake Grafton à Rip Buckingham. Tout ce dont vous vous souvenez.

Ils se trouvaient toujours dans la cuisine de Rip, assis devant la fenêtre. La pluie avait cessé et le brouillard se levait sur les gratte-ciel du Central District.

— Sonny est le chef du dernier des anciens gangs criminels de Hong Kong, les *longs*, expliqua Rip à l'Américain. C'est une espèce d'anachronisme, un fossile d'une époque plus sauvage.

— Le kidnapping n'est pas une pratique récente, dit Jake avec aigreur.

— C'est vrai, admit Rip. Et je pensais que Sonny était au-dessus de ces pitreries merdiques, mais apparemment non.

— Je veux tout savoir sur lui. Qui sont ses associés, ce qu'il fait pour de l'argent, où il habite, ce qu'il mange, quelles sont ses habitudes – vices, femmes, enfants, tout.

— Vous avez quoi derrière la tête ?

— Je désire récupérer ma femme.

— Ça peut s'avérer impossible.

Jake Grafton serra le bord de la table de toutes ses forces. Tant d'années, les hauts et les bas, les bons moments et des moins bons, les triomphes, les désastres et les victoires qui sont la marque de la vie d'un couple... tout ça pour voir l'existence de Callie s'arrêter ici, maintenant, entre les mains d'un criminel psychopathe que seul l'argent intéressait ?

Quand les muscles de son bras commencèrent à trembler, Jake lâcha la table. Il se frotta les mains, pensa à Callie et à leur fille adoptive, Amy.

— Espérons que non, répondit-il à Rip si doucement que l'Australien faillit ne pas l'entendre.

Le consul général britannique, sir Robert MacDonald, passa l'après-midi avec son équipe à rédiger un rapport de situation pour le Foreign Office. Tandis qu'il y travaillait, le ministre des Affaires étrangères l'appela de Londres. Il s'inquiétait.

— Le Premier ministre veut savoir ce qui se passe chez vous, lui dit-il après les civilités habituelles.

— Les Chinois ont des problèmes de relations publiques, répondit sir Robert, qui n'était pas du genre à mâcher ses mots.

Il était allé à l'école avec le Premier ministre et les deux hommes se détestaient. Contraint de l'accepter dans son gouvernement, celui-ci l'avait envoyé aussi loin de Londres que possible.

— Ils ont aussi quelques ennuis techniques, j'en ai peur, poursuivit le consul. Les pannes d'électricité en pleine soirée, c'est plutôt gênant.

— Les journaux de Buckingham ont publié un article provocateur dans leurs éditions britanniques et américaines d'aujourd'hui, indiqua le ministre au représentant de Sa Majesté à Hong Kong. Je me demandais si vous l'aviez lu ?

— Bien peur que non. Les autochtones ont fermé le *China Post*, la petite feuille de chou de Buckingham de par chez nous. Du coup, ils ont interdit aussi tous les autres journaux – mais je suis sûr que mon équipe vous a transmis cette information dans son rapport de ce matin.

— C'est Richard Buckingham en personne qui a signé ce texte. Il prétend qu'une révolution est sur le point de balayer la Chine et qu'elle renversera les communistes.

— Son fils est le rédacteur en chef du *China Post*, répondit sir Robert. (Rip Buckingham était une épine dans le pied de MacDonald depuis son arrivée de Londres.) Le gouverneur Sun l'a jeté en prison, ajouta-t-il, incapable de dissimuler sa satisfaction. Il est sorti maintenant, bien sûr. Peut-être qu'il a quelque chose à voir avec ce papier ?

— Je comprends, dit lentement le ministre des Affaires étrangères.

— C'est toujours une erreur de se quereller avec un homme qui achète de l'encre par tonneaux entiers, poursuivit sir Robert, répétant une remarque que sa femme lui avait faite à plusieurs reprises quand il s'offensait des éditoriaux du *China Post*. Richard Buckingham dit

tout ce qu'il veut dans ses journaux – les Chinois n'y peuvent foutrement rien. Mais une révolution, c'est pure sottise. Les communistes ont la situation bien en main. Ils ont une division dans la colonie.

Il parlait toujours de Hong Kong comme d'une « colonie », ce qu'elle n'était plus depuis 1997 – même si ses collaborateurs, tout comme le Foreign Office, ne cessaient de lui demander d'éviter ce genre de formulation dangereuse.

— Le fiasco de la Bank of the Orient a été très mal géré, ajouta le consul général. J'ai exprimé notre consternation devant ces morts absurdes. C'est effroyable. Et je l'ai dit au gouverneur Sun entre quatre yeux ! Néanmoins, les Chinois ne supportent pas les dissidents.

C'était là un sérieux euphémisme : en fait, les dissidents en question les rendaient totalement paranoïaques. Ils leur créaient des problèmes diplomatiques dans l'ensemble du monde occidental, y compris au Royaume-Uni.

Le ministre des Affaires étrangères n'était pas aussi certain que son consul que les communistes contrôlaient la situation politique.

— La roue tourne, dit-il. Il me semble me souvenir qu'il y a quelques années, tout le monde pensait que les communistes russes tenaient leur pays bien en main et...

— La Chine n'est pas la Russie, le coupa sir Robert, sûr de lui. Les conditions sont complètement différentes.

— Je transmettrai votre point de vue au Premier ministre, promit son interlocuteur d'un ton las.

— C'est cela, dit sir Robert. Au revoir.

La crédulité des gens de Londres le stupéfiait. Bien sûr, ils se trouvaient à treize mille kilomètres de la scène du crime, mais quand même... Une révolution ? Ici ? Parce que Richard Buckingham l'annonçait dans ses journaux ?

L'après-midi du gouverneur Sun était, lui aussi, bien rempli. Entre des appels de Pékin exigeant des informations détaillées qu'il n'avait pas et lui donnant des directives qui n'avaient pas grand sens, Sun travaillait avec ses plus proches collaborateurs et essayait désespérément de comprendre pourquoi une panne d'électricité avait touché l'ensemble de la RAS la nuit précédente et pourquoi la majeure partie des ordinateurs qui contrôlaient des fonctions gouvernementales essentielles étaient morts.

— Est-ce que ça pourrait être un sabotage ? demanda Sun.

Comme la plupart des bureaucrates de Pékin, la colère inexprimée du peuple ne le laissait pas indifférent. Ou, plus exactement, il avait peur des gens qu'il gouvernait. À plusieurs reprises tout au long de l'histoire de la Chine, des émeutes populaires avaient renversé des

dynasties et des seigneurs de la guerre. La fureur et la frustration métamorphosaient des paysans en géants féroces capables de terrasser des dragons, et Sun ne le savait que trop bien.

Comme la multitude de fonctionnaires en poste alors que les dynasties s'étaient élevées puis écroulées au cours des millénaires, Sun éprouvait le désir instinctif de contrôler les gens qu'il gouvernait et de s'assurer qu'ils restaient à leur place, obéissants et silencieux. Pour y parvenir aujourd'hui, les conditions de vie en Chine devaient s'améliorer, et dans ce cas, inévitablement, les attentes se développaient plus vite que les réponses qu'on leur apportait. Ce cercle vicieux se terminerait forcément mal et Sun ne voulait pas être pris au dépourvu quand la musique s'arrêterait et que tout exploserait.

Et puis, il y avait les forces capitalistes réactionnaires que les communistes combattaient depuis le premier jour de la Longue Marche. Ces réactionnaires étaient toujours là, attendant un faux pas, une erreur. À l'affût.

Les assistants de Sun savaient ses peurs, et ils pensaient connaître aussi le maelström bouillonnant qu'était Hong Kong. Ils le rassurèrent, lui répondirent qu'ils n'avaient pas de preuve de sabotage – alors qu'en réalité ils n'avaient aucune idée de la raison pour laquelle les ordinateurs avaient cessé de fonctionner.

— Un survoltage, estiment les ingénieurs, expliquèrent-ils au gouverneur, qui voulait les croire.

« Un survoltage », ce fut donc le message qu'il envoya à Pékin.

Le consul général américain Virgil Cole ne disait pas la vérité à son gouvernement, lui non plus. Contrairement au gouverneur Sun et à sir Robert MacDonald, qui *pensaient* donner des informations véridiques à leurs supérieurs, Cole mentait délibérément. Bien sûr, il savait pourquoi Hong Kong avait cessé d'être alimentée en électricité la nuit précédente et pourquoi les ordinateurs de l'aéroport et du port étaient tombés en panne. Mieux encore, il connaissait la suite du plan.

Bien sûr aussi, il ne confia strictement rien de tout cela au gouvernement des États-Unis.

Le bureau des affaires chinoises, au Département d'État, voulait des rapports, des mises à jour et des réponses à des questions précises. Cole abandonna tout cela à ses subordonnés. Il se contenta de leur indiquer dans les grandes lignes ce qu'il fallait raconter à Washington : et jusqu'à un certain point, cela correspondait à la réalité, mais ce n'était pas la réalité *complète*, et de loin.

Cole indiqua que la crise venait de l'exigence du gouvernement chinois à bénéficier de prêts à des taux d'intérêt symboliques – des prêts qu'il n'avait d'ailleurs aucune intention de rembourser. Du coup, les actionnaires privés des banques de Hong Kong récupéraient leur

argent et filaient : voilà la cause fondamentale de la faillite de la Bank of the Orient. Quant au massacre de civils désarmés, il était dû à l'incompétence des officiers de l'Armée de libération du peuple et d'un gouvernement qui avait une peur paranoïaque de toute dissidence.

Les problèmes ultérieurs – les pannes électriques et informatiques –, Cole les imputa avec désinvolture à la nullité des techniciens. Quand le responsable de la CIA, Bubba Lee, lui parla de cette histoire de « survoltage » que Sun avait servie à Pékin, Cole s'empessa d'ajouter cela dans son dernier rapport à Washington.

Depuis qu'il était en poste à Hong Kong, Virgil Cole avait répété à maintes reprises à ses supérieurs que le gouvernement chinois était une tyrannie corrompue qui méprisait totalement les droits de l'homme. Que l'oligarchie au pouvoir était paranoïaque, lâche, avide, nulle et dépourvue de sens de l'honneur. Mais Cole le leur avait dit tant de fois que ça les faisait rigoler. Cependant, jusqu'ici, il avait pris garde à ne pas se rendre odieux au point de se faire virer. Oh non.

Il renvoya ses collaborateurs à certaines de ses missives passées sur ce sujet. Quand ils revinrent le trouver avec les brouillons des rapports demandés par Washington, Cole parcourut leur travail avec attention, y fit quelques corrections, puis les signa avant de congédier ses subordonnés.

Mentir à son propre gouvernement n'était pas une bonne chose, bien sûr, et cela l'avait tracassé pendant un an. La qualité des résultats dépend des données fournies. Mais aujourd'hui, sa conscience le troublait beaucoup moins, même si elle le titillait parfois encore un peu.

Et ce soir, c'était le cadet de ses soucis. Il pensait à Wou Tai Kwong, à Callie Grafton, et à tout ce qui leur restait encore à faire. Il avait aussi sa lettre de démission à l'esprit. Elle avait été faxée des heures plus tôt et il attendait maintenant les réactions explosives de Washington.

Le moment était venu de vider les lieux. Il n'avait plus besoin du consulat.

Si les Chinois l'arrêtaient, cela signifiait qu'ils en savaient beaucoup trop et que la révolution était condamnée. Mais ils n'étaient au courant de rien. Il y avait donc une chance, une bonne chance, croyait-il.

Ils n'avaient plus beaucoup de temps. Des vies étaient en jeu, des millions de vies. Des dizaines de millions. *Des centaines de millions !*

Il regarda à l'extérieur. Le front nuageux s'était dissipé ; on voyait le ciel bleu entre les immenses gratte-ciel de verre. Avec une telle luminosité, les fenêtres du bureau de Third Planet, de l'autre côté de la rue, étaient opaques.

Virgil Cole ne le savait pas, mais en ce moment même Kerry Kent

et les principaux lieutenants de Wou Tai Kwong y tenaient un conseil de guerre. Ils étaient sept, chacun en charge d'un groupe spécialisé de combattants. C'étaient des amis de Wou... encore que « disciples » eût peut-être été une meilleure formule.

La nouvelle de l'enlèvement de Wou les avait assommés. Trois d'entre eux étaient d'avis de capturer Sonny Wong et d'échanger sa vie contre celle de Wou.

Kerry Kent essaya de les en dissuader :

— Sonny Wong a prévu cette manœuvre, les prévint-elle. Virgil Cole paiera la rançon. Dans le cas contraire, nous récupérerons Wou en morceaux. Quelle est votre priorité, la survie de Wou ou la mort de Wong ?

— C'est à Wong de choisir, grogna Hou Chiang d'un ton acerbe.

— Non, c'est à nous, répliqua Kerry. Nous avons une révolution à mener. Je souhaite la libération de Wou plus que vous tous et vous savez pourquoi, mais d'abord et avant tout nous devons continuer le combat qui est toute sa vie. Et la nôtre. C'est notre objectif numéro un.

Hou n'était pas convaincu, mais deux des autres amis de Wou reprirent l'argument de Kerry.

— C'est maintenant ou jamais, affirma Wei Luk. Wou Tai Kwong est le général en chef de notre armée, c'est vrai, mais les généraux eux-mêmes sont des soldats. Notre cause est plus importante qu'un seul individu – quel qu'il soit. Nous ne devons pas la compromettre en prenant parti dans une querelle interne.

— *Une querelle interne ?* répéta Kerry d'un ton incrédule. Sonny Wong exige cinquante millions de dollars américains de Virgil Cole. J'appelle ça de l'extorsion de fonds !

— Cole aurait dû faire don de son argent à la cause, répliqua Wei Luk, buté. Si ça avait été le cas, il n'aurait pas besoin maintenant que nous interrompions la révolution pour sauver son portefeuille...

— Son portefeuille ? Imbécile ! C'est la vie de Wou qui est en jeu ! Sonny Wong risque de l'assassiner.

— Ce n'est peut-être qu'une menace ? À mon avis, Cole s'inquiète trop pour sa fortune.

Hou Chiang réussit à mettre fin à cette dispute stérile.

— Assez ! cria-t-il. Assez ! Kerry dit que la révolution doit être notre première priorité, et je suis d'accord. On ne peut pas la suspendre pour fouiller Hong Kong à la recherche d'un seul homme. Il faut frapper maintenant. Ne pas le faire, pour quelque raison que ce soit, c'est mettre en danger la vie de tous les membres de l'Équipe écarlate. Que Cole paye la rançon. On aura le temps ensuite de s'occuper de Sonny Wong. Il ne pourra nous échapper nulle part sur cette terre.

Wei Luk approuva, et les autres aussi.

Vers le coucher du soleil, deux hommes apparurent à l'entrée de la cabine – car c'était bien la cabine d'un yacht ou d'un petit bateau, avait décidé Callie. Wou et elle s'étaient tournés et retournés tout l'après-midi sur leurs couchettes. Malgré son angoisse, elle avait pourtant réussi à dormir une heure ou deux, sans doute à cause de la drogue qu'ils lui avaient injectée. Elle se sentait sonnée, et sa vision n'était toujours pas redevenue normale.

L'un des deux inconnus lui fit signe de se lever.

— Suivez-nous, lui ordonna-t-il en cantonais.

Elle obéit. Faire semblant de ne pas connaître cette langue aurait exigé un sérieux talent d'acteur. Elle ne se sentait pas à la hauteur et donc n'essaya même pas.

Un devant elle et l'autre derrière, ils la conduisirent le long d'une étroite coursive où s'alignaient plusieurs portes. Tout en marchant, elle put jeter un coup d'œil par un hublot et vit que le pont où elle se trouvait était à environ deux mètres au-dessus de la ligne de flottaison et que leur bateau était amarré à un quai. Elle estima que c'était un vieux yacht, mais qui avait l'air parfaitement entretenu.

Le type qui la précédait ouvrit une porte dans la coursive et lui ordonna d'entrer.

Un homme était assis derrière un petit bureau. Ce n'était pas un Chinois – un Européen, peut-être ? Il était de taille et de corpulence moyennes, dans les soixante-quinze kilos. Une tête anguleuse, un visage étroit et des narines pincées.

— Asseyez-vous, lui dit-il en anglais.

Elle s'installa sur la seule chaise vide.

Les deux types qui l'avaient conduite là pénétrèrent à leur tour dans la petite pièce – pas plus grande que la cabine particulière où elle avait passé la journée – et se placèrent dos à la porte.

— Madame Grafton, dit l'homme en poussant une feuille de papier et un stylo dans sa direction. Je souhaite que vous rédigiez une déclaration.

Un Russe, pensa-t-elle. Avec cet accent, c'était un Russe.

Elle ne fit pas mine de ramasser le stylo.

Le Russe attendit quelques secondes, puis il grogna :

— Prenez ce stylo. Il vous servira pour écrire.

Comme Callie ne bougeait toujours pas, il se pencha par-dessus le bureau et la gifla – une claque cinglante. Ses mains étaient incroyablement rapides.

Malgré elle, elle se mit à pleurer, et cela la rendit furieuse contre elle-même. Elle resta là, à le dévisager à travers ses larmes.

— Peut-être que je devrais être plus précis ? dit-il. Si vous ne ramassez pas ce stylo tout de suite, on vous brisera le bras gauche.

Elle le prit, puis reposa les deux mains sur ses cuisses.

— Très bien, murmura le Russe. C'est un premier pas. On fait des progrès.

Il se renversa sur sa chaise et joignit la pointe de ses doigts.

— Avant que vous commenciez à écrire, je vais vous expliquer ce qu'on attend de vous. Vous avez écouté une bande magnétique enregistrée dans la bibliothèque de China Bob Chan le soir de sa mort. Il y a plusieurs conversations sur cet enregistrement. On veut savoir qui étaient ces gens qui parlaient et ce qu'ils disaient.

Elle considérait le stylo qu'elle tenait dans sa main et ne vit donc pas venir la seconde gifle. Seigneur, cet homme avait la vivacité d'un chat !

— Regardez-moi quand je vous parle, madame Grafton. Je ne suis pas gentil. La gentillesse est un sentiment qui m'est étranger. Je veux quelque chose de vous et je vais vous faire mal pour l'obtenir. Je vais vous lacérer le visage, vous briser les os, vous défoncer le crâne, vous arracher les yeux et laisser mes hommes vous violer – tout ce qu'il faudra. Je me fiche que vous viviez ou que vous mouriez. Vous me comprenez ?

Elle hocha la tête.

— Bien. Très bien ! reprit le Russe. (Il croisa les mains sur la table devant lui.) Avez-vous écouté cette bande ?

Elle décida de ne pas parler. *Si je cède au mal, j'en deviens la complice*, songea-t-elle.

Cette fois, elle vit la gifle arriver et elle l'accompagna, mais le coup engourdit son visage. Puis il y en eut une autre. Et une autre encore.

Elle se sentit partir, glisser dans l'inconscience. Sa vision devint floue.

Un de ses deux gardiens l'attrapa brutalement et la cala sur sa chaise. Quand elle revint à elle, Wou était là, les mains entravées par des liens de plastique attachés à sa ceinture.

— Madame Grafton, dit le Russe en articulant avec soin, écoutez-moi bien. Vous allez me dire ce que vous savez. Si vous ne parlez pas, je tuerai cette personne qui a passé l'après-midi avec vous.

À ces mots, il sortit un couteau et il planta sa pointe dans le bras de Wou. Celui-ci devint pâle comme un mort, mais il ne dit rien.

— Il est très courageux, murmura le Russe en souriant à Callie. Mais il saigne. (Il fit une entaille d'une dizaine de centimètres dans le sens de la largeur sur le bras de son prisonnier, puis il essuya le couteau sur le corsage de Callie.) Si vous ne répondez pas à mes questions, je vais le découper en petits morceaux et le donner à manger aux poissons.

Il ne plaisantait pas. Il enfonça le couteau dans le biceps de Wou, sur près de trois centimètres de profondeur, puis le fit glisser

lentement vers son coude. Du sang coula de la blessure qui s'agrandissait.

— Je parlerai, dit Callie, incapable d'en supporter davantage.

— Où est cette cassette maintenant ?

— C'est mon mari qui l'a.

— Qui la lui a donnée ?

— Tommy Carmellini.

— Ce Carmel-quelque chose est de la CIA ?

— Oui.

— Votre mari travaille aussi pour la CIA ?

— Marine. Il est dans la marine.

— Pourquoi votre Carmel lui a-t-il apporté cette bande ?

— Parce que je parle chinois et pas Carmellini.

Le Russe réfléchit un moment, puis :

— Avez-vous entendu China Bob Chan sur la bande ?

— Je crois.

— Virgil Cole ?

— Oui.

— Qui encore ?

— Je ne sais pas.

Il bondit vers elle et avança sa main. Cette fois, elle rejeta la tête en arrière pour l'éviter mais, derrière elle, un de ses gardiens la saisit par les cheveux.

Le Russe la gifla, puis répéta :

— Qui encore ?

— Je n'ai pas reconnu les autres voix.

Il fit un signe à l'homme qui la retenait et celui-ci la lâcha.

Elle s'était mordu la langue. Le sang avait un goût cuivré et une consistance visqueuse, mais elle dut l'avaler.

— Je vais vous poser une autre question, madame Grafton. Je veux la vérité. Pas de mensonges, s'il vous plaît. Ce serait très mauvais pour vous. Est-ce que vous me comprenez ?

— Oui, souffla-t-elle dans un soupir.

Du sang coulait toujours des blessures de Wou et tombait goutte à goutte sur le sol.

— Qui a tué China Bob Chan ?

— Je ne sais pas.

— Oh, madame Grafton, j'espérais ne pas avoir à vous faire encore plus mal et maintenant vous me mentez ! Quel dommage, quel dommage.

Le Russe se leva, fit le tour du bureau et tendit la main pour la frapper de nouveau. Callie lui cracha du sang au visage. Quand il se recula pour l'éviter, elle lui taillada la joue avec le stylo.

L'homme, derrière elle, l'arracha à moitié de sa chaise, la fit

pivoter et abattit si violemment son poing sur sa mâchoire qu'elle s'évanouit sur le coup.

Lorsqu'elle revint à elle, elle se trouvait dans un endroit froid, très froid, et dans une obscurité absolue. Elle tâtonna autour d'elle... et sentit quelque chose de glacé, comme de la chair morte.

Elle était dans une chambre frigorifique.

Elle était gelée. Endolorie, à la limite de l'inconscience, elle se replia en position fœtale pour essayer de conserver un peu de sa chaleur corporelle.

Rip Buckingham avait envie de parler. Ce lourd fardeau pesait sur son cœur depuis des mois, et il tenait enfin quelqu'un à qui il pouvait tout raconter, quelqu'un qui, lui aussi, était très concerné par la façon dont cette histoire finirait, quelqu'un avec qui partager ses angoisses.

Il commença par dire à Jake tout ce qu'il savait de Sonny Wong, et puis il lui fut impossible de s'arrêter. Il lui parla de Lin Pe, de Sue Lin et de Wou Tai Kwong, de la liaison entre Wou et l'agent du SIS britannique, Kerry Kent, il lui expliqua comment Kerry avait demandé de l'aide à Cole et comment celui-ci avait accepté de soutenir financièrement la révolution et d'enseigner à certains membres clés de leur mouvement les bases de la cyberguerre.

— Bientôt, dit Rip, très bientôt la révolution va commencer, et c'en sera terminé du monde que nous connaissons.

Jake Grafton l'écouta sans un mot. Il connaissait déjà un bout de cette histoire, il en avait deviné une autre bonne partie, mais Rip comblait les vides et lui en offrait une image globale.

— Ils finiront par découvrir la véritable identité de Wou et embarquer Lin Pe et Sue Lin. Ils les traîneront en prison puis ils les étrangleront. Les Chinois pensent comme ça. Si je ne peux pas t'avoir, je pisserez dans ton puits et je tuerai ta mère.

— Et elles ont refusé de partir ? suggéra Jake.

— Comment le savez-vous ?

— Si elles avaient accepté, vous ne seriez déjà plus là, non ?

— Je suppose que non.

— Et ce *bientôt*, c'est dans combien de temps ?

— Ce soir peut-être. Demain. Demain soir. Je ne sais pas, mais cela va se produire sous peu.

— Est-ce que ce Sonny Wong connaît votre calendrier ?

— Seulement s'il a un espion parmi les responsables de l'Équipe écarlate. Chaque cellule a un nom. C'est l'Équipe écarlate qui dirige tout.

— Comment commence-t-on une révolution ?

— Wou ne me l'a jamais dit. Il ne voulait pas que j'en sache trop.

— Voyons si nous pouvons mettre la main sur M. Wong, tous les

deux.

Rip ne trouva pas l'idée très bonne.

— Il n'aura certainement pas les prisonniers avec lui, objecta-t-il.

— Je veux le rencontrer.

— Pourquoi ?

— Je veux discuter avec lui, expliqua Jake. Lui donner une raison de ne pas faire de mal à Callie.

— Sonny n'est pas le genre de gars qui se laisse facilement convaincre de quoi que ce soit, répondit Rip. En particulier quand il y a beaucoup d'argent en jeu. C'est une perte de temps.

— Ça dépendra de ce que nous dirons, fit Jake avec patience. Et de la façon dont nous le dirons. Vous verrez. Je ne me débrouille pas trop mal pour délivrer les messages.

— Je ne comprends pas à quoi ça servira, protesta Rip.

Mais Jake avait pris sa décision.

Ils empruntèrent le funiculaire jusqu'en haut de la montagne – parce que la première voiture qui se présenta montait – et, une fois au sommet, ils sautèrent dans un taxi devant le bureau d'accueil des visiteurs.

— Wong possède un restaurant flottant à Aberdeen, dit Rip à l'amiral.

Jake se demanda si c'était chez Wong que Callie et lui avaient mangé un morceau la veille. Il espéra que non. L'idée que ce type pût avoir gagné un dollar grâce à eux lui restait en travers de la gorge.

— Quand je veux lui parler, je laisse un message là-bas, poursuivit Rip. D'après ce que j'en sais, Sonny y dort parfois. Ah, j'ai oublié un autre truc : il a un associé, en fait son bras droit. Un Russe, Youri Daniel. Évitez-le autant que possible. Le simple fait de l'approcher me donne la chair de poule.

Jake constata avec plaisir que ce n'était pas dans le restaurant de Wong qu'il avait dîné avec Callie. C'était celui d'à côté. Il était aussi tape-à-l'œil qu'une pute maquillée et ses guirlandes auraient suffi à décorer l'arbre de Noël de la Maison-Blanche.

Jake et Rip firent la queue sur un petit embarcadère et sautèrent dans un sampan pour franchir l'étendue d'eau noire et agitée qui les séparait du bateau de Wong. La salle à manger principale était presque vide.

— Avec les problèmes à l'aéroport et dans le réseau électrique, les touristes se terrent dans leurs chambres, estima Rip.

Le maître d'hôtel les laissa choisir leurs places près d'une fenêtre, puis les quitta.

— Je n'ai pas faim, dit Jake. Allons voir si Wong est dans le coin. Où sont les bureaux ?

— Sur le pont supérieur, je crois, dit Rip en indiquant du doigt une

petite porte noire près de l'entrée de la cuisine.

— Je vous suis, murmura Jake.

La porte n'était pas verrouillée. Rip la poussa. Un homme était assis juste derrière.

— Sonny Wong est ici, ce soir ? le questionna Rip en chinois.

L'autre l'étudia un instant, lui demanda son nom, puis monta à l'étage.

Une minute plus tard, un Chinois de taille moyenne, dans la cinquantaine, descendit l'escalier étroit. Il sourit, révélant des dents de travers.

— Rip Buckingham, en chair et en os ! s'exclama-t-il en anglais. En voilà une surprise ! Qui est ton ami ?

— C'est Jake Grafton.

— Je suis Sonny Wong, dit le Chinois à Jake, mais sans lui tendre la main. Venez. Nous parlerons là-haut.

Il pivota et leur ouvrit la voie. Rip et Jake grimpèrent derrière lui. L'homme qui gardait le vestibule leur emboîta le pas.

Le bureau de Wong était assez spacieux, meublé d'une table de travail fonctionnelle et de fauteuils très rembourrés, et décoré du bric-à-brac que les boutiques de curiosités de Hong Kong vendaient aux touristes, des objets qui avaient l'air précieux, mais qui ne l'étaient probablement pas – des statues d'éléphants, des pagodes en ivoire, et ici et là un échiquier sculpté à la main.

Sonny Wong fit face à ses visiteurs.

— Ainsi, monsieur Grafton, vous vous êtes déplacé en personne pour racheter votre épouse ?

— Non, je suis venu vous expliquer pourquoi vous devriez la relâcher indemne.

— Oh, il ne lui arrivera rien si Virgil Cole verse l'argent. Sinon...

— Cole paiera, dit Jake. (Il jeta un coup d'œil autour de lui, puis son regard revint sur Sonny.) Vous avez une belle vie ici, à Hong Kong, ajouta-t-il. Rip m'a dit que vous possédiez beaucoup de trucs, un restaurant, des maisons, des appartements, des bateaux, de l'argent, des femmes... Virgil Cole va vous payer. Si vous libérez Callie et qu'elle va bien, vous pourrez continuer à vivre cette belle vie. Nous mettrons ce petit épisode sur le compte de l'aventure et nous reprendrons notre route.

Sonny sourit. Il regarda Rip.

— Tu crois que Cole cracherait encore plus pour vous récupérer vivants, toi et ton Grafton ? (Il tendit la main vers le téléphone sur son bureau.) Pourquoi ne pas le lui demander ?

De la poche droite de son pantalon, Jake Grafton sortit le petit P38 prêté par Cole, pivota et abattit le garde à la porte d'une balle en plein cœur. La détonation résonna comme un coup de tonnerre dans la

pièce.

Wong se retourna, rapide comme un chat, mais c'était trop tard.

Jake Grafton pressait le canon de son revolver contre ses lèvres.

— Au premier battement de cils, je peinturlure ce bureau avec votre cervelle.

Il fixa Wong, pour voir s'il allait faire quelque chose de stupide. Non. Alors, il palpa ses poches.

Rip Buckingham fixait, bouche bée, le cadavre qui gisait près de la porte.

Jake fit reculer Wong, contourna son bureau et vérifia les tiroirs. Comme il s'y attendait, il trouva un pistolet dans l'un d'eux, un petit automatique. Il semblait assez lourd.

— Rip ?

Buckingham sursauta. De la main gauche Jake lui lança le revolver.

— Regardez s'il est chargé.

— Je ne sais pas com...

— Tirez la culasse en arrière pour voir s'il y a une balle dans la chambre.

Rip se pencha légèrement en avant, ses cheveux longs tombant sur son visage. Il se servit des deux mains pour manipuler l'arme.

— Il est chargé, annonça-t-il.

— Maintenant, débloquez le cran de sûreté.

Au bout de plusieurs secondes, Rip murmura :

— Okay.

— Tirez une balle dans ce fauteuil.

Rip tendit le pistolet à bout de bras, visa et appuya sur la détente. La détonation ne fut pas tout à fait aussi forte que la première.

— Bien, vous êtes armé, lui dit Jake. Filez vite fouiller toutes les pièces de ce pont. Voyez si Callie et Wou ne sont pas ici. Et descendez quiconque vous regarde de travers. Pas de conversation, vous les flinguez, c'est tout. Allez-y !

Rip Buckingham obéit. Un bon point pour lui.

Le canon court toujours planté contre les dents de Wong, Jake commença à fouiller son bureau. Les papiers étaient en chinois, ce qui ne l'aida guère. Il les balança par terre au fur et à mesure qu'il les survolait, cherchant... Eh bien, n'importe quoi. Vraiment n'importe quoi.

— Vous voulez appeler les flics ? demanda-t-il à Wong.

Wong ne répondit pas.

— On pourrait leur parler de kidnapping, reprit Jake, et leur demander de joindre le consul général américain, qui confirmera que vous avez enlevé l'épouse d'un officier supérieur américain et que vous avez personnellement demandé une rançon pour elle. Les

rapports commerciaux entre l'Amérique et la Chine étant ce qu'ils sont, je pense que les autorités de ce pays risquent de ne pas apprécier vos activités, monsieur Wong.

Pourtant, Jake ne décrocha pas le téléphone – parce que Callie serait probablement morte quand la police la retrouverait. C'était bien là le problème.

Il força Wong à s'asseoir sur un fauteuil pendant qu'il fouillait le cadavre. Cet homme aussi était armé. Un autre petit automatique que Jake empocha.

Puis il s'installa en face de Wong, le P38 braqué sur son plexus solaire.

— Je vous ai sous-estimé, monsieur Grafton.

— Si je savais où elle est, Wong, je vous abattrais sur-le-champ et j'irais la chercher.

— Je vous crois.

Jake fixa Sonny Wong en silence. Celui-ci n'ouvrit plus la bouche et ne bougea pas.

Les minutes s'écoulèrent lentement. Le téléphone sonna. Jake ne répondit pas. Au bout de quatre sonneries, le bruit cessa.

Jake attendit. Il n'y eut ni coups de feu, ni cris, ni aucun fracas. Et ce fut une bonne chose pour Sonny Wong, car il aurait été le premier à mourir. Le gangster en avait sans doute conscience, estima Jake, car il se tenait immobile et silencieux.

Huit longues minutes plus tard, Rip revint. Il avait rangé son automatique dans sa poche.

— J'ai visité plusieurs suites, annonça-t-il à Jake. Des types m'ont regardé avec curiosité, mais ni votre femme ni Wou ne sont ici.

— Partons, alors, dit Jake en se levant. Wong, vous ouvrez le défilé. Vous sentirez le canon de ce pistolet dans votre dos. Je vous jure que si quelqu'un fait la moindre histoire, je vous plombe. Maintenant, allons-y.

Ils redescendirent l'escalier. Ils traversèrent la salle à manger, puis la cuisine. Il y avait là cinq personnes – quatre hommes et une femme – qui préparaient des plats pour les clients du restaurant. À la façon dont Jake s'était placé, ils ne pouvaient pas voir le pistolet qu'il braquait sur Wong. Il demanda à Rip de leur ordonner de sortir d'ici.

Quand ils eurent disparu, Jake ajouta :

— Rip, vous retournez dans la salle à manger et vous annoncez qu'il y a un début d'incendie dans la cuisine et que tout le monde doit évacuer ce bateau dans le calme. Clients et employés, tout le monde ! Évitez qu'ils paniquent. Rassemblez-les et faites-les débarquer, c'est tout.

— Un début d'incendie ?

— Oui.

Rip jeta un coup d'œil autour de lui, son regard s'arrêta un instant sur Sonny qui était debout, le visage impassible, puis repassa sur Jake.

— Et les gens du pont supérieur ? demanda-t-il.

— En acceptant de traiter avec Sonny Wong, ils prennent leurs risques. S'ils ont le temps de se tirer, tant mieux pour eux. Dans le cas contraire, dommage. Maintenant, faites ce que j'ai dit.

— Et Wong ? fit Rip.

— Il peut venir avec moi ou mourir ici. À lui de choisir.

Rip Buckingham prit une profonde inspiration.

— Quand vous délivrez un message, vous le délivrez vraiment, Grafton.

Jake fit avancer Wong jusqu'au fourneau, une énorme cuisinière à gaz où des flammes bleues jaillissaient de plusieurs brûleurs. Il y avait, à proximité, une friteuse pleine d'huile chaude. Il poussa le feu dessous au maximum.

Il suivit les canalisations de gaz, qui passaient à la jonction du pont et de la cloison. Puis à travers une porte, et dans une réserve. Il y avait là de grosses bouteilles de butane ou de propane.

Il entraîna Wong jusqu'à l'entrée de la salle à manger qu'il trouva et il observa Rip qui faisait embarquer la petite foule du restaurant sur des sampans. Certains employés ne cessaient de regarder vers la cuisine, mais Rip leur répéta que c'était Sonny lui-même qui voulait voir tout le monde partir.

— Wong, donnez-moi votre chemise, ordonna Jake.

Le Chinois la déboutonna et la lui tendit. Le revolver toujours planté dans la nuque de Wong, Jake s'avança jusqu'à la friteuse et y trempa le vêtement. Quand celui-ci eut absorbé une quantité d'huile suffisante, il le jeta sur le fourneau. La matière grasse s'embrasa immédiatement.

Du pouce, Jake arma alors le chien du revolver et visa le tuyau. Il tira une fois et le rata, mais au second coup on entendit le sifflement caractéristique du gaz qui fuyait.

Jake colla de nouveau le revolver contre les lèvres de Wong.

— Vous ne trouverez pas un endroit sur cette planète où vous cacher, monsieur Wong. S'il arrive quoi que ce soit à ma femme, je vous déclare la guerre.

À ces mots, Jake se mit à courir. Il traversa la salle à manger aussi vite qu'il put et fila vers l'appontement des sampans, à l'entrée principale. Il entendit Sonny Wong qui s'enfuyait derrière lui.

La cuisine explosa avec un sourde détonation.

Rip Buckingham était debout sur l'appontement, seul. Il n'y avait plus aucune embarcation en vue.

Le feu jaillit par la porte de la cuisine et la salle à manger s'emplit rapidement de fumée.

— On y va, Rip ? demanda Jake.

Il lança un dernier regard à Wong, puis plongea dans l'eau noire.
Rip plongea presque en même temps.

Quand l'ambulance ramena Eaton Steinbaugh chez lui, après sa séance de radiothérapie, sa femme, Babs, l'attendait sur le trottoir. Il se sentait au trente-sixième dessous. Babs l'aida à entrer dans la maison. Il voulut s'allonger sur le canapé du bureau et elle respecta son désir. D'habitude, elle insistait pour qu'il allât se coucher dans la chambre, mais pas aujourd'hui.

— Tu as un e-mail, dit-elle.

— Tu l'as imprimé ? souffla-t-il.

— N'est-ce pas toujours le cas ?

Elle lui tendit une feuille. Ça venait de Hong Kong – une adresse électronique qu'il ne connaissait pas. Une simple série de lettres formant un mot. Il les compta. Douze.

On aurait dit un code. Et c'était le cas – sauf que le code n'était pas dans ce mot incompréhensible : le message, c'était ces douze lettres elles-mêmes.

Il rendit la feuille à sa femme.

— Tu veux m'expliquer ce que ça signifie ? dit-elle d'un ton brusque.

— Dans quatre heures.

— Cole ?

— Oui.

— Vraiment, Eaton, je ne te comprends pas ! Malade comme tu es, tu te mêles encore d'affaires qui ne te regardent pas. Là-bas, de l'autre côté du monde. En Chine, pas moins.

— Huuum.

— On pourrait te poursuivre en justice.

— Et pour quel motif ?

— Comment le saurais-je ? Pour quelque chose, c'est certain.

— Ils l'ont déjà fait, répondit son mari. Il y a des années.

À vingt ans, en effet, il avait été condamné à deux ans d'emprisonnement dans un pénitencier fédéral pour avoir piraté les fichiers informatiques top secret du Pentagone. Bien sûr, il s'était fait virer de l'université. Tout cela remontait à plus de dix ans.

— Bon sang, la prison ne t'a rien appris, visiblement, dit-elle avec humeur avant de sortir de la pièce, la tête basse.

Un mari qui mourait d'un cancer, c'était lourd pour elle. Eaton en

était conscient. Ça ne laissait pas à Babs beaucoup de raisons de sourire.

Virgil Cole !

Ainsi, ça se produisait vraiment.

Cole le lui avait promis.

— Aie confiance, lui avait-il dit. Le moment viendra.

— Je risque d'être mort avant, avait répondu Eaton Steinbaugh.

Il ne savait pas encore qu'il avait un cancer à ce moment-là. Peut-être était-ce une prémonition ?

— Écoute, mec, le Seigneur peut nous avoir tous rappelés avant. Fais simplement de ton mieux pour que ça marche quand l'heure arrivera.

— Ils auront peut-être changé les codes. Et le système.

— S'ils le font, ils le font. C'est la vie. Je ne te demande aucune garantie. Fais de ton mieux et on s'en contentera, quelle que soit la tournure que ça prendra.

Aucun doute, Babs se trompait foutrement sur ce qu'il avait appris en prison, songea-t-il d'un air narquois. Pendant qu'il purgeait sa peine, il avait enseigné l'informatique aux détenus. Chaque jour, il avait le droit de passer des heures tout seul devant sa machine, pendant lesquelles il était censé préparer ses cours. Il utilisa la majeure partie de ce temps-là à s'introduire dans des réseaux et des bases de données partout sur la planète. Mais il ne modifia rien de ce qu'il y trouva, si bien que personne ne se lança de nouveau à ses trousses. Enfermé dans cette prison sans rien à faire, ce fut le piratage informatique qui lui permit de rester sain d'esprit.

Ces temps étaient révolus. Aujourd'hui, pénétrer dans un réseau était beaucoup plus compliqué, et la plupart des programmes de sécurité possédaient des systèmes d'alerte qui révélaient immédiatement la présence d'un intrus. Les développeurs avaient finalement pris ces menaces très au sérieux.

Mais, au cours de toutes ces années, Eaton Steinbaugh avait fait quelques progrès, lui aussi. Il avait compris entre autres qu'il était bien plus facile d'entrer dans un réseau si on avait accès aux logiciels – où on ouvrait une *back door*, ou « entrée secrète », qu'on utilisait ensuite à sa guise.

Dès sa sortie de prison, Eaton fut très demandé par les concepteurs de softwares. Il put se permettre de choisir les postes qui l'intéressaient le plus, et ses talents furent récompensés par d'excellents salaires. Chaque fois qu'il concevait un réseau ou travaillait dessus, il installait une entrée secrète pour son usage personnel – juste pour rigoler.

Il était employé par la compagnie de Virgil Cole quand, un jour, celui-ci le convoqua dans son bureau. Cole avait découvert une de ses

back doors – et c'était bien la première fois que quelqu'un y parvenait.

Ce Cole ! C'était un petit malin. Rusé et plus coriace que de l'acier. Steinbaugh n'avait jamais rencontré un homme comme lui.

Cole ne le vira pas. Il lui demanda seulement de faire un meilleur boulot sur les portes dérobées ou de les enlever.

Il était chez Microsoft quand Cole l'avait appelé, dix-huit mois plus tôt. Il voulait l'engager dans sa société – mais lui-même n'y était plus – pour aller en Chine faire de la conversion à l'an 2000.

Steinbaugh avait refusé toutes les propositions pour ce genre de tâche, qu'il considérait comme stupide et abrutissante, mais cette fois il accepta parce que c'était Cole qui le lui demandait.

En route pour Pékin, il passa par Hong Kong pour rendre visite à Virgil Cole au consulat. Cole l'invita dans le meilleur restaurant de la ville – français, bien entendu – où ils s'offrirent un repas gastronomique cinq étoiles sur une nappe blanche dans un salon privé, arrosé d'une bouteille de vin à deux mille dollars.

— Tout ça n'était pas nécessaire, tu sais, murmura Eaton Steinbaugh pendant qu'ils mangeaient.

— J'avais besoin d'un soir de liberté et tu es une bonne excuse, répondit Virgil.

Après le dîner, ils sirotaient un cognac en fumant un havane quand Steinbaugh remarqua :

— Si on prend le temps d'y réfléchir, les contrastes de la vie sont plutôt étonnants, hein ?

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Eh bien, j'ai grandi à Oakland, une ville de prolos, papa travaillait dans des équipes de pavage des rues et on n'a jamais roulé sur l'or. Puis je me suis retrouvé en prison – et ça, c'était la poisse. Ensuite, j'ai parcouru le monde, je me suis marié, j'ai un enfant, et me voici à Hong Kong à partager un dîner de gala avec un milliardaire, exactement comme si j'étais quelqu'un. Tu piges ?

Cole éclata de rire. Plus tard, Steinbaugh comprit que, Cole espérait cette réaction et qu'il avait manœuvré pour l'obtenir.

— Moi aussi j'ai travaillé comme un chien pour en arriver là, dit-il. Le moment le plus difficile de mon existence, ce fut une nuit, au Vietnam. J'étais bombardier-navigateur sur un A-6 Intruder. Et puis, vers la fin de la guerre, les Viets nous ont abattus.

— Je ne savais pas, dit Steinbaugh.

— Je me revois allongé dans la jungle avec une fracture de la colonne vertébrale, attendant que les Nord-Vietnamiens me trouvent et m'achèvent, poursuivit le consul. J'étais absolument certain d'être arrivé au bout de ma route. Et je me trompais.

Il leva son cognac en un toast silencieux à Steinbaugh, et il but. Steinbaugh l'imita. Il reposa son verre sur la table et ajouta :

— Si les Chinois parviennent à se débarrasser des communistes, qui sait, peut-être qu'avec le temps ils auront, eux aussi, certaines des opportunités qui font le plaisir de la vie.

— Ouais, approuva Steinbaugh car cette remarque semblait assez inoffensive.

— J'ai besoin de ton aide pour que cela se réalise.

Cette fois, Steinbaugh se demanda quoi répondre.

— Je désire que tu installes pour moi quelques-unes de tes *back doors*, dit Cole en le regardant droit dans les yeux.

— Où ça ?

— Sur certains systèmes de Pékin. Tu vas travailler sur les ordinateurs de la Cité interdite, le Kremlin chinois. Ouvres-y des entrées secrètes qui permettront, le moment venu, de pénétrer dans ces systèmes et de les contrôler, les perturber ou les désactiver.

— Quand ?

— Lorsque la révolution commencera.

— Bon Dieu !

Sous le coup de la surprise, Steinbaugh le considéra, les yeux écarquillés. Il soupçonnait plus ou moins que Cole avait quelque chose en tête lorsqu'il lui avait demandé de passer le voir à Hong Kong mais, même dans ses rêves les plus fous, il n'avait rien imaginé de tel.

— Une révolution ! Que je trafique des ordinateurs du gouvernement chinois pour aider une révolution – est-ce que ça serait pas un acte de guerre ou quoi ?

— Je ne suis pas avocat, dit Cole, mais tu dois avoir raison sur ce point.

Son cigare s'était éteint et le consul général s'en occupa avec soin ; il gratta la cendre et le ralluma. Quand il constata qu'Eaton Steinbaugh l'écoutait toujours, il entra dans les détails, dont certains étaient très techniques.

Steinbaugh fut de plus en plus stupéfait par ce qu'il entendait, mais l'idée finit par le captiver. Cole ne faisait jamais rien au hasard. Il avait réfléchi à tout cela, à ce qu'il voulait.

— Cyberguerre, murmura Steinbaugh.

— Exact. Nous devons détourner l'attention du gouvernement, semer partout une foutue confusion, l'empêcher autant que possible d'identifier la menace. C'est notre premier objectif. Ensuite, il faut interdire aux communistes de répondre militairement à la vraie menace quand ils la connaîtront. Troisièmement, il s'agit de les priver de tout contrôle sur le peuple, l'économie, le cours des événements. Ne leur permettons pas de réagir et nous gagnerons.

— *Nous ?*

— Toi et moi.

— Oh, allez.

- Les révolutionnaires.
- Parce que tu en es, Cole ?
- Oui.

— Bon sang ! s'exclama Steinbaugh.

Bien sûr, il accepta ce boulot.

Eaton avait quasiment réussi sa mission à Pékin lorsqu'il tomba malade et dut rentrer chez lui en Californie. Il n'avait que trente-cinq ans et les médecins lui annoncèrent qu'il souffrait d'un cancer en phase terminale. Il envoya un mot à Cole pour le prévenir qu'il ferait mieux de « bousculer le futur et pas plus tard que tout de suite ».

Cole sut ce qu'il voulait dire.

Et aujourd'hui, ce message arrivait.

D'ici quatre heures.

Il y en aurait un autre.

Steinbaugh se leva du canapé et alluma l'ordinateur. Il avait réglé son système d'e-mails de façon à être immédiatement prévenu de toute nouvelle communication.

Babs l'entendit travailler et apparut à la porte du bureau.

— Tu vas vraiment le faire, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Tu es un satané crétin, Eaton ! Tu n'as pas assez, de problèmes comme ça ? Tu es en train de mourir et tu vas te retrouver face au Seigneur pour répondre de tout ce que tu as fait, en bien et en mal... Et maintenant, je ne sais pas combien de crimes tu vas encore commettre.

— Moi non plus. C'est amusant, non ?

Elle secoua la tête et retourna dans la cuisine.

Ma foi, Babs était ainsi. Une femme formidable, même si elle ne connaissait absolument rien aux ordinateurs, alors que c'était sa seule passion à lui. À franchement parler, elle ne savait pas grand-chose des hommes non plus, ou du moins d'Eaton Steinbaugh – elle n'avait aucune idée des raisons pour lesquelles il agissait ainsi et faisait les choix qu'il faisait. Elle le considérait comme un idiot d'avoir joué au pirate informatique dans sa jeunesse et d'avoir semé un peu partout toutes ces entrées secrètes (il avait commis l'erreur de lui en parler, quelques années auparavant, un jour où ils discutaient de la fascination qu'exerçait son métier sur lui). Terre à terre et sans imagination, Babs estimait que c'était une erreur d'aider Cole. Il en avait conscience, mais d'une certaine manière cela n'avait aucune importance. Cette femme n'avait jamais possédé une once de romantisme. Et pourtant, ils s'aimaient, chacun à sa façon, et c'était bien suffisant pour cette existence.

Lorsque Jake Grafton revint au consulat avec Rip Buckingham, une

certaine agitation régnait dans le bureau de Tiger Cole. Il était presque minuit, les lumières étaient allumées, le secrétaire et ses deux assistants étaient pâles comme des fantômes, et Cole était au téléphone. Il était midi à Washington.

Cole, debout à côté de son bureau, pressait l'écouteur contre son oreille tout en regardant de l'autre côté de la rue.

Jake ne pouvait pas le deviner, mais Cole surveillait les locaux de Third Planet Communications : là-bas, il y avait un homme à la fenêtre, mais comme il était à contre-jour Cole ne le reconnut pas. Sans doute Hou Chiang qui s'offrait une petite pause – on allait s'affairer chez Third Planet cette nuit.

À l'autre bout du fil, un sous-secrétaire d'État exigeait de savoir ce qu'avait bien pu trafiquer Cole à Hong Kong. La télécopie du rapport de Grafton au conseiller pour la Sécurité nationale avait apparemment fini par aboutir sur son bureau, et le fonctionnaire était en train de hurler :

— C'est un flagrant abus de confiance, Cole. Scandaleux ! J'ai contacté le ministère de la Justice. Ses avocats recommandent que le FBI enquête sur vous pour une éventuelle mise en accusation pour trahison. Vous m'entendez ? *Pour trahison !*

— Je ne sais quoi vous répondre, monsieur Podgorski. Je suppose que cet incident sera un embarras pour l'administration.

— Un embarras ? *Vous supposez ?* C'est un cauchemar, Cole. Comment avez-vous pu ? Vous savez que le président marche sur une corde raide sur la question chinoise, et maintenant... ça !

— Bon sang, vous avez raison, où avais-je la tête ? N'empêche que vous ne vous ferez aucun ami s'il y a un débat public sur la bienveillance de notre administration envers des tyrans, j'en ai peur...

— Un débat public ? Est-ce une menace ?

— Vous ne croyez tout de même pas que je plaiderai coupable de je ne sais quelle accusation montée de toutes pièces et que je refuserai de parler à la presse, n'est-ce pas ? répliqua sèchement Cole. Ces poursuites sont des actes politiques. Je vous promets que vous lirez dans le *New York Times* le témoignage de mes demandes répétées pour que notre gouvernement défende les droits de l'homme dans un pays où les citoyens chinois sont réduits en esclavage. Toute cette affaire sera sur la place publique. Peut-être que mes amis du Congrès décideront de tenir des auditions.

— Salaud ! Espèce de salaud ! J'envoie le FBI vous arrêter. Nos gars seront dans le prochain avion.

— Je prépare ma brosse à dents, grommela Cole avant de raccrocher brutalement.

— On dirait que la nouvelle fout la merde à Washington, dit Jake Grafton.

— Ils s'agitent. Ma décision a été soudaine. Ils ne s'y attendaient pas. Après mûre réflexion, je pense qu'ils vont assurer que cette affaire entre dans le cadre des informations que le président est autorisé à ne pas révéler au public. Ils risquent même de refuser de reconnaître que j'étais titulaire d'un poste officiel.

Cole sourit. Cela lui arrivait si rarement que l'effet était saisissant – un peu comme si un puissant projecteur s'allumait. Mais son sourire s'évanouit aussi vite qu'il était apparu.

— Au fait, pourquoi dégoulines-tu sur ma moquette ? lui demanda Cole. (Il se tourna vers Buckingham.) Et toi aussi ?

— Un petit accrochage au restaurant de Sonny Wong à Aberdeen, dit Jake.

— Grafton a incendié son bateau, précisa Rip. On a dû nager pour s'en tirer.

— Tu l'as tué ? demanda Tiger Cole.

— Non, soupira Jake. Mais j'avoue que j'ai été tenté. Maintenant, je regrette presque de ne pas l'avoir fait. J'ai voulu flanquer la trouille à ce salopard. Peut-être qu'il la libérera. Et, au moins, qu'il n'osera pas poser la main sur elle.

Le secrétaire de Cole considérait l'amiral comme s'il était fou. Les deux assistants essayaient de contrôler leur expression – sans grand succès.

Rip Buckingham était si surexcité qu'il chassa les trois hommes de la pièce. Quand ils eurent disparu, il murmura à Cole d'une voix rauque :

— Ce type est dingue ! Il a abattu un garde dans le bureau de Wong. Il a sorti son arme de sa poche et lui a mis une balle en plein cœur. Merde, pas un mot, il a juste appuyé sur la détente.

Cole secoua la tête.

— C'est du Jake Grafton tout craché, aucun doute.

Jake produisit ledit revolver, ouvrit le barillet et compta les vides.

— Tiger, j'ai besoin de munitions. Et de lubrifiant, aussi, si tu en as. L'eau salée ne vaut rien pour ces joujoux.

Buckingham se laissa tomber dans un fauteuil, la tête dans les mains.

— J'ai appelé mes avocats en Californie, expliqua Cole. Il leur faudra une journée pour vendre quelques actions et se procurer du liquide. Ils pourront virer l'argent sur ce compte suisse après-demain.

— Après-demain, répéta Grafton. Quand Wong appellera, pourquoi ne lui dirais-tu pas d'amener ses prisonniers dans un endroit neutre où je les retrouverai ? Une fois que je me suis assuré qu'ils sont sains et saufs, je te téléphone et tu vires l'argent. Comme ça, nous tuer ne résoudra pas son problème.

— C'est déjà un début.

— Pour s'en tirer, expliqua Jake, il doit éliminer Wou, et toi et tous vos compagnons qui risquent de s'opposer à lui ou de chercher à se venger. Si vous vous trouvez tous réunis quelque part, il peut faire sauter l'immeuble une fois qu'il aura le fric.

— D'accord. Mais comment assureras-tu la sécurité de Wou et de Callie quand on l'aura payé ?

— Je ne sais pas encore. J'ai besoin d'y réfléchir.

— Ça me paraît impossible, dit Tiger Cole d'une voix douce.

— Sonny ne peut pas se permettre qu'on sache qu'il a assassiné Wou, intervint Rip. Beaucoup de gens ont appris qu'il l'a kidnappé. Mais s'il le tue...

Cole ouvrit un tiroir du bureau, y prit une petite boîte et s'approcha de Rip Buckingham.

— C'est le doigt de ton beau-frère, lui dit-il. Sonny Wong me l'a fait apporter cet après-midi.

Buckingham regarda à l'intérieur et blêmit.

— On a besoin de Wou vivant. La Chine a besoin de lui.

— Ne prends pas cet air supérieur avec moi, grommela Rip avec humeur. Je suis un grand garçon.

— Et si tu écrivais un autre article pour ton père ? Le dernier était excellent – il a mis tout le monde en effervescence en Europe et à Washington.

— D'accord, dit Rip.

Il repoussa les cheveux de devant ses yeux et rendit la boîte à Cole.

— Tu peux te servir d'un ordinateur dans nos bureaux, de l'autre côté de la rue. Raconte la révolution en marche, les événements à Hong Kong. Puis tu passes ça par e-mail à Richard pour ses journaux de demain. Il faut vraiment que le monde sache qui sont les gentils.

Rip prit une profonde inspiration, les yeux toujours fixés sur la boîte.

— Qu'est-ce que je dis sur Wou ?

— Ne le mentionne pas. Essaie un truc du genre : *des patriotes dont le nom n'a pas été divulgué...* Rien non plus sur Sonny Wong.

Après le départ de Rip, Cole demanda par l'interphone à son secrétaire d'aller dans son appartement chercher des vêtements secs pour Jake. Puis il proposa à Grafton :

— Tu veux un verre ? J'ai du bourbon.

— Ouais.

— Qu'est-ce que tu as dit à Wong ?

— De ne pas faire de mal à Callie.

— Je suis désolé, Jake. Désolé que Callie et toi ayez été mêlés à cela.

— Ouais.

Un moment plus tard, Jake boutonnait une des chemises de Cole

quand on frappa. La tête de Carmellini apparut dans l'entrebâillement de la porte.

— Je pensais bien te trouver ici, amiral. Tu m'as fait passer un mot me demandant un rapport ?

— Exact. Entre.

Carmellini se laissa tomber sur un fauteuil rembourré et regarda Jake remettre ses chaussures mouillées sur des chaussettes sèches.

— Tu le veux ici devant M. Cole ?

— Oui. T'as découvert quoi ?

L'agent de la CIA sortit un petit carnet d'une poche intérieure de sa veste et l'ouvrit.

— L'employée du consulat qui refile des passeports à Sonny Wong se nomme Elizabeth Yeager. (Il épela son nom de famille.) Elle les remet à son amant, Carson Eisenberg, un type de la CIA qui travaille pour Wong. Elle ouvre de faux dossiers informatiques qu'elle remplit pour couvrir les vols, si bien que tous les numéros correspondent quand le département est contrôlé.

— T'as découvert ça comment ?

— J'ai visité les coffres-forts, j'ai vérifié les registres, puis j'ai jeté un œil dans les classeurs verrouillés.

— Bon Dieu ! s'exclama Cole. Quand je pense que je croyais cet endroit raisonnablement sûr.

— On en est loin, rétorqua Carmellini.

— Tu as les coordonnées d'Eisenberg ? demanda Jake.

— Numéro de téléphone et adresse et les données du compte où il a déposé l'argent de Wong.

— Quoi d'autre ?

— Kerry Kent a discuté chez elle en chinois avec quelqu'un. Je n'ai aucune idée de ce qu'ils se sont raconté et je ne sais pas non plus à quel traducteur me vouer dans cette ville... J'ai donc transmis les enregistrements à Washington.

— Oui, oui.

— En revanche, par chance, notre consul général parle anglais dans son bureau. Il a eu, plus tôt dans la journée, une conversation avec Kerry Kent à propos d'un avion qui était censé atterrir à dix-neuf heures à Lantau. Comme l'aéroport est toujours fermé, Kerry craignait que cet appareil ne puisse pas se poser. Cole estimait que ce ne serait pas un problème.

Carmellini se tourna vers Cole.

— Est-ce que cela a été un problème, monsieur ?

— Vous passez votre temps à enregistrer les conversations dans ce bureau ?

— Oui, monsieur. Je n'ai pas ôté tous les micros, l'autre jour.

— Allez vous faire foutre, Carmellini ! Je vous avais dit...

— Vous ne pouvez pas me virer, répliqua Tommy d'un ton suffisant. (Il sourit et tendit le pouce vers Grafton.) Je travaille pour lui.

— Ne soyez pas con.

— C'est héréditaire, chez moi. Les gens me font souvent des remarques à ce sujet. On pourrait croire que je bosse pour le fisc ou...

— Ferme-la, intervint sèchement Jake Grafton. Autre chose ?

— Ouais. Cole t'a menti.

Les yeux de Grafton se rétrécirent. Il se tourna un instant vers Cole, puis se concentra sur Carmellini :

— Explique-moi ça.

Carmellini sortit un papier plié d'une autre de ses poches.

— La NSA a intercepté certaines adresses e-mail et elle m'a communiqué quelques bricoles sensass que Cole a envoyées ou reçues.

Cole alla s'asseoir derrière son bureau. Il n'avait pas l'air spécialement inquiet.

— Il semble que M. Cole ait échangé des e-mails avec des gens aux États-Unis sur certaines unités Yorks. Normalement, ces trucs-là devaient se trouver dans ce fameux avion.

— *Des Yorks ?* souffla Jake comme pour lui-même.

— Unités Yorks. Je ne sais pas ce que c'est, mais il me semble évident, à la lecture de cette correspondance, que M. Cole n'a rien d'un traître, vu que des membres du gouvernement des États-Unis coopèrent avec lui et lui fournissent en ce moment un soutien technique et logistique. Six unités Yorks, des manuels techniques, des ordinateurs, des téléphones portables à large bande, et la liste est loin d'être close.

— Je connais les Yorks, marmonna Jake en lançant un nouveau regard à Cole.

Comme d'habitude, le visage du consul général ne révéla rien de ses pensées.

— Quoi d'autre ? demanda Jake à Carmellini.

— J'ai fait à peu près le tour de la question, je pense.

— Qu'est-ce que tu décides pour Eisenberg et cette Yeager ? fit Jake au consul.

— Je ne peux pas engager de poursuites contre eux sur la base de preuves obtenues illégalement.

— Ils ne savent pas comment nous avons eu ces preuves, fit remarquer Carmellini.

— Demandez au responsable du personnel de les convoquer et de les virer, dit Cole à Carmellini. Puis vous leur donnez le choix : soit ils rentrent aux États-Unis, où ils seront poursuivis pour vol et espionnage, soit ils restent à Hong Kong. Dans ce cas, chassez-les du consulat et précisez-leur que s'ils tentent de retourner au pays, ils

plongeront.

— Oui, monsieur.

Jake considéra Carmellini en fronçant les sourcils.

— On va avoir besoin d'armes un peu plus efficaces que ce malheureux P38. Envoie-moi le responsable des Marines, que je lui dise un mot.

Carmellini hocha la tête et se dirigea vers la porte.

— Et embarque tous tes micros cette fois-ci, ajouta-t-il.

Il y en avait trois, de toutes petites choses habilement dissimulées. Carmellini les empocha, puis quitta la pièce.

— Tu m'expliques ? dit Jake à Tiger Cole.

— L'administration souhaite la fin du communisme chinois, et elle est prête à aider les rebelles à y mettre un terme. Mais elle ne veut pas que ça se sache.

— Et tu fais office de bouc émissaire ?

— Je suppose. Il leur fallait quelqu'un qui porte le chapeau et j'ai été volontaire. Je pensais que tu l'avais deviné. La vie en Californie devenait un fardeau trop lourd pour moi, et...

Cole haussa les épaules.

Jake hocha simplement la tête. Il finit son whisky et reposa le verre sur la table, près du canapé.

— Je suppose qu'à Washington la main gauche ne sait toujours pas ce que fait la droite, ajouta Cole.

— Ouais, répondit Jake Grafton. Ils ne racontent jamais toute l'histoire.

— Vous connaissez ces gens qui nous ont kidnappés ? demanda Callie à Wou Tai Kwong sans cesser de claquer des dents.

Wou lui avait nettoyé ses blessures avec un morceau de drap quand on l'avait ramenée dans leur cabine, vers minuit. Il pensait qu'elle avait eu une légère commotion cérébrale. Maintenant elle tremblait de manière incontrôlable après les longues heures passées dans la chambre frigorifique.

— Oui, je les connais, répondit-il.

Il avait déchiré un drap en lanières qu'il avait enroulées autour de son propre bras. Il ne saignait plus.

— Ils voulaient savoir ce qu'il y avait sur la cassette, dit-elle. La CIA avait caché des micros dans la bibliothèque de China Bob Chan et elle a enregistré les conversations la nuit où il a été assassiné. J'ai écouté cette bande.

— Sonny Wong s'inquiète de ce que vous avez pu y entendre.

— Vous croyez ?

— Il est peut-être là-dessus.

— Qui est ce Sonny Wong ?

— Un gangster. Sans doute le dernier grand de Hong Kong. Bien plus important que tous les truands à la petite semaine de cette ville. Il est très riche.

Callie serra davantage les couvertures autour d'elle. Elle ne pouvait pas s'empêcher de trembler. Son visage lui faisait un mal de chien et tout son corps était meurtri, mais le pire, c'était ce froid terrible dans ses os.

— L'argent ? demanda-t-elle. C'est la raison pour laquelle il nous a kidnappés ?

— Je crois. (Wou s'assit sur sa couchette. Sa main et son bras étaient très douloureux. Il posa son coude sur son genou et garda la main levée.) Cole est si riche ! Sonny n'a pas pu résister à la tentation.

Callie attendit la suite. Wou était large d'épaules, de taille moyenne, environ trente ans, ni beau ni laid, le genre d'homme qui pouvait se fondre dans une foule. Ou était-ce juste une impression ?

Il y avait quelque chose en lui...

— Sonny Wong est notre chef de la sécurité, reprit Wou. Une révolution a besoin de quelqu'un qui fait respecter le secret, ou toute l'affaire finit par s'écrouler sous son propre poids. C'est son boulot.

Callie commençait à comprendre.

— Et donc, si quelqu'un allait voir la police...

— Sonny le savait. Il avait des informateurs dans toutes les cellules. Il colmatait les fuites.

— Il tuait ceux qui parlaient ?

Wou baissa la tête.

— Ça arrivait, admit-il. Parfois, les gens comprenaient leur erreur et acceptaient de se taire.

— C'est un vulgaire homme de main !

— Un agent d'exécution. Il faut davantage que des rêveurs aux yeux pleins d'étoiles pour réussir une révolution.

— C'est le mauvais côté du manche.

Cette métaphore désarçonna Wou. Mais Callie ne se sentait pas d'humeur à la lui expliquer.

— Vous aviez confiance en lui ? insista Callie.

— Personne d'autre ne voulait se charger de ce travail. Personne ne voulait avoir du sang sur la conscience.

— Comment saviez-vous que ce loyal assassin ne vous trahirait pas ?

— Je n'en savais rien. N'importe qui aurait pu me trahir n'importe quand.

— Vous avez des « agents d'exécution » à Pékin, à Shanghai et ailleurs ? demanda Callie.

— Sonny a des amis un peu partout en Chine. Vraiment, nul autre que lui n'aurait pu faire ce boulot aussi bien.

Mais Callie n'était pas disposée à laisser tomber le sujet.

— Dans ce cas, vous deviez vous douter qu'un jour Wong risquait de se retourner contre vous, de prendre le pouvoir sur l'ensemble de l'organisation et de se mettre à sa tête ? Il y a de nombreux précédents, il me semble. Saddam Hussein et Joseph Staline me viennent immédiatement à l'esprit.

— C'était une possibilité, admit Wou Tai Kwong à contrecœur.

— Dans ce cas, qu'aviez-vous prévu pour l'en empêcher ?

— J'avais prévu de le tuer avant qu'il ne me tue.

— On dirait que vous avez fait un mauvais calcul, grommela Callie avec hargne.

Dégoûtée, elle emporta les couvertures dans la minuscule salle de bains et referma derrière elle. La porte n'avait pas de verrou.

La fille de Virgil Cole, Elaine, était maître de conférences en mathématiques à Stanford University. Elle assistait à une réunion de parlementaires féministes à Washington DC quand elle reçut un e-mail codé de son père. Comme celui d'Eaton Steinbaugh, il consistait en un mot de douze lettres aléatoires et venait d'une adresse à Hong Kong qui ne lui disait rien.

Elle trouva le message à midi quand elle vérifia son courrier sur son ordinateur portable dans sa chambre d'hôtel. Elle coupa la connexion, laissa l'ordinateur allumé et regarda un moment autour d'elle, l'esprit ailleurs.

Elle tira les rideaux de la fenêtre. D'ici, elle apercevait Georgetown[11], mais rien des monuments de Washington, qui étaient hors de vue quelque part à sa droite.

Elle avait un petit carnet dans la mallette de son portable. Elle le sortit, l'ouvrit et examina ses notes. L'écriture était d'une finesse presque maniaque. Elle les avait rédigées lors de son dernier séjour à Hong Kong chez son père, pendant les vacances de Pâques.

Être la fille de Virgil Cole avait ses avantages et ses inconvénients. C'était un homme discret et modeste, brillant et riche. D'une certaine manière, le second mari de sa mère n'avait jamais fait le poids. Il était très gentil, et pourtant... Quand elle était plus jeune, elle avait pensé que sa mère était folle de ne pas rester avec son père, mais aujourd'hui qu'elle était adulte elle comprenait à quel point Cole pouvait être difficile à vivre parfois – et en particulier pour son ex-femme qui n'était ni brillante, ni discrète ni modeste.

Peut-être que tout s'était passé pour le mieux, finalement.

Sauf pour son demi-frère, bien sûr, qui n'avait jamais réussi à affronter l'incendie consumant l'âme de son père.

Une révolution en Chine. Oui, c'était du Virgil Cole tout craché ! Une grande croisade impossible à laquelle il pouvait consacrer son intelligence, son énergie et sa détermination ne pouvait que l'attirer comme une bougie un papillon de nuit.

Elle ne l'avait jamais vu aussi plein de vie qu'en avril, pendant sa visite.

Une croisade ! Une guerre sainte !

Elle avait lu ce feu dans ses yeux, et bien entendu elle avait

accepté de l'aider quand il le lui avait demandé. Il n'avait pas été aussi direct. Il lui avait expliqué d'abord ce dont il avait besoin : ses programmes de ver informatique étaient déjà en place mais ils devaient être déclenchés à un moment précis depuis un endroit situé hors de Hong Kong, ainsi l'identité du coupable serait impossible à établir... au-delà d'un doute raisonnable.

Il lui avait décrit les vers informatiques, comment ils étaient conçus, tandis qu'elle notait soigneusement les instructions qui lui serviraient à les faire se tortiller.

Elle pianota sur le clavier de son ordinateur, vérifia de nouveau l'e-mail.

Ainsi, la révolution c'était *pour tout de suite*.

Et elle allait y prendre part.

Et elle ne reverrait peut-être jamais son père.

Elle réfléchissait à cette dure réalité quand le message d'exécution arriva. Elle éteignit son portable et le rangea soigneusement dans sa mallette. Elle laissa le tout sur son lit et n'emporta que le carnet.

Elle prit un taxi devant l'hôtel et indiqua au chauffeur de l'emmener à la bibliothèque.

Il y avait là, évidemment, une série d'ordinateurs offrant un accès à Internet. La responsable de ce service était une femme potelée dans la cinquantaine.

— Le droit d'utilisation est de un dollar, précisa-t-elle à Elaine, qui plongeait la main dans son sac en quête d'un billet. Quelle ironie du sort, n'est-ce pas ? ajouta la dame. Les ordinateurs sont là pour les gens qui n'ont pas les moyens de s'en offrir un, mais qui doivent participer aux frais.

— Je comprends.

— Tout coûte de l'argent, de nos jours, dit la bibliothécaire. Nous bataillons avec notre conseil d'administration pour supprimer ce droit d'accès payant, mais jusqu'à présent ils ont refusé de céder.

— Oui.

— Notre seule règle c'est : pas de pornographie. Si nos visiteurs continuent à consulter des sites de ce genre, j'ai bien peur que nous soyons obligés de fermer ce service.

— Vous vérifiez ce que les utilisateurs regardent sur le Net ? demanda Elaine, faisant mine d'être horrifiée de cette atteinte à la vie privée.

— Oh non, lui assura la bibliothécaire. Mais il y a toujours des personnes qui passent derrière les boxes, et elles parlent, vous savez !

— Je n'en doute pas. Je suis venue faire des recherches pour ma thèse.

— Prévenez-moi si vous avez besoin d'aide, dit la bibliothécaire.

Là-dessus, elle s'occupa du client suivant, un adolescent

boutonneux aux cheveux longs négligés, qui paraissait une victime toute trouvée des porno.com. Alors qu'Elaine s'éloignait, l'employée commença à informer le jeune garçon des méfaits du cybersexe.

Avec son carnet de mots de passe et de codes informatiques, il fallut moins de quinze minutes à Elaine pour contourner les sécurités du principal ordinateur de la chambre de compensation de la Banque centrale de Hong Kong. Quand elle y eut pénétré, elle chercha le code qui, son père le lui avait assuré, s'y trouverait.

Virgil Cole répondit à un appel sur son portable, écouta un instant sans rien dire, puis coupa la communication.

— Les unités Yorks sont arrivées, annonça-t-il à Jake Grafton qui était allongé sur son canapé et pensait à sa femme. Tu veux les voir ?

— Je croyais que le Sergent York n'existait que sur le papier.

— On l'a construit, maintenant.

— Tu en as six ?

— Exact.

— Tu les as volés ?

— Non.

— Achetés ?

— Pas exactement. Disons que le gouvernement américain en détient la propriété légale et que j'en ai la garde.

— Je leur jetterais bien un coup d'œil. (Jake remit ses chaussures.) Je me demandais justement comment vous autres, les ardents révolutionnaires, vous alliez éviter d'être massacrés par les divisions de l'Armée de libération du peuple stationnées à Hong Kong. Là, j'ai ma réponse, hein ?

Il y avait peu de circulation à cette heure, mais Jake Grafton s'immobilisa dans l'entrée du consulat. À demi dissimulé dans l'ombre, il retint Cole d'une pression sur le bras, tandis qu'il scrutait la rue des deux côtés.

Ce n'est que lorsqu'il fut sûr qu'il n'y avait personne qu'il marmonna quelques mots à Cole et sortit avec lui.

Cole traversa, suivit le trottoir sur une cinquantaine de mètres et s'engagea dans une ruelle. Puis ils descendirent une rampe jusqu'à un quai de chargement au pied du gratte-ciel. Un semi-remorque y était garé.

Cole grimpa quelques marches, salua d'un signe de tête deux hommes assis sur le quai et frappa à une porte. Un homme armé d'un fusil d'assaut leur ouvrit. Cole et Grafton entrèrent.

Les unités Yorks étaient des robots d'environ deux mètres de haut dressés sur deux jambes. Celles-ci avaient trois articulations – vers l'arrière, vers l'avant et vers l'arrière – et elles se terminaient par des pieds à trois doigts. Ces machines possédaient aussi des bras articulés

avec, à la place des mains, trois appendices flexibles et crochus, un peu comme des griffes acérées.

Deux d'entre elles se repliaient vers l'intérieur et une vers l'extérieur à la façon d'un pouce opposable.

Montée sur un support du côté droit du torse, une mitrailleuse Gatling à quatre canons tirait des munitions standard de calibre 5,56. Capacité : deux cents cartouches.

Les têtes des Yorks, fixées sur des tiges flexibles, pouvaient pivoter à droite et à gauche, se soulever et s'abaisser. Deux Yorks, debout dos à dos sur le sol de béton du quai, regardaient autour d'eux avec une curiosité menaçante.

— Le mieux, s'exclama Cole avec un enthousiasme dont Grafton ne l'aurait pas cru capable, c'est la queue ! Qu'est-ce que tu penses de ça ?

Cette queue ne mesurait que quarante-cinq centimètres de long environ. Elle était épaisse à l'endroit où elle sortait du corps, puis elle s'effilait rapidement.

— Elle est sympa.

Aucune autre réponse n'était venue à l'esprit de Jake.

— Les ingénieurs voulaient trois jambes, mais l'armée refusait absolument d'acheter le truc s'il en avait plus de deux – elle s'inquiétait de l'image de ces machines. Cette queue, c'est mon compromis. Elle contribue à la stabilité, à l'équilibre, à l'agilité, et elle amortit les chocs... Grâce à elle, le York est plus vif, plus rapide et il peut sauter plus haut. Et elle nous laisse de la place pour davantage d'accus, qui sont lourds.

— Mais à quoi pensaient donc ces militaires ?

— On se le demande.

Trois Chinois observaient Kerry Kent qui faisait descendre un York du semi-remorque. Elle utilisait pour cela une petite unité informatique qui ressemblait à un ordinateur portable sans fil. Les Chinois contemplaient les Yorks en murmurant.

Jake Grafton était hypnotisé par le regard spectral des robots qui avaient déjà débarqué. Leurs têtes ne cessaient de bouger. Ils n'avaient ni bouche ni nez, mais à la hauteur des orbites oculaires – la partie la plus large de leur « visage » – se trouvaient deux caméras. Celle de droite était équipée d'une tourelle d'objectifs. Tandis que Jake étudiait le York le plus proche, cette tourelle tourna et plaça un nouvel objectif devant la caméra de gauche – si c'en était une.

— Qu'est-ce que ces trucs voient, en ce moment ? demanda-t-il à Cole.

— Nous, cet endroit, tout. Ils se familiarisent avec leur milieu.

— Ce sont des machines intelligentes ?

— Elles utilisent une combinaison de technologies numérique et

analogique incluses dans leurs processeurs centraux, de manière à maîtriser leur environnement sans être obligées de se trimballer avec des ordinateurs de la taille d'un piano à queue. C'est un réseau neuronal, inspiré du cerveau humain. Cette percée dans la conception des ordinateurs est un formidable progrès qui a permis à la robotique de franchir un nouveau palier.

— D'accord, dit Jake tandis que le troisième robot se dirigeait vers les deux premiers et s'immobilisait à côté d'eux.

Il inclina très légèrement la tête, d'un air interrogateur aurait-on dit, tout en examinant minutieusement Jake et Cole.

— Ce qui est fascinant avec ces réseaux neuronaux, poursuivit Cole, c'est qu'ils ont besoin de périodes de repos. Dans le cas contraire, le taux d'erreurs augmente. Des siestes.

— Ce truc cherche quoi ? demanda Jake en indiquant le York curieux.

— Il vérifie si nous sommes armés. Quand ils sont en mode de combat, ils tirent sur toute personne non identifiée portant des armes.

— Ce n'est pas possible, protesta Jake. Comment feraient-ils la différence entre les gentils et les méchants ?

— C'est un programme complexe basé sur des caractéristiques physiques – la taille, les vêtements, le sexe, la possession d'une arme – et sur l'agressivité. Des spécialistes du comportement ont travaillé avec nos programmeurs pour l'écrire.

— Le sexe ?

— La plupart des soldats sont des hommes. C'est un fait.

— Je vois.

— Mes principales contributions au projet Sergent York ont été quelques percées dans la technologie de la transmission en bande ultralarge, ou UWB. Ils communiquent entre eux et avec leur contrôleur par UWB – qui, tu le sais probablement, possède quelques caractéristiques inhabituelles qui manquent à l'UHF (ultra-haute fréquence) et à la VHF (très haute fréquence)...

— Tu veux dire qu'ils « parlent » entre eux ?

— Ils forment un vrai réseau – ce que l'un sait, ils le savent tous. Des informations sont échangées en permanence par UWB, ce qui signifie que tous les six disposent rapidement pour travailler d'une base de données tridimensionnelle très pointue. Chaque unité York est équipée aussi d'un radar UWB, qui lui permet de voir à travers les murs et les objets solides. À très courte portée, bien sûr. Ces radars sont des appareils standard, des trucs qui, au départ, servent à repérer d'éventuelles fissures dans les butées de pont et à retrouver des enfants perdus dans des égouts pluviaux.

— Et cette drôle de tige au sommet de leur crâne ?

— C'est un objectif souple. Avec ça, ils voient derrière les coins des

murs. Le capteur côté droit de la tête fonctionne avec la lumière visible, le gauche avec l'infrarouge. La nuit, la sensibilité du capteur droit augmente automatiquement pour utiliser la seule lumière des étoiles.

Le quatrième York descendit du camion et prit position près des autres, mais il leur tourna le dos à un angle de quatre-vingt-dix degrés.

— Ces unités sont des prototypes, expliqua Cole, pas les modèles améliorés, produits en série, que recevra l'armée US. Comme il leur manque des capteurs dans le quadrant arrière, ils préfèrent généralement se placer dans des directions différentes de manière à bénéficier d'un panorama de trois cent soixante degrés.

— Ils « préfèrent » ?

— Les Yorks sont dotés d'une intelligence artificielle. L'opérateur peut mettre les unités en position, contrôler l'exécution d'une tâche, modifier en commande manuelle des éléments automatisés, approuver une sélection de cible, etc., mais les Yorks peuvent aussi être lâchés en mode tout automatique – ils se battent alors exactement comme une armée. Ils *sont* une armée. Nous les avons développés pour lutter et l'emporter sur des champs de bataille conventionnel, nucléaire et urbain – comme Mogadiscio. C'est d'ailleurs notre malheureuse expérience somalienne qui a convaincu le gouvernement de lancer leur fabrication.

Jake siffla et deux Yorks tournèrent immédiatement la tête pour l'observer.

— Ah, j'avais oublié de te parler de l'audio, dit Cole. Ils ont une ouïe excellente dans un spectre de fréquences bien plus large que ce que reçoit l'oreille humaine.

— Quels dommages peuvent-ils supporter ?

— Ils sont très résistants. Ils sont construits en titane. Tous leurs systèmes internes sont protégés par du kevlar ainsi que leur enveloppe extérieure. Mais leur principale défense, c'est leur mobilité.

— Deux jambes, une queue... justement, quelle mobilité ont-ils ? demanda l'amiral.

Cole indiqua du doigt la jambe du York le plus proche, dont les formes étaient tout juste visibles sous l'enveloppe de kevlar.

— Les muscles principaux sont des pistons hydrauliques et les autres des servomoteurs électromécaniques – des engrenages, des moteurs et des aimants. Deux gyrolasers annulaires fournissent les informations d'équilibre à un ordinateur indépendant, qui connaît la position de la machine par rapport au sol et à l'endroit où sont posées ses extrémités ; il joue sur les pistons et les servos pour garder le York en équilibre. Celui-ci est extrêmement agile – d'une agilité étonnante si on considère son poids de deux cents kilos, munitions non

comprises.

— L'énergie ?

— Hélas, elle est fournie par des batteries. Mais il s'agit d'accus très performants qui peuvent être rechargés rapidement ou simplement remplacés sur le champ de bataille – en gros, comme on change le tiroir d'une photocopieuse... De plus, comme la peau en kevlar de chaque unité est photoélectrique, par un jour de soleil en extérieur les batteries restent à peu près en pleine charge tant qu'on ne demande pas au York un effort excessif.

Jake Grafton secoua la tête, impressionné malgré lui.

— Et combien coûte un de ces foutus machins ?

— Deux fois le prix d'un char, mais il en vaut le moindre cent. Les Yorks sont capables d'utiliser toutes les armes portatives de l'inventaire de l'OTAN. Bon sang, ils peuvent même conduire un hummer[12] ou un tank si on enlève le siège et qu'on fait de la place pour leur queue !

— Ah-ah.

À présent, les six Yorks étaient sortis du semi-remorque. Ils se placèrent en cercle, chacun tourné vers l'extérieur. Quand ils bougeaient, ils émettaient un petit bruit qui ressemblait à un gémissement mais serait probablement inaudible dans le niveau sonore typique d'une zone urbaine.

— Ce sont des prototypes, répéta Cole quand Jake le lui fit remarquer. Les modèles de série seront parfaitement silencieux.

Kerry Kent s'approcha, son ordinateur sans fil à la main.

— Permettez-moi de vous présenter Alvin, Bob, Charlie, Dog, Easy et Fred.

Elle faisait référence à la petite lettre que chaque unité arborait derrière la tête et sur les épaules. Leurs noms étaient un léger détournement du système phonétique militaire, *alpha*, *bravo*, *charlie*, etc.

— Le New York Net..., murmura Jake Grafton.

Il n'avait pas essayé d'être drôle, car il n'était pas d'humeur. L'idée lui avait simplement traversé l'esprit et avait franchi ses lèvres presque malgré lui. Kerry et Cole le regardèrent bizarrement, sans sourire.

Kerry montra à Jake la présentation informatique.

— Chaque unité peut être contrôlée séparément, mais, si on veut, un seul ordinateur commande jusqu'à dix unités. En mode réseau, il m'est possible de voir ce que voit l'un ou l'autre des Yorks ou de consulter une image composite de l'ensemble.

Elle déplaça une icône avec le doigt et cliqua dessus. Jake se pencha pour regarder. Pour un écran plat, l'image avait une remarquable profondeur de champ. Elle cliqua de nouveau sur l'écran.

— Comme vous le constatez, je peux désigner des cibles, demander à une unité spécifique de les attaquer, mais je peux aussi laisser l'ordinateur choisir celle qui s'en chargera. J'ai le moyen d'assigner une tâche à chaque York, de lui dire de rejoindre une certaine position, de lui indiquer des cibles – en fait, de diriger le combat. Mais si je préfère, je passe en mode automatique et je permets au système d'identifier des cibles dans un ordre de priorités présélectionnées et puis de les attaquer.

— Et si votre ordi tombe en panne ou que quelqu'un vous dégomme ?

— Le système se met en mode automatique par défaut – ce qui est de toute façon la meilleure méthode opérationnelle des Yorks.

Jake secoua la tête.

— Vos adversaires vont se rendre compte assez vite de ce qu'ils doivent affronter. Peut-être que les balles rebondiront sur ces trucs, mais des grenades, des roquettes, des obus de mortier, de l'artillerie ?

— La mobilité est la clé de la survie du York, répliqua Kerry.

Elle cliqua sur son écran.

Charlie York bascula la tête en arrière pour mieux voir le toit au-dessus de lui, à environ quatre mètres de hauteur. Il s'accroupit, balança les bras et bondit.

Là-haut, il attrapa sans le moindre problème le bord d'une poutrelle métallique et y resta suspendu, sa queue contrebalançant les oscillations de son corps. Hormis Kerry et Cole, tout le monde, dans l'entrepôt, laissa échapper un murmure de stupeur.

Jake contempla la scène pendant quelques secondes, bouche bée. Les Chinois présents, une douzaine, semblaient hypnotisés. Au bout d'un moment, ils poussèrent des acclamations.

— L'unité peut sauter à environ deux mètres de hauteur depuis la position debout, expliqua Kerry Kent. En courant, elle est capable de franchir une clôture de trois mètres. Elle mesure exactement un mètre quatre-vingt-quinze ; mais, les jambes en pleine extension, elle atteint les deux mètres quarante.

— Très athlétique, hein ? dit Cole en hochant la tête.

Il observa Jake, l'air satisfait.

— Combien de temps allez-vous laisser Charlie suspendu là-haut ? demanda l'amiral à Kent.

Le doigt de la jeune femme se déplaça sur l'ordinateur et Charlie se laissa retomber sur le sol. Il se reçut parfaitement, s'équilibrant avec les mains, les bras et la queue. Puis il regarda Jake et inclina la tête de quelques centimètres.

Malgré lui, Jake Grafton sourit.

— Chapeau ! dit-il.

Une demi-douzaine d'hommes commencèrent à vérifier les Yorks

sous toutes les coutures. Ils avaient été formés au siège de la société de Cole, en Californie, dans le cadre d'un programme hautement confidentiel. L'un d'eux brancha des rallonges dans le dos de chaque unité pour recharger leurs batteries. Pendant ce temps, d'autres Chinois se mirent à décharger des caisses de munitions de l'arrière du semi-remorque et à les empiler contre un mur.

— C'est donc demain le jour J, murmura Jake à son ancien bombardier-navigateur.

— Oui, dit Tiger Cole.

— Une autre grande manifestation au Central District ?

— Oui. L'armée sera là. Les Yorks leur foutront une raclée.

— Seigneur Dieu ! Beaucoup de civils vont se retrouver pris entre deux feux.

Cole hocha la tête, rapidement.

— Fais plutôt ça de nuit, Tiger. Utilise à fond l'avantage que t'offre cette haute technologie. Tu me l'as dit, les Yorks y voient presque aussi bien dans l'obscurité qu'à la lumière du jour.

— Ce n'est pas moi le patron, répondit Tiger d'une voix amère. J'ai défendu cette idée, en effet, et j'ai perdu. On m'a expliqué que la révolution était un acte politique dont le premier objectif était de radicaliser la population et de la retourner contre le gouvernement. Ils ont donc décidé d'intervenir pendant la journée.

— Dans ce cas, explique-moi-la différence entre tes nobles massacreurs et ceux que vous essayez de renverser.

— Tu es injuste, là, et tu le sais. Tu sais ce que représentent les communistes.

Grafton laissa tomber le sujet. Ce n'était ni le moment ni l'endroit de discuter politique, décida-t-il. Au bout d'un petit moment, il demanda :

— Pourquoi n'avez-vous que six de ces robots ? Pourquoi pas une douzaine ?

— Les premiers modèles de série ne sortiront de la chaîne d'assemblage que dans un an ou deux, répondit Cole. Il n'y en a pas d'autres pour l'instant.

— J'espère que ce sera suffisant.

— Bon Dieu, moi aussi ! s'exclama Tiger Cole avec ferveur.

— Tiens, voilà un sandwich et de l'eau, don Quichotte ! dit Babs Steinbaugh.

Elle étudia l'écran de l'ordinateur. Le programme d'e-mail était toujours là, en attente.

Eaton but un peu d'eau et considéra le sandwich. Du thon. Babs sembla lire dans son esprit :

— Tu as besoin de manger.

Il prit une bouchée, par politesse, puis reposa son pain. Oui, du thon !

— La Chine est si loin, murmura-t-elle, songeuse. Que peux-tu faire d'ici ?

Ici – elle parlait de leur maison douillette de Sunnyvale [13].

— Tout ce que je veux. Le Net est partout.

Cette réponse simplifiait le problème à l'extrême, bien sûr. Si Steinbaugh ne parlait pas un mot de chinois, il connaissait pourtant assez de symboles pour travailler sur leurs ordinateurs. Mais bon, il ne se sentait pas de discuter de tout ça avec Babs maintenant, pas s'il pouvait l'éviter.

— Ce Cole... Il te paie pour ce boulot ?

— Non.

— Tu lui as demandé de l'argent ?

— Nous n'avons jamais évoqué cette question, d'accord ? Il n'en a pas parlé et moi non plus.

— Il me semble que si tu commets un tel crime, tu devrais en tirer assez pour payer les avocats. Pour l'amour du Ciel, ce type est riche à en crever !

— La prochaine fois.

Elle grogna et s'éloigna avec raideur.

Elle ne comprenait pas ses motivations. *La prochaine fois, vraiment !*

Tout en attendant le feu vert, Eaton repensa à ses passages secrets qui menaient à des sanctuaires où il n'était pas censé entrer. Pendant son séjour à Pékin, il avait travaillé sur les principaux réseaux informatiques gouvernementaux de la Cité interdite. Le pouvoir en place n'avait eu aucune envie de le laisser toucher à ses ordinateurs, mais la société de Cole avait le contrat et les Chinois ne savaient pas comment résoudre leurs problèmes de passage à l'an 2000 ; ils se retrouvaient donc coincés entre le marteau et l'enclume. Et après bien des résistances bureaucratiques, ils furent finalement obligés d'accepter son intervention.

Leurs réseaux ne possédaient pratiquement aucun système de sécurité. C'était déplorable, aucun doute, mais compréhensible dans un pays où très peu de gens avaient accès aux ordinateurs. Ouvrir une porte secrète fut un jeu d'enfant lorsqu'il trouva le sens des symboles chinois et des commandes en pinyin, avec un dictionnaire approprié.

Ensuite, installer des *back doors* dans les autres principaux systèmes informatiques du gouvernement fut encore plus simple, car ils étaient tous reliés aux serveurs de la Cité interdite.

Comme tous les régimes politiques très hiérarchisés, la bureaucratie communiste, avec ses procédures et ses consignes de sécurité uniformisées, était extrêmement vulnérable au cybersabotage. Les meilleurs moyens de trafiquer un réseau informatique ne

changeaient guère, même si ce qui était le plus efficace pour des horaires de train ne marchait pas pour des systèmes financiers. La mise au point de tout cela fut un défi sublime, le couronnement de sa longue carrière consacrée aux problèmes logiques. Eaton Steinbaugh y prit un plaisir immense... Hélas, à la même époque, il lui fut impossible d'ignorer davantage les symptômes de son cancer.

Sa maladie lui posa un nouveau défi – qu'il releva avec le même enthousiasme. Pour éviter de compromettre Third Planet Communications, il ne fallait pas déclencher ses vers informatiques depuis Hong Kong. Mais la personne qui s'en chargerait depuis un autre endroit du monde laisserait forcément des traces sur l'Internet, une piste que, plus tard, les enquêteurs du gouvernement risquaient de remonter.

Sauf si elle camouflait son passage et rendait sa piste impossible à suivre. Pour cela, il fallait se brancher sur un ordinateur du service public – ainsi, l'identité du coupable ne pourrait jamais être établie au-delà d'un doute raisonnable. Mais, en raison de sa maladie, Steinbaugh estimait qu'il serait incapable de quitter sa maison. Après une semaine délicieuse à concevoir un moyen de se fondre dans le cyberspace, il pensait avoir résolu la question. Il écrivit un programme qui modifiait de manière aléatoire les codes d'identification de son ordinateur – les *cookies* – chaque fois qu'une autre machine les demandait. Il aimait tellement ce programme que lorsque l'aventure chinoise serait terminée, il avait l'intention de le diffuser gratuitement sur le Net à tous les internautes désireux de baiser les sites Web commerciaux qui établissaient les profils de leurs visiteurs pour les revendre à des publicitaires ou à d'autres sociétés commerciales, une pratique dégueulasse à la base du e-commerce. Bien entendu, s'il n'avait pas été aussi malin qu'il le croyait, le FBI ne tarderait pas à venir frapper à sa porte.

Ce qui n'avait d'ailleurs aucune importance. En prison ou en liberté, Eaton Steinbaugh n'avait tout au plus que quelques mois à vivre.

Quand son ordinateur lui signala qu'il recevait un e-mail, il commença à pianoter sur son clavier avec un fiévreux plaisir anticipé.

Oui, il était là. De Virgil Cole. Une nouvelle série de chiffres. Il les compta.

Onze.

C'était bien ça. Onze chiffres choisis au hasard. Les types de la NSA allaient certainement se torturer les méninges pendant des jours pour essayer de briser un code qui n'existait pas.

Maintenant.

C'était le message.

Aussitôt que possible.

Au comble de l'excitation, Steinbaugh se leva, s'étira, regarda l'écran. Il décida de commencer en fanfare.

Il se mit au travail.

En moins d'une minute, il était devant sa *back door*, sur le principal ordinateur gouvernemental de Pékin.

Il pianota sur son clavier, puis appuya sur la touche entrée.

Rien.

Ne me dis pas que ces salopards ont modifié les codes d'accès !

Pas grave. Il avait prévu cette éventualité.

Là ! Il l'avait trouvé.

Il tapa encore, entra un code que personne d'autre sur terre ne connaissait.

Et voilà[14] !

Dedans, dedans, dedans !

Ah ah ah ah ah !

Eaton Steinbaugh consulta son carnet où il avait minutieusement tout noté, juste au cas où. Une copie de celui-ci se trouvait entre les mains de son avocat, qui avait pour instruction de le faire parvenir à Cole à sa mort.

Il trouva le menu qu'il voulait, tapa de nouveau sur son clavier.

En trois minutes, il fut devant un menu opérationnel décisif qui lui donna un choix d'options. Il étudia le pinyin, jeta un œil à son bloc-notes, fit soigneusement défiler la page... Oui. C'était bien ça.

Il déplaça la souris. Positionna le pointeur sur l'icône qu'il cherchait. Cliqua une fois.

Il eut alors accès à un autre système, avec un autre menu.

Celui-ci offrait cinq choix : neutraliser, armer, tirer, autodétruire, quitter.

Un clic sur celui qui l'intéressait.

Tout simplement. Rien d'autre à faire.

Rip rentra chez lui. Sue Lin attendait son retour. Il avait rédigé un nouvel article pour les journaux Buckingham prédisant une révolution imminente à Hong Kong, puis il l'avait transmis à Sydney par e-mail. Il serait publié sous la signature de son père, bien sûr, comme le précédent.

— Richard a passé un e-mail, dit Sue Lin. Il virera l'argent en Suisse demain.

Rip hocha simplement la tête. Tous les membres de l'Équipe écarlate s'étaient retrouvés dans le bureau de Third Planet – à l'exception de Wou et de Sonny Wong. Ils avaient décidé de poursuivre leur plan en dépit du fait qu'un des leurs avait kidnappé leur chef.

Wou avait tout organisé, c'étaient la puissance de sa personnalité

et ses capacités de leader qui avaient conduit la population de Hong Kong – et celle de la Chine, car leur mouvement touchait l'ensemble du pays – jusqu'à ce jour J. Et maintenant, il était prisonnier, détenu à des fins de rançon pour enrichir Sonny Wong, et on était incapable de le secourir !

Rip Buckingham nota que sa femme avait les traits tirés.

— Je ne sais quoi te dire. J'ai vu Wong dans la soirée à son restaurant. Il détient Wou, aucun doute là-dessus. Peut-être qu'il libérera ton frère, peut-être qu'il le tuera. Quoi qu'il en soit, nous avons choisi de continuer...

— Les responsables de votre mouvement ne peuvent-ils pas obliger Wong à le relâcher ?

— Ils prétendent qu'ils n'ont pas de temps à perdre avec ça, dit Rip avec une mimique de mépris. Certains semblent même penser que Sonny partagera cet argent avec eux.

— Tu crois ?

— Je ne sais que croire. (Il se laissa tomber dans un fauteuil.) Un jour, j'ai assisté à une avalanche dans les Andes, murmura-t-il d'un ton songeur. Elle a commencé lentement, mais très vite aucun pouvoir sur terre n'aurait plus pu l'arrêter. La neige en mouvement emportait tout sur son passage – les arbres, les rochers, la terre, et davantage de neige. Elle enflait, enflait, elle prenait de la vitesse... (Il considéra sa femme.) Ils ont peut-être raison. Peut-être que nous n'avons pas d'autre choix que d'aller de l'avant.

Elle lui servit un verre de vin.

— Tu en as parlé à ta mère ? demanda-t-il.

— Pas encore.

La base militaire, plantée au milieu des terres arides de la Chine occidentale, n'avait rien d'un jardin d'Eden. Elle était trop éloignée de l'océan pour bénéficier de beaucoup d'humidité, et son climat était dominé par la zone de hautes pressions de l'Asie continentale. En été, la région était trop chaude, en hiver bien trop froide, et trop sèche toute l'année. Au nord et au sud-ouest, on apercevait des sommets couronnés de neiges éternelles. Et il y avait toujours ce vent – ce vent qui soufflait en permanence dans un vaste ciel clair, dégagé et vide.

D'un point de vue physique, ce plateau désertique était aussi différent que possible des côtes humides de la Chine. Et cependant, la perception que les soldats stationnés ici avaient de cet endroit dépendait d'un facteur qui n'avait rien à voir avec le terrain ou le climat : le pire, pour eux, c'était la solitude des lieux.

Pour des jeunes gens qui avaient toujours vécu dans un environnement urbain ou rural, au milieu de parents, de cousins et d'amis d'enfance, cette existence dans une zone quasi vide était un

choc culturel affreux. Tous souffraient de l'isolement. Ce sentiment en brisait certains, en rendait d'autres plus forts – mais tous étaient transformés.

Et les conditions de vie primitives de la base n'arrangeaient rien. Bien sûr, grâce à ses industries de haute technologie, la Chine avait pu développer des armes nucléaires et des missiles balistiques intercontinentaux – qui étaient la raison d'être de cette base –, mais ici leurs baraquements n'étaient pas isolés et ils devaient encore utiliser des latrines. L'eau n'était pas purifiée et les sels minéraux tachaient leurs dents.

Le lieutenant Chen Fah Kwei haïssait cet endroit. Cette nuit, il était de garde dans le bunker souterrain qui abritait les commandes de lancement des missiles. Ce complexe en comptait six, des modèles récents équipés des derniers gyrolasers annulaires à fibre optique et des systèmes de guidage à grande vitesse. C'était un honneur que d'être responsable de ce puissant arsenal national – et pourtant le lieutenant Chen espérait être bientôt muté à Shanghai. Il avait eu assez d'honneur pour une vie entière, et maintenant il avait envie de vivre dans une ville avec des femmes, des rires, de la musique, des livres et des films...

Ce soir, il réfléchissait à tout cela avec nostalgie tandis qu'il inspectait sa dentition avec son couteau en guise de miroir. En étudiant le reflet de sa bouche sur la lame parfaitement polie, il constata que les sels minéraux étaient en train de lui jaunir les dents, en effet. Il essayait pourtant de boire le moins d'eau possible, il l'avalait aussi vite qu'il pouvait – et malgré tout ces foutus sels minéraux lui bouffaient l'émail.

Morose, il vérifia par pur automatisme les écrans de l'ordinateur principal qui donnaient l'état des six missiles dans leurs silos. Il s'ennuyait, il somnolait et souffrait du mal du pays lorsqu'une secousse ébranla sa chaise.

Il pensa d'abord à un tremblement de terre, mais rien d'autre ne se produisit.

Nouveau coup d'œil à ses écrans.

Missile un. Situation en rouge. La température du silo était beaucoup trop élevée. Le voyant d'incendie se mit à clignoter.

Stupéfait, il considéra un moment l'écran un, tandis qu'il essayait d'assimiler les informations qui s'y affichaient.

Un incendie ! Il y avait un incendie dans le silo un !

Il bascula un interrupteur sur le panneau devant lui, et une image vidéo en noir et blanc de l'intérieur du silo apparut immédiatement sur un moniteur fixé en hauteur dans l'angle de la salle de contrôle.

Il étudia l'image. Il ne voyait rien. Le missile n'était pas là. Tout ce qu'il devinait, c'étaient... c'étaient...

Des flammes.

Des flammes !

Il enfonça le bouton d'alerte rouge sur sa console. Il entendit aussitôt la sirène lointaine qui retentissait dans les baraquements et chez les pompiers. Il lui fallait des hommes pour combattre le feu, oui.

Nouveau coup d'œil à la télévision de contrôle... l'écran était noir. L'incendie avait brûlé la caméra ou les fils.

L'écran de son ordinateur... Il recevait toujours des données, mais elles se répétaient. On atteignait les sept cents degrés. Le carburant et l'oxygène liquide du missile devaient entretenir le feu. À de telles températures, le béton du silo allait se consumer, puis sa porte basculante se romprait et le matériau nucléaire de l'ogive risquait d'être éjecté dans l'atmosphère et d'être disséminé par le vent sur un large territoire.

Le lieutenant appuya sur un autre bouton d'alerte de son panneau de contrôle. Le hurlement de la sirène avertissant d'un possible accident nucléaire se joignit au beuglement de celle de l'incendie.

Que s'était-il passé ?

Le missile avait dû se briser et répandre dans le silo son carburant qui s'était enflammé pour une raison ou une autre.

Ce devait être...

Tandis que ces pensées lui traversaient l'esprit, Chen sentit un autre coup sourd sous ses fesses.

Silo deux !

Ses doigts dansèrent sur ses commandes et allumèrent la caméra correspondante.

Une mer de feu.

Sabotage ?

Le téléphone sonna. Chen se précipita sur le combiné.

Le colonel.

— Au rapport, exigea-t-il.

— Deux missiles ont explosé dans leurs silos !

Et pendant qu'il parlait, ce fut le tour du troisième.

— Impossible ! dit le colonel.

— Les silos brûlent ! hurla Chen. Je vois les incendies sur les moniteurs vidéo. Les températures sont incroyables. Le béton va fondre.

— Activez le système d'extinction automatique.

— Quels silos ?

— Tous, rugit le colonel.

Chen obéit et les pompes projetèrent leurs tonnes d'eau.

Au même moment, les missiles quatre, cinq et six explosèrent l'un après l'autre.

Alors que la salle de contrôle était maintenant envahie de gens qui

se parlaient en hurlant et s'égosillaient au téléphone, Chen pensa à une explication possible de cette catastrophe : quelqu'un avait-il déclenché les circuits d'autodestruction des missiles ?

Bien entendu, ce n'était pas lui. Les plombs des capuchons de sécurité des interrupteurs d'autodestruction étaient intacts. Pour éliminer un missile en vol, il fallait forcer le capuchon approprié et basculer l'interrupteur – ce n'était qu'à ce moment-là que l'ordre d'autodestruction parvenait à l'ordinateur.

Mais que se passait-il si l'ordinateur recevait un tel ordre ou le créait lui-même sans qu'on touche à cet interrupteur ? Était-ce possible ? Ça semblait s'être produit six fois !

Peut-être qu'après la première explosion j'aurais dû couper l'ordinateur principal, pensa le lieutenant Chen.

Ma Chao était pilote de chasse dans les forces aériennes de l'Armée de libération du peuple. Basée de l'autre côté de la piste du principal terminal des passagers à Chek Lap Kok, le nouvel aéroport international sur l'île de Lantau, son escadrille était équipée de chasseurs Shengyang J-II, la version chinoise du Sukhoï Su-27 Flanker de conception russe, l'un des meilleurs chasseurs du monde.

L'escadrille du commandant Ma Chao était arrivée à Hong Kong en 1997, dès le départ des Britanniques. Pour Ma Chao et les autres pilotes, le déménagement à Hong Kong avait été un terrible choc culturel. Auparavant, ils étaient stationnés à plusieurs centaines de kilomètres de là, sur la côte du détroit de Taïwan. Ma Chao avait grandi à Pékin, puis il était entré à l'Académie militaire, où il avait été sélectionné pour la formation de pilote.

Sa première affectation opérationnelle avait été dans l'escadrille où il servait toujours, près de vingt ans plus tard. À l'époque, elle était équipée de la version chinoise du MiG-19 russe, le F-6.

Le F-6 était l'avion idéal pour leurs forces aériennes. C'était un chasseur de jour simple, robuste, aux ailes en flèche, facile d'entretien et d'utilisation, et son armement était correct – trois canons de 30 millimètres et deux missiles air-air à autoguidage infrarouge. Bien que sa capacité en carburant fût relativement limitée, comme dans tous les modèles soviétiques des années 50, son réacteur lui permettait d'atteindre une vitesse supersonique.

Ma Chao avait adoré cet avion, car c'était un régal à piloter. Hélas, il n'avait pas souvent eu l'occasion de s'en servir : le budget en carburant et en entretien ne permettait aux pilotes de prendre l'air que deux ou trois fois par mois, et seulement lorsque les conditions climatiques étaient excellentes. Craignant de voir leurs hommes sous-entraînés s'écraser en essayant de voler d'une façon « agressive », les généraux leur avaient ordonné de ne jamais dépasser la moitié de leur enveloppe de performances. Toutes les forces aériennes de la planète recevaient d'ailleurs des consignes de ce genre.

Lorsque les Chinois acquirent auprès des Russes la licence de fabriquer le modèle Su-27 pour moderniser les capacités de leurs forces aériennes, ces limitations d'entraînement gravées dans les tables de la loi ne changèrent pas. Il était toujours strictement interdit à Ma

Chao et à ses collègues d'effectuer des acrobaties aériennes ou de pousser leur avion, ce qui augmentait d'autant le risque de le perdre. Si bien que leurs deux sorties d'entraînement par mois consistaient en une montée directe en altitude, suivie d'une interception en vol rectiligne sous la direction d'un opérateur radar au sol – le contrôle d'interception au sol – puis du retour à la base.

Ma Chao avait passé sa vie d'adulte dans ce système et ne l'avait jamais remis en question. Ce fut à Hong Kong, un mois après son arrivée, qu'il eut une révélation : un soir, une femme qu'il fréquentait lui fit visionner une vidéo sur les acrobaties aériennes d'un SU-27 lors du Salon de l'aéronautique en France, des années auparavant. Ma Chao fut stupéfait des possibilités de cet avion qui n'attendait qu'un pilote assez courageux pour les tester.

À cette époque, il lui sembla aussi que toutes les idées sur lesquelles sa vie était bâtie étaient également suspectes. Hong Kong, avec son tourbillon d'activités, ses hautes technologies, ses gratte-ciel et ses loyers inabordables, ressemblait à l'idée que Ma Chao se faisait du paradis. Chaque fois qu'il sortait des quartiers de l'escadrille, il vivait une expérience sensorielle extraordinaire et une aventure culturelle qui les fascinait, lui et ses amis.

Quand des membres de l'Équipe écarlate de Wou Tai Kwong l'approchèrent, il fut facile à recruter. Du cockpit d'un Su-27, il voyait le futur. Wou Tai Kwong avait absolument raison : la grande cité de Hong Kong que Ma Chao survolait toutes les deux semaines était l'avenir du peuple chinois ; les rizières et la pauvreté du continent appartenaient au passé.

En ce soir de juin, Ma Chao se trouvait à la caserne, et se préparait à aller se coucher, quand son téléphone portable sonna. Ce minuscule appareil était une des merveilles de l'ère nouvelle – avant de venir à Hong Kong, Ma Chao n'imaginait même pas que de telles choses existaient. D'autant que celui-ci était très spécial et n'était pas disponible dans le commerce. Il recevait parfaitement les communications normales – mais surtout des messages secrets en large bande transmis par-dessus les signaux de la télévision commerciale. Dans la mesure où cette technique dégradait légèrement la réception de la télévision, elle ne risquait pas d'être autorisée pour un usage commercial.

Le message de ce soir consistait en un vers d'une poésie traditionnelle chinoise. Ma Chao savait très précisément ce que cela signifiait : *Demain !*

Sonny Wong le sut aussi quand il l'entendit. Ainsi les responsables de l'Équipe écarlate avaient décidé que la révolution passait avant la vie de Wou Tai Kwong.

Il n'en avait jamais douté et il constatait avec plaisir que les événements se déroulaient comme il l'avait prévu.

Le gouvernement avait lancé la partie et l'Équipe écarlate conduirait la révolution du peuple chinois. Sonny Wong toucherait cinquante millions de dollars de Virgil Cole plus dix millions de Rip Buckingham, une jolie somme qu'il placerait en Suisse. Ce butin serait son filet de sécurité, son bas de laine, dont il se servirait si les communistes se révélaient trop coriaces.

Une fois cet argent viré sur son compte, il se débarrasserait de Wou, de Virgil Cole et de Hou Chiang. Ces trois-là éliminés, il pourrait prendre la tête du mouvement.

Oui, s'il jouait correctement ses cartes, il avait des chances d'être le prochain président chinois. Empereur Wong, président Wong, Premier ministre Wong. Qu'importe.

Il pouvait aussi vendre les chefs révolutionnaires aux communistes et prendre une retraite luxueuse... vivre sur la Côte d'Azur, jouer au baccara à Monte-Carlo...

La destruction de son restaurant, ce soir, était irritante, mais sans plus.

Il avait déjà rencontré des adversaires agressifs et irrespectueux – et tous ces idiots étaient à six pieds sous terre depuis longtemps. Jake Grafton n'était qu'un mort en sursis : Wong en avait déjà donné l'ordre.

Bon nombre d'étudiants de l'université de Hong Kong ne dormaient pas cette nuit-là. Ils s'étaient réunis dans des appartements et des bars un peu partout dans la ville. Quand leurs téléphones à large bande sonnèrent et qu'ils entendirent le message codé, ils poussèrent une acclamation.

Puis ils se dispersèrent, rentrèrent chez eux pour essayer de prendre quelques heures de sommeil et se préparer au jour à venir.

L'un des possesseurs de ces téléphones à large bande – des appareils fabriqués en Californie et introduits en fraude en Chine par Bob Chan pour le compte de Third Planet Communications – se nommait Hubert Hawksley. Il était inspecteur dans la police de Hong Kong. Arrivé dans cette ville longtemps auparavant sous l'uniforme de l'armée de Grande-Bretagne, il l'avait adorée au point de se débrouiller pour obtenir un emploi dans la police à la fin de son engagement.

La plupart des policiers anglais déménagèrent à la rétrocession, mais pas Hawksley. Pendant toutes ces années, il avait joui d'un confortable revenu qui n'avait rien à voir avec sa paie de fonctionnaire. Il appréciait le mode de vie asiatique et croyait

comprendre les Chinois. Il avait toujours pensé que les communistes étaient aussi corrompus que les colons britanniques. Et il avait raison.

Sonny Wong comptait parmi les nombreuses relations professionnelles d'Hubert Hawksley. Il lui avait versé beaucoup d'argent au cours de toutes ces années. L'avantage, avec Sonny, c'était qu'il était aussi régulier que la distribution du courrier. Chaque mois, les dollars arrivaient. En liquide.

Un an plus tôt, dans son restaurant flottant, un des lieux où l'Anglais avait ses habitudes, Sonny était descendu voir Hawksley. Il l'avait rejoint au bar, il avait déchiré sa note et s'était commandé une bière.

— Est-ce que tu entends des rumeurs ces temps-ci ? lui demanda Sonny quand il se décida enfin à parler affaires.

— Sur quoi ?

— Séditions. Trahisons. Activités contre-révolutionnaires...

— Ouais. Tout le temps, dit le policier avec cordialité. Le régime veille. La police secrète est sur les dents.

— Ils vous transmettent des informations ?

— Bien sûr. On l'informe, elle nous informe.

— Je me demandais si tu ne pourrais pas me fournir les dernières nouvelles à ce sujet. Mes amis et moi serions prêts à payer.

— Combien ? s'enquit vivement Hawksley.

— Cinq mille dollars de Hong Kong par mois.

— Je prends un grand risque, répliqua Hawksley.

— Six mille, alors.

— Sept mille.

Sonny y réfléchit un instant et accepta.

— Bien entendu, dit-il enfin, ça ne change rien à nos accords précédents.

— Bien entendu.

— En plus de savoir ce que raconte la Sûreté nationale, on aimerait... comment dirais-je... *corriger*... les rapports que tes services lui font passer.

— Ahhh...

Hawksley commanda un autre verre de stout, tout en réfléchissant. Qui lui faudrait-il soudoyer pour cela ? Il expliqua les contraintes d'organisation à Wong, puis il essaya d'estimer ce qu'il faudrait payer aux responsables de la police pour aider Wong.

— Ils ne doivent pas savoir que ça vient de moi, bien sûr, marmonna Wong. Certains d'entre eux pourraient accepter mon argent et... chuchoter mon nom. Ce ne serait pas bien.

— Pas franc jeu, approuva Hawksley.

Ils s'entendirent sur la somme de vingt mille dollars de Hong Kong, à laquelle, un peu plus tard, ils ajoutèrent deux mille dollars

supplémentaires lorsque l'un des commissaires se révéla plus gourmand que ne l'avait estimé Hawksley.

Depuis lors, Hawksley en avait appris beaucoup sur l'Équipe écarlate, et il avait presque tout dit à Sonny. Tous ceux qui avaient tenté de trahir Wou Tai Kwong n'avaient jamais été revus vivants à Hong Kong. Certains avaient désiré devenir des informateurs de la police et quelques-uns dénoncer des projets de sabotage.

Finalement, Hawksley estima en savoir trop et il commença à craindre pour sa propre vie. Il nota alors toutes les informations en sa possession et donna à Sonny Wong une copie de son texte, en précisant que l'original se trouvait en lieu sûr.

Sonny se contenta de sourire et il augmenta de cinq mille dollars ses règlements mensuels.

Néanmoins, Hubert Hawksley songeait sérieusement à prendre une retraite anticipée et à rentrer en Angleterre. Quand il fit part de ses projets à Sonny, celui-ci tenta de l'en dissuader.

— Je connais trop de choses, assura Hawksley au gangster.

— Mais pas du tout. Toute personne à ton poste en apprendra encore davantage, et toi, tu es quelqu'un de fiable, alors que ton remplaçant risque de ne pas l'être. Reste encore un moment, mène cette affaire à bien. Gagne autant d'argent que tu peux. Ensuite, tu seras riche quand tu quitteras Hong Kong.

Il resta, bien sûr.

Et voilà qu'aux petites heures du matin le téléphone portable à large bande que lui avait donné une femme pour tenter d'échapper à des poursuites pour vol se mit à brailler, le tirant d'un sommeil profond. Il connaissait la signification de ce message.

Allongé dans l'obscurité, il réfléchit à ce qui se préparait.

Et décida qu'aujourd'hui il valait mieux se faire porter pâle.

Partout en Chine, les téléphones portables spéciaux sonnèrent, par l'intermédiaire des signaux de chaque station de télévision du pays, et partout en Chine leurs propriétaires écoutèrent leur message avec des émotions mêlées.

Pour certains, c'était le lancement d'une mission qui devait être accomplie selon le plan prévu. Pour d'autres, il s'agissait d'attendre encore un peu. Pour tous, c'était l'aube d'une ère nouvelle.

Les tracts étaient empilés au petit bonheur aux coins des rues, dans le métro, devant les magasins, aux entrées des immeubles de bureaux et des innombrables tours d'appartements qui étaient la propriété de l'État. Sous le gros titre qui annonçait : UNE PANNE D'ORDINATEUR MAJEURE EFFACE LES DOSSIERS BANCAIRES, on lisait :

Hier soir, une grave panne informatique à la chambre de compensation de Hong Kong a détruit les archives de certaines banques de la ville qui y sont

affiliées. Selon des sources bien informées, les dossiers des comptes clients des établissements en question ont été effacés. Ils devront être reconstitués à partir des disques de sauvegarde existants et, pour le reste, ce travail devra être fait manuellement à partir de documents écrits. Jusque-là, toutes les agences seront fermées. Cette tâche prendra des semaines.

Il est de notoriété publique que des hauts responsables gouvernementaux avaient exigé de la part de certaines banques de Hong Kong des prêts personnels à des taux d'intérêt ridiculement bas et que celles-ci avaient été obligées de les leur accorder. Curieusement, ce sont les seules à avoir été affectées par la panne de la chambre de compensation.

Et le tract continuait sur ce ton. On ne citait aucune source, mais on sous-entendait que le gouvernement avait volontairement détruit les archives bancaires pour dissimuler la corruption.

Cette histoire était presque entièrement bidonnée, et Rip Buckingham l'avait fait remarquer à Wou, des semaines plus tôt, quand celui-ci lui avait demandé de l'écrire.

— Le gouvernement, lui avait répondu Wou, a raconté tant de mensonges que les gens sont prêts à croire le pire. Il s'agit de mettre les responsables sur la défensive et de faire naître le doute chez le peuple.

Le tract allait plus loin, cependant. Il appelait à la grève générale et à une manifestation de masse dans le Central District, le jour même, pour protester contre les malversations du gouvernement.

Lin Pe se réveilla au petit jour. Aussi loin que remontaient ses souvenirs, elle s'était toujours levée à cette heure-là et elle ne voyait pas de raison de changer ses habitudes à son âge. Elle en profitait pour travailler à ses prédictions ou aux registres de la Double Happy Fortune Cookie Company et, de temps en temps, pour écrire à des amis. Une fois par mois, il lui fallait aussi signer les chèques de sa société préparés par son comptable – salaires, factures de fournisseurs et tout le reste. Les chèques étaient là, sur la table, mais puisque la banque avait fait faillite, ça n'avait plus d'importance.

Elle sortit son recueil de prédictions et le parcourut en attendant d'avoir une bonne idée. Quand l'inspiration venait difficilement, et c'était de plus en plus souvent le cas, elle savait se montrer patiente. Si son esprit n'était pas encombré par trop d'autres choses, elle finissait par trouver un petit texte.

Hélas, ces jours-ci, elle était très préoccupée : Wou, le gel de ses comptes à la Bank of the Orient, sa fille Sue Lin, Rip – et surtout elle se demandait si elle devait vendre sa compagnie à Albert Cheung...

Sue Lin frappa, puis entra dans la pièce, un papier à la main.

— Mère, dit-elle, toutes les banques vont être fermées.

Lin Pe lut le tract, le posa à côté d'elle et contempla leur grande cité par la fenêtre.

— Je ne peux pas payer mes employés, murmura-t-elle.

— Oh, personne ne s'attend à être payé ces jours-ci, répondit Sue Lin d'un ton sans appel. Il se passe trop de choses.

Elle s'assit en face de sa mère et lui parla de l'enlèvement de Wou.

Lin Pe l'écouta en silence et ne lui posa aucune question. Quand Sue Lin eut terminé, elle regarda la vieille femme, qui se frotta les mains l'une contre l'autre puis se lissa les cheveux.

— Wong le tuera quand il aura touché la rançon, dit finalement Lin Pe.

— Peut-être pas, souffla sa fille. (Elle ne voulait pas aborder ce problème, car elle se sentait si impuissante.) Que pouvons-nous faire ?
Sa mère fixa le mur sans rien dire.

Jake Grafton, très tôt ce matin-là, se dirigea vers l'embarcadère du ferry. Il se fraya un chemin au milieu des citoyens de Hong Kong qui lisaient le tract jonchant les rues et les trottoirs.

Jake avait essayé de dormir un moment sur le canapé du bureau de Tiger Cole, mais il avait passé son temps à se tourner et à se retourner, en s'inquiétant pour Callie. Quand il s'était assoupi quelques minutes, il avait fait un cauchemar à son sujet qui l'avait réveillé en sursaut. Ensuite, il avait été incapable de se rendormir.

À un moment, Tommy Carmellini était venu lui faire un rapport de ses écoutes. Pour lui, la seule chose intéressante, c'était un appel que Kerry Kent avait reçu un peu plus tôt dans la soirée.

— Elle a dit « oui », elle s'est tue, puis « oui » à nouveau, un autre silence, puis « non », et encore « oui » – et elle a raccroché.

— Et alors ?

— Je ne sais pas qui lui a téléphoné, mais ce n'était pas un ami.

— Tu as sans doute raison, approuva Grafton.

Alors que le soleil se levait, Jake était resté à la fenêtre du bureau à observer la circulation et les passants qui lisaient les tracts sur les trottoirs.

Cole avait disparu. *Aucun doute, il est parti diriger la charge*, pensa Jake lugubrement.

Il ne parvenait pas à se débarrasser de l'idée que tout ce gâchis était de la faute de Virgil.

Si ce salopard s'était occupé de ses affaires, s'il était resté en Californie à s'enrichir en fabriquant des technomermes magiques pour robots et compagnie, Callie ne risquerait pas d'être assassinée à tout instant par un fouteur gangster asiatique.

Cette pensée le mettait en colère. Les récriminations viendraient plus tard. Pour l'instant, il devait trouver un moyen de sauver sa femme.

Voilà la mission, Jake, et il est grand temps que tu te creuses la tête et

que tu te montres génial.

Il décida de retourner à l'hôtel. Si, par hasard, Wong avait relâché Callie, peut-être qu'elle y serait ? Les chances étaient minces, et pourtant...

— Et merde ! s'exclama-t-il à haute voix, et puis il resta là un moment, les dents serrées.

Il avait besoin d'une douche, d'un coup de rasoir et de vêtements propres.

Si Sonny Wong a le moindre bon sens, il me tendra une embuscade au moment où je franchirai la porte du consulat.

Il préféra donc sortir par-derrière, dissimulé dans un camion qui venait de livrer un chargement de légumes frais. Quand le véhicule s'arrêta à un feu rouge, deux pâtés de maisons plus loin, Jake souleva le battant arrière, sauta sur la chaussée, puis le referma et y donna deux coups du plat de la main.

Maintenant, tout en marchant dans les rues, il était frappé par le nombre de gens, jeunes et vieux, qu'il croisait. Rien à voir avec les cadres vêtus-pour-le-succès qui remplissaient les tours de bureaux du Central District les jours de semaine. Non, ces gens-là portaient des jeans, des pantalons en coton et des T-shirts. Des sacs à dos et des provisions.

Tous ces foutus idiots vont à la grande manifestation !

Le gouverneur Sun Siu Ki fut informé de la panne informatique de la chambre de compensation par le tract intitulé *La Vérité* alors qu'il s'habillait. Un de ses assistants le lui avait apporté.

— Est-ce exact ? lui demanda-t-il en lui agitant le papier sous le nez.

— Oui, monsieur. Son directeur nous a appelés à trois heures du matin pour nous en informer. Tout son personnel essaie actuellement de déterminer l'ampleur des dommages.

Sun Siu Ki n'était peut-être pas le fonctionnaire le plus malin de Hong Kong, mais il n'était pas stupide.

— Comment les rédacteurs de ce tract ont-ils pu imprimer et distribuer cette information aussi vite ?

— Monsieur, nous n'en savons rien. Des camionnettes ont jeté ce tract dans toute la RAS dès cinq heures du matin.

— Cette panne d'ordinateur... Est-ce qu'il peut s'agir d'un sabotage ?

— Impossible à dire.

— Découvrez-le ! ordonna sèchement Sun. Et immédiatement ! ajouta-t-il en chassant d'un geste son assistant.

Tout cela était une calomnie, évidemment. Enfin... sans doute.

Bien sûr, ce gouvernement comptait des hommes d'une avidité

grotesque – il y avait des dingues et des fripouilles dans tous les gouvernements depuis la naissance du monde. Et bien sûr, certains de ces idiots avaient pu exercer des pressions sur les banques de Hong Kong. Mais supposer que ces gens, s'ils devaient de l'argent aux établissements locaux, puissent les saboter pour ne pas les rembourser ? Non, cette histoire était ridicule. C'étaient de pures inventions !

Et même si cette information avait été vraie, on n'aurait jamais dû la publier. L'unique but de ce tract était de saper le respect du peuple pour l'État et ses fonctionnaires.

Mao Zedong n'aurait jamais toléré de telles diatribes irrévérencieuses, songea Sun, les lèvres pincées. Et moi non plus, certainement.

Quoi qu'en pensaient les bureaucrates de Pékin, il était temps de cesser de prendre des gants avec ces gens. Si le gouvernement affichait un courage d'acier, ces diffamations cesseraient.

Sun Siu Ki était capable de décider ce qu'il fallait pour écraser les ennemis de leur nation. Il n'avait pas beaucoup de talents, mais il avait au moins celui-là. Il décrocha son téléphone et demanda à son secrétaire de convoquer immédiatement le général Tang.

Tang arriva à l'hôtel de ville en voiture pour conférer avec Sun. Ils avalèrent à la hâte un petit déjeuner de riz et de poisson dans le bureau de Sun pendant qu'ils attendaient les consignes de Pékin.

Un assistant entra et leur annonça que, depuis ce matin, les rames du métro étaient bloquées.

— Un problème de portes, semble-t-il, leur expliqua-t-il. Le responsable prétend qu'elles ne s'ouvrent plus.

— On ne peut pas faire ça manuellement ? s'étonna le gouverneur.

— Bien sûr, mais alors il est impossible de les refermer. L'ingénieur en chef met en cause les fluctuations du réseau électrique.

Quand le ministre appela Sun depuis Pékin, il était visiblement bouleversé.

— D'abord Hong Kong, et maintenant c'est l'ensemble du pays qui est attaqué ! Et nous ne connaissons même pas l'identité de notre ennemi alors même qu'il nous porte des coups sérieux.

Sun n'avait pas la moindre idée de ce dont parlait le ministre. Il grommela.

Son interlocuteur poursuivit :

— Il y a quelques heures, les six missiles balistiques d'une de nos bases ont explosé dans leurs silos, déclenchant d'horribles incendies qui menacent de vastes zones d'une contamination nucléaire. La nuit dernière, les systèmes bancaires de Hong Kong et Shanghai se sont effondrés. L'informatique de la Bourse est hors service. L'ordinateur central qui régule la circulation de nos trains ne fonctionne plus. Dans toute la Chine, on a dû fermer des raffineries pour éviter des

explosions et des incendies. Et sur l'ensemble du territoire, les radars du contrôle aérien et de l'interception au sol sont mystérieusement tombés en panne au même moment. Pour l'instant, nous ne pourrions rien contre une invasion aérienne et nous ne serions informés d'une attaque ennemie que lorsque les troupes seraient à nos frontières... (Sa voix monta dans les aigus et il s'interrompit un instant pour se contrôler.) À l'évidence, notre pays est victime d'une cyberattaque. On a utilisé notre réseau téléphonique pour saboter nos principaux ordinateurs. Le Premier ministre a décidé que ce réseau serait coupé d'ici une dizaine de minutes, et qu'il le resterait le temps de reconnecter les ordinateurs centraux, d'identifier et d'éliminer nos ennemis et de nous prémunir contre de futures agressions de ce genre.

Sun n'en croyait pas ses oreilles. Il mit le haut-parleur du téléphone en attente et interrogea le général Tang :

— C'est quoi une cyberattaque ?

— Ordinateurs, répondit Tang.

Le ministre demanda alors à Sun d'avertir immédiatement Pékin de tout changement dans la situation à Hong Kong, puis il raccrocha. Sun considéra un moment son bureau sans le voir, incapable de saisir la signification de ce qu'il venait d'entendre.

— Pékin interrompt le système téléphonique ? demanda-t-il au général Tang.

— C'est ce que vient de dire le ministre.

— Les Taïwanais ! s'exclama Sun d'un ton amer. Ça fait des années que je plaide pour que la Chine mette ces voyous au pas. Les événements prouvent que j'avais raison.

— Personnellement, je pense plutôt aux Japonais, répliqua le général Tang. Ce sont nos ennemis naturels.

Ils finirent de manger en silence, chacun plongé dans ses réflexions.

Quand ils repoussèrent leurs bols, ils analysèrent la situation. Ils avaient conscience d'être en terrain dangereux. On avait lancé une cyberattaque contre leur nation, et le pouvoir était contesté dans la rue, ici, à Hong Kong...

Ils ne savaient pas quelles décisions prendre. Et pourtant, devant Pékin, ils auraient à répondre de leur inaction autant que de leur action.

Lorsque Tang eut terminé, le gouverneur donna ses ordres.

— Aujourd'hui, de nombreux mécontents vont se rassembler dans le Central District. Une fois encore, ils tenteront d'embarrasser notre gouvernement. (*L'héritage britannique continue à nous emmerder*, songea-t-il avec amertume.) Ce défi à notre légitimité est notre problème numéro un. Placez vos troupes dans le quartier des affaires et refoulez les manifestants.

— La panne du métro empêchera beaucoup de gens de se rendre au Central District, remarqua Tang.

Il présumait que des citoyens venus de toute la ville allaient vouloir manifester – un point de vue que Sun ne contesta pas.

— Il est temps de faire preuve de fermeté, déclara Sun. Montrons au peuple que notre détermination est sans faille. Montrons-lui la puissance d'un État pour lequel il affiche un tel mépris. (Craignant d'être mal compris, il ajouta sombrement :) Je déteste les effusions de sang inutiles, maté si on ne résiste pas maintenant, cet échec en fera couler encore plus...

— Nous donnerons l'ordre de dispersion et nous le ferons respecter, lui promit Tang.

— Informons la population, ajouta Sun. Filez au studio de télévision. Plantez-vous devant une caméra et dites aux gens de rester chez eux. Expliquez-leur que la nation est attaquée, mais que nous vaincrons parce que nous avons la force du tigre.

— Il n'y a plus qu'une seule chaîne qui fonctionne, intervint l'adjoint du gouverneur. Les autres n'ont plus de courant ou connaissent des pannes informatiques.

— Toutes ? s'étonna Sun.

— Oui, monsieur. Au cours de la nuit, elles ont cessé d'émettre, une par une.

— Sabotage ! grommela Tang. Est-ce que cela pourrait avoir un rapport avec la destruction de nos missiles nucléaires ?

— Impossible, dit le gouverneur. Ici, à Hong Kong, nous avons affaire à des hooligans !

Si la cellule de crise, à l'hôtel de ville, avait fait l'effort de se renseigner sur la situation des stations de radio, Sun aurait sans doute été encore plus inquiet. En effet, là aussi, il n'y en avait plus qu'une seule qui émettait encore.

L'animateur de la tranche matinale de cette station installée au sommet de Victoria Peak était une personnalité de Hong Kong, Jimmy Lee, de loin l'homme le plus populaire de la côte de Chine méridionale.

Lee était drôle, irrévérencieux, fou, branché et sympa, une combinaison qui ravissait les jeunes et faisait rigoler tous les autres. Écouter Jimmy Lee, c'était comme respirer une bouffée d'air frais.

Ce matin, pourtant, Jimmy n'était pas en forme. Par nature, il était incapable de garder pour lui une confidence – ce n'était pas son truc. Tout ce qu'il savait finissait par lui échapper, et en général au moment où il en avait le moins envie. En temps normal, ce trait de caractère ne lui nuisait pas puisque, justement, sa personnalité décalée était son fonds de commerce. Depuis deux semaines, cependant, il détenait un énorme secret chaque jour plus lourd à porter.

Il avait beaucoup plaisanté à l'antenne sur Wou Tai Kwong, le criminel politique fantôme. Du coup, celui-ci en avait conclu que Lee pourrait être un allié de poids. Aussi, un matin, un des lieutenants de Wou était venu l'attendre à la fin de son émission.

Lee n'avait d'abord pas voulu croire que cet homme connaissait Wou Tai Kwong, comme il l'affirmait, mais son sérieux et ses opinions anticomunistes affichées avaient vaincu ses doutes. Dès lors, pendant des mois, l'inconnu était régulièrement revenu à la station pour des conversations privées. Lee avait fini par se persuader qu'il n'était pas un agent du gouvernement et qu'il était vraiment l'un des compagnons de Wou.

Et Lee se laissa finalement convaincre de devenir le porte-parole de la révolution. Ainsi, deux semaines plus tôt, on lui avait annoncé que la bataille de Hong Kong était imminente, on lui avait confié un de ces fameux téléphones portables, et on l'avait prévenu qu'il recevrait un message le jour désigné.

Jimmy Lee n'avait révélé à personne ce fantastique secret – remarquable témoignage de ses efforts démesurés pour résister à sa nature profonde. Mais il avait aussi beaucoup réfléchi à tout cela, il avait ressassé, il avait fait des cauchemars. Les révolutionnaires voulaient le voir devenir un traître, voilà la réalité...

Et puis son portable sonna.

Une trahison ! Si cette révolution échouait, il était mort. Le gouvernement le traquerait et l'exécuterait en public.

Du coup, ce matin, à l'antenne, Lee était presque incohérent. Il bafouillait n'importe quoi dès qu'il lui fallait parler entre deux chansons. Il n'avait jamais réussi à résister au plaisir de la nourriture et il pesait cinquante bons kilos de trop – et pourtant aujourd'hui il n'avait pas avalé une bouchée avant de venir au travail. Il transpirait abondamment, se sentait nauséeux et il était incapable de s'exprimer autrement que par monosyllabes.

Finalement, son producteur lui demanda s'il allait bien. Et Jimmy Lee craqua. Il lui raconta tout.

L'autre ne voulut pas le croire. Il ne savait pas que leur station était la dernière à émettre encore à Hong Kong. Il n'était pas non plus au courant des problèmes à la Bourse, à l'aéroport, dans le métro. L'État chinois n'avait en effet rien révélé de tout cela ; tous les gouvernements communistes de la planète avaient toujours refusé d'admettre les problèmes – et surtout d'en discuter.

Lee continua son histoire à son producteur. Il lui montra le portable. Il lui parla de ses longues rencontres avec un ami de Wou Tai Kwong, de la confrontation avec l'armée prévue pour aujourd'hui et des explications qu'il était censé donner à la radio. Là-dessus, il produisit la cassette.

Le producteur écouta la bande quelques minutes tandis que Jimmy Lee faisait de l'hyperventilation.

La voix masculine qui parlait était le calme et la confiance mêmes. Elle appelait le peuple de Hong Kong à se rallier aux combattants de la liberté, à obéir aux chefs révolutionnaires et à éliminer les soldats de l'ALP qui refuseraient de se rendre.

Il coupa le magnéto et se rongea les ongles un moment tout en se demandant quelle décision prendre. La première chose, pensa-t-il, était de faire écouter cette cassette au responsable de la censure de l'agence Chine nouvelle. Il travaillait pour le gouvernement : il connaîtrait forcément la meilleure marche à suivre.

Oui, il saurait quoi faire avec cet étrange enregistrement.

En cet instant, Lin Pe réfléchissait à la façon dont le hasard, ou le destin – on pouvait appeler ça comme on voulait –, se jouait des vies humaines.

Elle enfila ses plus beaux vêtements, se brossa les cheveux et se maquilla. Dans son sac à main, elle mit son carnet – de manière à pouvoir noter les prédictions qui lui traverseraient l'esprit pendant la journée – ainsi que deux gâteaux de riz et une bouteille d'eau. Elle vérifia qu'elle n'oubliait pas la clé de la maison, puis elle alla trouver sa fille, qui était en train de donner ses instructions aux domestiques. La télévision était allumée – le général Tang demandait à la population de rester chez elle.

— Rip souhaite qu'on ne sorte pas aujourd'hui, lui dit Sue Lin. Il prétend que les rues seront dangereuses et qu'il risque d'y avoir des coups de feu.

Sue Lin savait que sa mère respecterait davantage l'opinion de Rip que la sienne, car elle n'avait pas perdu sa déférence envers les hommes, une habitude de toute une vie.

— Je crois que c'est le début de la rébellion, répondit calmement la vieille dame. C'est le début de la fin pour les communistes.

— Richard Buckingham transférera l'argent dans quelques heures, Mère. Wou sera probablement ici ce soir.

Lin Pe se contenta de hocher la tête. Puis elle sortit et se dirigea vers l'arrêt du funiculaire, qui la descendrait au pied de la montagne. De là, elle rejoindrait le Central District.

La question était très simple en réalité. Son fils pensait que ce combat valait le sacrifice de sa vie. Dans ce cas, il valait aussi le sacrifice de la sienne.

Au débarcadère de Victoria, une foule énorme descendait des ferries en provenance de Kowloon et se bousculait pour acheter à manger autour d'une petite annexe de vendeurs ambulants qui proposaient des poissons et du requin frits et des gâteaux de riz. Il y avait peu d'enfants, si on y réfléchissait. Ici et là, Jake Grafton vit des gens qui lisaient *La Vérité* – parfois trois ou quatre personnes étaient agglutinées autour du même tract. Ils avaient l'air sombre et grave, mais c'était peut-être un effet de son imagination.

Peu de voyageurs, en revanche, se rendaient à Kowloon si bien que Jake monta sur le *Star of the East* sans être obligé de faire la queue.

Quand le bateau approcha de Kowloon, il découvrit la marée humaine qui attendait les navettes pour Victoria. Comme le métro était en panne, cela n'avait rien d'étonnant. La gare maritime était bondée et beaucoup de monde patientait à l'extérieur, dans la rue.

Dès que le ferry fut amarré, Jake fut englouti par la marée humaine. Il voulut acheter quelque chose à manger au McDo, à une cinquantaine de mètres de là, mais le restaurant était plein à craquer, et les clients se bousculaient sur le trottoir.

Pour la première fois depuis son arrivée à Hong Kong, une véritable fourmilière chinoise menaçait de le submerger. Il y avait des gens partout, pressés les uns contre les autres, qui parlaient, respiraient, criaient, poussaient tous en même temps...

Il réussit à se frayer un chemin sur Nathan Road et bifurqua dans la rue de son hôtel. Il y avait moins de monde ici, Dieu merci.

Dans le hall, le directeur essayait de contrôler une colonie de touristes allemands très énervés. Les échanges se faisaient en un pidgin d'anglais avec un fort accent.

... Vraiment désolé, expliquait-il, mais les compagnies aériennes avaient annulé tous leurs vols ; les visites de Hong Kong en bus étaient supprimées ; les trains pour Canton, Shanghai et Pékin ne circulaient plus ; les appels téléphoniques pour l'Europe ne passaient pas ; les cartes bancaires n'étaient plus acceptées pour le règlement des notes ; le service du change à la réception était temporairement suspendu. Vraiment désolé. Problèmes temporaires. Ne pas s'inquiéter, tout serait réglé bientôt. Désolé. Désolé.

Derrière Jake, un Britannique d'un certain âge lança avec une

satisfaction non dissimulée :

— Cette foutue ville est en train de partir en morceaux. Je savais que ça arriverait ! Ce n'était pas comme ça dans le temps, je vous l'assure.

Dans un coin du hall, un étudiant américain tentait de reconforter sa petite amie. D'après les bouts de phrases qu'il saisit, Jake comprit que la jeune fille s'inquiétait surtout du souci que ses parents risquaient de se faire au pays.

Lorsque le directeur échappa enfin aux Allemands, Jake le harponna. Il lui donna son nom, lui rappela que sa chambre avait été dévastée et lui demanda où se trouvaient ses bagages.

Le directeur fit signe à un chasseur et lui dit quelques mots en chinois.

Jake fut alors escorté au dernier étage de l'hôtel. On avait déposé leurs affaires dans une suite de trois pièces, probablement la plus belle de l'hôtel. Le salon et la chambre avaient chacun un balcon.

La foule était si dense que cela intimida Lin Pe, alors qu'elle avait toujours vécu dans des villes chinoises surpeuplées. L'attente électrisait tout le monde.

En jouant des coudes, elle réussit à embarquer dans un ferry pour Kowloon. C'était le dernier, car les autorités avaient ordonné à la compagnie de cesser de transporter des manifestants à Victoria et avaient contraint les équipages à quitter leurs bateaux.

À Kowloon, elle attrapa un bus sur Nathan Road qui la conduisit vers le nord, puis un autre pour Kam Shan, près de Tolo Harbor. Elle descendit à Shatin et fit un demi-kilomètre à pied dans la ville qui était immense et comptait désormais plus de cinq cent mille habitants. Lin Pe se souvenait que ce n'était qu'un simple bourg à peine quelques années plus tôt.

Elle s'arrêta à une petite épicerie dont elle connaissait le propriétaire. Après les politesses d'usage, elle s'assit sur un cageot d'oranges vide, sous l'enseigne d'un écrivain public. Celui-ci n'ouvrirait pas avant des heures et des gens désœuvrés s'installaient souvent là pour passer le temps, si bien que personne ne dirait rien.

De là où elle se trouvait, elle voyait l'entrée de la principale base de l'Armée de libération du peuple dans les Nouveaux Territoires. Pour l'instant, tout semblait très calme, et c'était plutôt une bonne nouvelle.

Lin Pe sortit de son sac un téléphone à large bande. Elle l'alluma et annonça qu'elle était en position. Puis elle le coupa immédiatement pour économiser la batterie.

Jake Grafton prit une douche, se rasa et enfila des vêtements

propres ; ceux de Cole étaient trop grands. Il attacha le Smith and Wesson à sa cheville droite, puis fixa son étui d'épaule avec le Colt 45 automatique modèle 1911 qu'il avait réquisitionné aux Marines du consulat. Par-dessus, il enfila une veste de sport. Il glissa une grenade dans chacune de ses poches. Juste un joyeux touriste comme les autres, prêt à une journée de franche rigolade dans ce bon vieux Hong Kong.

Il demanda au standardiste de l'hôtel s'il y avait quelque chose pour lui. Oui, un message vocal. Le conseiller militaire de l'état-major de la Sécurité nationale lui annonçait que sa mission était annulée et qu'il pouvait rentrer quand il voulait.

Il tenta de répondre mais n'alla pas plus loin que le standard de l'établissement. Toutes les liaisons avec l'étranger étaient interrompues. Désolé, désolé.

Ainsi, Tiger Cole et l'Équipe écarlate avaient déjà isolé la ville.

Il alluma la télévision. Une seule chaîne émettait toujours – les autres canaux affichaient des mires ou des écrans vides.

Oh mon vieux !

Jake sortit sur le balcon de la chambre, qui surplombait la caserne de police. Les militaires avaient levé le camp. Il entendait un hélicoptère tourner dans le ciel, mais il ne le voyait pas.

D'après Tiger, il y avait une division d'infanterie à Hong Kong, l'élite de l'armée chinoise... avec des tanks, de l'artillerie, et douze mille soldats prêts au combat.

L'attention de Jake fut soudain attirée par des mouvements devant l'hôtel, huit étages en dessous de lui. Un long convoi de camions s'était garé le long du mur d'enceinte de la caserne et une foule de gens en descendaient.

En quelques secondes la rue fut submergée par une marée humaine. Une camionnette s'était arrêtée au portail principal. Son chauffeur discutait avec le garde.

Pendant ce temps, les nouveaux venus sortaient des échelles des camions. Mon Dieu ! Ils étaient armés. Des fusils d'assaut, semblait-il.

Ils dressèrent leurs échelles et s'empressèrent de grimper.

Une fois au sommet, ils se déplacèrent le long du mur. Il devait y avoir des escaliers intérieurs de l'autre côté, pensa Jake.

Le chauffeur sortit de sa camionnette et braqua un pistolet sur le garde. De nombreux assaillants en profitèrent pour pénétrer dans l'enceinte.

Jake était aux premières loges. En moins d'une minute, plusieurs centaines de civils armés couraient partout dans la caserne.

Des coups de feu ! Il entendait des coups de feu ! Des militaires se défendaient ! Et les émeutiers ripostaient !

Il y eut une fusillade nourrie, puis les détonations s'espacèrent

jusqu'à devenir sporadiques.

Une douzaine de soldats en uniforme vert gisaient maintenant sur la pelouse.

Les camions franchirent en trombe le portail principal.

Deux minutes plus tard, la fusillade avait totalement cessé, même dans l'immeuble de l'administration. Plusieurs véhicules reculèrent jusqu'à un quai de chargement, et une chaîne humaine commença à sortir des armes du bâtiment en se les passant de main en main. Dès qu'un camion était chargé, il démarrait et un autre prenait sa place.

Jake Grafton consulta sa montre. Il était 8 h 33.

Bienvenue à la révolution !

Il devait se rendre à Victoria tant qu'il le pouvait encore. Cole lui avait dit que l'Équipe écarlate avait l'intention de lancer les Yorks contre l'Armée de libération du peuple. Ce serait l'épreuve de vérité. Ou les Yorks tiendraient tête aux troupes d'élite chinoises ou la révolution serait terminée avant le déjeuner.

Mais tous ces gens qui se dirigeaient vers le Central District... Grafton se demanda si lui-même aurait été capable de sacrifier des innocents à la bonne cause. Puis il pensa à Callie et conclut que non.

Le censeur de l'agence Chine nouvelle responsable de la station où travaillait Jimmy Lee écouta la cassette de Wou Tai Kwong avec un sentiment d'horreur grandissant. Jimmy était assis à côté de lui, sur un tabouret, au bord de l'évanouissement – le producteur avait dû le remplacer à l'antenne. L'enregistrement avait l'air authentique. La conviction de la voix qu'il entendait balaya ses derniers doutes... et surtout cet appel à tuer les soldats de l'ALP qui refuseraient de rendre les armes.

Il téléphona immédiatement à son supérieur, mais celui-ci ne répondit pas. C'était trop tôt. Il ne serait pas à son bureau avant une heure et peut-être davantage, avec la panne du métro. Il vivait loin dans le nord des Nouveaux Territoires.

Le censeur déglutit avec peine et décida de contacter l'hôtel de ville.

Il réussit finalement à joindre un assistant du gouverneur Sun et il lui parla de la cassette et de la bataille de rue imminente.

Callie Grafton se réveilla courbaturée et meurtrie par les coups reçus la veille au soir. Elle avait des hématomes bleu et jaune sur le visage, dont un côté était tout enflé. Au cours de la nuit, elle avait cessé de frissonner... Dieu merci. Mais la douleur l'avait épuisée.

Elle était pourtant en meilleur état qu'elle ne l'aurait pensé. Lorsque ces salopards l'avaient frappée, elle avait craint pour sa vie.

Elle avait repris conscience par intermittence, et elle avait attendu,

la peur au ventre, le retour de ces hommes qui viendraient la chercher pour un autre interrogatoire musclé ou un nouveau séjour dans la chambre froide, mais cela ne se produisit pas.

Peut-être ce matin ?

Elle essaya de se souvenir de tout ce qu'elle savait des prisonniers de guerre, au Vietnam – ceux qu'elle avait rencontrés personnellement, et ce qu'elle avait lu à leur sujet. C'étaient des hommes ordinaires qui avaient subi la torture et la faim pendant des années et qui, pourtant, avaient réussi à survivre. En les voyant, on s'attendait à ce qu'ils fussent différents d'une manière ou d'une autre – et ils l'étaient sans doute au fond d'eux-mêmes – mais cette différence n'apparaissait pas sur le visage qu'ils présentaient au monde : tous ces gens avaient l'air normaux à tout point de vue.

Peut-être que c'était cela, la leçon : ils étaient *ordinaires* et ils avaient fait preuve d'un courage *extraordinaire*. Ou peut-être que le courage était en chacun de nous et que nous ne le savions tout simplement pas ? Ou que nous n'en avions pas besoin ?

Je suis aussi coriace que ces gars, songea-t-elle. Elle avait envie d'y croire, même si c'était difficile.

— Il veut que j'accuse Cole du meurtre de Chan, dit-elle à Wou Tai Kwong. (Il hocha la tête.) Et de vous, il attend quoi ?

— Une confession qu'il pourra transmettre aux communistes, pour justifier une grosse récompense pour ma capture.

— Il va vous livrer au gouvernement ?

— Je serai mort à ce moment-là. Il leur apportera mon cadavre et exigera beaucoup d'argent. Ma confession sera le... comment dites-vous déjà ? Le finit sur le gâteau ?

— La cerise sur le gâteau.

— Merci. Connaissant Sonny, poursuivit Wou, il a certainement demandé de l'argent à tout le monde, à Cole, au gouvernement, à tout le monde. Pour l'instant, il me garde en vie pour prouver que je suis bien en son pouvoir, si nécessaire. Puis il me tuera et il vendra ma dépouille.

— Vous le croyez vraiment ?

— Il ne peut pas me libérer. J'ai beaucoup d'amis. Dès que je serai libre, je le retrouverai et je l'éliminerai, où qu'il se cache. Il le sait. Il doit se débarrasser de moi.

— Vous avez peur ?

— De quoi ? De la mort ?

— De mourir.

— Oui.

— Mais pas de la mort ?

— J'ai réalisé mon rêve. La révolution est en marche. Le régime est en train de s'écrouler et notre lutte va précipiter son effondrement.

Sonny Wong n'a aucun moyen d'arrêter ça. Le gouvernement peut se battre pour retarder le jour de sa chute, mais il n'empêchera pas l'inévitable. (Un sourire effrayant s'épanouit sur son visage.) J'ai gagné, souffla-t-il. J'ai sapé la digue – et la mer va entrer.

Elle s'était réchauffée et pourtant Callie Grafton frissonna.

— Que se passera-t-il quand le régime tombera ? demanda-t-elle.

— Le peuple exécutera les communistes. C'est obligatoire. Et juste. C'est le destin de toutes les dynasties quand elles sont vaincues. Les communistes disparaîtront comme les autres.

Jake Grafton sortit de l'hôtel et prit à droite, vers Nathan Road et l'embarcadère. Deux hommes, appuyés contre le mur, se redressèrent et lui emboîtèrent le pas.

Il jeta un coup d'œil derrière lui juste avant de tourner au coin de la rue – ils gardaient leurs distances.

Au moment où il s'engagea dans l'autre rue, un troisième homme s'avança vers lui, le menaçant d'un pistolet.

Jake réagit instinctivement. Il plongea sur l'arme et la lui arracha.

Cette attaque surprit l'homme qui pensait sans doute que Grafton s'immobiliserait de peur d'être abattu. La manœuvre de l'Américain fut tellement inattendue qu'elle réussit.

Jake Grafton sentait le flot d'adrénaline qui coulait dans ses veines. Il le frappa de toutes ses forces à la gorge avec le pistolet. L'homme s'écroula sur le trottoir, luttant désespérément pour retrouver sa respiration.

Jake se mit à courir, en fendant la foule, vers le front de mer.

Des soldats étaient déployés sur le quai devant l'embarcadère.

Ils ont arrêté les ferries !

Jake bifurqua à droite, vers le petit bassin, à côté de l'immense centre commercial destiné aux passagers des navires de croisière. Là, en temps normal, une multitude d'embarcations proposaient aux touristes des visites guidées du port.

Quelques bateaux-promenades étaient amarrés au quai, avec leurs bâches bleues et blanches qui protégeaient leurs clients du soleil et de la pluie. Jake longea le quai à toute allure jusqu'au moment où il vit un homme au travail sur l'un d'eux. Le moteur tournait au ralenti, bien que le bateau fut toujours solidement attaché.

Jake avait en poche le pistolet qu'il avait pris à son agresseur. Il allait finir par avoir une jolie collection de ces gadgets... s'il vivait assez longtemps pour ça.

Il se retourna un instant. Ses poursuivants étaient apparemment perdus dans la populace qui occupait la majeure partie de l'avenue.

Il sortit une poignée de dollars de son portefeuille, sauta dans le bateau et agita les billets en direction du loueur, un type dans la

trentaine avec des cheveux longs qui lui pendaient sur le visage.

Celui-ci lui répondit quelque chose en chinois. Jake lui montra Victoria d'un geste.

— Là-bas, dit-il en lui proposant de nouveau son argent.

Le loueur ignora les billets. Il tendit le doigt vers les soldats et secoua la tête.

Tu l'auras voulu...

Jake étudiait les commandes tandis que le loueur continuait à parler en chinois. Okay, l'accélérateur était là, un volant, un levier de vitesse pour la marche avant et la marche arrière...

Jake sortit le pistolet de sa poche juste assez pour que le loueur l'aperçût.

— Fiche le camp ! lui ordonna-t-il alors en indiquant le quai.

Effrayé, l'homme obéit. Au passage, Jake Grafton lui fourra l'argent dans une des poches de sa chemise. *Ce doit être mon expression cordiale qui l'a convaincu*, pensa-t-il en s'empressant de dénouer la corde du bollard, sur le quai.

Puis il remonta à l'arrière de l'embarcation aussi vite que possible.

Où sont les types qui me suivaient ? Est-ce qu'ils m'ont perdu dans la foule ? Sans doute. Probablement qu'ils me cherchent toujours...

Une fois détachées les amarres de proue et de poupe, Jake retourna tant bien que mal jusqu'au minuscule poste de pilotage et fit basculer le volant tout en poussant l'accélérateur d'un coup sec. Le bateau bondit en avant et s'écarta, en les frôlant, des bateaux au mouillage qui l'entouraient.

Sans perdre de temps, il se dirigea vers l'entrée du bassin.

Là, sur le quai ! Les types qui l'avaient suivi depuis l'hôtel ! Ils surveillaient les lieux. L'un d'eux sortit un téléphone portable de sa poche et passa un appel.

Dans le détroit, la brise était bonne et la mer agitée, si bien que le petit bateau se mit à tanguer dès qu'il franchit l'embouchure du bassin.

À terre, des soldats criaient et gesticulaient dans sa direction. Jake vira au nord-est, s'éloignant de l'île de Hong Kong. *Ça les démange de descendre quelqu'un*, pensa-t-il. Il décida de se mettre hors de portée de tir avant de virer au sud pour traverser le détroit.

Dans l'hélicoptère qui tournait au-dessus de la caserne de police, Hou Chiang consulta sa montre. Il était soulagé. Leur attaque s'était déroulée sans aucun problème. En cet instant, c'était Wou Tai Kwong qui aurait dû occuper le siège où il était assis et diriger les opérations ; en son absence, l'Équipe écarlate avait insisté pour que Hou prît sa place.

Tandis qu'il regardait les insurgés charger des armes légères dans

les camions, Hou Chiang se demanda où Wou pouvait bien être... et Sonny Wong ? Personne n'avait vu Sonny depuis des jours.

Il avait failli refuser de remplacer Wou comme commandant tactique. *Généralissime Hou Chiang* – quelle idée ridicule ! Si le choix lui était revenu, il aurait dit non. Il se souvenait pourtant de ce que Wou avait déclaré, longtemps auparavant, quand la révolution n'était encore qu'un rêve :

— Notre cause doit nous dépasser, valoir plus que nous, ou nous gâchons nos vies à l'attendre.

— C'est impossible de créer une utopie, de régler tout ce qui ne va pas dans cette société, lui avait répondu Hou.

— Tu as raison, mais nous pouvons au moins bâtir une civilisation meilleure que celle-ci. Construire pour les générations futures est notre devoir, notre obligation en tant que créatures pensantes.

Devoir. C'était l'idée que Wou avait de l'existence. *Il faisait son devoir.*

Et donc, Hou Chiang était dans l'hélicoptère, ce matin, le cœur au bord des lèvres, essayant de rester vigilant, tandis que ses camarades prenaient d'assaut la caserne de police à la pointe sud de la péninsule de Kowloon.

Depuis son siège, à une centaine de mètres de hauteur, il voyait la majeure partie du port de Hong Kong où mouillaient des douzaines de navires en provenance de la terre entière et où flottaient des escadres de chalands et de bateaux de pêche. Il voyait l'aéroport de Lantau, les docks et les entrepôts de Kowloon, les tours d'habitation à perte de vue, où les gens rêvaient d'une vie plus belle, les tours de bureaux du Central District, et, au-delà, l'arête rocheuse de l'île de Hong Kong.

Bien sûr, le panorama le plus intéressant était au nord, vers la Chine continentale, dissimulée aujourd'hui dans les brumes de juin. Car Hong Kong n'était qu'un premier pas – la révolution devait rapidement progresser vers le nord, avec ou sans Wou Tai Kwong, avec ou sans Hou Chiang...

Sa radio crachota à nouveau. Le responsable de l'attaque de la caserne venait au rapport.

— Mission accomplie, annonça-t-il, si fier qu'il avait du mal à parler.

— Bien reçu, répondit Hou Chiang.

Il demanda alors à son pilote de tourner au-dessus de l'entrée du tunnel routier sous le détroit.

L'armée l'avait bloquée aux premières heures de la matinée, bien entendu, avec une quarantaine de soldats, un camion et... un tank.

Oui, un tank, juste en face de l'entrée du tunnel côté port, trapu, massif et menaçant.

Hou Chiang prit le micro et transmet ses instructions.

Au même moment, un autre hélicoptère – celui-là appartenait à l'ALP – se trouvait au-dessus du Central District et de la pointe sud de Kowloon. Le général Tang occupait le siège du passager. L'appareil était venu le chercher à l'hôtel de ville. Tang, à présent, évaluait la situation.

Il ne s'attendait pas à voir des foules aussi importantes se diriger vers le Central District depuis l'ouest et l'est de la ville. Connaught Road était envahie, tout comme Harcourt Road et Queensway, par un flot sans fin de gens qui arrivaient du Western District, de Wanchai et d'Happy-Valley.

Il avait déployé ses hommes au cœur du Central District et autour de l'hôtel de ville, puis installé son quartier général sur la place, devant la Bank of the Orient.

Ses soldats, là-bas, lui paraissaient correctement positionnés, mais l'énorme masse des manifestants le stupéfia. Il n'avait pas pensé que tant de gens oseraient défier le gouvernement. On aurait dit qu'ils comptaient submerger ses hommes par leur simple nombre !

Pour la première fois, le général Tang se demanda si Sun Siu Ki et les responsables du Parti, à Pékin, comprenaient vraiment ce qui était en train de se passer à Hong Kong.

Un appel au secours de la caserne de police de Kowloon le ramena brusquement à la triste réalité. Il fit un signe au pilote et leur hélicoptère vira au-dessus du détroit et se rapprocha du sud de Kowloon.

Celui-ci indiqua du doigt un autre appareil au général, qui, au début, eut du mal à le repérer.

— C'est un hélico de la télévision, lui expliqua-t-il par le téléphone de bord. Je l'ai déjà croisé. Ils filment les événements.

C'était, bien sûr, la dernière chose que souhaitait Tang. Des images télévisées de ce débordement antigouvernemental massif risquaient de faire trembler le régime sur ses bases. Bon sang, ils ne se rendaient pas compte, à Pékin !

Tang agita le bras avec colère en direction de ce second appareil, dont le pilote le fixa un instant, puis détourna les yeux, comme s'il n'existait pas.

— On peut le joindre ? demanda Tang.

— Oui.

Le militaire changea de canal radio et appela l'autre hélicoptère.

Hou Chiang n'entendit pas le message parce que, à ce moment-là, il discutait sur une fréquence différente avec le responsable des camions qui transportaient les armes récupérées à la caserne de police. Leurs véhicules étaient obligés d'emprunter le tunnel jusqu'à Victoria. Il fallait donc neutraliser ce tank et les soldats. En revanche, son pilote reçut l'appel et en informa Hou par le téléphone de bord.

— On a un problème, lui dit-il. Si on les ignore trop longtemps, ils vont ordonner au monde entier de nous tirer dessus.

— Dans ce cas, frappons les premiers ! dit Hou dans le micro de son casque en indiquant le port, vers l'ouest.

Le pilote vira dans cette direction.

Tang oublia l'hélicoptère de la télévision quand il survola la caserne de police et qu'il découvrit les cadavres de ses hommes qui gisaient sur la pelouse.

Il vit aussi les camions qui devaient être en train de charger les armes entreposées là.

Il demanda à son pilote de se diriger vers l'est.

Les rues de Kowloon débordaient de voitures. La fermeture du tunnel du port avait bloqué tout le trafic pour l'île de Hong Kong et il en résultait un monstrueux embouteillage. En temps normal, la circulation en ville était difficile, mais aujourd'hui elle était carrément impossible. Des gens avaient abandonné leurs véhicules à des carrefours totalement obstrués. Tang pensa avec satisfaction que les insurgés avaient été stupides de s'attaquer à la caserne de police alors que les rues étaient impraticables.

Ils n'avaient aucun moyen de s'échapper. Son ordre de fermer le tunnel, se dit-il avec une pointe de fierté, causerait leur perte.

Leur appareil survolait maintenant l'entrée du tunnel du port.

Les soldats étaient à leur poste et le tank aussi. Il fallait simplement les prévenir de se tenir prêts à recevoir les criminels armés qui s'approchaient.

Il consulta le listing que son état-major lui avait donné ce matin, puis il régla la radio sur le canal approprié. Il brancha le micro et commença à parler. Ce faisant, il considéra, en dessous de lui, ceux à qui il s'adressait.

Et il vit leur tank exploser !

Aucune boule de feu, juste un nuage de fumée qui jaillit du côté de l'engin, puis parut l'envelopper.

Une arme antichar filoguidée, estima Tang.

Soudain, du coin de l'œil, il aperçut une traînée de feu dans le ciel – pas très grosse. Immédiatement, une formidable déflagration métallique secoua leur hélico, suivie d'une violente vibration. Ils firent une embardée à droite.

— Nous sommes touchés ! cria le pilote dans le téléphone de bord.

Il se battit avec le cyclique et le collectif[15], pour essayer de reprendre le contrôle de son appareil qui tournait de plus en plus vite vers la droite et commençait à tomber.

Michael Gao, trente-six ans, analyste financier diplômé d'Harvard, était employé par l'un des grands fonds communs de placement

américains qui investissaient régulièrement sur le marché de Hong Kong. Et, à ses moments perdus, il s'attaquait au gouvernement d'une nation souveraine. *On peut voir ça comme on veut*, pensa-t-il avec un petit sourire, *mais abattre un hélicoptère avec un missile Strella[16] sera difficile à justifier devant un tribunal. Idem pour la destruction d'un tank.*

Il avait tourné et retourné ces questions dans sa tête au cours de l'année écoulée et il en était toujours revenu au fait qu'il voulait *personnellement* voir les communistes chinois chassés du pouvoir. Il estimait que ce serait mieux pour tout le monde, y compris pour lui-même, si un gouvernement démocratique était établi à Pékin. Et il croyait que cette transition valait la peine de risquer une convulsion nationale majeure. Dans ces conditions, la logique voulait qu'il s'investît pour y parvenir. Et il l'avait fait.

Impossible de revenir en arrière, désormais, se dit-il quand l'hélicoptère acheva une spirale incontrôlable et s'écrasa sur un remblai de graviers près de l'entrée du tunnel.

Curieusement, il n'explosa pas et ne prit pas feu. Quand la poussière se déposa, une simple volute de fumée s'éleva de sa carcasse. Personne ne sortit du cockpit – aucun doute, son équipage était mort, ou en train de mourir.

Personne non plus ne se précipita à son secours.

Michael Gao entendit soudain des détonations d'armes légères. Il étudia la zone depuis le sommet de l'immeuble où il était embusqué et vit ses amis prendre pour cibles les soldats chinois positionnés autour du char détruit.

Michael savait que les hommes qui servaient ce tank étaient morts, eux aussi – et cette certitude lui donna la nausée. Le sabot[17] antichar qu'il avait tiré élevait la température des métaux qu'il perçait, si bien que les matériaux de l'intérieur du char s'embrasaient spontanément et carbonisaient ses servants – si, par miracle, ils avaient échappé au choc thermique initial.

Des militaires de l'ALP gisaient sur la chaussée, près de l'entrée du tunnel. Les survivants essayaient de se mettre à couvert. Les balles ricochaient sur le béton avec des étincelles et formaient de petits nuages de poussière aux points d'impact. *Ridicule !* pensa Michael. *On n'a pas le temps de jouer à ça !*

Il se pencha au bord du toit et cria à un camarade posté sur l'immeuble moins élevé, de l'autre côté de la rue, en face du tunnel :

— Bon Dieu, sers-toi du porte-voix !

L'homme obéit.

— Soldats ! Déposez vos armes ! Vous êtes cernés. Rendez-vous et vous aurez la vie sauve.

Un par un, les Chinois démoralisés jetèrent leurs fusils d'assaut

dans la rue et levèrent les bras.

Lorsque l'hélicoptère de l'ALP s'écrasa sur le sol, Hou Chiang demanda à son pilote de revenir au-dessus du tunnel. Ils arrivèrent à temps pour voir les derniers militaires chinois abandonner les armes.

Le problème, maintenant, c'était les voitures et les camions qui bloquaient les rues... et le char qui se consumait dans l'entrée du tunnel. Mais lorsqu'ils avaient préparé leurs plans, les rebelles avaient prévu ces éventualités. Leurs solutions étaient peintes en jaune et fabriquées par Caterpillar, et elles se trouvaient sur des camions à plateau garés dans les décombres d'un bâtiment voisin en cours de démolition.

Les deux machines arrivaient maintenant en cliquetant, lames abaissées. Les bulldozers écartèrent les véhicules qui obstruaient le passage. Les camions furent poussés sur les trottoirs et les voitures empilées les unes sur les autres. Tout cela fut accompli au milieu d'un chaos de gens qui couraient dans tous les sens, hurlaient, protestaient et suppliaient – en vain – les rebelles de ne pas abîmer leurs précieux véhicules.

Les bulls ouvrirent un chemin aux camions qui transportaient les armes récupérées à la caserne de police et qui attendaient près de l'entrée du tunnel. Sur le premier d'entre eux les révolutionnaires s'accrochaient à tout ce qu'ils pouvaient.

Un des bulldozers recula jusqu'au char. On fixa un câble à l'épave, puis il la traîna sur le bas-côté.

Le second bull releva sa lame et ouvrit alors la voie aux camions qui se trouvaient encore dans le tunnel.

Le secrétaire du gouverneur Sun pensa que le type de l'agence Chine nouvelle qu'il avait au téléphone était en plein délire. Jimmy Lee pétait les plombs, craignait de trahir le gouvernement... Jimmy Lee ? La crème de la crème du sang-froid.

Il mit son correspondant en attente et murmura à son collègue, assis au bureau voisin :

— Encore un dingue. Celui-là veut parler au gouverneur.

— Aucune chance.

— Je sais.

— Et Sun sera furieux que tu le déranges.

— Que dois-je faire ? Et si ce débile disait la vérité ?

Son collègue capitula.

— Alors préviens le gouverneur. Et laisse-le prendre la décision.

À l'aéroport de Lantau, Ma Chao et ses compagnons reçurent l'ordre d'enfiler leur combinaison de vol et de rejoindre la salle de briefing. Apparemment, Pékin avait lancé une alerte générale pendant

la nuit.

Hélas, aucun ordre de confirmation n'était passé sur le réseau militaire des communications radio. Et les lignes téléphoniques étaient coupées, ce qui réduisait au silence les télécopieurs et les ordinateurs. La télé diffusait un vieux film avec Bruce Lee.

Les spéculations mettaient la salle de briefing en émoi. Tout le monde semblait avoir une opinion – et plus elle était bizarre et plus son fier détenteur la claironnait haut et fort. Ils discutaient, s'interrogeaient, gesticulaient et multipliaient les hypothèses : une invasion des Américains et des Taïwanais, une déclaration de guerre des Japonais, un coup d'État à Pékin...

Ma Chao et ses amis conjurés écoutaient tout cela et parlaient peu. Ils pensaient savoir ce qui se passait mais, sans explications ni vérifications du quartier général, ils ne pouvaient pas en être sûrs. Ils n'avaient pas non plus besoin d'agir immédiatement.

Il leur fallait de la patience – et Ma Chao en avait à revendre. Comme tous les pilotes, il portait une arme. Il avait déboutonné son étui pour pouvoir la sortir et l'utiliser rapidement, si besoin était.

Alors qu'il écoutait ces multiples scénarios délirants, il pensait à son commandant et à ses supérieurs, tous communistes et tous loyaux envers le régime, pour ce qu'il en savait.

Quand la crise se produirait, Ma Chao et ses trois compagnons prendraient les choses en main, et cela signifiait probablement qu'ils seraient forcés d'abattre certains de leurs officiers. Assis au milieu de ses camarades dans la salle de briefing, Ma Chao se demandait s'il en serait capable.

À Wou Tai Kwong, il avait pourtant répondu par l'affirmative :

— Je suis un soldat. Je possède le courage personnel d'accomplir ce qui doit être fait.

— Tu pourrais tuer des hommes sous les ordres de qui tu as servi pendant tant d'années ?

— Je ne sais pas, avait-il finalement reconnu avec sincérité.

— Ah, mon ami, la réussite ou l'échec de la révolution dépendent d'individus comme toi. Tu dois faire preuve de discernement et ne pas céder à la faiblesse. Tu dois affronter la réalité, si dure soit-elle, et faire ce que la situation exige de toi.

Ma Chao avait hoché la tête, conscient de la vérité des paroles de Wou.

Car Wou disait toujours la vérité. *Toute la vérité*. Il ne l'édulcorait jamais. Grâce à lui, on se retrouvait en face de la réalité, ni plus ni moins.

— Les pilotes chinois sont mal entraînés, lui avait dit Wou. (Il lui avait alors expliqué comment les forces aériennes occidentales les formaient.) Vous autres, vous ne pratiquez que le vol rectiligne et vous

vous reposez sur votre contrôleur au sol qui vous trouve l'ennemi et vous conduit à lui. Mais si celui-ci cessait d'émettre ? Si l'ennemi refusait de voler droit devant lui et d'attendre que vous le descendiez ? Que se passerait-il alors ? Tu pourrais improviser ?

Ma Chao resta silencieux. Il réfléchit à la question, mais fut incapable d'y répondre.

— Quand la révolution commencera, dit Wou, il te faudra évaluer la situation et prendre la meilleure décision possible, puis avancer avec assurance, avec agressivité, avec confiance en toi. Ce jour-là, il n'y aura personne pour te donner des ordres. Tu auras à décider seul de ce qu'il faut faire, et puis tu le feras... Ce que nous exigeons de toi, c'est le courage de croire en toi-même.

Ma Chao se remémorait tout cela, en cet instant, dans la salle de briefing tandis qu'il attendait la suite des événements.

Quand le secrétaire entra chez le gouverneur Sun, celui-ci était en grande discussion avec un ingénieur qui essayait de lui expliquer les difficultés posées par les portes du métro.

— Le problème vient de l'ordinateur, dit-il.

— Parce que c'est l'ordinateur qui ouvre et ferme les portes des rames ?

— Oui, dit l'ingénieur, content de voir que, jusqu'ici, Sun était capable de le suivre. Le logiciel a un bug. Et il nous faut découvrir ce qui s'est passé avant de pouvoir le réparer.

— Je croyais que c'était une histoire de variations de tension ?

— En effet. Ce sont elles qui ont endommagé le logiciel.

Le secrétaire retourna donc dans son bureau et reprit au téléphone son correspondant de l'agence Chine nouvelle qu'il avait mis en attente.

— Le gouverneur est en réunion, lui dit-il. Et si vous me laissiez un message pour lui ? Je le lui remettrai dès qu'il aura un moment.

— C'est très important, dit le censeur. Et trop long pour être consigné par écrit.

Le secrétaire roula des yeux.

— Dans ce cas, je demanderai au gouverneur Sun de vous recontacter. Qu'en pensez-vous ?

— D'accord, j'attends son appel.

L'homme lui communiqua le numéro de téléphone de la radio, puis raccrocha.

Le secrétaire plaça la note dans la corbeille des affaires à traiter.

Des échos de la bataille de Kowloon arrivèrent par la galerie aux soldats postés à l'autre extrémité du Cross-Harbor Tunnel, côté Victoria. Les militaires virent aussi l'hélicoptère du général Tang

s'écraser et supposèrent – à juste titre – qu'il avait été abattu.

Ils attendaient la suite avec anxiété. Ils n'étaient qu'une douzaine, une petite escouade pour tenir une barrière de police à l'entrée du tunnel. Ils étaient jeunes – le plus âgé n'avait que vingt-quatre ans – et ils venaient de villages ruraux du nord de la Chine. Ils s'étaient engagés dans l'armée pour échapper au travail de forçat dans les rizières. Seulement quatre d'entre eux étaient capables de lire les idéogrammes chinois de base.

Ils avaient de vieilles kalachnikovs et une mitrailleuse. Quand ils entendirent le cliquètement des chenilles du bulldozer, ils supposèrent qu'il s'agissait du char qui avait été positionné à l'autre extrémité, côté Kowloon.

Ils se détendirent et le sergent responsable de leur groupe s'avança dans le tunnel à la rencontre de celui-ci. Il s'arrêta à une cinquantaine de mètres.

Quand il découvrit qu'il s'agissait en fait d'un bulldozer et que des camions arrivaient derrière lui, il comprit qu'il se passait quelque chose d'anormal. Il fit volte-face et courut vers la sortie en criant des avertissements à ses hommes.

Ne sachant que faire, ceux-ci attendirent ses instructions.

Leur incertitude prit fin quand le bulldozer émergea du tunnel. Deux hommes perchés sur lui ouvrirent le feu dans leur direction.

Les jeunes soldats chinois auraient peut-être réussi à les abattre et à éliminer aussi ceux qui progressaient à pied derrière la machine, mais on ne leur en laissa pas l'occasion : une mitrailleuse installée au sommet d'un bâtiment proche balaya l'entrée du tunnel d'une longue rafale et les faucha comme de vulgaires quilles de bowling.

Trois secondes suffirent. Des conjurés émergèrent du tunnel et éliminèrent les survivants, tandis que le bulldozer roulait sur les cadavres. Les camions tournèrent dans les rues bondées et s'arrêtèrent ; la distribution des fusils d'assaut et des munitions à la foule commença immédiatement.

À la dernière station de télévision de Hong Kong qui fonctionnait encore, tout se passait strictement comme d'habitude quand Wei Luk et trois autres rebelles s'y présentèrent. Aucun garde dans le hall d'entrée, ni dans la zone d'accueil – juste deux palmiers en pots et des posters des vedettes de la chaîne. L'une d'elles se nommait Peter Po et, comme Wei Luk et ses amis, avait parié sa vie qu'on réussirait à renverser le communisme.

Wei Luk jeta un coup d'œil à la photo souriante de Peter Po, puis il s'approcha de l'hôtesse, une jeune femme superbement maquillée, à la coiffure coûteuse et aux longs ongles vernis. Elle leur adressa un sourire d'un professionnalisme éblouissant.

Comme leurs pistolets étaient dissimulés dans leurs poches, ils avaient l'air plutôt présentables. Wei Luk rendit son sourire à la fille et lui annonça qu'il avait rendez-vous avec Peter Po.

— Et ces autres messieurs ?

— Eux aussi.

Elle décrocha son téléphone, pressa un bouton, attendit un moment, puis demanda son nom à Wei Luk. Il le lui donna.

— Au bout de l'entrée, vous prenez à droite, leur dit-elle après avoir joint Po. Puis c'est la troisième porte à gauche.

Elle lui indiqua du doigt un battant métallique vert percé d'une petite fenêtre. Elle le déverrouilla grâce à un bouton placé à côté d'elle quand Wei Luk le poussa.

Po les accueillit dans son bureau. Il portait l'uniforme de la maison – un complet veston et une cravate.

— Je croyais qu'il y avait un garde, lui dit Wei Luk.

Peter Po hocha la tête.

— Je lui ai laissé entendre que c'était une bonne journée, aujourd'hui, pour tomber malade et rester à la maison, et il a été d'accord avec moi.

— Parfait.

Peter Po consulta sa montre.

— C'est pour quand, d'après toi ?

— Je ne sais pas. Dès que le camion amène des armes et des renforts. Pas avant.

Par chance, le gouverneur Sun n'avait pas encore compris que la révolution était en marche, si bien que personne à l'hôtel de ville n'avait envoyé de forces de police ni de soldats pour protéger l'unique chaîne de télévision toujours opérationnelle ou pour la faire taire. Dès que les rebelles s'y exprimeraient, cependant, les autorités répareraient cette erreur aussi vite que possible. Si bien que Wei Luk, sachant qu'il n'était pas capable de résister à une force armée, jugeait plus sage de se tenir tranquille pour l'instant.

N'empêche qu'ils étaient désormais à l'intérieur de la station. Peter Po avait le texte d'une déclaration et il savait comment faire fonctionner le studio : les chefs des insurgés pourraient s'adresser directement à la population de Hong Kong.

Mais Wei Luk devait empêcher la police et l'armée de pénétrer dans le bâtiment – au prix de leur vie, si nécessaire. « Battez-vous jusqu'à ce qu'il n'y ait plus deux pierres l'une sur l'autre », lui avait dit Wou Tai Kwong.

— Prenez vos positions, ordonna Wei à ses compagnons.

L'un d'eux retourna dans le hall auprès de la réceptionniste.

— Ne laisse personne d'autre franchir la porte d'entrée, lui demanda Wei. Et préviens-nous dès que le camion arrive.

Au Central District, la foule scandait des slogans antigouvernementaux, entonnait des chansons, déferlait en emportant tout sur son passage, tel un gigantesque fleuve humain.

Elle buta finalement contre le cordon de soldats de l'ALP qui entourait la place de la Bank of the Orient. Il y avait cinq cents fantassins dans les rues avoisinantes, tous armés de fusils d'assaut et équipés de boucliers anti-émeutes et de casques à visière. Les camions qui les avaient amenés étaient garés à l'intérieur de ce périmètre militaire.

L'officier responsable des opérations et bras droit de Tang, le général de brigade Moon Hok, avait fait installer des mitrailleuses dans des nids en sacs de sable aux quatre coins de la place. Et, au centre de son dispositif, il avait posté deux chars avec, entre eux, son véhicule de commandement hérissé d'antennes radio.

Moon s'y trouvait quand il apprit que l'hélicoptère de Tang avait eu un problème. Pendant que l'ALP vérifiait pourquoi l'appareil avait cessé toute transmission, Moon sortit et observa la place occupée par ses soldats et les gratte-ciel qui l'entouraient.

D'un point de vue militaire, ce n'était pas une bonne position. Les bâtiments étaient des hauteurs artificielles qui fourniraient aux snipers ennemis d'excellentes positions d'où leur tirer dessus et créer une zone de destruction[18].

Il appela un colonel et lui ordonna d'envoyer des escouades fouiller chacun des édifices qui bordaient la place. Le colonel s'éloigna immédiatement pour s'en occuper.

Tandis que Moon Hok écoutait le vacarme de la manifestation exubérante qui résonnait dans les canyons urbains et les bruits de la radio de sa voiture, il décida de repousser la foule d'un pâté de maisons dans toutes les directions, pour englober ainsi dans son périmètre sécurisé toutes les constructions qui donnaient sur la place. Tang lui avait dit de ne pas prendre plus de cinq cents hommes ce matin parce que les lieux, matériellement, n'en contiendraient pas davantage ; il envisageait maintenant de tenir neuf blocs avec le même effectif. Ils seraient clairsemés, très clairsemés.

Et si la foule se soulevait et devenait totalement incontrôlable ?

Tang était-il mort ?

Les clameurs des manifestants faisaient se hérissier les cheveux sur sa nuque.

Par radio, il demanda un renfort de cinq cents hommes. Il leur faudrait des heures pour arriver de Kowloon, mais mieux valait tard que jamais.

Quand Virgil Cole concevait les Yorks, il avait vite compris que le

formidable volume de données fournies par leurs capteurs exigerait que chaque unité fut contrôlée individuellement. Puisqu'un réseau ne valait que ce que lui fournissaient ses capteurs, il ne faisait pas confiance à un ordinateur pour prendre des décisions cruciales. Les planificateurs de l'US Army ne souhaitaient pas voir non plus les opérateurs humains totalement écartés de leur circuit de contrôle. En conséquence, une partie du système York consistait en une remorque mobile de commandement où chaque responsable d'unité était assis à une station individuelle. Un ordinateur central vérifiait les informations des capteurs et suggérait des décisions possibles à ces opérateurs humains.

La remorque avait été livrée par le C-5 Galaxy en même temps que les Yorks. Elle était maintenant stationnée dans une ruelle à trois pâtés de maisons de la Bank of the Orient. Des câbles d'alimentation électrique y arrivaient depuis des groupes électrogènes garés juste à côté, et elle arborait des peintures gaies d'une surprenante qualité graphique : sur un de ses flancs, un panneau annonçait en grosses lettres : « Ce musée itinérant expose les technologies informatiques dernier cri. Il est parrainé par une organisation philanthropique vouée à l'éducation des enfants de la planète. »

Cole avait rejoint les membres de l'Équipe écarlate pour les informer des avancées de leurs autres groupes dans toute la Chine. Il leur répéta, en les comptant sur ses doigts, la litanie des malheurs que le ministre, à Pékin, avait récitée à Sun.

— Le gouvernement est accablé de soucis, ce matin, leur résuma-t-il avec un sourire. La population devient incontrôlable dans la plupart des grandes villes chinoises. Pékin commence à soupçonner qu'il y a une révolution dans l'air. Et quand le peuple constatera à quel point le pouvoir du gouvernement est fragile, la révolte s'étendra.

— Wou Tai Kwong a bien fait son travail, murmura quelqu'un.

— Et nous devons faire le nôtre tout aussi bien, répliqua Cole.

Là-dessus, il vérifia les listings des ordinateurs de chaque unité York. Six moniteurs étaient disposés en rang, étiquetés, de gauche à droite : Alvin, Bob, Charlie...

Kerry Kent se plaça derrière lui, comparant son contrôleur tactique portable au moniteur principal. Satisfaite, elle se recula et prit une profonde inspiration.

— Inquiète ? demanda Cole.

— Seulement au sujet de Wou, répondit-elle. Le reste se passera bien. Tu verras. Tu as fabriqué du bon matos.

Cole balaya le compliment d'un geste de la main.

— Je n'autoriserai un transfert d'argent sur le compte de Wong que lorsque Jake Grafton aura vu Callie et Wou en chair et en os et qu'il m'appellera – ils repartiront ensemble tout les trois dès que la rançon

sera en Suisse.

— Wong est au courant ?

— Je l'ai prévenu quand il a téléphoné tout à l'heure. Ce salopard a menacé de lui trancher d'autres doigts, mais nous n'avons pas le choix. Nous devons être fermes, insister pour une transaction honnête – ou ce fils de pute les tuera dès qu'il aura l'argent, aussi sûr que deux et deux font quatre.

De nouveau, Kerry Kent respira profondément.

— Quand ?

— Impossible d'arranger le virement avant demain soir. Il faudra s'en occuper aux heures d'ouverture de la banque ; les Suisses ne font d'heures supplémentaires pour personne.

L'émetteur-récepteur radio avait fonctionné en continu toute la matinée. Son responsable annonça à Cole :

— Le convoi a dégagé le tunnel du port.

— Tunnel dégagé, bien reçu, dit Cole.

Il ouvrit le micro de son casque.

— Le tunnel est libre. Vérification de toutes les unités.

L'un après l'autre, chaque opérateur, devant son moniteur, cria :

— Alvin prêt.

— Bob prêt.

Et ainsi de suite.

Et Kerry Kent conclut :

— Nous sommes parés, Cole.

Dans la mesure où Kerry Kent allait lancer une révolution ce matin et que son amant était l'invité de Sonny Wong, c'était sans doute un bon moment pour fouiller son appartement, avait estimé Tommy Carmellini. Il prit l'escalier pour cette visite – l'ascenseur ne fonctionnait toujours pas – et il força la serrure pour entrer.

Il jeta un œil dans la minuscule salle de bains-WC pour s'assurer qu'il était seul, puis il se promena lentement dans le studio pour un premier inventaire.

Il n'avait aucune idée de ce qu'il cherchait ici. Kerry Kent, agent double du SIS, révolutionnaire, combattante anticomuniste... peut-être qu'elle avait le Petit Livre rouge de Mao sous son oreiller ? Il le souleva et regarda.

Eh bien, pas de livre, mais un bon automatique. Il le prit, vérifia le calibre. Du 380. Elle ne s'en était pas servie sur China Bob Chan.

Autant commencer par le lit. Il posa le pistolet sur la commode, ôta les draps. Il examina le matelas centimètre par centimètre et vérifia s'il recelait une cache quelconque. Apparemment non. Rien sous le matelas, rien non plus dans le sommier à ressorts, ni dans le châssis.

Il empila tout ce foutoir sur le lit et travailla autour. La commode, maintenant.

La brise et les vagues qui roulaient dans le détroit distrairent Jake Grafton un moment et lui tirèrent un sourire. Le vent salé rafraîchissait la transpiration sur son front et assaillait ses narines de l'odeur puissante de la rivière des Perles qui coulait du cœur de la Chine. Le petit bateau de promenade qui tanguait et regimbait n'était pas facile à tenir. Il se demanda comment il allait l'amener à quai sur l'île de Hong Kong.

Déjà, le lieu de son débarquement était un problème. Qui étaient ces hommes qui l'avaient pris en chasse ?

Qui les avait engagés ? Qui l'un d'eux avait-il appelé sur son portable ? Ils l'observaient sans doute en ce moment même, attendant de voir où il accosterait.

Il voulait retourner au plus vite au consulat et éviter le désastre qui allait se produire au Central District. Quand les fusillades commenceraient, ce serait la ruée et il y aurait des centaines de morts, peut-être des milliers. *Cole, espèce de foutu idiot, aller te fourrer au beau milieu de la guerre d'un autre !*

Le moteur ronronnait sans à-coups. C'était une veine. Songeant à d'éventuels observateurs, Jake amena l'embarcation près de la côte et vira à l'est. Il longea la rive pendant cinq minutes avant de trouver ce qu'il cherchait – un quai assez bas avec des taquets vides. Le type à qui il avait emprunté cette barque gagnait sa vie avec ; Jake Grafton ne voulait pas l'en priver.

Il aborda avec habileté. Il ne possédait pas lui-même de bateau, mais il regardait des marins en manœuvrer depuis des années. L'hélice en prise et le moteur au ralenti, il sauta à terre avec une amarre à la main et l'entoura à un taquet. Puis il réembarqua, alors que son flanc venait donner dans le pneu attaché au quai au niveau de sa ligne de flottaison ; il passa la marche arrière, laissa l'amarre de bout ramener le bateau. Quand celui-ci fut attaché à l'avant et à l'arrière, il coupa le moteur.

Il sentit avec plaisir la solidité des pierres sous ses pieds. Il s'éloigna immédiatement en pensant aux types qui l'avaient agressé à Kowloon, et se demanda s'ils travaillaient pour Sonny Wong.

Le sergent Loo Ping avait reçu l'ordre de fouiller la tour de la Bank of the Orient, côté nord de la place. Il prit quatre hommes avec lui et se dirigea vers la porte de devant – évidemment fermée à clé. Le visage collé contre la vitre et les mains en visière, il constata que le hall était désert.

Il tira trois balles sur la serrure, puis poussa. Un morceau du verrou tenait toujours. Il demanda à deux de ses hommes d'enfoncer le battant à coups d'épaule. Le verre se fendilla, la serrure brisée céda enfin et la porte s'ouvrit.

Le sergent Loo entra, son groupe sur les talons. Bien entendu, son commandant ne lui avait pas précisé ce qu'ils devaient chercher ici. Il leur avait simplement ordonné de « fouiller le bâtiment » – comme si ça coulait de source !

— Trouvons des gens, souffla Loo Ping à son escouade. Si on chope quelqu'un, on l'emmène au véhicule de commandement pour interrogatoire.

Les soldats se mirent en mouvement. L'un d'eux descendit au sous-sol ; les autres se dirigèrent vers les ascenseurs et pressèrent le bouton d'appel. Rien.

Ils s'engagèrent dans l'escalier.

— Et si on tombait sur de l'argent ? demanda le plus jeune soldat, ce qui fit rigoler tout le monde.

— Parce que tu crois qu'ils laissent traîner leur fric n'importe où ? ricana son collègue.

— C'est une banque, non ? Il y en a certainement ici. Faut bien qu'ils le gardent quelque part...

Fils de riziculteur, Loo Ping n'avait jamais eu de chéquier. Bien sûr qu'il y avait du pognon dans une banque, même en faillite ! C'était peut-être ce que leur commandant voulait qu'ils récupèrent ?

— Ils l'ont enfermé dans les coffres, idiot, remarqua le troisième.

Ce qui parut logique à Loo Ping.

Au premier étage s'étendait une immense salle moquetée, où un ordinateur trônait sur chaque bureau. Comme l'électricité était coupée, le seul éclairage provenait des fenêtres, des deux côtés de cet espace majestueux. Les soldats s'immobilisèrent à la porte, émerveillés. Imaginez ce que ça devait être lorsque les lumières

étaient allumées et que des employés assis à tous ces bureaux comptaient leurs billets !

Bien sûr, il n'y avait personne, ce matin ; aussi, au bout d'un moment, ils laissèrent la porte se refermer toute seule – elle était incroyablement silencieuse – et ils gravirent une autre volée de marches.

Le deuxième étage ressemblait en tous points au premier : il était vaste et il débordait de bureaux, d'ordinateurs et de merveilleuses machines blanches qui servaient à Dieu sait quoi, et...

Il y avait quelqu'un près de la fenêtre donnant sur la place.

Un homme de grande taille.

Loo Ping ouvrit la voie, et les trois autres lui emboîtèrent le pas. Ils tenaient leurs fusils à la main : preuve qu'ils représentaient l'autorité et qu'on devait leur obéir.

Bon sang, ce type à la fenêtre était immense ! Il se tourna et les regarda s'approcher entre les bureaux. Il avait la peau sombre et il était complètement nu.

Loo Ping ralentit.

Ce n'était pas un homme.

Non.

Une machine ? Près de deux mètres de hauteur, un cou formé de trois tubes flexibles. Une tête étroite au menton et au front, large au niveau des yeux, avec une autre tige plantée au sommet du crâne. Ses jambes rappelaient les pattes arrière d'un chien, et ses pieds ceux d'un poulet avec trois orteils proéminents. Et cette queue ! On aurait dit un truc sorti d'un film de science-fiction !

Un robot ! Ce devait être ça !

Un de ses hommes tira Loo Ping par la manche et lui chuchota :

— Il est armé.

— Eh ! lança Loo Ping en continuant à avancer, mais avec prudence.

Il s'arrêta à trois mètres de la chose et l'étudia. La lettre C était inscrite sur ses épaules. Ses mains étaient des griffes qui tenaient un tube de lancement de missile antichar filoguidé. Un autre tube était posé par terre, à ses pieds.

Le monstre baissa la tête, et ses yeux – en réalité, des espèces d'objectifs – se fixèrent sur lui. Une tourelle tournait lentement devant l'un d'eux. Elle s'arrêta avec un cliquetis, puis reprit son mouvement.

Inquiet, Loo fit quelques pas de côté.

La tête accompagna son mouvement.

Loo Ping remarqua alors qu'une arme à canons multiples était montée sur le côté droit du torse du robot.

Elle se mit à pivoter, avec un gémissement nettement audible dans cette pièce silencieuse.

Loo Ping serra son fusil plus fort et observa ses hommes. Ils étaient toujours derrière lui – mais ils paraissaient sur le point de s'enfuir en courant.

— Eh ! répéta Loo Ping à l'intention du robot.

Il lui fit face avec courage et déplaça légèrement le canon de son fusil dans sa direction. Son pouce droit se posa sur le cran de sûreté.

— Son arme est braquée sur vous, lui souffla le soldat le plus proche.

Il avait raison. La chose visait la poitrine de Loo Ping. Celui-ci fit un autre pas à droite. Les canons multiples se déplacèrent en même temps que lui.

— Eh, qu'est-ce que... commença-t-il.

Mais il ne termina pas sa phrase.

Une balle le frappa en plein cœur.

Quand il toucha le sol, il était mort.

La chose déplaça légèrement son arme et fit feu de nouveau sur le soldat le plus proche, puis sur le suivant. Quatre coups au but en moins d'une seconde.

Les quatre douilles éjectées de la culasse de la mitrailleuse légère tintèrent contre la fenêtre et rebondirent sur la moquette du bureau, tandis que les canons Gatling s'arrêtaient de tourner.

Le soldat que Loo Ping avait envoyé fouiller le sous-sol franchit la porte à l'instant même où le monstre ouvrait le feu. Au moment où les détonations retentissaient dans la pièce, il se replia sur le palier et dévala l'escalier.

— Y en a un qui s'échappe ! annonça Kerry Kent. Elle fixait son moniteur et écoutait l'audio de Charlie York dans son casque.

— Laisse-le partir, dit Cole. Ce n'est pas une menace.

Il s'essuya la bouche du revers de la main. Quatre gosses sans instruction morts le temps d'un battement de cils. Il salivait, comme s'il allait vomir.

Charlie York se retourna vers la fenêtre. Dans un cliquetis, la tourelle de sa caméra droite choisit un autre objectif, et la place, au-dessous de lui, devint nette sur le moniteur de Kent.

Elle vérifia les autres unités. Toutes fonctionnaient correctement. Toutes étaient prêtes.

Jimmy Lee, le roi du Cool, continuait à bafouiller de manière incohérente sur Wou Tai Kwong, la trahison, sa peur d'être exécuté. Le producteur de Lee et le censeur du gouvernement attendaient sans rien faire, au comble de l'inquiétude.

Le gouverneur Sun n'avait pas rappelé et, à vrai dire, le producteur ne croyait pas qu'il le ferait. Néanmoins, comme Jimmy Lee était une

célébrité, il y avait peut-être une chance.

Le censeur essaya alors de joindre Pékin, mais l'opérateur lui répondit que toutes les lignes étaient coupées.

— C'est une urgence d'État ! hurla-t-il.

Il le regretta immédiatement, car il venait de penser que Jimmy Lee avait peut-être tout simplement perdu l'esprit et qu'il racontait n'importe quoi.

Son interlocuteur lui expliqua que, affaire d'État ou pas, les liaisons téléphoniques entre Hong Kong et l'extérieur ne fonctionnaient plus.

— Prévenez le quartier général de l'armée, lui suggéra le producteur.

— Pourquoi ne pas diffuser la nouvelle à l'antenne, tout simplement ? proposa alors le fonctionnaire. Comme ça, tout le monde sera au courant. C'est le meilleur moyen de prévenir les autorités du complot.

— Et si Jimmy était devenu fou ? Hein ? Avez-vous envisagé ça ? Peut-être qu'il est drogué. Cet idiot l'a déjà fait, vous vous souvenez ?

— Toutes les liaisons téléphoniques hors de Hong Kong sont interrompues, répliqua le censeur. Les banques sont fermées, le métro ne fonctionne plus, l'aéroport est bloqué. Jimmy prétend que les rebelles ont attaqué les systèmes informatiques. Et qu'ils vont lancer un assaut contre les soldats sur la place de la Bank of the Orient. Tout ça a un sens, pour moi.

— Très bien, très bien, grommela le producteur.

Il considéra Jimmy Lee, essaya de décider s'il était cohérent. Non.

Il gagna le studio et s'assit sur le tabouret, devant le micro de Jimmy. En attendant la fin de la chanson qu'ils diffusaient, il réfléchit à ce qu'il allait annoncer. *Essaie d'être direct*, décida-t-il. *Inutile d'enjoliver les choses comme le ferait Jimmy. Conduis-toi comme un homme qui a gardé toute sa tête.*

Un truc du genre : « Ne paniquez pas, vous tous qui nous écoutez, mais voici une rumeur qui pourrait avoir un fond de vérité. Que les autorités interviennent. Vous apprenez la nouvelle les premiers, chers auditeurs, en direct sur l'émission de Jimmy Lee... »

La chanson se termina. Le producteur alluma son micro et commença à parler.

Dans la remorque-musée garée à trois pâtés de maisons de la Bank of the Orient, une radio était réglée sur l'émission de Jimmy Lee et un téléviseur sur la seule chaîne qui émettait encore. La radio diffusait de la pop music et la télé un soap opéra chinois.

Puis quelqu'un attira l'attention de Kerry Kent sur ce que la radio commençait à transmettre. Un homme parlait de la révolution qui

visait à renverser la République populaire. Les soldats seraient attaqués ce matin dans le Central District par des rebelles armés qui essayaient de provoquer une émeute de grande ampleur, de s'emparer de l'hôtel de ville et d'arrêter les responsables qui s'y trouvaient.

— Ce n'est pas la voix de Jimmy Lee, dit avec inquiétude l'homme à Kerry.

Elle consulta sa montre. En effet, ce n'était pas censé se produire maintenant.

— Nos amis chargés de protéger les stations de télévision et de radio sont-ils déjà en place ? demanda-t-elle.

Elle savait qu'ils n'auraient des armes que lorsque leurs camions auraient réussi à franchir le Cross-Harbor Tunnel.

— Ils sont en route, lui répondit-on. Ils ne nous ont pas encore contactés.

— Qu'est-ce qui se passe dans cette radio, bon sang ?

Personne n'en avait la moindre idée.

Kerry Kent appela Hou Chiang dans son hélico qui survolait toujours le Central District. Les images aériennes de sa caméra étaient diffusées sur un moniteur de leur remorque.

— Tu es au-dessus de la place, devant la banque ? s'informa Kerry.

— Oui. Je suis okay. C'est quand vous voulez.

Kerry se tourna vers Cole.

— Nos hommes n'ont pas encore débarqué dans les stations de télé et de radio, mais on capte une annonce prématurée sur les ondes.

— Quelque chose à la télévision ?

— Non.

— Est-ce qu'on est prêts ?

— On attend nos gars. Au lever de rideau, on doit interdire au gouvernement l'accès aux médias – et les utiliser pour notre compte.

— Est-ce que l'armée écoute Jimmy Lee ?

Kerry Kent examina ses écrans, qui lui montraient ce que voyait en cet instant chacun de leurs Yorks. Puis elle vérifia l'image composite générée par ordinateur.

— Si c'est le cas, elle n'a toujours pas compris le film, répondit-elle.

— Contacte nos compagnons qui sont en route et demande-leur une estimation de leur heure d'arrivée. C'est essentiel qu'ils soient en position avant l'ALP.

Kerry Kent fit un signe de tête à un de leurs informaticiens. Celui-ci composa un numéro sur un téléphone à large bande.

— Deux heures, annonça l'opérateur radio à Moon Hok.

À en croire le colonel responsable de leur caserne des Nouveaux Territoires, c'était le temps qu'il faudrait aux troupes réclamées par

Moon pour embarquer sur des camions et se positionner sur la place de la Bank of the Orient. Mais ni ce colonel ni Moon Hok ne savaient encore que l'armée chinoise ne contrôlait plus le Cross-Harbor Tunnel – et les deux hommes ne tenaient pas compte non plus des embouteillages qui bloquaient les rues du sud de Kowloon. Néanmoins, Moon Hok avait bien conscience que cette estimation était optimiste.

De là où il se tenait, il entendait les manifestants scander un slogan antigouvernemental, quelque chose du genre : *Ras-le-bol du vol !*

Il pensa avec amertume que Tang et le gouverneur Sun mettaient une fois de plus l'armée dans une situation impossible. Car cette foule était indiscutablement hostile et ne cessait de grossir. Dans les rues qui menaient à la place, elle était si énorme que les gens étaient forcés de rester debout.

De nouveau, il se demanda s'il valait mieux laisser les manifestants là où ils étaient ou les repousser pour étendre son périmètre de protection.

Tandis qu'il retournait dans sa tête ses possibilités d'action, les échanges radio concernant l'hélicoptère du général Tang se poursuivaient. Il s'était écrasé, selon un officier qui disait avoir assisté à l'accident depuis son véhicule situé à moins d'un kilomètre du point d'impact. Il était tombé près de l'entrée du Cross-Harbor Tunnel, côté Kowloon. Un autre officier l'interrompt, affirmant avoir vu le missile qui avait touché l'appareil.

— Il a été abattu, annonça-t-il sur le réseau radio.

Abattu !

Si la population se mettait maintenant à tirer sur les hélicoptères de l'ALP, la situation était radicalement différente. D'un point de vue strictement militaire, cette place était indéfendable. Il devait peut-être embarquer ses soldats dans les camions et les sortir de là. Bien entendu, cette manœuvre aurait des répercussions politiques.

Il décida de refiler le bébé au gouverneur Sun. Il ordonna à l'opérateur de le joindre.

Mais il n'avait plus le temps. Beaucoup de manifestants écoutaient sur leur transistor la seule radio de Hong Kong qui émettait toujours. En ce moment, le producteur de Jimmy Lee décrivait à l'antenne « l'horrible soulèvement séditieux » qui était sur le point de se produire sur la place de la Bank of the Orient.

Au début, la nouvelle fit rigoler tout le monde. Puis les gens échangèrent des regards et se demandèrent si cette diatribe avait un fond de vérité.

À une foule déjà chahuteuse, cette voix radiophonique suggérait le moyen idéal de se libérer de son lot quotidien de frustrations et d'injustices.

Les cris enflèrent, la colère monta d'un cran et les manifestants commencèrent à avancer vers les soldats positionnés autour de la place.

Virgil Cole nota le mouvement. Il pressa un bouton sur sa console de commande pour recevoir l'audio des Yorks dans son casque. Voilà, il entendait maintenant des slogans hostiles.

— Si les soldats se sentent menacés, ils tireront des gaz lacrymogènes ou ils ouvriront le feu et la foule paniquera, dit-il à Kerry qui semblait hypnotisée par le spectacle. C'est le moment !

Le rescapé qui avait vu Charlie York exécuter Loo Ping et ses compagnons se tenait maintenant devant le général Moon, et il lui indiquait du doigt l'immeuble de la Bank of the Orient. Il parlait du robot.

— Un monstre de trois mètres de haut a tué mon sergent et les trois autres hommes de mon escouade. Là, au deuxième étage !

Le général écouta un moment ces stupidités, puis il s'éloigna. Les officiers subalternes s'occuperaient de cet idiot qui avait perdu la tête. *Un monstre ! Et puis quoi encore ?*

Mais l'autre gesticulait toujours en direction du deuxième étage.

Moon entendit soudain un bruit de vitre brisée et il tourna malgré lui son regard vers la banque. Du verre tombait en pluie... d'une fenêtre du deuxième étage !

Moon allait demander à l'un des officiers d'état-major de retrouver ce « monstre » dissimulé dans la banque, quand le tank le plus proche explosa. La déflagration brûla le général Moon et le propulsa dans les airs. Il retomba comme une masse sur la chaussée et resta là sans bouger, assommé.

Charlie York abandonna le tube de lancement de missile antichar filoguidé et ramassa le second. Pendant qu'il le plaçait en position de tir, l'autre tank sauta. Dog York, dans l'immeuble au sud de la place, venait de régler le problème.

Charlie visa donc le véhicule de commandement et pressa la détente.

Le missile pulvérisa la fourgonnette, aspergeant les hommes couchés autour d'elle de fragments de métal et de pièces de radio.

Charlie York était maintenant à court de missiles antichars, mais Kerry Kent décida que Dog York pouvait lancer une roquette sur le nid de mitrailleuse installé du côté droit des positions de l'ALP. La console de commande du York était un système inspiré de la technologie Macintosh – il suffisait de pointer et cliquer –, si bien que quelques secondes plus tard la roquette fila en hurlant au-dessus de la place. Elle frappa le chargeur de munitions de la mitrailleuse lourde montée

sur trépied et l'ensemble se transforma en une boule de feu.

Aussitôt après, Dog élimina de la même façon la mitrailleuse la plus éloignée.

En moins d'une minute, les tanks et deux des quatre mitrailleuses avaient été mis hors d'état de nuire. Tous les soldats de l'ALP s'étaient jetés à plat ventre ou protégés derrière les jardinières en béton.

Plus de cent mille personnes, dans les rues environnantes, entendirent les explosions et cela sembla décupler leur énergie. Tout le monde tendait le cou pour essayer de voir ce qui se passait sur la place...

Quand le camion s'arrêta dans un grincement de freins devant la station de télévision de Victoria Peak, Wei Luk avait pris son tour de garde à la porte. Avec un soupir de soulagement, il vit une douzaine d'étudiants de l'université, armés de fusils d'assaut, qui sautaient de l'arrière du camion et déchargeaient une mitrailleuse. Ils l'installèrent immédiatement à un endroit d'où ils contrôlèrent la principale avenue menant à ce bâtiment, puis ils prirent position autour des installations.

Wei Luk retourna à l'intérieur. La réceptionniste le fixa avec horreur quand il sortit un pistolet de sa poche et lui ordonna de déverrouiller la porte. Elle pressa le bouton.

Wei Luk regagna alors le studio principal, où il indiqua d'un signe de la main à Peter Po que le show pouvait commencer.

Moins de deux minutes plus tard, la chaîne recevait les images de la caméra de l'hélicoptère de Hou Chiang, et Peter Po, en voix off, expliqua aux téléspectateurs que la première bataille de la révolution avait débuté.

Dans la remorque-musée, à trois pâtés de maisons de la place de la Bank of the Orient, on poussa un hurra quand les vues aériennes apparurent sur l'écran.

Virgil Cole alluma la radio à ondes courtes posée sur un comptoir derrière lui. Il eut presque immédiatement les rapports de leurs compagnons qui avaient pris d'assaut des stations de télévision à travers la Chine : eux aussi recevaient les images de Hong Kong par satellite et les retransmettaient d'un bout à l'autre du pays. Une fois ce programme sur les ondes, ils allaient évacuer les stations, forcer tout leur personnel à sortir, puis verrouiller les bâtiments. Quand les autorités réagiraient, il leur faudrait faire sauter les portes pour interrompre ces diffusions. Et il n'y aurait personne sur place à arrêter.

Ce serait trop tard, de toute façon. Les nouvelles circuleraient et la crédibilité du gouvernement serait gravement entamée.

Virgil Cole se laissa aller contre le dossier de sa chaise avec un

soupir de soulagement. *Enfin !* pensa-t-il. *Impossible de revenir en arrière désormais.*

Alvin et Bob York se trouvaient au sous-sol du gratte-ciel qui dominait la place, côté ouest. La porte avait été verrouillée pour décourager d'éventuels soldats qui auraient reçu l'ordre de fouiller l'endroit. Alvin brisa la serrure en forçant la poignée et les deux unités empruntèrent l'escalier menant au niveau de la rue. Il était étroit et bas de plafond et les robots eurent à peine assez de place pour passer – ils durent rétracter leurs appendices et courber le dos.

Kerry Kent les suivit en vidéo pour s'assurer que tout allait bien, puis elle utilisa la souris pour activer Easy et Fred.

Derrière elle, Virgil Cole se servit une autre tasse de café. Il avait passé cinq ans de sa vie à superviser la conception des Yorks et il avait investi énormément d'argent dans la société qui les fabriquait ; leur premier test opérationnel aurait dû l'angoisser, et pourtant il n'en était rien. Ses inquiétudes concernant la diffusion de leurs images sur l'ensemble du territoire – qu'il considérait comme plus importante que la prestation des Yorks pour le succès de la révolution – l'avaient épuisé.

Il sirota une gorgée de café, jeta un coup d'œil aux moniteurs et se demanda une nouvelle fois s'il aurait dû opposer un refus absolu aux exigences de Wou Tai Kwong qui voulait affronter l'ALP au cours de cette manifestation de masse. Il faisait confiance à ses Yorks, en revanche les réactions de la foule étaient une formidable inconnue – une panique générale risquait de provoquer des milliers de victimes.

Tout en surveillant ses écrans, il se souvenait de la réponse de Wou : « Ce sont les gens qui font les révolutions – les Yorks ne sont que des machines. Les Chinois doivent voir que leur peuple est prêt à se battre. Nous pouvons leur donner une raison de lutter, mais c'est à eux de trouver le courage dans leur cœur. »

Au moment où les quatre Yorks sortirent en courant des bâtiments où ils étaient dissimulés, Charlie et Dog bondirent à travers les fenêtres du deuxième étage de leurs immeubles respectifs. Ils amortirent le choc de leur atterrissage sur la chaussée avec leurs pieds et leurs mains, puis ils se précipitèrent immédiatement vers le centre de la place.

Les six Yorks transmettaient à présent des images et du son à leur ordinateur central dans la remorque ; en quelques secondes, celui-ci transforma les flots de données en une image en trois dimensions de la place, des camions, des jardinières, des arbres, des lampadaires, des carcasses des tanks qui brûlaient toujours... et des militaires qui se relevaient, armes à la main, et regardaient bouche bée les robots

fonçant vers les servants des deux dernières mitrailleuses.

Chaque fois qu'un soldat levait son fusil pour se défendre, le système ordonnait instantanément à un York d'engager le combat. Son unité centrale faisait pivoter sa mitrailleuse légère et lâchait une balle – *une seule*. Car, à la différence des humains, un York ne ratait jamais sa cible.

Un gyrolaser annulaire alimentait en données un ordinateur de manœuvre indépendant qui assurait la stabilité et la position des Yorks. En même temps, les capteurs rassemblaient des informations traitées en interne par l'ordinateur de contrôle des armes. Ainsi les menaces étaient identifiées et éliminées dans l'ordre fixé par le contrôleur avant le début de la bataille. De surcroît, cet ordinateur partageait ses informations avec celui qui gérait les mouvements des unités et ce dernier les déplaçait alors pour minimiser les dangers de « basse priorité » ou ceux qu'elles n'avaient pas encore eu le temps d'engager.

Pour l'instant, tout fonctionnait comme prévu. Chaque unité détruisait les cibles hostiles, puis fonçait, zigzagait et bondissait pour sortir de la ligne de mire de ses adversaires.

La confusion était générale. Des officiers criaient et gesticulaient follement en direction des Yorks qui progressaient de camion en camion, couraient à travers la place et effectuaient des sauts périlleux, tandis que leurs mitrailleuses légères enchaînaient les tirs de précision.

Les soldats qui faisaient mine de résister étaient abattus sans pitié, et ceux qui ne se battaient pas étaient épargnés.

L'un d'eux jeta son fusil et leva les bras, au milieu de la place. Un officier dégaina son pistolet et le braqua sur lui. Il fut immédiatement tué par un York.

Maintenant, les soldats étaient de plus en plus nombreux à abandonner leurs armes.

Il y eut encore quelques coups de feu occasionnels, puis la fusillade cessa.

Les Yorks s'immobilisèrent. Chacun, pourtant, continua à tourner la tête, capteurs en éveil et mitrailleuses prêtes à tirer. Ils étaient menaçants et effrayants.

Les civils qui avaient suivi la scène poussèrent des acclamations et envahirent la place.

Brûlé et sonné par l'explosion du tank, le général Moon Hok réussit finalement à se relever. Il fit quelques pas en chancelant et regarda sans comprendre ses soldats avec leurs mains en l'air. Puis, pour la première fois, il examina le York le plus proche, Alvin – dont les capteurs, en cet instant, le surveillaient. Sa mitrailleuse légère suivait le moindre de ses mouvements, mais Alvin ne tira pas.

L'hélicoptère qui transportait Hou Chiang se posa au centre de la place et celui-ci en descendit. Le cameraman continua à filmer. Il se dépêcha de sortir de l'appareil par l'arrière et fit le point sur Hou, qui s'avança jusqu'au général Moon Hok pour exiger sa reddition aux forces révolutionnaires chinoises.

Les manifestants occupaient le terrain, à présent. Beaucoup portaient des armes récupérées à la caserne de police de Kowloon. Ils confisquaient celles des soldats et les passaient à leurs camarades qui n'en avaient pas. Quelques-uns levèrent leurs fusils vers le ciel et pressèrent la détente, juste pour voir s'ils fonctionnaient.

Les Yorks faillirent les abattre. Anticipant ce risque, Cole prévint Kerry Kent qui verrouilla juste à temps leurs circuits de tir.

Moon Hok n'était pas d'humeur à faire la moindre déclaration aux gens qui avaient tué ses soldats et qui venaient de l'humilier, et Hou Chiang eut la sagesse de se satisfaire de son silence. Il ordonna de le faire enfermer avec ses officiers.

Tout cela donnait de l'excellente télévision. Et le programme fut encore meilleur quand, de sa poche revolver, Hou sortit un discours qu'il avait rédigé avec Wou Tai Kwong pour ce moment historique. Comme Wou n'était pas là, Hou le lut lui-même devant la caméra, à un public invisible, tandis qu'une foule en liesse se bousculait autour de lui.

— Nous déclarons solennellement les objectifs de la révolution : la Chine doit devenir une nation libre et démocratique avec une Constitution garantissant l'État de droit et des dirigeants élus légalement par un vote populaire, une nation libérée de la corruption, une nation protégeant ses citoyens des criminels, une nation où chacun aura une chance égale de gagner dignement sa vie, une nation où régnera la liberté d'opinion et de religion, une nation qui tiendra sa place avec fierté au sein de la communauté internationale...

La fin de cette bataille de la Bank of the Orient fut diffusée à Hong Kong et partout en Chine continentale. À Canton et Shanghai, à Pékin et dans la province du Hunan, et jusque dans les villages les plus éloignés, les gens qui se trouvaient à ce moment à proximité d'un poste de télévision allumé découvrirent les Yorks entourés par les soldats de l'ALP, les bras en l'air, puis la foule en liesse qui se déversait sur la place comme si un barrage avait cédé.

À l'hôtel de ville de Hong Kong, quelqu'un appela le gouverneur Sun pour qu'il assistât à la scène. Celui-ci rata les Yorks en pleine action, mais il vit Hou Chiang atterrir sur la place dans l'hélicoptère de la station de télévision et marcher jusqu'au général Moon. Et il vit tout le reste : Hou acceptait le pistolet de Moon, puis les premiers civils ivres de bonheur envahissaient les lieux, serraient dans leurs

bras Hou Chiang et les soldats qui s'étaient rendus et contemplaient avec un respect mêlé de crainte les Yorks.

— Contactez immédiatement Pékin par radio, ordonna le gouverneur Sun d'un ton péremptoire. Il y a une révolution à Hong Kong et nous avons besoin de davantage d'effectifs pour reprendre les choses en main.

L'assistant sortit pour exécuter cet ordre et le gouverneur Sun resta là, paralysé de stupeur, devant l'écran.

Tout était long, en Chine, Sun le savait. Le gouvernement mettrait des jours pour renforcer la division d'infanterie stationnée ici. Voire même plusieurs semaines.

Pour la première fois, Sun reconnut qu'il avait mal évalué la situation.

Et puis il comprit que, s'ils arrivaient à le capturer, les rebelles l'exécuteraient. Dans son pays, le sang avait toujours coulé pendant les révolutions et celle-ci n'échapperait certainement pas à la règle.

Le producteur de Jimmy Lee cessa de parler dans son micro quand il se rendit compte que quelqu'un pointait un pistolet sur son crâne. Il n'acheva pas la phrase qu'il avait commencée.

L'arme bougea, lui ordonnant de quitter son siège.

Une jeune fille d'une vingtaine d'années le remplaça et annonça :

— La révolution chinoise a commencé. L'île de Hong Kong vient d'être libérée du pouvoir communiste.

Lin Pe suivait en direct les réjouissances de la place de la Bank of the Orient sur la petite télévision que l'épicier de Shatin avait installée au-dessus de son réfrigérateur de boissons gazeuses. Le cameraman était en train de filmer un York de près – une machine qui dépassait tout le monde de trente bons centimètres et semblait sans cesse aux aguets – et la carcasse fumante d'un tank.

Hou Chiang apparut sur l'écran, la foule grouillait derrière lui, de temps en temps quelqu'un tirait un coup de feu en l'air... la scène était festive, joyeuse. Personne ne s'occupait plus des soldats de l'ALP qui erraient maintenant sans but au milieu de cette mer humaine, désemparés.

Dommage que Wou ne soit pas là pour voir ça ! pensa Lin Pe. Cela faisait une dizaine d'années qu'il travaillait pour que ce jour fut possible, pour ce premier pas !

Le long voyage avait enfin commencé. Elle ne savait pas si elle devait en être heureuse ou triste. Elle ressortit s'asseoir sur la caisse d'oranges d'où elle recommença à surveiller l'entrée de la base militaire tout en réfléchissant aux événements.

Elle se promit de raconter tout cela à Wou. Dans cette vie ou la suivante.

À l'hôtel de ville, le gouverneur et son équipe étaient hypnotisés par ce qu'ils voyaient à la télévision – cette foule immense se ruant sur la place et la joie simple et contagieuse qui se lisait sur tous les visages.

Ils se serraient autour de l'écran, où se succédaient des images de la manifestation prises caméra à l'épaule et des vues aériennes filmées depuis l'hélicoptère qui avait redécollé. Peter Po commentait tout cela en voix off, d'un ton aussi serein que si ce genre de révolutions se produisait toutes les semaines.

Le discours de Hou Chiang brisa net le sortilège. Sun, qui ne se mettait pas facilement en colère, explosa en l'écoutant. Il traita Tang, Moon et les autres officiers de l'ALP d'incompétents et de traîtres défaitistes. Il appela la base navale et donna l'ordre aux canonnières de remonter le détroit et de bombarder les rebelles qui faisaient la fête devant la Bank of the Orient. Le commandant, qui avait assisté à la reddition en direct à la télévision, accepta – mais sans grand enthousiasme, nota lugubrement Sun.

Le gouverneur contacta ensuite l'escadrille de Su-27 à Lantau. Il exigea du chef d'escadrille qu'il lançât des raids contre les révolutionnaires.

— Lâchez des bombes et des missiles, mitraillez en rase-mottes... Éliminez ces rebelles ! *Empêchez cette gangrène de s'étendre.*

Le colonel lui fit répéter ses consignes pour s'assurer qu'il avait bien entendu.

— Nous allons utiliser un canon pour écraser des moustiques, hein ?

— Pas d'insolence ! Dois-je suggérer à Pékin de vous traduire devant une cour martiale ?

— Sur cette place, des bombes causeront beaucoup de dégâts, gouverneur. Je veux juste être certain que vous le comprenez. Après, il sera trop tard pour se lamenter.

— *Tuez les rebelles !*

— Les bombes ne choisissent pas leurs victimes, gouverneur. Rebelles, banquiers, enfants, femmes, touristes, soldats, policiers, tout le monde. C'est ce que je tente de vous expliquer.

— Exécutez mes ordres !

Sun téléphona alors au chef de la police métropolitaine ; il lui demanda de rassembler ses effectifs et de les lancer contre les émeutiers. Lui aussi manqua d'enthousiasme. Il savait que ses hommes, à la différence des marins et des aviateurs, se retrouveraient face à ces robots qu'il avait vus à la télévision.

— C'est quoi, ces choses, gouverneur ? Quelles sont leurs capacités ?

— Je ne sais pas. Mais les balles les arrêteront.

— On dirait bien que l'armée n'a pas eu beaucoup de succès avec les balles. Qu'est-ce qui vous fait penser que la police sera plus efficace ?

— C'est un ordre, dit Sun d'un ton glacial.

— C'est exact. Mais je vous le dis tout net, nous sommes des policiers, pas des soldats. Nous sommes formés au contrôle de la circulation routière, pas au combat de rue. Je ne vous promets rien.

— Mettez-vous vous-même à leur tête, poltron !

— Si je suis tué, à qui ferez-vous porter la responsabilité de notre défaite, gouverneur ?

Sun n'eut pas le temps de donner à cette remarque insolente la réponse qu'elle méritait. Le chef de la police lui avait raccroché au nez.

Sun abattit le combiné avec violence. Son principal assistant intervint :

— Gouverneur, il faut prévenir Pékin de ce problème, mais, avant tout, vous devez songer à quitter cette île.

— Qu'est-ce que vous racontez ?

— Monsieur, les rebelles vont venir vous arrêter, et en passant par la grande porte. Les quelques policiers qui nous gardent sont incapables de contenir des émeutiers armés. Ne restez pas ici. Ne leur permettez pas de vous donner en spectacle.

— Vous avez raison, dit Sun avec une évidente gratitude dans la voix.

Il téléphona à la base militaire des Nouveaux Territoires et exigea qu'un hélicoptère vînt immédiatement le chercher avec ses principaux assistants sur le toit de l'hôtel de ville.

Alors qu'il se précipitait vers le toit, il fit une brève halte dans la salle radio. L'opérateur appela Pékin sur le réseau vocal brouillé.

Sun essaya de résumer brièvement les événements de la matinée. Il informa le ministre de ses ordres à l'armée, à la marine et à l'aviation.

— Nous avons besoin de renforts militaires dès que possible, plaida-t-il auprès du ministre.

Celui-ci ne lui promit rien.

— Résistez avec les forces à votre disposition, lui dit-il. Un terrible désastre a frappé nos missiles balistiques, les trains ne peuvent plus circuler tant que les systèmes informatiques n'ont pas été réparés, le réseau électrique national connaît des pannes sporadiques, tout comme le téléphone. Nous ne pourrions vous envoyer de troupes que dans quelques jours.

— Un soutien aérien ? Pourrions-nous avoir deux escadrilles supplémentaires de MiG ou de Sukhoï ?

— Le personnel d'entretien, les pièces de rechange et leurs

armements devront être transportés par la route, lui rappela le ministre. Un tel déplacement prendra plusieurs semaines. Je vais en donner l'ordre, mais jusqu'à leur arrivée il vous faudra tenir avec ce que vous avez.

Tenir avec ce que nous avons. Peut-être que c'est possible, songea Sun en rejoignant le toit de l'hôtel de ville. Si on porte aux rebelles un coup sévère, puis qu'on réussit à les coincer sur l'île de Hong Kong, à les empêcher de franchir le détroit, oui, peut-être que c'est possible.

Le chef de la police n'avait plus l'âge de jouer aux gendarmes et aux voleurs. Assis derrière son bureau, il regardait les insurgés faire la fête en direct à la télévision.

Après avoir lu le tract, ce matin, il avait ordonné à ses hommes d'éviter le Central District. Apparemment, ils lui avaient obéi, parce qu'il ne voyait aucun de ses agents quand la caméra balayait la foule.

Un flic sait beaucoup de choses sur les gens qu'il sert : qui boit trop, qui a un fils toxico ou une adolescente enceinte, qui reçoit des pots-de-vin, qui les refuse... qui baise qui. Dans une société où tout est à vendre, tout a un prix. Un flic doit apprendre à survivre ou il se fait bouffer par les requins.

En cet instant, le chef de la police était occupé à survivre.

Il essayait d'ignorer la politique quand il le pouvait. Sonny Wong lui avait dit un an plus tôt que la révolte grondait à Hong Kong. Bien sûr, Sonny était décidé à en tirer profit – c'était une évidence. Les rebelles voulaient le changement, le gouverneur Sun et les communistes voulaient préserver le statu quo. Un camp gagnerait, l'autre perdrait.

Le vainqueur, quel qu'il fut, aurait besoin de la police. Et la police aurait besoin d'un chef.

Il n'avait pas l'intention de finir comme China Bob Chan, avec un trou dans la tête tandis que tout le monde, en ville, poussait des soupirs de soulagement. D'accord, China Bob avait gagné beaucoup d'argent, il était devenu très riche, il avait une grande maison, des femmes superbes et tout le tralala... sauf qu'il dormait maintenant à six pieds sous terre parce qu'il en savait trop sur trop de choses.

Bon, le gouverneur Sun n'était pas un mauvais bougre. Le chef se demandait maintenant s'il n'aurait pas dû lui conseiller de quitter Hong Kong ; les rebelles le tueraient s'ils l'attrapaient. Mais Sun n'était pas idiot au point de ne pas y avoir songé tout seul.

Il tendit la main vers le téléphone, puis il se ravisa. Après tout, il ne devait rien au gouverneur.

Michael Gao était sur le toit de l'immeuble près de l'entrée du Cross-Harbor Tunnel, quand il repéra l'hélico de l'ALP qui volait à

basse altitude, juste au-dessus de la cime des arbres, et se dirigeait vers l'île de Hong Kong. Michael ramassa son lanceur Strella. Il le pointa sur l'appareil, pressa la détente jusqu'au premier cran pour essayer d'avoir un verrouillage thermique.

Il l'eut. Et il tira.

Le missile jaillit du lanceur en rugissant.

Il s'éloigna dans un panache de feu et il alla finir sa course de l'autre côté de la rue où il pulvérisa le dernier étage d'un immeuble.

Michael avait un second lanceur, mais il décida d'attendre une meilleure occasion. S'il pouvait rejoindre la digue...

L'hélicoptère se posa sur le toit de l'hôtel de ville. Sun et trois assistants sortirent en courant. Quand ils furent à bord, l'appareil s'éleva juste assez pour se dégager de la balustrade, puis il inclina son nez dans le vent.

Le pilote tourna pour s'éloigner au-dessus du détroit et vira à l'est.

Michael Gao courait avec son lance-missile dans les bras. Les gens s'écartaient précipitamment pour lui laisser le passage. Dès qu'il arriva sur la digue, il épaula. L'hélicoptère fonçait vers l'est au-dessus du détroit, à environ trois kilomètres, très bas sur l'eau.

L'unité de guidage du missile refusa de se verrouiller sur son échappement. La distance était trop grande et l'angle trop ouvert.

Gao abaissa le lanceur et regarda l'appareil s'éloigner.

Tommy Carmellini examina minutieusement chaque objet de l'appartement de Kerry Kent ; il démontra les lampes et les réveils, sortit la télévision de sa carrosserie et étudia ses circuits. Il fit de même avec la radio, tapota les lattes de plancher, inspecta les éclairages, se servit d'un couteau pour lacérer la garniture du fauteuil près de la fenêtre, tria chaque vêtement de la commode...

Il savait fouiller un appartement et il fouilla celui-ci à fond. Il n'y trouva absolument rien de bizarre.

Deux heures plus tard, découragé et fatigué, il baissa son pantalon et s'assit sur les WC de Kent. Avant, toutefois, il avait soulevé le couvercle du réservoir et jeté un coup d'œil au mécanisme. Tout était normal. Il avait tâtonné aussi derrière la cuve pour s'assurer que rien n'y était fixé avec un ruban adhésif.

Pendant qu'il se soulageait, il prit un magazine que Kent avait rangé sur le porte-journaux, juste à côté. Il le feuilleta, cherchant à voir si quelque chose était glissé entre les pages. Non.

Un quotidien. Il le souleva, le secoua. Rien ne tomba. Il allait le reposer quand il s'arrêta, le regarda à nouveau. *The Financial Times*, une édition datée d'une semaine. Il était ouvert à la page boursière.

Paresseusement, Carmellini parcourut la liste des yeux. Première colonne, deuxième...

Hé ! Il y avait une minuscule tache d'encre sous le titre Vodafone, comme si elle y avait posé la pointe de son stylo un instant.

Il inspecta soigneusement la page. Oui, une autre tache ici, et une autre. Six en tout.

Des actions. Des investissements. Un portefeuille. Eh bien, même les fonctionnaires en avaient de nos jours. Bon sang, il avait lui-même placé quelques économies en Bourse.

Sauf que dans l'appartement il n'avait trouvé aucun document concernant ce portefeuille. Pas un seul relevé mensuel, pas une lettre de son courtier, rien.

Étrange.

Il aurait dû y avoir quelque chose, non ?

Ma Chao et les trois autres conspirateurs étaient assis au fond de la salle de briefing quand le colonel qui commandait la base entra avec ses chefs de service. Tout le monde se mit au garde-à-vous.

— Nous avons des ordres, annonça-t-il. Le gouverneur Sun nous a donné pour instructions de bombarder les rebelles sur la place de la Bank of the Orient, dans le Central District. Le quartier général, à Pékin, a confirmé. Nous enverrons donc quatre avions équipés chacun de quatre bombes de deux cent cinquante kilos. Par chance, le temps est excellent. Cette attaque sera coordonnée avec un pilonnage depuis deux de nos navires, de façon à mettre le maximum de pression sur les insurgés.

Quand il se tut, on entendit le murmure de la télévision qui continuait à diffuser des images de la manifestation dans une pièce voisine. Les pilotes avaient vu Hou Chiang prononcer son discours, puis les Yorks et une immense foule joyeuse envahir la place. Ils avaient écouté Peter Po expliquer le sens de la révolution et préciser pourquoi le renversement des communistes était d'une importance nationale majeure.

Et maintenant, cette mission !

Certainement, tout cela donnait à réfléchir. Entre autres parce que aucun pilote de l'escadrille n'avait jamais largué de bombe d'un J-11. Si leur appareil était une copie fabriquée sous licence d'un des meilleurs chasseurs du monde, il n'avait cependant pas de capacité d'attaque tout temps ; sa seule possibilité était le bombardement en piqué à vue[19]. Hélas, les grosses légumes, à Pékin, estimaient que cet entraînement était trop risqué, et ils l'avaient donc interdit.

Le commandant Ma Chao se tourna légèrement pour dissimuler le côté droit de son corps, et il dégaina son arme, un semi-automatique. Il le tint baissé, le long de sa jambe.

— Colonel, demanda-t-il alors, avez-vous vérifié l'identité du gouverneur ? Des agents provocateurs auraient pu vous transmettre de faux ordres.

Ce commentaire était une insubordination flagrante et le colonel ne le considéra pas autrement.

— Je suis pleinement convaincu que le gouverneur a bien donné cet ordre et que le quartier général, à Pékin, l'a confirmé, répondit-il,

mettant quiconque au défi de contredire cette déclaration. Le moment est venu de faire le tri entre les patriotes et les traîtres, ajouta-t-il d'un ton menaçant. J'ai l'intention d'obéir au gouvernement et de bombarder les rebelles comme il le souhaite. Qui décollera avec moi ?

Les officiers supérieurs levèrent la main, mais personne d'autre.

— Traîtres, vous êtes tous en état d'arrestation ! rugit le commandant de la base. Maintenant, sortez d'ici !

Alors Ma Chao braqua son pistolet sur lui.

— C'est vous qui l'êtes, colonel. Déposez votre arme.

Le colonel était un vrai pilote de chasse. Il eut un large sourire, puis il répondit :

— Nous pensions bien que quelque chose de ce genre risquait de se produire, Ma Chao, mais nous ne vous avons jamais suspecté, vous. Certains de ces petits salopards, oui, mais vous, vous me surprenez. Dommage... (Il haussa le ton.) Entrez, sergent, entrez, appela-t-il en faisant signe, par la porte ouverte, à des gens qui attendaient dans le couloir.

Trois sous-officiers franchirent le seuil avec des fusils d'assaut en position de tir.

Le colonel leur indiqua le fond de la salle.

— Le commandant Ma Chao et ses amis... Enfermez-les jusqu'à ce qu'on puisse les interroger pour découvrir jusqu'où s'étend cette gangrène.

Les trois hommes tournèrent leurs armes vers Ma Chao.

Le moment était venu. *Maintenant ou jamais*. « Fie-toi à ton jugement », avait dit Wou.

Ma Chao stabilisa le guidon de son pistolet et appuya sur la détente. Le colonel s'écroula.

— Un autre volontaire ? dit-il en regardant autour de lui.

Le sous-officier sourit à Ma, puis braqua son fusil sur les chefs de service.

— Messieurs, vos pistolets, s'il vous plaît. Vous êtes en état d'arrestation.

Le lieutenant qui se trouvait à côté de Ma fut incapable de se contenir plus longtemps :

— J'ai bien cru qu'il allait t'abattre !

Ma Chao pensait que le sergent était de son côté. Du moins, il disait l'être la semaine précédente – mais la Terre tourne sept fois par semaine. Ma Chao poussa un soupir de soulagement et s'avança pour évaluer la gravité de la blessure du colonel et prendre la direction des opérations.

Quand les véhicules chargés de soldats quittèrent la base de l'ALP, Lin Pe composa un numéro qu'elle avait mémorisé. Elle reconnut la

voix qui lui répondit – une jeune fille sympathique qui fréquentait l'université de Hong Kong.

— Sept camions sont en route.

Cinq minutes plus tard, Lin Pe appela à nouveau.

— Dix camions supplémentaires. Ils s'éloignent par Shatin.

— Parfait. Merci pour ce rapport. Nous voudrions maintenant que vous reveniez jusqu'à Nathan Road et que vous nous signaliez toute construction de positions de défense de l'ALP dans cette zone.

Lin Pe salua l'épicier, qui l'avait laissée utiliser ses toilettes, et traversa Shatin à pied en direction de l'arrêt de bus. Son sac était lourd et elle se sentait fatiguée ; elle avançait lentement.

Son fils Wou l'avait prévenue des dangers d'espionner l'ALP.

— Ils te tueront s'ils t'attrapent en train de parler dans ton portable. Ou ils peuvent tout simplement t'arrêter parce qu'ils sont inquiets. Et comme ils auront peur, ils seront très dangereux.

— Je comprends, avait-elle répondu.

— Ils risquent de te battre à mort pour te faire parler. Et de t'assassiner, quoi que tu leur dises.

— Je comprends, avait-elle répété.

— Tu n'es pas obligée de faire ça, avait ajouté Wou.

— Quelqu'un doit le faire.

— Ah..., avait-il murmuré, et il avait laissé tomber le sujet.

Mais où Kerry Kent pouvait-elle bien planquer les informations sur son portefeuille boursier ? Tommy Carmellini, planté au milieu de la minuscule cuisine, se creusait la tête. Il avait fouillé ici tout ce qu'il y avait à fouiller, il avait fouiné dans le moindre recoin, arraché les plinthes, vérifié toutes les bouches d'aération...

Il avait empilé les casseroles contre un mur. Il avait même décollé le papier dont elle avait recouvert les étagères.

Son attaché-case n'était pas là. Il devait être au consulat.

Le carnet... un carnet à spirale était posé sur sa table de nuit. Il l'avait feuilleté, mais...

Il le récupéra, s'assit par terre dans la salle de bains lilliputienne, le seul espace encore libre, et, cette fois, il le parcourut avec soin.

La réponse à sa question se trouvait au milieu dudit carnet. Une page de multiplications, sept en tout, et une addition des sept réponses. Kerry Kent dissimulait son secret au vu et au su de tous.

Il compara les chiffres aux cours de la Bourse du *Financial Times* récupéré dans les toilettes. Très bien, cette valeur avait terminé à 74,5, et il lisait sur le carnet : 74,5 x 5 400. Réponse : 402 300.

Il vérifia chaque calcul. La corrélation avec les six actions marquées par une tache d'encre presque invisible était parfaite. Seule manquait la septième.

Le total... 1 632 430 livres sterling.

Une livre valait quoi, environ un dollar et demi US ?

Ouahou ! Kerry Kent n'était peut-être pas riche à crever, mais elle entraînait tout de même dans la catégorie agent-secret-avec-un-peu-de-bien, ce qui était, comme l'aurait dit tout gentleman qui se respecte, ce qui se faisait de mieux.

Près de deux millions et demi de dollars !

Avec un salaire de fonctionnaire.

Peut-être que ses grands-parents, pleins aux as, lui avaient laissé un joli magot. Peut-être que son premier mari était prospère. Ou, après tout, peut-être qu'elle était la meilleure spéculatrice en Bourse du monde et qu'elle s'était remarquablement débrouillée avec son argent de poche.

Ou alors, se dit Tommy Carmellini en empochant la feuille de calculs et la page du *Financial Times*, peut-être que Kerry Kent était malhonnête.

Simple hypothèse, bien sûr.

Elizabeth Yeager habitait un immeuble sans ascenseur, dans un petit quartier villageois au sud de l'île. Jake Grafton demanda à son chauffeur de taxi de l'attendre, passa devant les boutiques d'artisanat pour touristes – dont beaucoup étaient fermées aujourd'hui – et s'engagea dans l'escalier menant au hall. Du lierre et des plantes grimpantes couraient sur la façade.

Quatre boîtes aux lettres. L'appartement d'Elizabeth Yeager était le trois. Il pressa le bouton.

— Oui ?

Une voix d'Américaine, fatiguée et hargneuse.

— Elizabeth Yeager ? J'ai un message pour vous.

— Quoi ?

— C'est personnel.

— Montez.

L'entrée se débloqua avec un clic.

L'ex-employée du consulat entrebâilla sa porte. Jake Grafton écrasa son épaule contre le battant qui s'ouvrit à la volée, la renversant presque. Une autre personne était assise à côté du canapé. Une femme d'âge mûr, bien en chair, aux cheveux grisonnants.

— Qui êtes-vous ? Qu'est-ce que vous voulez ? dit l'Américaine avec colère.

Ses yeux étaient rouges. Elle avait pleuré.

— Vous êtes Elizabeth Yeager ?

— Oui.

— J'ai des questions à vous poser. (Il fixa sa visiteuse.) Si ça ne vous dérange pas.

Elle fit un signe de tête à son amie qui passa devant Jake avec un air outragé.

— C'est un crime que de s'introduire de force chez les gens, protesta Elizabeth Yeager en se perchait au bord d'une chaise. Ma voisine, M^{me} O'Reilly, pourra vous identifier.

— C'est la dame qui vient de partir ?

— Exact.

— Je ne parlerais pas de crime, si j'étais vous. Vol de passeports, falsification, trahison, enlèvement... Si vous retournez aux États-Unis un jour, vous risquez de passer le reste de votre vie dans une cellule.

— Vous êtes Grafton, c'est ça ?

Jake hocha la tête.

— Je n'ai rien à vous dire, alors fichez le camp.

— Sinon quoi ? Vous appellerez la police ?

Elle se contenta de lui lancer un regard mauvais.

— À moins que vous demandiez à Sonny Wong d'envoyer quelqu'un ici pour me foutre dehors ? Le téléphone est là – ne vous gênez pas.

Il s'assit sur la chaise en face d'elle.

— Salaud !

— Où est ma femme ?

— Je n'en sais rien.

Elle changea de position sur sa chaise, sans le regarder.

Jake Grafton avait de plus en plus de mal à conserver son calme. Si seulement Elizabeth Yeager savait !

— Mon épouse a été kidnappée, expliqua-t-il patiemment. Sa vie est en jeu. Je pense que vous connaissez beaucoup de choses sur Sonny Wong, où on peut le trouver, où il vit, de quel endroit opèrent ses hommes... Je veux être informé de tout ça. Ce que vous me direz restera entre nous. Je ne le révélerai pas au gouvernement américain. Ce sera strictement confidentiel.

Elle se tourna pour lui faire face.

— Vous êtes un officier de la marine des États-Unis. Vous ne pouvez rien me faire. *Je connais mes droits !* Je n'ai rien à dire.

Jake sortit son colt 45 de sa veste sport, le pointa sur sa tête et, d'un mouvement du pouce, ôta la sécurité. Elle blêmit. Il détourna le canon de quelques centimètres et tira. La détonation fut assourdissante dans cet espace clos. La balle s'enfonça dans le mur, derrière elle.

Il s'avança, lui attrapa les cheveux à pleine main et posa le canon contre son nez.

— Vos droits, c'est de la merde ! Où est ma femme, bordel ?

Elle déglutit avec difficulté.

— Je ne sais pas.

Sa voix n'était plus qu'un couinement de souris.

— Il y a une révolution à Hong Kong en ce moment, mademoiselle Yeager. La police s'est planquée et l'armée est très occupée. Tout le monde se moque bien de votre sort. Si je veux, je peux briser chaque os de votre misérable corps. Je peux vous transformer en passoire et vous abandonner ici pendant que vous vous viderez de votre sang – et personne sur cette belle planète n'en aura rien à foutre. Maintenant, je vais répéter ma question, et si vous donnez la mauvaise réponse, nous allons découvrir combien il faut de balles pour vous tuer. *Où est ma femme ?*

Elizabeth Yeager écarquilla les yeux et son visage perdit toute couleur. Elle essaya de parler ; elle ne réussit qu'une espèce de croassement et elle s'évanouit. Jake crut d'abord qu'elle simulait, mais elle était molle comme une chiffre.

— Et merde ! souffla Jake Grafton.

Il se dégoûtait. C'était une honte de terroriser une femme à ce point.

— Et merde ! répéta-t-il.

Il la lâcha. Elle tomba de sa chaise comme un tas de vieux chiffons. Furieux, il donna un coup de pied dans la table basse.

Il avait eu sa chance hier soir. Il aurait dû coller ce revolver sur le nez de Wong et lui promettre de faire sauter sa putain de cervelle s'il ne lui rendait pas Callie dans le quart d'heure.

Ouais.

Il claqua la porte de l'appartement en sortant.

Le taxi le ramena au consulat. Il voulait suivre la révolution à la télévision. Puisque Cole avait démissionné et qu'il n'était plus, officiellement, un fonctionnaire du gouvernement des États-Unis, lui-même n'avait probablement pas le droit d'être là. Mais bon, personne ne lui avait encore suggéré de se tirer. Il alluma la télé et s'installa derrière le bureau de Cole.

Il aurait dû être en train de faire quelque chose pour retrouver Callie – mais quoi... ? Cette pensée le rongait.

Le moment venu, Sonny libérerait Wou et Callie pour récupérer son argent. Mais une fois qu'il aurait son magot, il serait obligé de les tuer tous – Wou, Callie, Jake, Cole, tous les témoins de cette histoire. Dans le cas contraire, il était foutu.

Donc Sonny Wong placerait sans doute assez de tireurs aux alentours du lieu de rendez-vous pour s'assurer que personne n'en réchapperait. Jake aurait parié sa tête là-dessus.

Il se perdit dans ses pensées. Callie avait un frère à Chicago, marié, deux enfants à l'université. Sa mère vivait pas très loin de chez son frère, et son père était mort.

Il avait enseigné toute sa vie à l'université de Chicago. Professeur McKenzie. Un sacré bonhomme ! Il ne croyait pas au marxisme, avec

ses théories douteuses de transformation sociale et ses balivernes économiques soûlantes – non, ce qu’il appréciait dans cette idéologie, c’était la dictature de l’élite. Le prof était un snob intellectuel. Pour lui, le grand défaut de l’homme du commun était qu’il était commun.

Jake se demanda ce qu’aurait pensé McKenzie de l’effondrement du communisme partout dans le monde.

Finalement, il éteignit la télévision. Bien calé dans le confortable fauteuil en cuir qui contenait d’habitude le maigre derrière de Tiger Cole, il prit le bloc-notes et un stylo et commença à rédiger un rapport sur la situation à Hong Kong pour l’état-major de la NSA. Le consulat avait une liaison radio avec le Département d’État si bien qu’un fonctionnaire pourrait crypter le texte et l’envoyer dès que Jake aurait terminé.

Il était en train de gribouiller quand le secrétaire de Cole passa la tête par la porte.

— Ahh... monsieur.

Il fronça les sourcils, mécontent peut-être de voir Jake utiliser le bureau de Cole.

— Oui ? répondit Jake tout en continuant la phrase qu’il était en train d’écrire.

— Un appel pour vous. M. Carmellini.

Jake décrocha.

— Grafton.

— Carmellini, amiral. Je suis chez Kerry Kent, en train de retourner ses placards. Il semblerait qu’elle ait quelque part un portefeuille boursier assez conséquent.

Jake s’arrêta d’écrire. À présent, il serrait le combiné à l’écraser.

— Raconte-moi ça.

Carmellini s’exécuta. Il donna à Jake les noms des compagnies dont elle possédait des actions, le nombre de celles-ci, et les sommes correspondantes. Il lui parla aussi du septième lot, ajouta qu’il ne connaissait pas le nom de cette dernière société.

— Autre chose ? demanda Jake.

— C’est à peu près tout, à moins que tu ne sois intéressé par les marques de ses vêtements.

— Je devrais ?

— Eh bien, ce sont des fringues chères, de bien meilleure qualité que ce que j’ai l’habitude de voir sur des employés du gouvernement, mais bon, elle est britannique et sacrément plus riche que moi...

— Tu ferais mieux de rentrer au consulat.

— Est-ce que les ferries circulent toujours ? Le métro est en rade et le tunnel fermé.

— Loue un bateau, ou vole-le, dit Jake et il raccrocha.

Il convoqua alors le secrétaire par l’interphone. Quand celui-ci

apparus, Jake lui annonça :

— Je veux joindre le Pentagone sur le téléphone satellitaire.

— Tous les circuits sont occupés, monsieur. Le personnel les utilise pour les fonctions officielles. Il est en train de fournir au Conseil national de sécurité et au secrétaire d'État des informations en temps réel sur la situation ici.

— Formidable ! J'ai besoin d'une ligne.

— Qui êtes-vous, monsieur ? Vraiment ? Je veux dire, je sais que vous un amiral de la marine en service actif, mais vous installer dans le bureau du consul général et...

— Je n'ai pas le temps pour ces conneries, répliqua sèchement Jake. Obtenez-moi une ligne, et tout de suite. Ensuite, vous contacterez le secrétaire d'État pour vous plaindre.

Le fonctionnaire parut vexé.

— Je vais faire passer votre appel. Vous pouvez utiliser votre téléphone. Attendez que ça sonne.

Très bien : China Bob Chan entrait clandestinement à Hong Kong de l'argent et du matériel de guerre de haute technologie. Et il servait aussi d'intermédiaire pour les contributions communistes à des hommes politiques américains, dans le but d'obtenir certaines licences d'exportation. Sonny Wong était un gangster professionnel lié à des bandes criminelles implantées partout en Chine. Cole était un agent américain qui fournissait aux rebelles de grosses sommes et des systèmes d'armement hautement classifiés.

Et Kerry Kent ? Un agent du SIS britannique, soit menant une mission secrète, soit jouant pour son propre compte. Opératrice du système d'arme de Cole – ou WSO selon la terminologie de l'US Air Force. Baisant avec le chef des rebelles. Et beaucoup de pognon à la banque...

Comme Virgil Cole ne faisait pas confiance à China Bob, un agent de la CIA avait placé des micros dans son bureau, mais il n'avait pas eu le temps de récupérer la cassette. On l'avait tué avant. Puis quelqu'un avait abattu China Bob Chan – dès lors, l'écheveau s'emmêlait et tout finissait en eau de boudin.

Callie avait écouté l'enregistrement et avait entendu... rien de rien.

Des heures de conversation, la majeure partie à sens unique parce que Chan était pendu au téléphone, dont tout le contenu était probablement pertinent – à condition d'en savoir davantage sur les affaires de Chan. Sinon, c'était sans intérêt. Pour Callie, en tout cas, ça n'avait été que du bruit.

Puis on avait enlevé sa femme.

Pour de l'argent ?

Wong menaçait Cole. Callie pouvait le faire condamner si elle témoignait, prétendait-il.

Comment le savait-il ? Il n'avait pas entendu la cassette.

Et s'il croyait qu'elle contenait quelque chose qui n'y était pas ?

Ahhh... !

Le téléphone sonna.

Jake décrocha. C'était l'officier de permanence au centre de crise du Pentagone. L'amiral se présenta et demanda le capitaine de frégate Tarkington.

Vingt secondes plus tard, Toad était en ligne.

— Tu dors sur place ou quoi ?

— En haut, dans le bureau. J'étais ici à traîasser, en espérant que tu appellerais.

— J'ai un boulot pour toi.

— Oui, chef. Vas-y.

Jake lui transmet toutes les informations qu'il avait sur le portefeuille boursier de Kerry Kent.

— C'est un indice de départ, dit-il à Toad. Vois ce que peuvent dénicher nos limiers informatiques de la NSA. Le compte ne sera probablement pas sous son nom. Je dirais qu'il est dans une maison de courtage londonienne ou au bureau de Hong Kong de celle-ci. Cette femme a peut-être eu accès à des passeports américains volés au consulat. Si elle est en contact avec la pègre de Hong Kong, elle risque d'avoir des passeports de n'importe où, authentiques ou non.

Jake lui donna alors une description physique de Kerry Kent.

Quand Toad eut fini de noter, il dit à son patron et ami :

— J'ai discuté avec la CIA. Selon nos gars, le SIS est parfaitement au courant du statut de Kerry Kent chez les rebelles, bien qu'il refuse d'admettre quoi que ce soit. Officiellement, les Britanniques prétendent qu'ils n'ont jamais entendu parler d'elle.

— Oublie ça. Trouve l'argent. Trouve d'où il venait. Un héritage, un divorce, n'importe quoi.

— Des nouvelles de Callie ?

— Non.

— J'ai demandé l'autorisation de venir t'aider, mais le président a opposé son veto. Il ne veut pas voir un seul militaire entrer dans le pays pour quelque raison que ce soit.

— Je me doutais qu'il répondrait quelque chose de ce genre.

— J'ai discuté avec le président. (Là, Toad voulait parler du président des chefs d'états-majors interarmes.) On ne devrait pas avoir de problème à obtenir de la coopération. Dès que j'ai quelque chose, je te recontacte.

— J'attends. Je ne bouge pas d'ici, promet Jake Grafton.

Au même moment, Callie disait à Wou Tai Kwong :

— On a besoin d'un plan d'évasion.

Elle avait inspecté le moindre centimètre de la petite cabine où ils étaient enfermés et de la minuscule salle de bains. Elle avait étudié les gonds de la porte, le hublot, les bouches d'aération, les couchettes – et elle n'avait pas l'ombre d'une idée.

— Oui, approuva Wou après un moment de réflexion, ce serait bien.

— Vous pensez à quelque chose ?

— Non.

Wou leva brièvement les mains. Autour de son bras, les lanières découpées dans le drap étaient trempées de sang, mais l'hémorragie avait cessé.

Callie était exaspérée. Elle agita les poings.

— Je ne vous comprends pas ! Vous dites qu'ils vont vous tuer, et pourtant vous ne semblez pas inquiet. Vous ne cherchez pas comment sortir d'ici. Vous vous contentez de rester le cul posé sur votre couchette !

— Que faire d'autre ?

Elle souffla, l'air dégoûté. Elle vivait depuis si longtemps avec Jake qu'elle jugeait tous les hommes à l'aune de son mari. Jake Grafton ne serait pas assis là calmement à attendre l'inévitable. Pas lui. Il aurait cherché des solutions jusqu'à son dernier soupir.

Il lui manquait terriblement.

— Bon sang ! Imaginez un moyen de nous sortir d'ici, grommela Callie. Il doit bien y en avoir un. Nous sommes sur un bateau à quai, je crois, ou peut-être à l'ancre. Quand ils reviennent me chercher – ou vous – on leur saute dessus tous les deux. On lutte, avec les ongles au besoin, on fait tout ce qu'on peut. Pour sortir. Se libérer. Rester en vie. On trouve quelque chose qui puisse servir d'arme. N'importe quoi.

Wou attendit un moment avant de parler. C'était une habitude chez lui, remarqua-t-elle, qu'elle n'appréciait guère.

— Ma mère vous plairait, je pense. Elle vous ressemble beaucoup. Elle se bat avec la vie, cherche à la conquérir.

— Et pas vous ?

— Bien sûr, on fait tous ça, dans une certaine mesure. Ma mère plus que moi. Vous êtes comme elle.

— Vous êtes un révolutionnaire, non ? Par définition, la révolution est un combat.

— Tout à fait. J'essaie de changer la société humaine. Mais la vie ? Quand la pluie arrive, que vous vous en réjouissiez ou pas ne compte pas – elle vous mouille de toute façon.

— Tout le monde meurt, aussi, dit Callie d'un ton acide. Je ne sais pas pour vous, mais je ne suis pas prête. J'ai encore de belles années devant moi. Pas question qu'un truand me prenne la vie, pas si je peux l'en empêcher.

— C'est le hic, dit Wou d'une voix douce. L'en empêcher.

Le destroyer de classe Luda 109 fonçait vers l'ouest dans le détroit de Victoria entre l'île de Hong Kong et la péninsule de Kowloon. Le responsable de la base navale avait ordonné au vaisseau de prendre immédiatement la mer et de pilonner les rebelles de la place de la Bank of the Orient, conformément aux instructions du gouverneur Sun.

Le lieutenant de vaisseau Tan était le chef de quart quand cet ordre était arrivé. Il avait protesté. Le commandant n'était pas à bord et le navire n'était pas prêt. Mais ses remarques étaient tombées dans l'oreille d'un sourd.

— Appareillez avec le personnel que vous avez à bord et frappez les insurgés comme on vous le demande ! avait répondu son supérieur.

Celui-ci avait ses propres problèmes. Une émeute s'était déclenchée dans le réfectoire des engagés, probablement provoquée par les révolutionnaires. Les officiers qui avaient tenté de couper le réseau de télévision de la base avaient été accueillis avec des gourdins et des couvercles de poubelles. Les marins mutinés proféraient des menaces de mort à leur rencontre.

En fait, deux destroyers avaient pris la mer, mais le 105 était resté en rade à cause d'une panne en salle des machines avant même d'avoir dépassé la digue de la base. Sabotage, estimait le lieutenant de vaisseau Tan, mais il se garda bien d'ouvrir la bouche alors que le timonier et l'homme de barre se trouvaient à portée de voix. Ces deux-là étaient revêches et n'accomplissaient leur devoir qu'avec un minimum de courtoisie professionnelle. Ils éprouvaient sans aucun doute de la sympathie pour les mutins de la place de la banque.

Et donc, le 109 naviguait seul.

Le lieutenant de vaisseau Tan réfléchissait au problème militaire auquel il était confronté : pour les bombardements en surface, il devait utiliser son canon jumelé de 130 millimètres, monté en proue. Il y avait une tourelle similaire à l'arrière, mais elle était hors service car certaines pièces essentielles étaient en panne.

Bon, celui de la proue conviendrait parfaitement. Hélas, on n'avait jamais installé sur ce bateau le radar de conduite de tir Sun Visor conçu pour cette arme, si bien qu'il fallait le pointer à vue. Il avait une portée efficace d'une dizaine de nautiques ; de ce côté-là, ça allait : la ville était déjà dans l'enveloppe de tir de leur navire.

En revanche, ce serait plus difficile de toucher la place de la Bank of the Orient, pensa-t-il en étudiant la carte marine de Hong Kong sur la table du navigateur. Il devrait tirer ses obus en réglant son arme avec un grand angle d'élévation. Son angle maximum était de quatre-vingt-deux degrés.

S'il ratait sa cible et qu'il éparpillait dans le quartier des affaires des obus de 130 millimètres contenant trente-trois kilos et demi d'explosif brisant, il le paierait cher – plus tard. En dépit de leurs ordres actuels, le gouverneur et le commandant de la base réclameraient sa peau.

Et bien entendu, l'officier d'artillerie n'était pas à bord. Tan était le seul officier qualifié pour régler le canon, et en plus il lui fallait piloter le navire.

Il était si nerveux que ses mains tremblaient. Il reposa la carte pour qu'elle cessât de s'agiter entre ses doigts et il consulta les tableaux de portée et d'élévation de son canon. Pilonner une cible urbaine dissimulée allait être un défi – peut-être impossible.

Il regarda aux jumelles les gratte-ciel du Central District. Leur navire était maintenant à environ cinq milles du centre-ville, estima-t-il. Évidemment, les constructions n'apparaissaient pas sur sa carte des eaux de la région ! Si seulement il arrivait à se rappeler les bâtiments qui s'élevaient à cet endroit...

Il demanda leur vitesse au timonier :

— Huit nœuds, monsieur.

Il étudiait la carte et prenait des mesures, quand l'homme de veille annonça :

— Écho radar non identifié à bâbord avant.

— Quoi ?

— C'est un avion à réaction, monsieur, on dirait qu'il vient sur nous pour un passage à basse altitude.

Le lieutenant de vaisseau Tan observa le ciel dans cette direction.

Un chasseur. Et un deuxième ! Ils achevaient leur virage pour prendre le bateau en enfilade, de la proue à la poupe. Et ils descendaient, l'un derrière l'autre, à faible vitesse, dans les trois cents nœuds...

Soudain, il sut.

— *C'est une attaque aérienne !* cria-t-il. Ouvrez le feu !

Des éclairs sous l'aile du chasseur leader. La mer, devant le Luda, entra en éruption, puis les obus commencèrent à frapper le navire – qui se déchiqueta sous leurs impacts.

Les vitres de la passerelle explosèrent, le timonier s'écroula, des éclats d'obus et de métal volaient partout.

L'attaque s'acheva dans un rugissement assourdissant lorsque le chasseur décrocha juste au-dessus du Luda. Le second appareil entra aussitôt en action.

Des cris ! Quelqu'un hurlait au milieu du martèlement des obus de canon.

Un incendie ! De la fumée et des flammes.

Quand les tirs cessèrent, le lieutenant de vaisseau Tan se releva. Le

navire virait à bâbord et sortait du chenal. Le timonier gisait sur le pont, décapité. Tan fit tourner la barre pour centrer le gouvernail et reprendre le contrôle de son navire.

— Armez le *see-whiz* ! ordonna-t-il, parlant du CIWS, le système d'arme de combat rapproché que la marine chinoise avait acheté aux Américains.

Derrière lui, il entendit le téléphoniste répéter l'ordre. Celui-ci était recroquevillé sur le sol et il saignait beaucoup, mais Tan ne voyait pas sa blessure.

Tan se retourna. À la poupe, quelque chose brûlait, avec beaucoup de fumée. Il afficha « avant toute » sur le transmetteur d'ordres, une sonnerie lui annonça que c'était bon. Il sentit le navire accélérer dès que les turbines à gaz réagirent.

Les chasseurs avaient pris un trajet vent arrière. Ils étaient haut au-dessus de Kowloon, sur leur tribord.

— Tourelle avant, feu à volonté, ordonna Tan. CIWS en tir automatique.

Cette fois, quand les avions piquèrent de nouveau, le navire était plus rapide – dans les douze nœuds. La tourelle avant ouvrit le feu, à la grande surprise de Tan. Bien entendu, les servants tiraient à vue – une pièce d'artillerie pour descendre une mouche –, mais le bruit et les secousses du recul du canon calmèrent Tan. Il se recroquevilla derrière la timonerie quand les obus du chasseur percutèrent le mât et la passerelle.

Le vacarme n'était pas supportable – la pièce jumelée de 130 millimètres tirait un obus toutes les deux secondes. Elle s'interrompit un instant quand le premier avion à réaction passa au-dessus d'eux en rugissant, puis elle recommença. Tan perçut pourtant distinctement le grondement de la mitrailleuse Gatling de 20 millimètres de leur système d'arme de combat rapproché Phalanx quand il entra en action, crachant cinquante cartouches en tungstène par seconde.

Et soudain, les armes se turent. On n'entendit plus que le rugissement du réacteur de l'avion qui changeait de tonalité, puis plus rien. Tan se précipita sur un côté de la passerelle et il eut le temps d'apercevoir le pilote qui s'éjectait d'un des deux chasseurs. Puis l'avion bascula et plongea dans les eaux agitées du détroit.

Alors qu'il commençait sa ressource et qu'il s'éloignait après son deuxième mitraillage, le commandant Ma Chao vit son ailier s'éjecter et l'appareil disparaître dans la mer.

Le destroyer était en feu. Une épaisse fumée s'élevait de l'arrière de la passerelle.

Parfait. Pendant qu'il se battrait pour sauver le navire, l'équipage du Luda oublierait sa mission de pilonnage de la place de la Bank of

the Orient.

C'était suffisant.

Leur colonel avait une balle dans le poumon, et un de leurs appareils venait de se faire descendre – impossible de savoir ce qu'était devenu le pilote.

Et ce n'est qu'un début.

« Un bon début. » Rip titra ainsi l'article qu'il écrivit pour les journaux du groupe Buckingham. Il raconta les faits aussi précisément qu'il le pouvait – mais en oubliant les Yorks – et termina son papier sur la reddition du général Moon Hok sur la place de la banque. Quand il eut fini, il imprima son texte, puis gagna son bureau. Un vieux secrétaire trônait dans un angle. Il avait fait croire à la bonne qu'il le verrouillait parce qu'il contenait des alcools.

En fait, le petit meuble dissimulait une radio à ondes courtes, une radio illicite dont les autorités chinoises ignoraient l'existence.

Rip la brancha à une prise murale et connecta l'antenne – il se servait du câble qui retenait le store du patio. Il vérifia l'heure et s'assura que son appareil était réglé sur la bonne fréquence.

Il pressa le bouton du micro et émit.

— Eh Joe ? Tu es là ?

— Oui.

— J'ai un article pour toi.

— Laisse-moi le temps de trouver un stylo et un papier.

Joe prendrait l'article en sténo, puis il le transcrirait et le passerait par e-mail à Richard. Demain, on le lirait dans les journaux du groupe Buckingham à travers le monde.

— Je suis prêt.

— Très bien, dit Rip et il commença à dicter.

Plusieurs heures après la reddition du général Moon, la fête se poursuivait sur la place de la banque – et elle était toujours retransmise en direct à la télévision. Jake Grafton ne comprenait pas pourquoi cette gigantesque kermesse durait si longtemps car il savait que Cole et les rebelles avaient la suite à préparer, la véritable bataille de Hong Kong. Il ne se doutait pas qu'en réalité les rebelles avaient perdu le contrôle des manifestants.

Au-delà de la portée des caméras de télévision, la foule commença à s'écouler peu à peu dans les artères transversales, vers l'hôtel de ville, qui se trouvait sur le front de mer.

Les quatre policiers de garde devant le bâtiment ne bougèrent pas quand quelques douzaines d'émeutiers apparurent. Lorsqu'ils furent plusieurs centaines, l'anxiété les gagna. Surtout qu'il n'y avait pas un seul soldat en vue.

Et dès que des milliers de personnes emplirent les rues environnantes, ils abandonnèrent leur poste. Ils ôtèrent simplement leurs képis et leurs gants et se mêlèrent à la foule. L'attaque du destroyer 109 et le tonnerre des canons galvanisèrent la foule qui se bousculait aux premières loges, sur les quais. Quand un des appareils s'écrasa, le silence s'empara des spectateurs, mais au moment où le navire, qui crachait une épaisse fumée et avait manifestement des problèmes, fit demi-tour et s'éloigna avec difficulté vers l'est, tout le monde poussa des cris de joie délirants.

Tandis que des bateaux de pêche se précipitaient au secours du pilote tombé en mer, l'hélicoptère de la télévision vint tourner à basse altitude au-dessus de l'hôtel de ville. La station de Victoria Peak continuait à diffuser ses images en direct, qui étaient reprises par d'autres stations dans au moins une douzaine de cités de Chine méridionale. Accompagnée en voix off par le commentaire professionnel de Peter Po, cette vision d'une foule en colère assiégeant l'hôtel de ville et d'un destroyer endommagé se repliant après une attaque aérienne stupéfia un grand nombre de Chinois du continent, auxquels toutes les informations sur les manifestations de Hong Kong avaient été cachées.

Une heure et demie après le début du programme pirate, les manifestants prirent d'assaut le bâtiment. Personne ne conduisit l'attaque, personne ne la lança – elle se produisit, tout simplement.

Le gouverneur Sun s'était enfui, mais trois communistes de premier plan étaient encore là. L'un avait été nommé par Pékin à la cour d'appel et les deux autres étaient des fonctionnaires du gouvernement de la région administrative spéciale de Hong Kong. Tous les trois furent traînés dans la rue et lynchés sous l'œil de la caméra qui filmait la scène à une trentaine de mètres d'altitude.

Hou Chiang, Cole, Kerry Kent et les chefs des rebelles tenaient un conseil de guerre dans leur remorque quand un de leurs compagnons les appela pour suivre à la télévision la prise de l'hôtel de ville.

Ils restèrent sans voix quand ils découvrirent que les émeutiers étaient en train d'assassiner les fonctionnaires communistes.

— J'espère que le monde entier voit ça, grommela Cole sans s'adresser à personne en particulier.

— Pourquoi ? lui demanda Kerry.

— Parce que ces gens viennent de mettre à mal l'argument selon lequel les Chinois sont plus heureux et ont un meilleur sort sous le régime communiste. Au moins, on n'entendra plus ces conneries !

La défaite de Moon Hok signifiait que l'ALP devait abandonner temporairement tout espoir de renforcer ses troupes sur l'île de Hong Kong. Ses échanges radio, captés par Cole et ses amis, révélaient

qu'elle savait le Cross-Harbor Tunnel aux mains des rebelles.

La garnison des Nouveaux Territoires implorait de l'aide auprès de Pékin. Mais, de son côté, le gouvernement central avait beaucoup de problèmes, dus en majeure partie aux cyberattaques. Les communistes finiraient pourtant par envoyer à Hong Kong des troupes supplémentaires depuis la Chine continentale. Une puissance militaire écrasante serait lancée contre la population révoltée de l'ancienne colonie britannique. À l'évidence, les révolutionnaires ne pouvaient pas laisser le temps devenir l'allié de leur ennemi.

— Nous sommes engagés dans une lutte à mort, dit Hou Chiang aux chefs rebelles quand ils se réunirent de nouveau autour du plan de Hong Kong collé à la paroi de la remorque. N'oublions jamais ça, ou tout est perdu.

« En ce moment même, l'ALP construit des positions fortifiées au-delà du périmètre que nous contrôlons, à la sortie du tunnel. Nos observateurs rapportent que des blindés sont disposés pour une défense en profondeur.

« Pourtant, nous devons prévoir que leurs troupes attaqueront le tunnel pour tester nos forces. Si notre résistance est faible, elles poursuivront leur assaut jusqu'à ce que nous cédions. En revanche, si elle se révèle plus forte que prévu, nous pensons qu'elles se replieront et attendront qu'on vienne se fracasser sur leurs lignes.

Hou Chiang s'interrompit un instant et étudia les visages de son auditoire.

— Pékin pousse les commandants locaux à agir immédiatement, reprit-il. Les communistes considèrent la révolte à Hong Kong comme un désastre politique – elle doit être écrasée avant qu'elle se répande. De notre côté, nous ne pouvons pas non plus nous permettre la moindre immobilité. Le gouvernement possède un avantage militaire évident et, s'il dispose d'assez de temps pour rassembler ses troupes, il nous réduira en bouillie. Il faut le persuader que la véritable crise est politique et l'obliger à agir précipitamment en gaspillant son avantage militaire.

« L'escadrille de chasseurs, à Lantau, nous protégera pendant quelques heures des forces aériennes chinoises. Il faut continuer à attaquer tant que nous bénéficions de cette supériorité aérienne. Ce soir, comme prévu.

Personne n'éleva d'objection.

— Agissons ! poursuivit Hou Chiang. Les Yorks seront déplacés par le tunnel vers des positions cachées hors de notre périmètre. (Il les indiqua sur la carte accrochée derrière lui à la paroi de la remorque.) Nous avons désormais des armes pour un millier de combattants, en comptant celles récupérées aujourd'hui. Plus une douzaine de mitrailleuses lourdes et plusieurs camions de bombes lacrymogènes, si

nécessaire.

« Nous sommes en train d'organiser nos partisans en unités militaires pour sécuriser le périmètre du tunnel à Kowloon. Dès que nous pouvons envoyer nos troupes par le tunnel, nous lançons l'assaut en attaquant d'abord, avec les Yorks, les positions ennemies renforcées. Des questions ?

Cole brisa le silence.

— L'ALP risque de frapper avant qu'on soit tout à fait prêts.

— Elle le pourrait, en effet, si un stratège aussi génial que Wou Tai Kwong était à sa tête. Heureusement, Tang est mort et son commandant adjoint est notre prisonnier. J'ai écouté leurs communications radio et je n'ai pas senti chez ces hommes un désir brûlant d'en découdre. Pékin leur ordonne de combattre et profère de sinistres menaces contre ceux qui refuseraient.

— D'après toi, quel est le moral des troupes de l'ALP ? demanda Cole.

Hou Chiang ne répondit pas immédiatement.

— On a interrogé certains de nos prisonniers, dit-il. Ils ne sont pas communistes. Ils souhaitent la même chose que tous les Chinois – un emploi, de l'argent pour nourrir et élever leur famille, une vie meilleure. Mais ne nous y trompons pas, beaucoup lutteront farouchement. D'autres, en revanche, refuseront ou feront défection. On peut pourtant espérer que la vision des Yorks aura sapé leur ardeur combative. Ils sont troublés. Il s'est passé trop de choses trop rapidement.

Cole sourit, et les autres l'imitèrent.

— Veillons à entretenir leur trouble, dit-il. Qu'en pensez-vous ?

Pour Jake Grafton, la tension était presque insupportable et cette attente, un enfer. Le soleil descendrait bientôt derrière Victoria Peak et tout le Central District serait dans l'ombre.

Il marchait de long en large comme un lion en cage et il n'accordait que peu d'attention à la télévision, tant il s'inquiétait pour Callie. Était-elle encore en vie ? Sonny Wong la relâcherait-il, demain, quand Cole aurait payé la rançon ? Partir en chasse ce soir était-il une bonne idée ?

Tommy Carmellini frappa à la porte du bureau et Jake lui fit signe d'entrer. Il s'assit sur le canapé.

— T'as franchi le détroit à la nage ou quoi ?

— J'ai persuadé un capitaine de ferry de traverser avec un bateau plein à ras bord de jeunes gens qui voulaient rejoindre les insurgés.

— Tu l'as soudoyé ?

— Un petit peu. Je crois qu'il l'aurait fait pour rien, mais je voulais qu'il ait de l'argent de poche.

— Tu as fouillé le bureau de Kerry et ses dossiers, en bas ?

— Un coup d'œil superficiel, oui.

— Retourne regarder plus sérieusement. Je veux tout savoir sur cette femme.

Quinze minutes plus tard, le téléphone sonna et Jake bondit. Près de deux heures s'étaient écoulées depuis qu'il avait parlé à son assistant, Toad Tarkington, aux États-Unis, par le réseau satellite.

— Grafton.

Il cracha presque le mot.

— Tu avais raison, amiral, dit Toad avec une note de triomphe dans la voix. Au bureau de Hong Kong d'une maison de courtage londonienne, on a trouvé le compte d'une Américaine – même âge et même description physique que Kerry. Il s'avère que cette malheureuse est morte depuis six mois, mais que son passeport n'a jamais été rendu.

— Comment est-elle morte ?

— Accident de la circulation à Hong Kong.

— Son nom ?

— Patricia Corso Parma. (Toad l'épela, puis il donna à Jake le numéro de sécurité sociale, la date de naissance et le numéro de passeport.) Elle a beau être morte, elle a ouvert ce compte il y a quatre mois et, depuis, elle y dépose régulièrement de l'argent par tranches de cent mille dollars us.

— D'après moi, dit Jake, Kerry Kent est liée à Sonny Wong d'une manière ou d'une autre. C'est le type qui a kidnappé Callie et Wou Tai Kwong, le chef rebelle. Je vais lui faire cracher le morceau, voir si elle sait où Wong retient Callie. Et dans le cas contraire, elle connaît peut-être quelqu'un qui a cette info.

— D'accord, patron, dit Toad.

Jake leva les yeux et vit Tommy Carmellini qui, debout près du bureau, regardait par la fenêtre. Il ne devait pas être là depuis bien longtemps.

— S'il m'arrive quelque chose, ajouta Jake au téléphone, assure-toi qu'ils ne profitent pas de cet argent... Que la CIA bousille leurs comptes bancaires. Okay ?

— C'est comme si c'était fait, répliqua Toad. Mais sois prudent, d'acc ?

— Ouais.

— Et quand tu vois Callie, dis-lui que je pense à elle, et Rita aussi.

— Ouais.

— Gaffe à toi, ajouta Toad en guise d'adieu. Lorsque Jake reposa le combiné, Carmellini lui lança un passeport sur le bureau. Un passeport us, avec sa couverture bleue. Jake l'ouvrit. Patricia Corso Parma. Avec une excellente photo de Kerry Kent.

— Où as-tu déniché ça ?

— C'était scotché dans la conduite d'évacuation d'air de son box, en bas. J'ai trouvé un tournevis dans son bureau. J'ai donc cherché quelque chose à dévisser.

— Faut qu'on parle, dit Jake à Tiger Cole.

Carmellini et lui venaient juste d'être autorisés à entrer après avoir franchi deux rangs de gardes armés postés autour de la remorque.

Cole suivait les images vidéo transmises par les Yorks qu'on positionnait à Kowloon dans les cachettes prévues. Kent était assise devant la console de commande principale. À côté d'elle se trouvait un étudiant chinois de l'université de Hong Kong que Cole jugeait brillant.

— Accorde-moi encore deux minutes, répondit Cole.

— Où est-ce que tu mets ces choses ?

Sans lever les yeux de ses écrans, Cole répondit :

— Dans des magasins et des sous-sols, juste pour qu'ils restent hors de vue.

— Ça va être l'épreuve de vérité, hein ?

— Ils ont été conçus pour le combat de nuit en zone urbaine. Leur désignation officielle est véhicule d'assaut autopropulsé urbain. L'armée les classe avec les hummers et les blindés de transport de troupes.

Quand le dernier York fut en place, Cole se tourna vers Jake.

— Que puis-je faire pour toi ?

— J'ai besoin d'une petite conversation avec toi et Kerry. Tu as un endroit tranquille ?

— Y a un minuscule bureau au fond de la remorque.

— Ça fera l'affaire.

Kerry abandonna la console et les suivit Tommy resta en arrière, puis lui emboîta le pas.

Elle se retourna pour lui lancer un coup d'œil, mais ne dit pas un mot. Aujourd'hui, elle portait des tennies, un jean et un pull-over ; Carmellini ne l'avait jamais vue qu'en robe ou en jupe. Son abondante chevelure était attachée en une queue-de-cheval qui lui donnait l'apparence de mademoiselle Tout-le-Monde.

La pièce était minuscule, en effet – juste une table et deux chaises. Jake en prit une et fit signe à Kerry de s'asseoir sur l'autre. Cole resta debout. Quand la porte se referma sur eux, Carmellini partit à la recherche du sac à main de Kent.

Jake sortit le passeport et le lança sur le petit bureau.

— Expliquez-moi ça, dit-il.

Elle ne bougea pas. Alors Jake le poussa vers Cole qui l'ouvrit, le feuilleta, puis le reposa.

Kerry mordillait sa lèvre inférieure, mais son visage ne trahissait aucune émotion.

Elle ramassa enfin le passeport, l'examina très vite, et puis l'abandonna.

— Je n'ai jamais vu ce truc, murmura-t-elle.

— Mauvaise réponse, grommela Jake Grafton d'une voix dure. J'en sais beaucoup et j'en devine encore plus. Croyez-moi, votre avenir dépend de votre honnêteté, ici et maintenant.

— Je suis citoyenne britannique. Je travaille pour le SIS. Je ne suis pas obligée de vous parler.

— Encore une mauvaise réponse, répliqua Jake.

Des coups frappés à la porte les interrompirent. Cole ouvrit et Carmellini lui tendit un sac à main. Cole se poussa pour lui faire un peu de place dans le petit local.

Avec un autre coup d'œil à Kerry, Jake ouvrit le sac et regarda à l'intérieur.

— Ah... (Il produisit un Derringer, un petit calibre 22, deux canons, réarmable après chaque coup.) Voyez-vous ça !

Il ouvrit l'arme. Elle était chargée. Il la referma avec un claquement sec et la passa à Cole.

— Vous avez des choses à dire, maintenant ?

— Pourquoi donc ? dit-elle. Vous ne savez rien.

— Vous auriez dû vous débarrasser du pistolet. Est-ce que les Britanniques pendent toujours les gens ?

— On me l'a donné.

— Qui ?

— Wou.

— Troisième mauvaise réponse. Et si on parlait de Sonny Wong ?

Elle se laissa aller contre le dossier de sa chaise et dévisagea les trois hommes.

— Ce n'est pas une preuve, protesta-t-elle. Carmellini a très bien pu glisser cette arme dans mon sac.

Jake se leva.

— Tommy, tu restes ici avec elle. Ne la laisse toucher à rien, ni parler à personne. On revient.

Il franchit la porte et Cole le suivit.

— C'est quoi cette histoire de pistolet ? demanda Cole tandis qu'ils rejoignaient la console de commande des Yorks.

— Cet agent de la CIA, Harold Barnes, a été abattu avec un 22.

Une expression de surprise passa sur le visage de Cole.

— Je ne me rappelle pas.

— Moi oui, dit Jake. J'ai lu le rapport. Une balle de calibre 22 à bout portant au-dessus de l'oreille droite. La police de Hong Kong a remis cette balle au FBI.

— Kerry Kent ? souffla Cole.

Il paraissait sceptique.

— Peut-être. Simple supposition, mais ça correspond. Maintenant, dis-moi, que se passerait-il si quelqu'un changeait certaines parties du programme dont les Yorks se servent pour faire la différence entre les bons et les méchants ?

Cole plissa les lèvres d'un air songeur. Il pianota sur son clavier et se plongea rapidement dans les lignes de codes.

— Ça m'a l'air d'aller, marmonna-t-il finalement, avant de revenir au menu de commande. Mais si un des Yorks se mettait à tirer sur nos amis, je le verrais. Je ne bouge pas d'ici.

— Une balle pourrait aisément résoudre ce problème, ricana Grafton.

— Faut faire confiance aux gens, répondit Cole. On n'a aucun autre moyen de vaincre.

— Réveille-toi, Tiger. Kerry Kent et Sonny Wong ne chantent pas la même partition que Wou et toi. Le sage s'entoure de personnes de confiance et les garde à l'œil en permanence.

— T'as raison, bien sûr.

— Où est l'hélicoptère de la télé ? demanda alors Jake. On va aller faire un tour avec.

— Il est retourné à la station. L'ALP l'aurait volontiers descendu au-dessus de Kowloon, ce soir.

— Appelle la station et demande que le pilote l'amène ici. On en a besoin.

— Tu veux bien m'expliquer ce qui se passe ?

— Pas encore. Comme elle l'a dit, on n'a pas de preuves. Contacte-les et obtiens-nous cet appareil.

L'hélicoptère, un Bell 206 JetRanger, se posa à proximité de la remorque. Le pilote était un jeune homme de petite taille, dans les vingt-cinq ans. Alors que l'appareil approchait, Jake avait grommelé à Tiger :

— On ferait mieux de prendre des fusils d'assaut, juste au cas où.

— D'accord.

Cole avait emprunté les armes à deux des types qui gardaient la remorque.

Ils filèrent entre les tours de bureaux de Victoria, puis descendirent à cinq mètres au-dessus des eaux du détroit. Ils survolèrent les camions et les insurgés qui contrôlaient le tunnel et ils poursuivirent leur route. Puis Cole indiqua du doigt un bâtiment, et le pilote ralentit

et atterrit dans la rue. Cole sortit le premier et montra le chemin.

Ils étaient devant une blanchisserie. Peu de civils aux alentours, même si des têtes curieuses se montrèrent aux fenêtres dans tout le pâté de maisons. Cole et Jake traversèrent la blanchisserie et, de l'autre côté, ils se retrouvèrent dans une ruelle. Une dizaine de mètres plus loin, Cole frappa à une porte. Elle s'entrebâilla.

Il dit quelques mots en chinois et la porte s'ouvrit en grand.

C'était un magasin de chaussures. Un York, Alvin, se tenait près de l'entrée, une mitrailleuse dans une main. Un fil électrique sortait de son dos.

— On charge la batterie, expliqua Cole en indiquant d'un geste la rallonge.

— Ouais, fit Jake. Y a des panneaux d'accès sur cette chose ?

— Oui. Trois, en fait. Un dans l'abdomen sous le radar à bande ultralarge, un dans le dos au-dessus de la prise électrique et un derrière la tête.

— Ouvre-les. Jetons un coup d'œil.

Cole n'hésita pas. D'une poche de son pantalon, il sortit un petit paquet enveloppé dans du tissu. Il le déroula et révéla quatre outils, dont l'un ressemblait à un tournevis cruciforme des plus banals. Il s'en servit pour dégager les panneaux. Puis il prit une lampe-stylo dans sa poche de chemise.

— On peut l'utiliser en mode normal ou en mode laser à lumière rouge. Je m'en sers pour tester les capteurs. Ici, la lumière blanche suffira, expliqua-t-il en montrant la commande à Jake.

Jake regarda à l'intérieur de la tête d'Alvin. C'était bourré de fils, de contacts et de broches de raccordement.

— Vérifie, dit Jake en l'éclairant avec la lampe-stylo.

— Qu'est-ce qu'on cherche ?

— N'importe quoi. Quelque chose qui ne devrait pas être là.

— Ça m'a l'air normal.

— Panneau suivant.

Bien entendu, ils ne trouvèrent le « n'importe quoi » qu'après avoir ouvert le dernier panneau, celui de l'abdomen. Cole faillit le rater. Un minuscule fil dénudé, long de deux centimètres et demi, pas plus, dépassait du sommet d'un composant noir enfichable.

Cole défit le branchement avec ses doigts, puis commença à tirer sur le fil. C'était une petite antenne de quinze centimètres, branchée à un minuscule récepteur radio, à une pile AAA et à un détonateur planté dans une boule de plastic d'environ quatre-vingt-dix grammes.

— Une bombe, constata Cole.

— Si elle explose, ça fait quoi ?

— Elle détruit la principale source d'énergie de l'unité. Le York s'arrête, tout simplement. C'est Kerry Kent, tu crois ?

— Elle avait l'accès et le mobile.

— Comment le savais-tu ?

— Quelqu'un lui a versé un gros paquet de fric au cours des quatre derniers mois, répondit Jake. Un million et demi de livres. Je te parie que c'est Sonny Wong. Ensuite, il a kidnappé Wou et Callie et il t'a réclamé cinquante millions de dollars américains, plus dix millions à Rip Buckingham. C'est votre chef de la sécurité, et il est pourri.

Cole coupa avec un canif les fils menant à la tête du détonateur qui dépassait du plastic.

Jake poursuivit :

— Maintenant, soit Sonny Wong va vous tuer, toi, Wou Tai Kwong et ses compagnons, pour prendre la tête de la rébellion, soit il va tous vous vendre aux communistes. Ils le paient, il vous liquide – en faisant un profit supplémentaire avec les deux rançons – et il met les Yorks hors service. L'ALP bat votre armée à plate couture et pend quelques centaines de traîtres pour faire un exemple. Et voilà, tout est de nouveau parfait au paradis communiste.

— On a tout gardé sous contrôle.

— Vous organisez une foutue révolution qui implique des centaines – ou, pour ce que j'en sais, des milliers, voire des dizaines de milliers – de personnes à travers la Chine et tu crois que les dirigeants communistes ne sont pas au courant ? Peut-être au pays d'Oz, mon vieux, mais pas dans le monde réel ! Bon sang, mec, même les types de la Silicon Valley refilent des secrets de haute technologie à n'importe qui, du moment qu'on crache au bassinet. Et tu le sais ! Le pognon est roi ! Sonny Wong est peut-être un patriote, mais on peut l'acheter. Et Kerry Kent est une pute ; tu pourrais te la payer avec de la petite monnaie.

— D'accord, d'accord. (Cole secoua la tête.) Ouais. D'accord.

— Tu ferais mieux d'inspecter tous ces Yorks pour vérifier ce qu'elle bricolait pendant son temps libre. Moi, je rentre à l'écurie avec l'hélico pour avoir une petite conversation avec notre distinguée amie du SIS.

— Très bien, dit Cole. Ensuite, renvoie-moi l'appareil. Tu diras au pilote de se poser au même endroit.

— Donne-moi cette bombe. (Jake tendit la main et Cole la lui passa.) À ton retour, Carmellini et moi, on aura besoin d'armes. Vous avez quoi en stock ?

— Un peu de tout pour les Yorks.

— Il me faut deux mitraillettes et deux pistolets avec des silencieux et deux poignards de combat.

— Tu vas l'obliger à te révéler où se trouve Callie ?

— Oui, oui.

— Ne fais rien que tu pourrais regretter.

— J'ai l'intention de récupérer ma femme vivante, grommela Jake Grafton. Quiconque se mettra en travers de ma route n'aura qu'à s'en prendre à sa mauvaise étoile.

Quand Jake arriva, Tommy Carmellini et Kerry Kent étaient toujours dans la minuscule pièce au fond de la remorque.

— Des problèmes ? s'enquit Jake.

— Elle m'a proposé de l'argent.

Kerry Kent fixait le mur d'un air impassible.

— Quelqu'un lui a parlé, elle a parlé à quelqu'un ? demanda Jake à Tommy.

— Non.

Carmellini laissa sa chaise à Jake.

— Je n'ai pas beaucoup de temps, dit-il. Je ne vais pas tourner autour du pot. Je veux la vérité et je la veux tout de suite.

Elle resta silencieuse.

— Vous comprenez que vous ne verrez jamais un dollar de votre argent. C'est de l'histoire ancienne. Oubliez-le. Le SIS confisquera le compte. Là, maintenant, c'est votre vie qui est en jeu.

Jake Grafton se pencha au-dessus du bureau et plongea son regard dans celui de Kerry Kent. Elle s'aperçut qu'elle ne pouvait pas détourner les yeux.

— Dites-moi où est ma femme. Si je la récupère saine et sauve, vous vivez. Sinon, vous mourez. C'est aussi simple que ça.

Pas de réponse.

— Carmellini, dit Jake. Va me chercher un rouleau d'adhésif industriel.

Tommy sortit.

Soudain, elle lança le bras, très vite, visant la gorge de Jake Grafton du tranchant de la main. Jake prit le coup sur le front et riposta immédiatement. Il referma la main gauche sur son cou et pressa de toutes ses forces sur la trachée avec le pouce, tandis que son poing droit s'abattait sur le nez.

Le cartilage se brisa et le sang gicla.

Kerry Kent perdit immédiatement toute combativité et Grafton relâcha son étreinte.

Elle resta là, étourdie, saignant abondamment, puis ses yeux retrouvèrent leur vivacité.

Elle s'essuya le nez avec un pan de sa chemise, exposant son soutien-gorge. Jake la surveillait. Étrangement, il se sentait mieux.

— Salopard, siffla-t-elle. Frapper une femme.

Quand Carmellini ouvrit la porte, il se figea à la vue du visage de la jeune femme. Jake se leva et prit le rouleau.

— On l'attache à cette chaise. Tiens-la.

Elle ne résista pas. Jake commença à l'entourer d'adhésif.

— Passe-lui les mains dans le dos.

— Et son nez ?

— Jamais entendu parler de quelqu'un succombant à un saignement de nez. Mais si elle crève, on trouvera sa photo dans les manuels de médecine.

Elle hurla. Jake lui donna un second coup de poing, pas très fort, et elle se tut.

— Gueulez encore, lui dit-il. Ça m'a plu.

Il utilisa presque tout le ruban.

— Maintenant, dit-il en sortant de sa poche la bombe récupérée dans l'abdomen d'Alvin York, voici comment nous allons procéder. Vous allez m'indiquer où se trouve ma femme, et M. Carmellini et moi, nous irons la chercher. Si nous revenons avec Callie, je désamorcerai cette bombe. Dans le cas contraire... Eh bien, je suppose que vous mourrez à l'instant même où Sonny poussera le bouton pour immobiliser les Yorks... (Il entortilla soigneusement les fils du détonateur à ceux du déclencheur radio.) Et voilà.

— Vous êtes un officier de la marine américaine, murmura-t-elle. Vous ne pouvez pas me faire ça.

— Tout le monde ne cesse de me répéter la même chose. Et pourtant, j'ai bien envie de fixer cette bombe à votre tête. À ton avis, Tommy ?

— Salopard, siffla-t-elle.

Le sang inondait sa bouche et sa chemise. Elle était dans un sale état.

— Prends le téléphone à large bande dans son sac.

Carmellini obéit.

— Je doute qu'elle ait mémorisé le numéro. Cherche un truc, un petit carnet, son chéquier, n'importe quoi.

Kerry écarquilla les yeux.

— Vous deviez faire sauter les Yorks avec le téléphone portable, n'est-ce pas ?

Son visage se décomposa.

— On va poser cette bombe sur votre crâne, poursuivit Jake. S'il arrive quoi que ce soit à Callie, je vous appelle. Qu'en pensez-vous ?

Elle tourna légèrement la tête et essuya le sang de sa bouche sur son épaule.

— Elle ne croit pas que tu vas vraiment la tuer, dit Carmellini.

— En fait, je n'en aurai pas besoin, répondit Jake. Tout ce que j'ai à faire, c'est d'expliquer à ses chers amis comment elle les a trahis. Elle ne survivra pas plus de quelques minutes à Wou. Ils l'exécuteront à mains nues.

Elle regardait le sol à présent. Du sang coulait toujours de son nez.

— Il la détient sur un yacht, le *China Rose*, murmura-t-elle d'une voix rauque. Amarré aux docks de Kowloon.

Jake Grafton lui souleva la tête. Il la regarda droit dans les yeux.

— Vous feriez bien de prier pour qu'on la retrouve vivante et qu'on revienne ici. Sans moi, vous êtes morte. Compris ?

Ils couvrirent sa bouche d'un morceau d'adhésif où ils percèrent un petit trou pour qu'elle puisse respirer. Puis ils l'abandonnèrent et fermèrent la porte à clé derrière eux.

— Désolé, dit Jake à Tommy Carmellini tout en essuyant le sang de ses mains avec un chiffon. Dès que tu es sorti, elle m'a sauté dessus, alors j'ai été obligé de la boxer.

— Valait mieux que ce soit toi que moi. Je connaissais Harold Barnes. Il n'a pas mérité son sort.

— Cole va me donner des armes. Je ne sais pas ce qu'il y a sur ce bateau. Peut-être deux hommes, peut-être cinquante. Tu veux m'accompagner ?

— Ouais.

— Ce n'est pas prévu dans ton contrat de travail. Quand on est mort, l'histoire est finie ; le film ne va pas plus loin. Si tu as une copine quelque part et de grands projets, je comprendrai.

Carmellini haussa les épaules.

— Mon destin, c'est d'aller dans des endroits où les gens ne veulent pas que j'aille.

Jake jeta le chiffon ensanglanté dans un coin.

— Je tuerai toute personne qui se mettra en travers de ma route, dit-il. Je ne poserai pas de questions et je n'hésiterai pas.

Carmellini jeta un coup d'œil vers la porte de la petite pièce.

— Et Kerry Kent s'en sort avec un nez abîmé.

— Oh, j'en doute, dit Jake dans un soupir. (D'un geste il indiqua les gens qui discutaient devant la carte de la ville et surveillaient les écrans informatiques.) Elle les a trahis. S'ils ne l'éliminent pas, Wou Tai Kwong s'en chargera lui-même.

Quand l'hélicoptère le ramena de Kowloon, Tiger Cole avait cinq petites bombes supplémentaires.

— Très bien, dit-il à Jake Grafton, tu m'as convaincu. Elle nous a vendus. Il y en avait une dans chaque York.

— Juste une ?

— Bon sang, je l'espère ! Je les ai examinés aussi soigneusement que j'ai pu. On pourrait les mettre hors service pendant une semaine et les démonter pour vérifier le moindre foutu boulon, la moindre vis, mais...

— Elle dit que Callie et Wou sont prisonniers sur un yacht amarré aux docks de Kowloon.

— Elle se montre coopérative, maintenant ?

— Ce n'est probablement pas une formulation conforme à la réalité.

— Mon Dieu, j'aimerais bien lui poser quelques questions ! s'exclama Cole d'une voix rageuse.

— Eh, elle ne te dira rien que tu ne saches déjà. Elle a fait ça pour l'argent.

Virgil Cole secoua la tête et se frotta les yeux.

— Je ne comprends tout simplement pas ces gens-là. Peut-être que j'ai eu trop de fric pendant trop longtemps...

— C'est vrai, tu n'as jamais été assez pauvre, crois-moi, dit Jake.

Il lui tendit la sixième bombe.

— Tu voulais des armes, hein ?

— Et ton hélico. Faut que je retrouve ce yacht avant la nuit.

— Wong a donc un yacht ?

— Selon Kent. Le *China Rose*.

Une lueur passa dans les yeux de Cole :

— Mais je l'ai vu ! Un bateau plus tout jeune, en acier, entre soixante-quinze et quatre-vingt-dix mètres de long avec une petite passerelle et un grand salon à la poupe. Blanc avec une bordure rouge. (Il consulta sa montre.) Le soleil se couche dans dix minutes. Retrouve-le pendant que je rassemble des armes et des vêtements.

— Noirs.

— C'est ton jour de chance, mon vieux ! Notre uniforme est noir. J'ai un camion plein de pantalons et de chemises de cette couleur. J'essaie de convaincre mes amis qu'il faut combattre la nuit.

Jake attacha sa ceinture et le pilote fit immédiatement monter son appareil. Quand il fut au-dessus des câbles électriques, il inclina doucement son nez et fila vers le port, en slalomant entre les immeubles.

Ils restèrent bas, leurs patins filant au ras de l'eau sombre, tandis qu'ils longeaient les docks de Kowloon en direction du nord-ouest. Jake inspectait chaque navire aux jumelles, en résistant au sentiment de panique qui grandissait en lui alors que le soleil plongeait derrière l'horizon. Il n'avait plus beaucoup de temps.

Caboteurs, pétroliers, porte-conteneurs, vagabonds [20], poseurs de câbles en fibre optique... des navires de toutes sortes. C'étaient des bateaux russes, chinois, japonais, grecs, américains – et beaucoup d'autres qui voguaient sous pavillon de complaisance. Grafton poursuivit sa traque alors que la lumière s'estompait lentement, inexorablement.

Lin Pe progressait avec difficulté dans les rues presque désertes de

Kowloon. Elle était très fatiguée et traînait les pieds.

Incapable de faire un mètre de plus, elle s'assit sur le trottoir, contre un bâtiment, en serrant son sac dans sa main.

Elle n'avait jamais vu les rues aussi vides. Les rares personnes encore dehors marchaient d'un pas résolu, en jetant de rapides coups d'œil autour d'elles.

Il y avait des militaires, bien sûr. Des camions de l'ALP patrouillaient dans les rues avec des hommes assis sur les ailes, fusil à la main. Aux intersections, des soldats dirigeaient la circulation et faisaient signe aux rares voitures civiles de dégager la chaussée pour laisser le passage aux véhicules de l'armée.

Et aux tanks.

Trois blindés roulèrent en grondant devant Lin Pe, des bêtes énormes avec de longs canons disgracieux dépassant de leur tourelle. Leurs chenilles endommageaient le revêtement.

Elle se leva et les suivit aussi vite que lui permettaient ses forces déclinantes. Les tanks étaient plus rapides qu'elle, mais elle ne les perdit pas de vue.

Ils s'arrêtèrent tous les trois au croisement de Nathan Road et Waterloo Road, à un kilomètre et demi au nord de la pointe méridionale de la péninsule. L'un d'eux s'engagea dans l'intersection, puis tourna dans la rue. Leurs chauffeurs manœuvraient avec précaution. Un blindé se plaça au milieu du carrefour, canon pointé vers le sud. Les deux autres se positionnèrent de chaque côté, légèrement en retrait. Les tankistes défoncèrent les vitrines des immeubles d'angle en y plantant leur canon pour pouvoir, eux aussi, prendre la rue en enfilade tout en restant protégés par les bâtiments. Deux camions déchargèrent des soldats, qui se planquèrent derrière les tanks et les voitures garées dans les rues transversales.

Les propriétaires des véhicules en stationnement sortirent des immeubles voisins et se précipitèrent pour les déplacer, mais certaines automobiles étaient déjà coincées par les tanks. Argumenter avec les soldats fut inutile. Un officier mit plusieurs civils en joue et leur ordonna de quitter les lieux. Quelques minutes plus tard, la dernière voiture en mesure de bouger avait disparu, et les trottoirs étaient déserts.

Lin Pe parcourut un dernier pâté de maisons et trouva une boutique dont le propriétaire n'avait pas encore verrouillé sa porte. Il protesta à son entrée, mais elle insista, elle éleva la voix, refusa de partir. Quand l'homme se replia au fond du magasin pour appeler sa femme, Lin Pe sortit son téléphone portable et composa le numéro qu'elle avait mémorisé. Il ne lui fallut que trente secondes pour signaler la position des tanks.

— Plus haut, dit Jake au pilote.

Il était désespéré. La lumière déclinait et le *China Rose* lui échappait.

— Si nous prenons de l'altitude, l'ALP risque de nous abattre.

— Plus haut ! répéta Jake d'une voix dure et pressante.

Le pilote tira sur le collectif et l'hélico bondit vers le ciel ; Jake résista à la force d'inertie pour garder ses jumelles sur les yeux. L'appareil se stabilisa à trois cents mètres environ au-dessus de l'eau.

— Longez une dernière fois le front de mer, ordonna Grafton, et surtout la zone proche du parc d'attractions.

Mais le *China Rose* n'était pas là non plus. Aucune aiguille dans la meule de foin.

Et puis, juste au moment où il était prêt à admettre sa défaite, il le vit.

— Là ! (Il tendit le doigt.) Approchez-vous !

Le pilote fit virer le Bell et fonça dans la direction indiquée.

Oui. La lumière était tout juste suffisante pour deviner la bordure rouge, la passerelle et les fenêtres du salon. Un canot était suspendu aux bossoirs, derrière la cheminée. Le nom... Il avait du mal à le distinguer. Oui, c'était... *China Rose* !

Le yacht était amarré à une jetée ; c'était le dernier des trois grands bateaux du côté nord. Il y en avait trois autres du côté sud de cette jetée longue d'au moins deux cents mètres. Une clôture en fil de fer et un portail fermé empêchaient d'y pénétrer. Sur le quai lui-même, Jake aperçut des palettes de caisses, des dumpsters[21], des piles de fûts de deux cents litres, des chariots élévateurs, des camions, des gens qui se déplaçaient... Plus loin, des cargos étaient au mouillage.

— Passez au-dessus.

Grafton avait besoin d'étudier comment il allait pouvoir pénétrer sur ce quai depuis la rue.

Dans les dernières lueurs du crépuscule, il prit ses points de repère.

Il faisait totalement nuit quand il tapa sur l'épaule de son compagnon et tendit le pouce vers Victoria. L'hélico vira, baissa son nez et accéléra au-dessus du port. Le pilote n'alluma ses feux que lorsqu'il approcha du rivage.

— Où avais-tu vu le *China Rose* ? demanda Jake Grafton à Tiger Cole, tandis qu'ils fouillaient parmi les vêtements jonchant le sol du camion, en quête de chemises et de pantalons pour Carmellini et lui.

— Une jetée à Kowloon. En face du yacht d'un ami à moi, le *Barbary Coast*.

— Pour l'amour du Ciel, pourquoi ne m'as-tu pas dit ça il y a deux heures ? J'ai failli le rater avant que le jour disparaisse.

— Ça m'est tout simplement sorti de l'esprit. Je l'ai vu, mais je n'y avais pas prêté attention. Mais maintenant que tu en parles...

— Eh bien, il est toujours là, au bout de la jetée. Si on avait le temps, on pourrait se procurer un camion de livraison, falsifier des factures, franchir le portail et rouler droit jusqu'à la passerelle de Wong. Pas le temps, hélas. Faut foncer là-bas aussi vite que possible.

— Pourquoi ne te poserais-tu pas sur le yacht de mon ami ? Nikko Schoenauer. Il est au mouillage juste de l'autre côté de cette jetée et il y a une aire d'atterrissage pour les hélicos au-dessus de son salon.

— C'est un Allemand ?

— Naan. Il est aussi américain qu'un hot-dog.

— Ça doit être sympa d'avoir des tas de potes pleins aux as.

— Nikko Schoenauer pilotait des bombardiers A-4 au Vietnam. Il a décidé ensuite de se lancer dans une activité qui, à l'en croire, est toujours populaire, ne pollue pas et ne gaspille pas de ressources non renouvelables. Il propose un produit que ses clients paient avec leurs économies, un produit agréable mais pas vital. Bref, son yacht est un bordel. Il le remplit d'hommes d'affaires japonais, il appareille avec des filles pour une semaine de fête et il dépose un gros chèque à sa banque le premier de chaque mois.

Jake regarda Cole, qui paraissait absolument sérieux.

— Whisky et p'tites pépées, hein ? Tiger, tu me surprendras toujours.

Par-dessus sa chemise noire, Jake enfila l'étui d'épaule qui contenait son colt. Tommy Carmellini l'attendait à l'extérieur de la remorque avec deux mitraillettes dotées d'un silencieux et cinq chargeurs supplémentaires pour chacune. Il avait aussi deux poignards de combat des Marines et deux paires de lunettes de vision nocturne.

— Du matos de première classe, reconnu Jake lorsque Cole leur eut brièvement montré le fonctionnement desdites lunettes.

Alors que Tommy et Jake les mettaient sur leurs yeux et les allumaient, ce dernier demanda négligemment à Cole :

— Ainsi, tu as rendu visite à Schoenauer la semaine dernière ?

— Ouais. Ses poules sont plutôt mignonnes.

— Je croyais que tu sortais avec la sœur de China Bob ?

— Naan ! China Bob était un snob. Il voulait un mari convenable pour sa sœurlette. Je n'étais qu'un mec de plus avec qui il faisait des affaires.

— Schoenauer a un bordel flottant, hein ? demanda Carmellini.

Il était resté debout à côté du camion, à écouter leur conversation.

— Des nénettes de Californie, pour l'essentiel, dit Cole. Elles ne font que passer. Des réfugiées de la vie de banlieue et de mariages ratés. Quand elles ont rechargé leurs batteries, elles retournent de l'autre côté de la mare.

— *Vivre dans un yacht au bord de la route et être un ami de l'homme* [22].

— Ouais, un truc dans ce genre.

— On se posera donc sur son bateau et on franchira le quai au pas de charge, dit Jake, sauf si tu crois qu'on risque d'interrompre quelque chose.

— Je suis certain qu'il n'y verra pas d'inconvénient, dit Tiger, entrant dans le jeu, vu qu'il ne peut pas se mettre en branle sans un nouveau chargement de clients. Ce qui n'arrivera pas tant que l'aéroport sera fermé. Je l'appelle pour le prévenir.

Jake Grafton consulta sa montre.

— Tu es prêt ? demanda-t-il à Tommy Carmellini.

— Oui. Allons-y.

Ils rangèrent les armes, les munitions et les lunettes de vision nocturne dans leur sac qu'ils passèrent en bandoulière.

— Cole, quand commence la guerre ? dit Jake.

— Dans environ deux heures, répondit-il, sauf si l'ALP met la balle en jeu avant.

— Nous serons de retour à ce moment-là, marmonna Jake.

— Ou morts, ajouta Carmellini.

— Tu contrôles toujours le réseau électrique ?

— Ouais.

— Et si tu privais de jus cette zone, disons dans vingt minutes ?

— Sûr. Tiens bon, matelot.

Cole leur serra la main, puis retourna dans sa remorque.

— Tu as peur ? s'enquit Carmellini pendant qu'ils marchaient jusqu'à l'hélicoptère, posé dans la rue, moteur coupé.

— Bon sang, oui, j'ai peur ! répliqua Jake. C'est une question idiote. Pourquoi me demandes-tu ça ?

— Je voulais juste m'assurer que je n'étais pas le seul.

Le pilote vérifia qu'ils étaient correctement sanglés sur leur siège, puis il lança le moteur du Bell qui démarra dans une plainte.

Jake avait menti à Carmellini ; il n'avait pas peur. Il était bien trop occupé par le sort de Callie pour ressentir ce genre de choses.

— Rip, Mère n'est pas là !

Rip leva les yeux de son ordinateur. Il était en train d'écrire un article de fond sur la révolution pour les éditions dominicales du groupe Buckingham.

— La bonne dit qu'elle est sortie ce matin et qu'elle n'est toujours pas rentrée, ajouta Sue Lin.

— Elle a peut-être fait un saut à son entreprise ?

— J'ai appelé là-bas. Personne ne répond.

— Eh bien...

— Rip ! Elle risque de se faire tuer là-dehors ! Si les militaires découvrent qu'elle est la mère de Wou, ils la jetteront en prison. Elle y mourrait. *Rip !*

— Pour l'amour du Ciel, Sue Lin, c'est une grande personne, et c'est sa ville. Elle est capable de se débrouiller seule.

— Mais non !

Sue Lin s'accroupit et se mit à pleurer. D'abord son frère, et maintenant sa mère. Elle essayait d'être courageuse, mais elle ne pouvait pas, tout simplement.

Rip prit la tête de sa femme entre ses mains.

— Sue Lin, ta mère voulait nous aider. Elle souhaitait participer à ces événements.

— Pourquoi ne me l'as-tu pas dit ? Pourquoi ne l'en as-tu pas empêchée ?

— Comment aurais-je pu l'en empêcher ? Elle est chinoise – c'est son pays. C'est son peuple.

— Et moi, je suis ta *femme*, souffla-t-elle en repoussant ses mains.

— En effet. Et il est grand temps que tu te rendes compte que l'avenir de la Chine est plus important que nous.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Je veux dire que ton bonheur n'est pas la chose essentielle dans la vie de ta mère ou celle de ton frère.

— Et dans la tienne, Rip ? Réponds-moi.

— Ne pose pas ce genre de question stupide, femme. Tu risques de ne pas trouver la réponse à ton goût.

Elle se releva et marcha jusqu'à la fenêtre. Le dos tourné, elle murmura :

— Tu n'avais pas le droit de la laisser partir sans me prévenir.

— Tu aurais refusé. Elle voulait y aller. Qu'est-ce que j'aurais pu faire ?

— Si tu m'aimes, va chercher ma mère et ramène-la à la maison.

Il éteignit l'ordinateur et se redressa.

— Tu ne comprends pas ce qu'est l'amour. Tu crois que l'amour est possession, mais c'est faux. On doit parfois renoncer aux choses qu'on aime le plus. (Il fit quelques pas vers elle, puis se ravisa.) C'est bon, je vais essayer de retrouver Lin Pe et je l'aiderai à remplir la tâche pour laquelle elle s'est portée volontaire. Quand ce sera fini, si nous sommes encore en vie, nous reviendrons.

Sue Lin n'ajouta rien et ne se retourna pas.

Rip Buckingham sortit de la pièce et se dirigea vers l'escalier.

C'est sans doute le pire après-midi de toute ma vie, songea le gouverneur Sun Siu Ki.

Ses amis à Pékin avaient hurlé, juré, répondu à sa place, ils

l'avaient courtoisé et menacé. Ils l'avaient accusé d'être un naïf, un idiot, un menteur et un incompetent. Il avait tenté de leur expliquer que cette débâcle était de la faute du général Tang, désormais décédé, et du général Moon Hok, qui avait été capturé – mais en vain. Et pourtant, si ces deux soldats avaient obéi à ses ordres – faire respecter la loi avec vigueur et punir les rebelles –, ces émeutes ne seraient pas devenues incontrôlables, voilà la vérité. Ils avaient craint d'utiliser au mieux le pouvoir militaire que la nation leur donnait. C'étaient des lâches.

Puis la télévision de Hong Kong avait filmé la foule qui lynchait des fonctionnaires gouvernementaux. Et comme si cela ne suffisait pas, Pékin avait précisé au gouverneur que ce spectacle criminel et félon avait été suivi par une grande partie de la population urbaine chinoise. On l'avait même vu sur une télévision nationale à Pékin, avait soufflé le ministre, scandalisé – comme si l'incapacité des responsables des médias était de la faute de Sun !

Du coup, Sun Siu Ki était d'une humeur massacrant lorsque son assistant le prévint que Sonny Wong voulait lui parler.

— Charognard, faux jeton, traître ! lança-t-il à Sonny quand il décrocha.

— Ho là, gouverneur ! Je sais que vous passez une sale journée, mais vous pouvez vous en sortir quand vous voulez. Je vous l'ai déjà dit. Je ne suis pas capable d'arrêter ces machinations criminelles tout seul, mais j'ai le moyen de vous sauver la mise.

— Pour de l'argent ?

— Bien sûr, pour de l'argent. J'ai mis sur pied une vaste organisation que j'entretiens à mes propres frais, et nous avons réussi ce que le gouvernement n'a pas pu faire – nous avons infiltré les rebelles. Mon offre n'a pas changé : vous me payez correctement et je vous livre leurs chefs.

— Pékin n'a pas autorisé ce paiement, protesta Sun.

— Leur attitude est incompréhensible, répliqua Sonny. Ils sont confrontés à une révolution qui est à la une de tous les journaux de la planète et trouve un écho un peu partout en Chine. Les insurgés mènent une cyberguerre contre notre nation. Leurs fonctionnaires sont lynchés et ce spectacle est retransmis par toutes les télés du monde (ceci n'était qu'une légère exagération), et ils hésitent à me verser cent millions de dollars américains pour mettre un terme à tout cela ? Mais qu'est-ce que vous avez tous dans la tête ?

— Pékin a confiance dans l'ALP, expliqua Sun. Pékin est loin de Hong Kong ; de là-bas, ils voient le dos de dix millions de soldats. Et dix millions de soldats, c'est beaucoup. Ces traîtres causent d'énormes problèmes, bien sûr, mais aucune bande de vauriens n'écrasera l'Armée de libération du peuple.

— Vous avez vu leurs robots à la télé, aujourd’hui. Ces machines n’ont rien d’une « bande de vauriens ».

— Ça n’a pas impressionné Pékin. Vous n’avez aucune chance de leur extorquer de l’argent avec des accessoires de cinéma.

— Sun, vous êtes bête comme vos pieds. Attendez ce soir. Ce soir, les Yorks vont entrer en action. C’est la bataille de Hong Kong. Quand l’ALP sera écrasée, pensez à moi. Vous connaissez mon numéro. Là-dessus, Sonny Wong raccrocha.

Callie Grafton s'était assoupie, au comble du désespoir – et brusquement, dans son sommeil, *elle sut*. Cette connaissance la ramena pleinement à la conscience. Elle se réveilla en sursaut. Elle s'assit sur sa couchette.

— Il vient me chercher, annonça-t-elle à Wou qui ne dormait pas non plus.

Elle le lui dit d'abord en anglais, puis dut lui traduire.

— Qui ça ? demanda Wou.

— Mon mari. Il arrive. *Je le sais*.

Wou ne la crut pas, bien entendu, mais il aimait bien cette étrange Américaine et son accent délicieux.

Soudain consciente d'avoir oublié Wou, Callie s'empressa d'ajouter :

— *Nous*. Il vient *nous* chercher.

— Comment pouvez-vous en être aussi sûre ?

— Je le sais, c'est tout. (Elle réfléchit une seconde.) Je sens sa présence, je sens qu'il est en train de penser à moi et qu'il arrive.

— Bientôt ?

— Aucune idée.

— Parlez-moi de votre mari, dit Wou pour lui faire plaisir.

Callie lui lança un regard mauvais.

— Vous ne me croyez pas et je ne vous en veux pas pour ça, parce qu'à votre place je réagirais comme vous. Mais Jake est en route. Peut-être que je le sais parce que je le connais. (Elle noua ses bras autour de ses jambes.) Quand je pense que je me suis inquiétée de ne pas avoir un plan d'évasion. Ah ! J'ai Jake Grafton.

— Le chevalier dans son armure étincelante... dit Wou.

— Moquez-vous si ça vous plaît. Il va venir.

Elle était toujours dans la même position quand ils entendirent quelqu'un approcher dans la coursive, puis un bruit de clé dans la serrure. Deux hommes entrèrent, arme au poing.

— Allez, Wou. Il est temps de poursuivre votre confession.

Ils lui menottèrent les mains dans le dos et l'emmenèrent.

Deux minutes plus tard, la clé tourna à nouveau.

Le Russe, Youri Daniel, s'encadra dans la porte ouverte, et la fixa :

— Vous aussi, Callie Grafton. Votre déposition est prête à être

signée.

— Je n'ai fait aucune déposition.

— Ça n'a pas été un problème. Je l'ai écrite pour vous. Grouillez-vous.

Comme, cette fois, il savait où il allait, le pilote garda son Bell JetRanger à basse altitude, au ras de l'eau. Il contourna des jonques et un bateau de pêche, puis il vola parallèlement à la côte sur plusieurs nautiques. Une fois à la hauteur de l'axe de la jetée où étaient amarrés le *China Rose* et le *Barbary Coast*, il vira dans leur direction.

— Je vais arriver sur le *Coast* contre le vent qui souffle du nord et un poil de l'est, dit-il à Jake.

— Ouais.

— Mitraillette au poing ? s'enquit Carmellini.

— Dans les sacs, plutôt. Faudrait pas qu'ils meurent tous de peur. Mais tiens-toi prêt, juste au cas où.

L'hélicoptère volait si bas qu'il dut s'élever un peu pour se poser sur le *Barbary Coast*. Un atterrissage nocturne sur la minuscule plateforme d'un yacht, même amarré à une jetée, n'avait rien d'une formalité. Mais leur gars était compétent.

Pendant que l'appareil descendait sur ses patins, Jake étudiait le *China Rose*, de l'autre côté de la jetée. Plusieurs lampes étaient allumées : sur le pont, au-dessus de la passerelle, et derrière certains hublots. En revanche, le salon principal, à l'arrière, était plongé dans l'obscurité.

Le pilote coupa son moteur. Jake et Carmellini sortirent, leur sac à la main.

Un homme émergea de l'écoutille de la passerelle. À peu près de l'âge de Jake, il était bronzé, avec des cheveux grisonnants.

— Je suis Jake Grafton. Notre ami commun, Virgil Cole, m'a assuré que vous ne verriez pas d'inconvénient à ce que nous nous posions sur votre bateau.

L'homme lui tendit la main.

— Schoenauer. Virgil m'a prévenu de votre arrivée.

Combien de temps resterez-vous avec nous, monsieur Grafton ?

— Pas longtemps, je l'espère. Quittons ce pont découvert et je vous raconte.

Nikko Schoenauer les conduisit à la passerelle. Il leur servit du café, tandis que Jake lui expliquait une partie de leurs problèmes. Carmellini se plaça du côté de la jetée et surveilla le *China Rose* dans ses jumelles.

— Sonny Wong est un triste sire, dit Schoenauer, mais c'est la première fois que j'entends dire qu'il a enlevé quelqu'un.

— Il m'a personnellement parlé d'une rançon, il est coupable

jusqu'aux yeux.

— Je vous crois, monsieur Grafton.

— *Amiral* Grafton, dit Tommy sans se retourner. Moi, c'est Carmellini, et je ne suis que de la main-d'œuvre civile.

Jake sortit la mitrailleuse de son sac.

— On va là-bas récupérer ma femme – si elle y est. Si ça se passe bien, on revient et on vous débarrasse le plancher. Dans le cas contraire, l'ami Wong risque de vous rendre visite.

— Hummm, grommela Schoenauer en contemplant sa mitrailleuse.

— Si vous planquez des armes à bord, c'est peut-être le moment de les déterrer.

— Eh bien, on a de vieilles AK, pour le cas où on tomberait sur des pirates. J'arrose les douaniers avec quelques dollars et ils ferment les yeux. Ils me connaissent, bien sûr.

— Vous n'auriez pas de la vaseline et du cirage dans le coin ? Du cirage noir.

— J'achète la vaseline au litre. Le cirage, c'est une autre histoire. Tout le monde se balade en tennis de nos jours, mais je vais voir.

Pendant l'absence de Schoenauer, les lumières s'éteignirent sur le *Barbary Coast*, sur le *China Rose* et sur la jetée. En fait, l'ensemble du front de mer fut soudain plongé dans l'obscurité.

Jake et Tommy mirent leurs lunettes de vision nocturne et étudièrent le *Rose*.

— Ils ont une cellule photoélectrique installée en haut de la coupée, dit Carmellini. Et probablement aussi un tapis à contact, qui fait sonner une alarme quelque part quand on marche dessus. Tout est hors service tant qu'ils ne démarrent pas un groupe électrogène.

— Ils sont combien, d'après toi ? souffla Jake.

— J'ai vu deux types, tout à l'heure. Un sur la passerelle et l'autre qui arpentait le pont principal.

— Je parierais ma retraite qu'ils sont beaucoup plus que ça.

— Probablement une vingtaine, dit Tommy.

— On monte à bord sans prendre la coupée ?

— Que dirais-tu de l'amarre de poupe ? Elle est dans l'ombre. Depuis le quai, je ne vois pas grand-chose d'autre à utiliser.

— D'accord.

— J'ai la désagréable impression que ces fils de putes savent que nous arrivons, grommela Carmellini.

— Peut-être. Tire le premier, c'est tout, et ça n'aura pas grande importance.

Schoenauer revint, accompagné par deux femmes. Jake ne pouvait pas en dire grand-chose, dans le noir, mais elles étaient indiscutablement américaines. Leur hôte avait aussi de la vaseline et du cirage. Jake étala la première sur son visage, son cou et ses mains,

puis appliqua le cirage.

— Jake Grafton ! s'exclama une des deux femmes pendant qu'il s'enduisait. C'est un plaisir de vous rencontrer. Virgil m'a beaucoup parlé de vous. Il a dit que vous étiez son meilleur ami sur cette terre.

Jake ne sut trop quoi répondre à cette déclaration.

— Simple politesse, je suis sûr.

— Oh, il ne prétendait pas qu'il était votre meilleur ami, mais que vous, vous étiez le sien, je ne sais pas si je suis bien claire. Vous lui avez sauvé la vie, jadis.

— Il y a longtemps, marmonna Jake de plus en plus embarrassé.

— Il a ajouté que Jake Grafton était l'unique homme sur cette planète à qui il pourrait toujours se fier pour faire la chose juste, quels que soient les enjeux ou les conséquences.

Cole avait dit ça ? Le salopard !

— Dépêche-toi, souffla Jake à Carmellini qui se passait du cirage sur le visage. Ils vont lancer un moteur ou un groupe électrogène pour avoir du courant pendant qu'on est là à bavarder.

Au moment où ils parlaient, Carmellini demanda à Schoenauer :

— Vous avez une adresse ou quelque chose où je peux vous écrire ?

— J'ai un site Internet, répondit Schoenauer, et il le lui indiqua.

— Dès que j'ai un peu de temps...

Ils s'immobilisèrent sous un auvent du pont principal du *Coast* et ils étudièrent de nouveau le *China Rose* avec leurs lunettes de vision nocturne. Le yacht était toujours plongé dans l'obscurité. Pas même une lampe-tempête. Et personne en vue.

À cause de la panne de courant dans toute cette partie de la ville, seule la faible lueur des étoiles atténuait la nuit.

— Et si ta femme n'était pas à bord ? murmura Carmellini.

— On réglera la question quand elle se posera, dit Jake, essayant de ne pas céder à la panique, car Tommy avait mis le doigt sur le problème.

Si elle n'était pas là, ils allaient probablement la tuer, à moins qu'il ne la retrouve rapidement. Mais comment y parvenir dans cette ville immense ?

— On fait quoi, maintenant ? demanda Carmellini.

— Ce qui me plairait, ce serait de traverser cette jetée au pas de charge, de grimper par la coupée et de tirer sur tout ce qui bouge. Juste leur rentrer dans le lard, tu vois ?

— Eh bien, mon Dieu, pourquoi pas ?

— Parce qu'on ne sait pas où ils retiennent Callie et que Sonny Wong a très bien pu la laisser à la garde de quelqu'un qui a l'ordre de l'éliminer en cas de problème.

— Et pareil pour Wou, remarqua Carmellini. Très bien, quelle est ta seconde option ?

— On grimpe par l'amarre de poupe. Je passe le premier pendant que tu fais le guet, puis je surveillerai quand tu monteras. Qu'en penses-tu ?

— Parfait, sauf que c'est moi qui commence, dit Carmellini. Je ne sais pas ce qu'on t'a raconté à mon sujet, mais ma spécialité, c'est d'entrer en douce là où il ne faut pas. Je suis un cambrioleur de métier.

— Comment t'as atterri à la CIA ?

— C'était ça ou la prison. Je t'en parlerai un jour, devant une bière.

— Allons-y, dit Jake, et il descendit la coupée.

Ils suivirent la jetée en marchant sans hâte apparente, leurs armes toujours dans leurs sacs. *C'est la partie la plus difficile pour le moment*, pensa Jake, qui se retenait de courir. Ils atteignirent sans encombres le bollard de l'amarre de poupe, et Jake s'accroupit derrière ; il remit les lunettes de vision nocturne. Le *Rose* était désert. Deux personnes étaient visibles sur le pont du bateau voisin, mais elles ne regardaient pas dans leur direction.

— Vas-y..., murmura-t-il à Carmellini.

Celui-ci avait déjà passé les sangles de son sac sur ses épaules. Il s'accroupit immédiatement sous le câble – du chanvre de Manille d'une dizaine de centimètres de diamètre – et il commença à se hisser, une main après l'autre, en s'aidant des jambes. Quelques secondes plus tard, il atteignit le garde-rats – un disque de métal qui ressemblait à une assiette, fixé autour du câble, censé constituer un obstacle infranchissable pour les rongeurs. Ne se retenant plus que d'une main, Carmellini palpa la fixation qui maintenait l'objet, puis la détacha. Il lâcha le garde-rats dans l'eau et continua le long de l'amarre jusqu'au bastingage. Il lança une jambe par-dessus et prit pied sur le bâtiment.

Jake était en train d'ôter ses lunettes quand la lumière revint sur le *China Rose*. La jetée et les autres bateaux étaient toujours dans l'obscurité. Quelqu'un avait fait démarrer un groupe électrogène, probablement dans la salle des machines.

Jake rangea ses lunettes dans son sac, prit une profonde inspiration, puis attrapa le câble et s'élança à son tour. Comme il le soupçonnait, cette manœuvre exigeait un gros effort physique. Le cœur battant, soufflant comme un phoque, il n'aurait probablement pas réussi à franchir le bastingage si Carmellini ne l'avait pas attrapé des deux mains – une étreinte d'acier – pour littéralement le soulever en poids et en volume et le reposer sur le pont du *Rose*. À ce moment-là, Jake se rendit compte que Carmellini était tout en muscles et solide comme un roc ; l'idée ne lui était tout simplement pas venue avant.

— Avance par le bâbord jusqu'à la passerelle, lui souffla-t-il tandis qu'ils étaient recroquevillés tous les deux, invisibles, contre le bastingage. Je vais trouver un moyen de descendre. Ensuite, tu me retrouves en bas.

Carmellini inclina la tête.

Jake sortit sa mitraillette, s'assura qu'elle était armée, puis ôta la sécurité. Il prit un chargeur et le garda dans sa main gauche, collé à la crosse. Carmellini se dirigeait déjà vers l'avant, l'arme au poing.

Le bateau était plongé dans un profond silence. Presque trop profond. Jake, aux aguets, perçut le faible bruit d'une télévision. Du moins, ça y ressemblait – la modulation montante et descendante d'une voix d'homme qui parlait chinois, sans aucune pause pour un dialogue. Il se glissa jusqu'à l'entrée du salon et posa l'oreille contre la cloison.

Une légère vibration – peut-être le groupe électrogène ?

Il continua à avancer le long du bastingage de tribord, aussi discrètement que possible.

La première écouteille ouvrait sur un escalier qui descendait. Le murmure de la télévision venait de là.

Il regarda en bas du mieux qu'il put en évitant de passer la tête dans l'ouverture. Il ne semblait pas y avoir de coursive ; sans doute que cet escalier donnait directement dans un petit salon. Et il y avait des gens, là.

Eh bien, il pouvait y lâcher une grenade – il avait toujours les deux que lui avaient fournies les Marines –, et puis foncer après l'explosion, mais dans ce cas tout le monde à bord serait sur le qui-vive.

Il y avait certainement un meilleur moyen.

Il reprit sa progression, à la recherche d'un autre escalier.

Un mégot de cigarette encore allumé jaillit de la fenêtre ouverte de la passerelle et finit sa course sur le quai en béton dans une gerbe de minuscules étincelles.

Tommy Carmellini ne vit pas la personne qui l'avait lancé. *Attends une seconde !* Un homme venait de passer devant la porte, en haut de l'escalier. Il disparut vers la barre, au centre de la passerelle.

Carmellini poursuivit son exploration, discret comme une ombre. Il prit une profonde inspiration et expira lentement, silencieusement.

Y a pas à dire, ça c'est la vraie vie ! Il laissait volontiers aux autres leurs huit heures de boulot et leurs appartements en banlieue. Lui, il préférait le danger. Il se sentait dans son élément, en cet instant – même s'il devait être très prudent pour ne pas finir en cadavre. Encore que cela ne l'inquiétait pas outre mesure. En réalité, c'était mieux comme ça. Ce risque ajoutait du piquant à l'affaire.

Il était en train de profiter de ces délicieux frissons quand il

atteignit l'escalier de la passerelle. Il l'examina pour vérifier qu'il n'y avait pas d'alarme, puis, rassuré, il pesa de tout son poids, à titre expérimental, sur la première marche. La suivante, maintenant.

La porte, là-haut, était ouverte. Un coup de chance, décida-t-il.

Ou un piège.

Il avait déjà eu cette sensation – ils savaient que quelqu'un arrivait. Ou était-ce juste la nervosité ?

Mais bon, il y avait cette porte ouverte, la passerelle obscure et l'homme qui montait la garde là-haut.

Il songea à passer la tête à l'angle de la cloison, puis renonça à cette idée : il n'aurait pas été en position de faire feu, si ce gars était à l'affût. Il envisagea alors de bondir à l'intérieur, dans l'espoir d'être le premier à dégainer. Cette option ne lui sembla pas géniale non plus. Si le type l'attendait, il était bon pour la morgue.

Ah, j'ai vu trop de films et lu trop de thrillers. Ces connards ne sont que de vulgaires contrebandiers, de simples voyous.

Il décida d'opter pour la troisième solution, l'infaillible méthode spéciale Tommy Carmellini : se glisser en douce à l'intérieur, l'arme prête, et abattre ledit « contrebandier » dès qu'il l'aurait en joue.

Il prit pied sur la dernière marche, avec une prudence extrême, le poids de son corps bien équilibré, sa mitraillette dans la main gauche – de cette manière l'œil et le canon passeraient de l'autre côté de la cloison au même moment.

Le type était penché sur quelque chose, à la table du navigateur.

Tommy Carmellini entra à pas de loup sur la passerelle, le doigt sur la détente de son arme. Il regarda avec grand soin autour de lui pour s'assurer que cet homme était seul.

Le descendre tout de suite ou s'approcher encore ?

Je risque moins de briser les vitres d'une balle si j'avance encore un peu.

Un pas... Un autre pas...

Maintenant. *Désolé, mon pote !*

Il pressa sur la détente. Sa mitraillette cracha une brève rafale. Trois balles au bas des reins – Carmellini voulait être sûr de ne pas en mettre une dans la fenêtre de la passerelle.

L'homme s'écroula avant de pouvoir se retourner. Carmellini se pencha sur lui et acheva son boulot d'une balle dans la tête.

Ce fut alors que quelque chose s'abattit sur ses bras. Sous le choc, il lâcha son arme. Bon sang ! Il ne sentait plus ses mains !

Un autre coup, dans le dos cette fois. Le sac contenant les lunettes de vision nocturne et les munitions supplémentaires contribua à amortir le choc, mais Carmellini tomba néanmoins en avant et s'écala sur le pont. La cabine du capitaine ouvrait sur la passerelle – c'était là que son assaillant avait dû se dissimuler.

— Ce crétin ! dit une voix d'homme sur le ton de la conversation. Je l'ai pourtant prévenu que vous vous pointeriez tôt ou tard, mais cet idiot n'a pas voulu m'écouter.

Les lumières s'allumèrent.

Cette voix...

— Je connais ton histoire, Carmellini. Harold Barnes m'a raconté.

Carson Eisenberg !

Un autre coup violent, sur les épaules cette fois. Un tuyau ou une batte de base-ball. Puis Eisenberg frappa Tommy sur les côtes, sur la tête et lui brisa presque le bras quand il le leva pour se protéger.

Carson Eisenberg allait le tuer. Il allait le battre à mort.

— Tu... m'as... coûté... ma... vie... connard !

Eisenberg appuya chaque mot d'un coup supplémentaire.

Tommy Carmellini, toujours par terre, essaya d'atteindre sa mitraillette, mais ses mains ne lui obéissaient plus.

— Salopard ! cria son agresseur en abattant de nouveau son arme.

En désespoir de cause, Carmellini lança le pied en avant. Et atteignit Eisenberg au genou.

L'ex-employé de la CIA perdit l'équilibre et s'écroula ; le tuyau heurta quelque chose avec un tintement métallique.

Carmellini se souvint du poignard à sa ceinture. Mais pourrait-il le tenir avec ses mains engourdies ?

Il força ses doigts à se refermer sur le manche et il le sortit de son fourreau. Et le laissa tomber.

Eisenberg essayait de se relever. Nouveau coup de pied de Carmellini, avec davantage de force, cette fois. Puis un autre encore. Tommy réussit alors à se remettre debout et il visa le menton de son adversaire.

Il surprit Eisenberg au moment où, à quatre pattes, il allait s'accroupir. La violence du coup envoya sa tête en arrière avec un claquement sec. L'Américain bascula et ne bougea plus.

Sanglotant de douleur, Carmellini se laissa glisser à genoux. Il massa un instant ses mains, palpa ses avant-bras là où le tuyau l'avait touché. C'était un miracle qu'il n'eût rien de cassé. Ses épaules et ses côtes étaient en feu... Eisenberg lui avait offert un sacré passage à tabac !

Ne reste pas là... Récupère la mitraillette, le poignard, et continue. Traîner ici, c'est mourir. Peux pas rester, pas rester, pas rester...

Il prit son arme à deux mains, l'inspecta du mieux possible, puis ramassa le couteau.

Il avait l'impression que ses avant-bras étaient brisés, même si ce n'était pas le cas.

Carson Eisenberg gisait à côté de lui, yeux écarquillés. Sa nuque touchait sa colonne vertébrale.

Carmellini s'essuya le visage sur sa manche, la barbouillant de cirage, de vaseline et de sang, et il tituba jusqu'à la porte de la passerelle.

Il appuya sur un interrupteur pour couper-la lumière, puis il attendit un instant. Quand sa vision fut habituée à la pénombre, il passa prudemment la tête à l'extérieur et regarda le pont, en dessous.

Désert.

Où était Grafton ?

Seules quelques gouttes de sang coulaient encore du nez écrasé de Kerry Kent. Sa chemise et son jean en étaient inondés. Elle réfléchissait à tout ce qu'elle aurait aimé faire à Jake Grafton quand la porte s'ouvrit sur un des contrôleurs chinois des Yorks. Il évalua la situation, puis entra et referma derrière lui.

Elle voulut parler, mais n'émit que des grognements sous son ruban adhésif.

Il s'accroupit en face d'elle et arracha la bande collée sur sa bouche. Elle hurla presque.

— Eh bien..., dit l'homme, contemplant son nez et tout ce sang.

— Libère-moi, bon sang. Vite !

Tandis qu'il tranchait avec un canif le ruban qui l'attachait à la chaise, elle grommela :

— Bordel, qu'est-ce que tu foutais ? Pourquoi m'as-tu laissée saigner ici pendant tout ce temps ?

— Cole vient juste de filer aux toilettes portables. Il est resté devant les moniteurs en permanence.

— Tu as un pistolet ?

— Dans ma poche.

— Grouille-toi. Avant qu'il ne décide de venir me poser d'autres questions !

Le contrôleur arracha l'adhésif par gros morceaux. Partout où il était placé directement sur la peau de la jeune femme, il emporta le duvet. Elle se mordait les lèvres pour ne pas crier.

— Qu'est-ce que tu leur as dit ? demanda-t-il.

— Rien. Je ne leur ai rien dit. Ils savaient déjà des tas de trucs sans que j'aie besoin de prononcer un mot.

Il n'y avait pas un seul chiffon dans la minuscule pièce, alors Kerry enleva sa chemise et s'en servit pour essuyer le sang sur son visage, puis elle la jeta par terre.

— Donne-moi ce pistolet, ordonna-t-elle en tendant une main tachée de sang.

Le Chinois obéit. C'était un petit 9 millimètres automatique.

Kent vérifia la chambre pour s'assurer qu'elle contenait une cartouche, puis elle la referma. Elle le pointa en l'air et ôta la sécurité.

— On s'en va, dit-elle en poussant la porte d'un geste résolu.

Cole venait juste de rentrer et il se tenait à trois mètres de là, devant la console principale des Yorks, quand, du coin de l'œil, il vit le battant s'ouvrir à la volée et Kerry Kent jaillir. Quand il s'aperçut qu'elle tenait un pistolet, il plongea derrière le seul bureau de la remorque et la balle le manqua.

Elle savait que tout le monde ici était armé. Une fusillade ne pouvait avoir qu'une seule conclusion. Or elle n'avait aucune intention de mourir pour la cause de qui que ce soit, hormis la sienne. Elle courut. En passant devant la console de contrôle des Yorks, elle tira sur le moniteur principal, dont le verre se fracassa, puis elle franchit l'entrée en coup de vent, aussi vite que ses jambes le lui permettaient, son complice sur les talons. Un des gardes essaya de leur bloquer le passage. Elle l'abattit à bout portant en pleine poitrine, puis elle se perdit dans la foule avant que quiconque ne pût faire feu de nouveau.

L'escalier principal menant au pont inférieur du *China Rose* se trouvait dans une coursive transversale, par le travers de la coupée. Jake Grafton s'allongea sur le sol et examina le couloir, au-dessous de lui, aussi loin que portait son regard. Plusieurs lumières étaient allumées et il entendit le bruit d'une télévision. Sans doute ce couloir courait-il vers l'arrière jusqu'au salon où fonctionnait cette télé. Des portes de cabines le bordaient de chaque côté.

Au bout de la coursive transversale où il se tenait, l'écotille avant, percée d'un hublot, était fermée. Il y avait probablement là une échelle qui conduisait, sous le pont principal, aux quartiers de l'équipage et à la salle des machines.

Parfait.

Il se releva et appuya sur la longue poignée qui actionnait la fermeture à tourniquet.

Celle-ci pivota sans problème, libérant l'écotille.

Aussi prudemment et silencieusement que possible, il l'ouvrit et l'accrocha au loquet qui la maintiendrait dans cette position.

De nouveau, il tendit l'oreille.

Des voix.

Et dire qu'il allait être obligé de descendre cette foutue échelle les pieds en avant !

Il serra la mitraillette dans ses mains en sueur.

Peut-être qu'il aurait dû commencer par visiter l'autre côté ?

Vas-y, décide-toi, bon sang ! Callie est dans ce bateau et sa vie et la tienne sont en jeu !

Okay, d'abord l'avant de ce foutu yacht. Puis l'arrière.

Il posa le pied droit sur le premier barreau.

Il avait emprunté des échelles de bateau pendant toute sa vie

d'adulte, c'était au moins un avantage.

Il descendit aussi vite que possible et, en bas, il fit pivoter le canon de son arme des deux côtés.

Il se trouvait dans une courte coursive avec trois portes – une à tribord, la seconde à bâbord et une troisième qui donnait à l'avant – et une nouvelle échelle vers la soute. Il marcha jusqu'à l'écoutille ouverte et pencha la tête. Des lumières. Des voix. C'était la salle des machines.

Mais d'abord, ces deux compartiments. Callie était peut-être là.

La cabine de bâbord s'ouvrit sans problème quand il tourna le bouton. Elle était vide. Le battant des minuscules toilettes était poussé et il vit l'intérieur. Vides également.

Il essaya la porte de tribord.

Fermée à clé.

Il posa le silencieux contre le bouton et appuya sur la détente. Il y eut un faible bruit de métal déchiqueté quand la balle détruisit la serrure.

Jake tourna le bouton brutalement.

Ce compartiment aussi était vide. *Eh, une seconde !*

Ici, les couchettes étaient faites.

Il s'empressa de retourner dans l'autre cabine. Là, en revanche, les deux couchettes étaient en désordre, les couvertures en boule... *et il y avait du sang !*

Avaient-ils emprisonné Callie ici ?

La porte menant à l'avant devait conduire à la cabine du propriétaire. *Je vous en supplie, Seigneur, faites que Sonny Wong soit ici à cette seconde même !*

Grafton colla son oreille contre la porte, mais n'entendit rien.

Il tourna le bouton.

Verrouillée.

Il se servit de nouveau de sa mitraillette. Il était si nerveux qu'il tira accidentellement trois balles au lieu d'une seule.

C'était bien le compartiment principal, avec quatre hublots – deux de chaque côté du bateau –, un très grand lit, un jacuzzi et une salle de bains. Personne.

Maudits soient ces salopards !

Il sentait que le temps lui était compté.

Il revint sur ses pas et descendit dans la salle des machines.

Deux hommes qui se trouvaient à environ cinq mètres tournèrent la tête dans sa direction.

Il les élimina tous les deux avec un demi-chargeur.

Il pivota, se précipita vers l'avant, franchit une porte menant au compartiment du matériel.

Vide !

Il revint vers l'arrière, en courant, aux aguets...

Deux autres Chinois travaillaient devant un établi entre les gros moteurs diesel, tout au fond du bateau. Ils le virent foncer vers eux entre les réservoirs de carburant. L'un plongea de côté pour se mettre à l'abri et le second sortit un pistolet.

Jake l'abattit avant qu'il pressât la détente.

Depuis le renforcement où il était planqué, l'autre mécanicien hurla quelque chose en chinois.

Grafton n'hésita pas. Il ne pouvait pas se permettre de laisser quelqu'un derrière lui, ou bien Callie, Wou, Carmellini et lui-même ne quitteraient pas ce bateau vivants. Il passa en courant devant le recoin où était dissimulé le type et lâcha une rafale, puis il s'arrêta et fit feu à nouveau, vidant tout son chargeur.

Il en remit un neuf dans son arme, retraversa la salle des machines, dépassa les corps de ses deux premières victimes. Il n'en avait aucune envie, mais il s'assura qu'ils étaient bien morts. Son estomac se retourna comme s'il allait vomir.

Il remonta l'échelle, sa mitraillette en position de tir.

Au moment où il prenait pied dans la coursive, Jake aperçut une silhouette indistincte sur laquelle il faillit faire feu. Mais, à la dernière seconde, il se rendit compte que c'était Carmellini. L'agent de la CIA titubait comme s'il était ivre.

— Tommy ? Que s'est-il passé ?

— Je suis tombé sur un ancien collègue. Il a été à deux doigts de m'avoir.

D'une blessure au cuir chevelu du sang coulait sur son visage noirci au cirage.

— J'ai visité tout l'avant et la salle des machines, souffla Jake. Que dalle. Callie est forcément quelque part vers la poupe, au bas de cet escalier.

Carmellini essuya le sang qui dégoulinait dans ses yeux, puis il posa une main ensanglantée contre la cloison pour assurer son équilibre.

— Allons-y, marmonna-t-il.

Ils descendirent ensemble. La coursive conduisait à l'arrière du bateau jusqu'à une double porte battante, percée de deux petites fenêtres. De part et d'autre du couloir, il y avait d'autres portes – probablement des cabines ou des compartiments de rangement.

Jake fit signe à Carmellini de le couvrir et il alla jeter un coup d'œil par les deux petites fenêtres. C'était la salle à manger. Quatre hommes, assis devant des bols fumants, regardaient un téléviseur placé en hauteur dans un angle. À côté de Jake, une porte ouvrait sur une chambre réfrigérée. Le fond de la salle à manger donnait sur la cuisine.

Callie devait forcément se trouver dans une de ces cabines. Jake revint sur ses pas, jusqu'à la première, et colla son oreille contre le battant.

Rien.

Dans la suivante, il entendit des voix qui parlaient chinois.

Rien non plus dans la troisième.

Carmellini lui fit signe. Il vérifiait les compartiments de bâbord. Il indiqua du doigt l'un d'eux puis il s'approcha de Jake et lui murmura à l'oreille :

— De l'anglais. Y a une femme.

— Du chinois dans celle-ci, répondit Jake avec un geste de la main.

Il se dirigea vers la porte montrée par Carmellini, tandis que Tommy se chargeait des Chinois. Ils échangèrent un regard, puis ils foncèrent tous les deux en même temps.

Jake vit d'abord Callie – elle était vivante et elle lui faisait face, de l'autre côté d'une table ! Un homme assis devant elle tournait le dos à Jake. Il n'y avait personne d'autre.

Il ne pouvait pas tirer sur ce type, car il aurait risqué de toucher sa femme.

Le bruit de l'entrée de Jake et le changement d'expression du visage de sa prisonnière firent réagir instantanément Youri Daniel. D'un seul mouvement, il se leva, pivota et sortit le pistolet passé dans sa ceinture. Et il se retrouva nez à nez avec Jake Grafton.

Le Russe avait à peine dégagé son arme qu'une rafale de la mitraillette de Jake l'atteignit au cou et le propulsa en arrière. Une seconde rafale, cette fois en pleine poitrine, le fit s'écrouler en travers de la table.

— Oh, Jake, Dieu merci ! Ils détiennent Wou dans la...

Il la saisit, l'entraîna rapidement dans le couloir – juste à temps pour voir Carmellini vider un chargeur par la porte ouverte de la cabine où se trouvaient les Chinois.

Puis Tommy disparut de sa vue tandis que Jake poussait Callie vers l'escalier. Là, il l'abandonna et se précipita vers la salle à manger, à l'arrière, mitraillette pointée à hauteur de la taille.

Un coup d'œil par une des vitres de la double porte – trois hommes regardaient toujours la télévision, alors que le quatrième s'était retourné. Sans doute avait-il entendu quelque chose.

Jake plongea la main dans sa poche et en sortit une grenade. Il la dégoupilla, puis il poussa les deux battants de quelques centimètres et la lança.

L'explosion fit trembler la double porte sur ses gonds.

Alors Jake entra et fit feu sur les quatre hommes affalés parmi les tables.

Pendant qu'il changeait de chargeur, le cuisinier se précipita vers

lui, un pistolet à la main.

Sa première balle s'enfonça avec un bruit sourd dans la cloison tandis que Jake se baissait, la deuxième toucha une chaise alors qu'il se débattait pour sortir le colt 45 de son étui d'épaule.

Le cuisinier n'eut pas l'occasion de tirer une troisième fois – Tommy l'élimina d'une rafale de mitrailleuse.

— Allons-y, amiral, rugit-il depuis la porte. On a récupéré les otages ! Foutons le camp d'ici.

Jake finit de changer son chargeur, puis il se releva.

— Go, go, go ! hurla-t-il.

Tommy Carmellini ouvrit la voie, avec Callie et Wou juste derrière lui. Jake Grafton les suivit en couvrant leurs arrières.

Jake cria à Tommy :

— Emmène-les sur le bateau de Schoenauer et fais chauffer l'hélico ! J'arrive tout de suite.

Il grimpa l'escalier le plus proche jusqu'au pont supérieur, au-dessus du salon, puis alla au canot de sauvetage, protégé par une bâche de toile. Il la fendit d'un coup de couteau.

Comme il l'avait espéré, un bidon d'essence d'une dizaine de litres était rangé au fond du bateau. Il le secoua. Plein, ou presque.

Il retourna à l'écouille qui donnait sur la salle des machines et descendit pour y vider le bidon.

Depuis le pied de l'échelle, il lança une grenade, puis il s'empressa de remonter.

Il était presque en haut quand un jet de gaz brûlant lui fouetta le dos et manqua de lui faire lâcher prise, au moment où l'explosion secoua le bateau.

Poursuivi par les flammes, Jake se précipita vers la passerelle d'accès.

Il avait traversé le quai et il se trouvait déjà sur la coupée du *Barbary Coast* quand une seconde explosion, autrement plus puissante, ravagea le *China Rose*.

— Tu vas bien ? demanda Jake à Callie.

— Oui, oui ! Et toi ?

Il n'eut pas le temps de répondre. Le contrecoup de la décharge d'adrénaline le frappa comme un marteau et il se plia en deux pour vomir.

Il s'appuya contre la cloison de la coursive du *Barbary Coast* et murmura à Nikko Schoenauer, qui montait la garde avec un AK-47 :

— Désolé...

— Eh, oubliez ça, murmura Nikko, qui avait eu plus que sa part de surdose d'adrénaline au cours de son existence.

— Oh, Jake, je t'aime. (Elle le serra dans ses bras en évitant de

toucher le cirage. Elle se recula.) Bon sang, tu ressembles à la colère de Dieu !

Jake l'examina attentivement dans les lumières du *Barbary Coast* alimenté par son groupe électrogène.

— Ils t'ont vraiment cognée, dit-il d'un ton amer.

— C'est fini. J'ai simplement besoin d'un bon bain chaud.

Pendant ce temps, Wou et Schoenauer discutaient en chinois.

— Pourquoi ne pas vous refaire une beauté ici ? proposa alors Schoenauer. L'hélicoptère peut emmener ces deux-là – il tendit le pouce vers Wou et Carmellini – au Central District et revenir vous chercher dans une heure. (Puis, indiquant le crâne de Carmellini :) Mon vieux, faut recoudre cette blessure sans tarder.

D'un signe de tête Jake accepta la proposition.

Wou posa la main sur son épaule.

— Votre femme peut-être sauve ma vie, dit-il dans un anglais approximatif marqué d'un fort accent. Elle femme très forte.

Il sourit à Callie et inclina la tête, puis suivit Tommy Carmellini.

Un peu plus tard, quand Callie fut plongée jusqu'au cou dans l'eau de la baignoire, Jake lui murmura :

— Pendant un moment, là-bas, j'ai cru que je ne te reverrais jamais. Quand j'ai découvert les taches de sang dans cette cabine, j'ai pensé qu'il était trop tard.

— Je savais que tu viendrais, Jacob Lee. Je n'ai jamais été aussi heureuse de ma vie que lorsque cette porte s'est ouverte à la volée et que je me suis rendu compte que cet affreux visage noir était le tien !

Pendant que les Grafton se remettaient de leurs émotions dans la salle de bains personnelle du propriétaire du *Barbary Coast*, le *China Rose* brûlait contre la jetée. Personne ne vint combattre l'incendie, alors même que les équipages des bateaux voisins le regardaient se consumer.

Les flammes dévorèrent le navire. Puis l'amarre de poupe qui le retenait à la jetée brûla à son tour, et l'action des vagues et de la marée l'éloigna du quai.

Une heure plus tard, quand le *China Rose* coula dans un nuage de vapeur, il n'en restait plus grand-chose. Les eaux grasses du port éteignirent les dernières flammes.

Rip Buckingham se fraya un passage dans la foule du Cross-Harbor Tunnel. Des centaines de gens étaient appuyés contre les parois et assis sur les voies de circulation. La plupart avaient une arme récupérée à la caserne de police ou sur les soldats qui s'étaient rendus au cours de l'après-midi. Hélas, il n'y en avait pas assez pour tout le monde.

Les rebelles qui faisaient fonction d'officiers essayaient d'organiser les insurgés en unités militaires. Chaque combattant recevait des insignes distinctifs à fixer sur ses vêtements avec du velcro, des couleurs unies et des formes simples du genre cercles, carrés, triangles, etc. Les chefs de chaque unité insistaient sur le fait que tout le monde devait porter la marque de son groupe, mais ils se gardaient bien d'expliquer pourquoi.

Rip, lui, en connaissait la raison : les Yorks sauraient ainsi qui étaient les « gentils » et pourraient se consacrer à des tâches plus essentielles.

Bien entendu, l'ennemi finirait par comprendre, mais à ce moment-là ces insignes auraient déjà été modifiés.

La tension était palpable. Rip marchait au milieu des insurgés et écoutait leurs conversations excitées que les parois du tunnel amplifiaient en un chœur ininterrompu. La puissance de cet instant était écrasante.

Car ces gens pouvaient tout réussir. Ils emporteraient comme une mer déchaînée tous les obstacles qu'opposeraient les forces du tyran. Oui, leur victoire était aussi évidente que la rotation de la Terre.

Rip sortit du tunnel et s'enfonça dans l'obscurité. Les rebelles avaient coupé le courant dans tout Kowloon. En regardant vers le nord, on devinait ici ou là une lanterne derrière une fenêtre, mais rien d'autre. La ville semblait avoir disparu. À proximité de l'entrée, des membres de l'Équipe écarlate travaillaient sur une longue table, à la lueur de torches.

Rip s'approcha. Michael Gao préparait au décollage un minuscule avion télécommandé, une bat – une « chauve-souris » [23]. Il la tenait dans sa main ; avec son envergure de vingt centimètres, ce drone ressemblait à un jouet. Équipée d'une hélice à deux pales actionnée

par un minuscule moteur électrique, la bat d'un poids total de cent dix grammes pouvait voler à cinquante kilomètres à l'heure pendant plusieurs heures.

Gao fit un signe de tête à un collègue assis devant un pupitre de commande. Celui-ci appuya sur un bouton et le moteur de la bat démarra.

Puis il manipula un levier ; les ailerons, la profondeur et la gouverne de direction remuèrent avec un synchronisme parfait. Gao leva alors la bat à bout de bras et les deux hommes étudièrent un moniteur sur le pupitre de commande.

Le drone emportait une minicaméra infrarouge qui émettait un signal en continu. Celui-ci donnait au contrôleur de l'engin une vue en temps réel de ce qui défilait sous sa chauve-souris. Ces informations étaient traitées aussi par le réseau des Yorks – ce qui augmentait d'autant leur maîtrise de la situation.

Quand tout fut prêt, Gao lança la bat vers le ciel. Elle disparut dans l'obscurité en quelques secondes. Il prit alors la suivante. Il y en avait une douzaine posées sur la table.

— L'ALP est à quelle distance ? lui demanda Rip.

— Elle a quelques éclaireurs à moins de deux cents mètres, répondit Gao, mais ses unités combattantes sont à environ un kilomètre et demi. Elle construit des positions fortifiées en profondeur sur toute la largeur de la péninsule. On essaie de découvrir ce qu'il y a derrière ses premières lignes. Va-t-elle ou pas nous attaquer ?

— Qu'en pensez-vous ?

— Aucune idée pour l'instant. Les bats devraient nous le dire bientôt, puis nos chefs prendront les décisions qui s'imposent.

— Parfait.

— Est-ce que vous êtes au courant ? Wou Tai Kwong est de retour !

Non, Rip Buckingham ne le savait pas. Le soulagement le submergea et il sentit ses jambes flageoler. Il sourit et tapa dans le dos de Gao.

— Sonny Wong l'a relâché ?

— Non. Les nôtres l'ont récupéré. Je n'ai pas beaucoup de détails. Il vient juste d'arriver en hélico.

— Ma belle-mère est quelque part par là-bas, dit Rip indiquant la ville d'un geste. Faut que j'aille la chercher.

— L'ALP y est aussi. Vous voulez une arme ?

— Ils tirent sur les civils ?

— Je ne sais pas.

— Dans ce cas, je vais courir le risque.

— Bonne chance, dit Michael Gao, et il lui tendit la main.

Rip Buckingham la serra, puis il disparut dans l'obscurité.

— La destruction du moniteur principal n'est pas une grosse affaire, expliqua un contrôleur à Virgil Cole. On en utilisera un autre pour l'affichage. Je ne comprends pas pourquoi elle a gaspillé une balle pour ça.

Cole respira profondément. Il tenta de réfléchir comme l'aurait fait Jake Grafton.

— Elle voulait nous empêcher de bouger pendant qu'elle s'enfuyait, ni plus ni moins.

— Elle aurait pu causer beaucoup de dégâts si elle avait dégommé l'unité centrale.

— Et quelqu'un l'aurait descendue, marmonna Cole. Elle n'avait pas envie de prendre un tel risque. Sonny Wong n'est pas assez riche pour acheter sa peau.

Wou Tai Kwong se tenait dans un coin de la remorque, entouré de ses lieutenants de l'Équipe écarlate qui parlaient tous en même temps ; il les écouta, il leur sourit et leur dit quelques mots. Finalement, il les renvoya à leurs postes. Puis il raconta brièvement ses aventures à Virgil Cole. Son bras avait été recousu et bandé, et on lui avait administré un antibiotique pour éviter une éventuelle infection. Le moignon de son doigt coupé semblait cicatriser correctement.

— On ne pouvait pas se permettre d'interrompre la révolution et passer Hong Kong au peigne fin pour te retrouver, lui expliqua Cole.

Wou écarta la question d'un geste.

— Vous avez agi exactement comme il fallait. J'aurais fait la même chose à votre place.

— J'ajoute que ton retour me fait économiser cinquante millions de dollars.

— Tant mieux, parce que tu as vraiment besoin de cet argent, dit Wou avec un sourire.

— Est-ce que Callie Grafton va bien ?

— Elle est couverte de bleus, mais oui, elle est intacte. Elle n'a pas cédé. C'est une femme de guerrier. Ils voulaient qu'elle signe une déclaration qui te compromettait et elle a refusé.

Cole ne comprenait pas.

— Et pourquoi donc ?

— Elle pensait te protéger, faire la chose honorable. Elle a vraiment risqué sa vie pour toi. (Wou inclina légèrement la tête en pensant à Callie.) Avec mille comme elle, je pourrais conquérir le monde.

— Jake Grafton et Carmellini ?

— Ils ont pris des coups, eux aussi, mais ils sont toujours debout.

Cole s'essuya le front, puis changea de sujet. Il indiqua les moniteurs.

— On intercepte les échanges radio de l'ALP. Pékin a approuvé

l'utilisation d'artillerie lourde à la demande du gouverneur Sun qui souhaite un tir de barrage sur l'entrée du tunnel. On pense que l'ALP est en train de regrouper ses canons à la base militaire en préparation de ces tirs. On a lancé des bats pour voir où ils sont exactement et estimer quand ils risquent d'ouvrir le feu. Maintenant, la question est la suivante : doit-on laisser nos forces dans le Cross-Harbor Tunnel pendant qu'ils organisent leur frappe ou les déplacer ?

Ils étudièrent une présentation informatique des positions de l'ennemi et des Yorks, puis ils consultèrent le plan de la ville sur le mur de la remorque. Une demi-douzaine de leurs principaux lieutenants les rejoignirent ; ils écoutèrent en silence la conversation.

— L'ALP va probablement attaquer après ce tir de barrage, dit Wou. Sortons nos troupes du tunnel et déployons-les juste devant les positions ennemies. Si nous parvenons à le faire sans qu'elle le sache, elle croira que nous sommes coincés dans les décombres du tunnel quand elle lancera son assaut.

Cet ordre fut immédiatement diffusé sur les téléphones portables à large bande, et les volontaires stationnés dans le tunnel commencèrent à avancer dans Kowloon.

Wou étudia de nouveau le plan.

— Le vainqueur de cette bataille, dit-il, sera celui qui réussira à contrôler le métro.

Cole regarda Wou avec étonnement.

— C'est très malin et je suis d'accord avec toi. Mais tes amis ne partagent pas mon opinion à ce sujet.

— Qu'est-ce qu'ils disent ?

— Que ce tunnel-là est trop étroit et trop sombre pour y faire passer nos gens et que l'ALP ne va pas s'en soucier.

— Ce sera difficile, sans aucun doute, mais c'est la clé de la victoire. Les officiers de l'Armée de libération du peuple sont de bons soldats – ils penseront forcément au métro. C'est la raison pour laquelle je les veux dans notre camp.

Cole hocha la tête.

— On a planqué un York dans le tunnel de Central Station. Il a une cinquantaine d'hommes avec lui – c'est à peu près le maximum qui pourront le suivre sans problème. Mais je ne leur ai confié ni lance-roquettes ni armes antichars de peur qu'ils touchent le York.

— Tu as bien fait, Cole, dit Wou avec un infime mouvement de la tête. Je vais accompagner ce York. J'aurai un téléphone portable. Tenez-moi au courant de la situation.

Le tir de barrage, quand il commença une heure plus tard, s'abattit comme le marteau de Thor sur la zone qui entourait l'entrée du Cross-Harbor Tunnel, à l'est du projet de réhabilitation de Tsim Sha Tsui

East, un quartier touristique d'hôtels de luxe, de restaurants, de centres de loisirs et de galeries marchandes.

Les obus de gros calibre détruisirent les immeubles voisins. Ils éventrèrent les rues ainsi que les butées en béton et la levée du tunnel. Mais ils ne tuèrent pas un seul rebelle – car ils n'étaient plus là.

Les habitants de Kowloon entendirent les canons et sentirent le sol trembler sous l'impact des obus. Des fenêtres explosèrent, des meubles furent renversés, et la poussière submergea tout.

Lin Pe était assise à l'entrée d'une allée sur Waterloo Road, à un pâté de maisons à l'ouest des trois chars stationnés au carrefour de Nathan Road. Des voitures étaient garées dans les rues transversales.

Dix minutes après le début du tir de barrage, une longue colonne de soldats s'avança vers le sud sur Nathan Road et s'arrêta derrière le char, au milieu de l'intersection. Les soldats casqués marchaient à huit de front, avec des fusils d'assaut et des réserves de munitions.

Ils avaient l'air nerveux. Dans l'obscurité, ils jetaient des coups d'œil autour d'eux aux devantures et aux fenêtres sombres qui les dominaient, ils échangeaient des regards et ils surveillaient les chars. Les officiers discutaient en indiquant du doigt les immeubles environnants. Une fois leur réunion terminée, ils commencèrent à diriger des escouades de soldats vers différents bâtiments. Puis au moins cent hommes descendirent l'escalier menant à la station de métro de Yo Ma Tei, plongée dans le noir.

Lin Pe sortit son portable de son sac et composa le numéro qu'elle avait mémorisé. Dans un murmure, elle indiqua où étaient les soldats, ce qu'ils faisaient et à combien elle estimait leur nombre.

— Ils montent sur les toits des immeubles et d'autres descendent dans le métro, dit-elle encore avant de raccrocher.

Un officier remarqua son manège.

Elle dissimula le téléphone au creux de sa main et fit mine de ne pas l'avoir vu.

L'homme tripotait le rabat de l'étui de son pistolet tandis que les obus passaient dans le ciel en sifflant et que le sol tremblait à chacun de leurs impacts.

Il fit quelques pas vers elle, la main toujours sur son étui. Il sortit son arme. Il semblait réfléchir à ce qu'il devait faire.

Allait-il la fouiller ? Ou l'abattre ?

Lin Pe se releva, souleva le couvercle de la poubelle la plus proche et examina les déchets à l'intérieur, tandis que le martèlement de l'artillerie se poursuivait.

Quelques minutes plus tard, elle regarda discrètement ce que faisait l'officier. Il avait rengainé son pistolet, il lui tournait le dos et discutait avec un autre soldat...

Lin Pe s'intéressa ostensiblement à la benne suivante.

Pendant que les obus pilonnaient l'entrée du Cross-Harbor Tunnel, Bob York précédait Wou Tai Kwong et cinquante hommes dans le tunnel de métro, sous le détroit. Ils étaient descendus à la station de Central District et ils marchaient maintenant à la lueur de leurs torches aussi rapidement que le permettaient les rails et les traverses.

Le rail du milieu n'était plus sous tension et c'était tout aussi bien parce que les insurgés butaient dessus de temps en temps. Wou avait failli interdire les torches mais, avec le York qui leur ouvrait la voie, il y avait peu de risque d'être surpris par les soldats de l'ALP.

Les impacts des obus faisaient vibrer le sol.

— Et si le courant électrique revenait tout d'un coup ? demanda quelqu'un.

— On l'a coupé. Il ne sera pas rétabli, répondit Wou.

— Mais si c'était le cas, une rame risque d'arriver...

— Fais-moi confiance, comme moi je te fais confiance, murmura Wou à son compagnon anxieux. Nous dépendons les uns des autres pour survivre.

Personne, en revanche, ne mentionna ce que Wou savait être le principal danger de ce tunnel : si des coups de feu étaient échangés ici, les balles ricocheraient partout. Avec ses parois en béton et l'absence de cachettes, c'était le pire endroit où se battre.

Avec deux mitrailleuses et une demi-douzaine de lance-roquettes, les rebelles progressaient à un bon rythme. Wou fut cependant soulagé quand il sentit le sol du tunnel remonter vers Kowloon.

Ils dépassèrent la station la plus au sud de Kowloon, Tsim Sha Tsui, et ils continuèrent leur marche silencieuse. Ils s'arrêteraient à la suivante, Jordan Road. Ensuite, c'était Yau Ma Tei, à l'intersection de Nathan Road et Waterloo Road. Wou pensait que les soldats de l'ALP se trouvaient quelque part entre les deux.

Le tir de barrage cessa au bout de vingt minutes.

À présent, les décombres autour de l'entrée du tunnel étaient couverts d'un épais nuage de poussière et de particules de béton. Il n'y avait eu qu'une victime : une femme, près de la zone commerciale de Tsim Sha Tsui East, était sortie pour observer le bombardement et elle avait été tuée par un éclat d'obus.

Le vacarme d'un piétinement brisa soudain le silence. Quatre mille soldats de l'Armée de libération du peuple chargeaient dans les rues en direction du tunnel.

Alvin York était toujours dissimulé derrière son rideau dans le magasin de chaussures. Il tenait une mitrailleuse à refroidissement à eau. Les bandes de munitions étaient passées sur ses épaules. En cet instant, tous ses capteurs fonctionnaient, mais trois seulement

fournissaient des données au réseau : le système audio, le radar à bande ultralarge dans sa poitrine et le capteur infrarouge de son visage ; ces deux derniers lui permettaient de voir à travers le rideau et la vitrine. L'unité centrale utilisait les informations des six machines pour actualiser la situation tactique. En outre, le réseau recevait les données complémentaires de dix bats de reconnaissance qui tournaient toujours, invisibles, au-dessus de Kowloon et transmettaient leurs vidéos infrarouges en temps réel.

Toutes ces données s'affichaient sous forme bi et tridimensionnelle sur les moniteurs de commande de la remorque. Cole et les techniciens responsables des Yorks suivaient attentivement les opérations et attendaient – une attente de plus en plus éprouvante. Cole voulait laisser les premières lignes de l'ALP les dépasser avant d'ouvrir le feu. Ainsi, les Yorks sèmeraient la panique sur leurs arrières, ce qui ne manquerait pas de perturber leurs avants.

— Ils descendent Nathan Road et Wylie-Chatham Road, annonça un technicien. Aucun doute, ils vont prendre Austin, en direction du tunnel.

— Les Yorks sont bien positionnés, dit Cole. Mais, même s'ils font le gros du boulot, ils ne remporteront pas la bataille pour nous. Nous allons devoir vaincre nous-mêmes. (Se tournant vers son voisin, au pupitre d'à côté, il ajouta :) Appelle nos commandants sur le terrain et indique-leur où se trouve l'ennemi.

Finalement, il posa la main sur l'épaule de l'opérateur des Yorks.

— Très bien, dit-il. On y va.

Avec sa souris, l'opérateur fit glisser son pointeur sur l'icône d'Alvin York et cliqua une fois.

Alvin ouvrit le rideau et pressa immédiatement sur la détente. Le verre de la vitrine fut pulvérisé et les soldats les plus proches commencèrent à tomber comme des mouches.

Il bondit alors dans la rue à travers les vestiges de la vitrine.

Il fila immédiatement vers le nord, s'éloignant de la pointe sud de la péninsule, en feignant comme un demi offensif de football. En quelques secondes, sa course zigzagante atteignit les trente kilomètres à l'heure – un sprint fou face à la masse de soldats qui déferlaient dans la rue dans sa direction.

Il tirait à la mitrailleuse tout en courant, une seule balle pour chaque cible – mais sa griffe de titane l'actionnait si rapidement qu'on aurait dit des rafales ininterrompues. En même temps, l'arme de calibre 5,56 de sa tourelle de poitrine attaquait d'autres objectifs, là aussi au coup par coup.

Quand le robot abattait des soldats si proches de lui qu'ils n'avaient pas le temps de tomber, il les heurtait comme un camion

lancé à pleine vitesse, projetant leurs corps sous le choc.

Ici et là, quelques soldats réussirent à riposter. Mais un York bondissant à trente kilomètres à l'heure dans une rue plongée dans l'obscurité et bourrée de militaires amis était une cible extrêmement difficile. La plupart des tirs le ratèrent. Les rares balles blindées qui le frappèrent rebondissaient après avoir heurté le titane ou le kevlar de son revêtement.

La menace la plus proche de Fred York était un nid de mitrailleuse au troisième étage d'un immeuble, à l'angle de Nathan Road et Jordan Road. Il quitta l'appartement où il était dissimulé et grimpa l'escalier qui menait au toit de l'immeuble. En plus de son arme de poitrine, Fred portait deux lance-roquettes antichars.

Certains voisins entrebâillèrent leur porte pour regarder passer le robot ; ses mécanismes gémissaient faiblement et le canon de sa mitrailleuse légère pivotait d'une manière menaçante. D'instinct, les civils devinaient qu'il ne fallait pas faire de bruit et surtout ne pas le toucher, mais quel plaisir de voir un York de près !

Fred gardait les jambes fléchies, de manière à franchir les portes en inclinant simplement la tête. Quand il se redressait, la tige au sommet de son crâne frôlait le plafond.

Une fois sur le toit obscur, il se déplaça rapidement. Il le traversa en trois foulées et sauta sur le toit suivant qui n'était qu'un étage plus bas.

Une ruelle le séparait du bâtiment contigu, plus haut de deux étages que celui où il se trouvait. Sans ralentir sa course, le York bondit par-dessus le vide et s'encadra dans une fenêtre de l'immeuble. Une pluie d'éclats de verre tomba sur la chaussée.

L'endroit était plongé dans les ténèbres, mais Fred s'en moquait. Il fracassa la porte et fonça dans le couloir, vers l'escalier.

Plus bas, l'imposante machine suivit un autre couloir jusqu'à la grande salle de bureaux où était installé le nid de mitrailleuse.

Son radar lui permit de repérer l'arme et ses servants à travers la cloison. Un homme se penchait à la fenêtre pour observer la rue, tandis que ses trois compagnons chargeaient la mitrailleuse. Fred détecta les bruits métalliques de l'insertion de la bande de munitions.

— Quelle est l'épaisseur de cette cloison ? demanda Cole à l'opérateur qui surveillait la progression de Fred.

Cole se tenait derrière lui et regardait l'écran par-dessus son épaule.

— Quelques centimètres, j'imagine. C'est une construction commerciale typique.

— Qu'il tire à travers. Si ça ne marche pas, il n'aura qu'à y percer

un trou d'un coup de poing et faire feu dans l'ouverture.

La mitrailleuse légère du robot se déplaça, visa, et cracha la mort. Le soldat qui se penchait par la fenêtre bascula en avant et son cadavre s'immobilisa sur le rebord.

Trois autres tirs suivirent en moins d'une seconde. Les trois hommes s'écroulèrent.

— On aura besoin de cette mitrailleuse, dit Cole. Que Fred l'emporte.

— Il manœuvrera plus difficilement avec tout ce barda, les lance-roquettes, la mitrailleuse et les bandes de munitions, objecta l'opérateur.

— S'il a besoin de se déplacer plus vite, il pourra toujours se débarrasser de ce qui l'encombre.

Dog et Easy York progressaient sur les toits des immeubles en direction du carrefour de Nathan Road et de Waterloo Road. Là, ces machines de combat fonctionnaient à leur efficacité maximale. Sans civils, ni insurgés de leur propre camp, elles abattaient tous ceux qu'elles rencontraient.

Bondissant de toit en toit, escaladant et sautant, tirant sur toutes les cibles détectées par leurs capteurs, les Yorks franchirent rapidement six pâtés de maisons.

Chacun d'eux portait une roquette antichar. Lorsqu'ils furent à portée, ils se placèrent en position de tir. Ils firent feu en même temps.

Des flammes jaillirent des écoutilles des chars quand les roquettes pénétrèrent les blindages relativement minces de leur tourelle et explosèrent.

Le dernier char était à demi dissimulé dans un magasin d'angle, avec son canon pointé sur Nathan Road. Quand les deux autres furent touchés, le commandant hurla à son conducteur :

— Dégage ! Dégage !

Le pilote débraya et le char bondit en avant, détruisant une partie du bâtiment qui le protégeait. Il accéléra sur le trottoir et roula sur deux voitures qui y étaient garées.

Il traversa Nathan Road et grimpa sur les automobiles stationnées du côté gauche de la rue, tandis que son chauffeur s'efforçait de tourner à droite pour revenir sur la chaussée. Les mouvements de ses chenilles poussaient vers l'arrière les véhicules qu'elles écrasaient. Des soldats de l'ALP planqués dans les entrées des magasins et derrière les voitures prirent leurs jambes à leur cou pour sauver leur peau.

Au cœur de ce pandémonium, les Yorks utilisèrent leurs grenades. L'une d'elles enflamma le carburant qui fuyait d'un réservoir d'essence

broyé et la voiture commença à brûler, projetant une lueur sinistre sur les devantures et les autres épaves.

Dog York avait lancé sa dernière grenade quand deux rafales de mitraillette le touchèrent dans le dos. Il pivota et vit deux soldats de l'ALP qui se précipitaient vers lui sur le toit, en tirant. Sans doute espéraient-ils le faire basculer dans le vide – mais ils n'avaient aucune chance. Alors que les balles rebondissaient sur son torse, le robot les saisit tous les deux par le cou dans ses puissantes griffes de titane et les tua instantanément. Il jeta leurs cadavres dans la rue.

Easy et Dog descendirent alors les escaliers des immeubles où ils se trouvaient, à la recherche d'autres soldats. Il y avait une mitrailleuse dans un appartement du deuxième étage du bâtiment fouillé par Easy. Il s'ouvrit un passage dans les murs, élimina les soldats et récupéra l'arme. Puis il revint dans le couloir avec les bandes de munitions sur ses épaules.

Quelqu'un lança une grenade dans la cage d'escalier. Elle explosa près d'Easy, l'éclaboussant d'éclats, mais le York continua d'avancer comme si de rien n'était.

Dès qu'il prit pied dans la rue, il attaqua les soldats avec la mitrailleuse de l'ALP et les quelques balles qui restaient dans la sienne. Le tank était parti depuis longtemps, vers le sud, laissant dans son sillage une traînée de véhicules endommagés.

Dog sortit du bâtiment de l'autre Côté de la rue et commença à avancer en tandem avec Easy, pour éliminer tous les ennemis qu'ils détectaient.

Un soldat tapi derrière une voiture les vit venir vers lui. Il se redressa, jeta son fusil et leva les mains en l'air.

Les Yorks l'ignorèrent.

Du coup, beaucoup d'autres suivirent son exemple et se rendirent – au moins deux cents d'entre eux.

Les tirs cessèrent et les deux Yorks finirent par s'immobiliser dos à dos au centre du carrefour. Leurs têtes pivotaient dans tous les sens et les canons de leurs mitrailleuses légères tournaient doucement.

Dans la salle de commande, Virgil Cole évalua la situation, puis ordonna à l'opérateur d'interrompre la rotation des armes pour économiser leur batterie.

Le tank se repliait sur Nathan Road vers le sud, et les soldats de l'ALP s'écartaient pour ne pas être écrasés. Le chef de char, en proie à la panique, avait ouvert son écoutille pour surveiller les immeubles et repérer d'éventuels ennemis équipés d'armes antichars.

Alvin York, qui remontait la rue vers le nord, le vit arriver et se dissimula entre deux voitures. Il le laissa le dépasser, puis il le suivit.

Le York était capable de tenir un rythme soutenu de trente

kilomètres à l'heure, voire d'atteindre des vitesses plus élevées pour de brèves accélérations – hélas, très gourmandes en énergie. Alvin utilisa cette réserve pour rattraper le blindé.

Le chef de char dut sentir le York, car il se retourna juste au moment où Alvin sautait à l'arrière de son véhicule et le tuait d'une balle en pleine tête.

Alvin dégagea son cadavre de l'écouille et le lança dans la rue. Puis il grimpa sur la tourelle et descendit dans le char.

Le conducteur sortit un pistolet et le vida sur Alvin. Les balles ricochèrent dans l'habitacle minuscule et tuèrent le mitrailleur, qui s'affaissa dans son siège.

Le blindé, hors de contrôle, écrasa une rangée de voitures, monta sur le trottoir et s'encastra dans une boutique de gadgets électroniques. Les chenilles qui tournaient toujours sapèrent les piliers de soutènement du bâtiment, qui s'effondra.

Dans le char, Alvin York tendit les mains vers le conducteur qui hurlait et il lui arracha la tête.

— Seigneur Dieu ! s'exclama Virgil Cole qui suivait cette scène macabre sur son écran, à trois kilomètres de là. Il ne pouvait pas simplement tirer sur ce type ?

— Il est en mode automatique, monsieur, répondit le contrôleur. Son programme est conçu pour lui permettre d'économiser ses munitions.

— Et merde ! souffla Cole, en se détournant pour ne plus voir cette scène de carnage.

Bob York repéra les soldats de l'ALP qui progressaient vers le sud, dans le tunnel du métro, en direction de la station Jordan Road. Il ouvrit immédiatement le feu. Il se tenait dans une complète obscurité, en partie caché derrière un pilier, entre les deux voies ferrées. Wou et ses hommes s'étaient dissimulés sur les quais, à l'abri des projectiles qui ricochaient.

Dès que le robot entra en action, Wou plaça le canon de la mitrailleuse à l'entrée du tunnel et tira une longue rafale. En face, de l'autre côté des voies, un de ses compagnons l'imita. Les lumières blafardes des lueurs de départ éclairèrent la scène par intermittence.

Wou déplaça son arme et arrosa l'ensemble du tunnel. Il vit des pluies d'étincelles, loin devant lui, là où ses balles rebondissaient sur le béton.

Dans cet espace clos et obscur, le vacarme des mitrailleuses et leurs lumières stroboscopiques crachées par leurs canons faisaient un effet quasi psychédélique.

Wou cessa le feu dès que Bob quitta sa cachette et commença à

avancer. Il aurait aimé savoir ce que le York voyait en cet instant, mais pour cela il aurait dû appeler le centre de commande – et leurs téléphones portables large bande ne fonctionnaient pas sous terre.

Le York tira encore plusieurs autres coups individuels, puis s'interrompit. Wou ferma un instant les yeux afin d'adapter sa vision à l'obscurité et attendit. Il crut entendre quelqu'un sangloter.

Eh bien, impossible de tergiverser davantage. Il fallait demander à ses compagnons d'avancer.

— Allons-y, souffla-t-il en descendant sur les rails.

Deux autres rebelles lui passèrent la mitrailleuse.

Il avait parcouru moins de cinquante mètres quand il trébucha sur le premier corps. Il buta contre six autres cadavres avant de rencontrer quelqu'un de vivant, qui gémissait doucement, suppliant qu'on ne le tue pas. Wou alluma sa torche. Dans le rai de lumière, il découvrit un soldat de l'ALP à genoux, les mains en l'air. Du sang coulait d'une entaille sur son front.

L'un des compagnons de Wou récupéra l'arme du soldat et lui fit signe de les suivre.

Dans les rues au-dessus du tunnel du métro, l'ALP n'avait plus rien d'une force combattante. Les Chinois n'étaient plus sous commandement militaire ; soit ils s'enfuyaient et cherchaient désespérément un endroit où se cacher, soit ils se rendaient.

Après en avoir discuté au téléphone avec Virgil Cole, Michael Gao ordonna aux rebelles de remonter les avenues vers le nord.

Bientôt, il n'y eut plus que des tirs sporadiques, puis ce fut le silence. Chaque insurgé avait les bras chargés de fusils et était suivi par une demi-douzaine de prisonniers de l'ALP.

Gao retrouva Wou Tai Kwong à l'entrée de la station de métro Yau Ma Tei, près du croisement de Nathan Road et Waterloo Road. Ils eurent un bref entretien et décidèrent de faire garder les prisonniers par quelques hommes au centre du carrefour, tandis qu'ils fileraient sur Waterloo Road avec les Yorks vers la base militaire. Wou appela Cole sur son portable et lui fit part de leurs intentions.

Pendant qu'ils discutaient, des gens commencèrent à sortir des immeubles des avenues transversales. Ils étaient tous très excités et difficiles à contenir.

Quand Wou put enfin faire avancer ses hommes, les civils les suivirent. En fait, ils se mêlèrent aux soldats, comme si tout le monde était dehors pour une simple promenade vespérale.

Au même moment, au nord-est, deux cents rebelles, accompagnés par Charlie York, marchaient vers l'entrée de la base navale. Ils progressaient avec prudence. Le centre de commandement les avait informés que les marins avaient creusé une tranchée devant le portail

et se préparaient à se défendre avec des mitrailleuses, des lance-grenades et des roquettes antichars.

Les insurgés décidèrent d'attaquer de front pendant que Charlie York se glisserait, au sommet des immeubles, jusqu'à un endroit d'où il pourrait clouer l'ennemi, avec une mitrailleuse.

Charlie York n'eut aucun problème à se mettre en position. Le bâtiment qu'il choisit dissimulait des soldats de l'ALP, mais le combat dans un immeuble obscur était le point fort des Yorks. Grâce à ses capteurs infrarouges et à son radar, Charlie repéra rapidement ses adversaires et les élimina.

Il se plaça alors à une fenêtre du troisième étage et prit la tranchée en enfilade. Il ouvrit le feu avec la mitrailleuse qu'il tenait au creux de ses bras. Chaque tir était parfait, chaque balle atteignait sa cible.

Les marins postés dans la tranchée ne virent que les lueurs de départ sur le flanc du bâtiment. Pendant que ses compagnons mouraient tout autour de lui, un homme pointa vers elles son lance-roquettes et tira.

La roquette arracha le bras droit de Charlie et renversa le robot. Des éclats de la charge creuse de l'ogive endommagèrent sa mitrailleuse légère.

— Et merde ! grogna Virgil Cole, exaspéré. Voilà ce qui se passe quand on sacrifie la mobilité d'un York et qu'on permet à nos adversaires de lui flanquer une raclée ! Bordel ! Les gars, on va perdre un paquet d'hommes pour prendre cette tranchée si on interrompt l'action ! Ne laissez plus jamais un York planté comme une statue jusqu'à ce que quelqu'un le réduise en bouillie ! Que Charlie saute dans cette tranchée et qu'on en finisse !

Et Charlie sauta... d'une hauteur de douze mètres sur un sol meuble. En atterrissant, il s'écroula et sa main gauche fut enterrée d'une quinzaine de centimètres.

Il se redressa tant bien que mal et fonça sur le soldat le plus proche. Heureusement, il n'eut pas à aller très loin, car sans son bras droit pour l'équilibrer il titubait.

La mêlée qui suivit fut courte et féroce. Se servant seulement des griffes de sa main gauche, Charlie York déchira les chairs de tous ceux qui eurent la malchance de se trouver sur son chemin. Un homme eut le bras emporté au niveau de l'épaule et se mit à crier – une plainte aiguë qui ne cessa que lorsque Charlie lui écrasa la tête.

L'obscurité, les hurlements, cette chose surhumaine démente qui tuait ses adversaires au corps à corps – à cause de tout cela, beaucoup de marins perdirent leur sang-froid. Ils lâchèrent leurs armes et s'enfuirent ; certains se plièrent vers la base, d'autres sortirent de la

tranchée et rejoignirent les rebelles.

Tout fut terminé en moins d'une minute.

Trente secondes plus tard, le portable du responsable du groupe d'assaut sonna.

— Vous pouvez avancer maintenant, lui indiqua le contrôleur.

Sun Siu Ki écoutait les rapports radio des unités engagées sur le terrain et regardait le personnel du quartier général noter leurs positions sur un plan de Hong Kong. L'officier supérieur, le colonel Soong, était un professionnel efficace qui avait passé quarante ans de sa vie dans l'armée. Plus tôt dans la soirée, il avait essayé de convaincre Sun de la triste réalité de la situation, mais le gouverneur avait refusé de l'écouter ; il lui avait opposé, avec grandiloquence, des slogans du Parti et des citations du président Mao du genre « *ne faire qu'un avec le peuple...* ».

Quand les Yorks enfoncèrent les forces de l'ALP et que les survivants, démoralisés, prirent la fuite, Soong suggéra à Sun de s'entretenir avec Pékin – ce qu'il fit par radiotéléphone.

La chute de la base navale prouva au colonel Soong qu'il ne pourrait pas vaincre les rebelles avec les seuls combattants à sa disposition. Il l'expliqua à Sun dont le visage prit une pâleur cadavérique.

Après un autre entretien précipité avec Pékin, Sun passa un appel local sur son portable.

— Sonny Wong.

— Wong, c'est le gouverneur Sun.

Il prit le temps d'échanger les plaisanteries habituelles, peut-être pour se donner du courage, puis il annonça :

— À Pékin, ils ont décidé d'accepter votre offre. Ils virent cent millions de dollars américains sur votre compte en Suisse.

— C'est plutôt tard dans la partie, vous ne croyez pas, Sun ?

— Les gouvernements ne sont pas des sociétés commerciales – certaines choses prennent du temps.

— Je comprends. (Sonny laissa le silence s'éterniser, puis il reprit :) Je devrais attendre que cet argent soit crédité sur mon compte pour intervenir, mais puisqu'il est si tard, je vais faire confiance au gouvernement et agir rapidement.

— Bien ! Bien ! s'exclama Sun, sincèrement reconnaissant. Pékin honorera son engagement, comme il l'a toujours fait pour toutes ses obligations.

— Bien sûr, dit Sonny. Je vous rends donc à vos devoirs pressants tandis que je m'occupe des miens.

Pour une raison ou une autre, quand il raccrocha Sun Siu Ki se sentait déjà mieux.

Sonny Wong lança le téléphone portable devant lui, sur son bureau, et il partit d'un grand rire.

Kerry Kent était assise en face de lui. Son nez cassé avait été remis en place, puis fixé avec un pansement adhésif. Si elle avait pu froncer les sourcils, elle l'aurait fait.

— Qu'y a-t-il de si drôle, Wong ?

— *Nous avons gagné !* Cet idiot de Sun a convaincu Pékin de me verser cent millions de dollars américains.

— Je viens de vous dire que Cole avait ôté les bombes des Yorks. Nous ne pouvons plus les saboter. Nous sommes totalement impuissants pour ralentir les rebelles.

— Je le sais et vous le savez, dit Sonny avec patience, mais pas les ministres, à Pékin. Quand ils se rendront compte que nous n'avons rien fait pour mériter cette récompense, il sera trop tard. Ce pognon sera sur mon compte et ils ne pourront plus annuler la transaction.

Sonny Wong gloussa un moment, puis se servit un scotch single malt de prix et alluma une cigarette.

Bon sang, qu'il se sentait bien !

Domage pour Youri. Domage aussi pour le restaurant et le yacht. Grafton et Cole avaient tout bousillé et ils lui avaient coûté beaucoup d'argent. Avant de quitter Hong Kong le lendemain, il leur ferait payer tout ça.

Mais ce soir, un verre. Une bonne tranche de rigolade. Cent millions de dollars des communistes à Pékin et dix millions de leur pire ennemi, le père de Rip Buckingham, aux antipodes.

Une bonne affaire, quelle que soit la façon dont on considère la chose.

Ha ha ha !

— À la révolution, où on veut et quand on veut ! s'exclama Sonny Wong.

Et il leva son verre.

Rip Buckingham accompagna les rebelles qui suivaient les Yorks vers le nord, sur Nathan Road. Il regarda un moment les techniciens s'affairer autour des robots – on remplaça leurs batteries, on les réapprovisionna en munitions, on les graissa et on les lubrifia. Il jeta aussi un coup d'œil aux prisonniers assis au milieu de la rue – ils ne semblaient pas mécontents de leur sort –, puis il partit à la recherche de Lin Pe.

Il trouva sa belle-mère à l'endroit que lui avait indiqué le contrôleur, à l'entrée d'une ruelle non loin du croisement Nathan-Waterloo. Les rues débordaient d'une foule joyeuse. Tout le monde parlait en même temps. Des feux de camp étaient allumés un peu

partout.

Rip s'assit à côté de Lin Pe. Elle avait l'air vraiment épuisée.

— Wou est sain et sauf et nous avons gagné, lui dit-il. Les soldats de l'ALP se rendent par milliers.

— Ils n'avaient pas vraiment envie de se battre, dit Lin Pe. Ça se lisait sur leurs visages. Leurs officiers les ont obligés.

Ils observèrent un moment les rebelles qui remontaient en masse Nathan Road, vers la base militaire. De là où ils se trouvaient, ils voyaient l'épave d'un char qui fumait toujours. Quand la brise soufflait vers eux, ils sentaient une odeur écœurante de gazole et de caoutchouc brûlés.

— Pourquoi êtes-vous ici ? demanda Lin Pe. Vous devriez être en train d'écrire cette histoire pour le monde entier. C'est votre tâche.

— Sue Lin s'inquiétait. Elle voulait que je vienne vous chercher. Comme je vous aime toutes les deux, je ne pouvais pas refuser. (Il se tut un instant, le temps de remettre un peu d'ordre dans ses idées, puis il expliqua :) Wou a été libéré un peu plus tôt dans la soirée. Il a pris la tête des rebelles. Il était avec nous, tout à l'heure, pour organiser nos forces. Maintenant, il les conduit sur Waterloo Road, vers la base militaire.

Lin Pe hocha la tête. La jeune fille qui prenait ses appels téléphoniques lui avait appris la nouvelle un peu plus tôt dans la soirée. Elle ne jugea pas utile de le dire à Rip, cependant ; elle était fatiguée. Et satisfaite.

Perdue au milieu de cette foule bruyante et heureuse, elle sentait le courant ininterrompu de cette humanité qui franchissait les siècles de l'histoire chinoise, depuis le passé insondable, à travers le présent, vers un avenir incertain. Les dynasties, les guerres, les famines, les naissances et les enterrements – ces gens, ces gens infiniment vivants qui l'entouraient maintenant, qui emplissaient les rues, étaient la somme de tout ce qui avait jamais été, et dans leurs esprits et leurs corps ils portaient l'avenir, tout ce qui serait jamais.

Elle posa sa tête sur ses genoux. Les yeux fermés, elle revit ses parents quand elle était petite, elle se souvint de son émerveillement devant le soleil qui se levait en un matin embrumé, de la terre odorante et fraîche après une pluie nocturne. Elle se souvint de son mari, de son visage, de la manière dont il la caressait, de cette certitude qu'elle avait que leurs enfants étaient le sens de la vie – oui, à présent, tous ces souvenirs l'envahissaient, l'emportaient.

Lin Pe sortit son carnet et écrivit : *Vous êtes l'humanité.*

Elle fixa ces mots. Avait-elle saisi l'essentiel de ce qu'elle éprouvait ?

En dessous, elle ajouta : *Vous êtes le passé et le futur.*

Puis elle fit un dernier essai : *Ne désespérez pas – la vie suit son cours*

nécessaire.

En cet instant, l'humeur de Sun Siu Ki était exactement l'inverse de celle de Lin Pe. Le monde qu'il connaissait était en train de s'écrouler autour de lui. Les rebelles s'étaient emparés de l'île de Hong Kong.

Ils étaient maîtres des deux seules stations de radio et de télévision de la RAS qui fonctionnaient encore et leurs obscénités capitalistes et impérialistes submergeaient les ondes. Ils contrôlaient l'aéroport de Lantau et la base navale. Avec six robots et la populace armée, ils repoussaient les troupes entraînées que le colonel Soong avait alignées contre eux. En fait, dans toute la RAS de Hong Kong, le gouvernement ne tenait plus que la base militaire.

Mais tout cela, pensa-t-il, n'était qu'un désastre local, comme un incendie ou un tremblement de terre. Il avait simplement eu la malchance de se trouver là au moment où il se produisait. Ses amis de Pékin le comprendraient sûrement.

L'unique rayon de soleil dans les miasmes de cette catastrophe, c'était la certitude que l'immense armée chinoise, dotée d'un armement de pointe – acheté aux Russes ou volé aux Américains –, finirait par écraser ces rebelles comme un raz-de-marée déferlant sur la côte, submergeant tout sur son passage.

Six robots ? Des civils sans formation avec des armes récupérées sur l'ennemi et des munitions en quantité limitée ? Des officiers amateurs ? Ils n'avaient pas la moindre chance.

Vers l'est, l'aube teintait le ciel de rose quand le colonel Soong rejoignit le gouverneur.

— Notre base est encerclée, lui annonça-t-il. Les rebelles bloquent son périmètre.

Sun quitta son fauteuil et s'approcha de la carte.

— J'ai demandé à Pékin de lancer une attaque aérienne, dit-il. Nos camarades nous délivreront peut-être.

Le colonel resta silencieux. Il en avait assez des vœux pieux.

— Vont-ils attaquer ? dit Sun.

— À moins que nous nous rendions.

— *Nous rendre ?*

— Ils ne l'ont pas encore exigé, mais nous devons envisager cette éventualité, oui. Ou ils lancent l'assaut sans prévenir, ou ils nous demandent de déposer les armes et ils attaquent si nous refusons.

— Pourquoi ne pas utiliser notre artillerie ? Vous savez où ils sont – écrasez-les !

— Ils avanceront même si nous les bombardons. Il y a trop de gens là-dehors, gouverneur. Nous ne pouvons tout simplement pas les arrêter.

Sun avait du mal à en croire ses oreilles.

— Quoi ? Quelques milliers de civils contre nos soldats entraînés ?

— Il nous reste environ trois mille hommes sur la base. Mes officiers estiment qu'en cet instant nous sommes encerclés par plus de deux cent mille personnes. Même si on les massacre à la mitrailleuse et au canon, ils abattront les clôtures et ils nous submergeront avant qu'on les élimine tous.

Sun n'était pas convaincu et il le fit savoir à Soong. Celui-ci l'entraîna alors jusqu'à une tour de guet où il constaterait les choses par lui-même.

Tandis que le soleil apparaissait à l'horizon, Sun força ses jambes fatiguées à grimper jusqu'à la plateforme près du terrain de manœuvres – une construction, d'une hauteur de deux étages, qu'on utilisait en temps normal pour entraîner les parachutistes et passer en revue les prises d'armes. De là, on apercevait le portail principal, la route et plusieurs centaines de mètres de la clôture de la base.

C'était exactement ce que le colonel lui avait dit. Sun contemplait maintenant une véritable mer humaine. Ces gens ne se protégeaient pas – ils étaient debout ou assis, pratiquement épaule contre épaule. Une foule immense, dans toutes les directions, aussi loin que portait son regard !

Le gouverneur laissa échapper un gémissement de désespoir. Il ferma les yeux, chancela et dut se retenir à la rambarde pour ne pas tomber.

Il lui fallut un certain temps pour se ressaisir, puis il dit :

— Ce serait un désastre politique si les rebelles me capturaient. Nous ne devons pas prendre ce risque. J'ai besoin d'un hélicoptère.

— Gouverneur, vous ne comprenez pas. Ils *encerclent* la base. Hier, ils ont tiré deux missiles sur l'appareil dans lequel vous vous trouviez. Si vous tentez de vous enfuir, gouverneur, ils vous abattront.

Un messenger hors d'haleine, arrivant du centre de commandement, apporta à Sun un rayon d'espoir.

— Des bombardiers sont en route, monsieur. Ils ont demandé des instructions par radio. Quelles cibles souhaitez-vous qu'ils attaquent ?

— Les rebelles qui encerclent la base militaire ? s'étonna le pilote du bombardier leader Sian H-6.

— Oui, répondit son opérateur radio, ce sont les ordres. Voici la carte, ajouta-t-il en la passant au copilote, qui la tint de manière à ce que le pilote puisse voir.

Le Sian H-6 était un bombardier moyen biréacteur subsonique, une version chinoise pirate du Tupolev russe Tu-16 Badger. Mis en service en 1952, le Badger ne servait plus de nos jours, en Russie, que de cible téléguidée ou de banc d'essai moteurs. Mais, en Chine, le H-6 était toujours un appareil de première ligne des forces aériennes de l'ALP. Et

ce matin, quatre d'entre eux étaient en route pour Hong Kong.

— Les insurgés sont juste à l'extérieur du périmètre de la base, ajouta l'opérateur radio.

Quand ils prirent toute la mesure de cette assignation de cibles, les deux hommes échangèrent un regard sans enthousiasme. Pour être sûrs de voir les bombes frapper les insurgés et non l'intérieur de la base, il leur faudrait les larguer depuis une altitude très basse où leurs radars étaient inutilisables : ce serait donc leur bombardier, à son poste dans le nez vitré, qui les lâcherait lorsque leur avion passerait au-dessus de l'ennemi. Aussi longtemps que les rebelles n'avaient ni missiles sol-air ni artillerie à conduite de tir radar, ils devraient être capables d'atteindre leurs cibles. Si le temps était assez beau.

— Qu'avez-vous dit au commandant de la base ? demanda le pilote à l'opérateur radio.

— Que nous ferions de notre mieux.

— Les trois autres appareils nous suivront sur une seule ligne. Nous effectuerons un premier passage pour localiser la cible, puis un second pour frapper.

— On ne devrait en faire qu'un, objecta le copilote sur le téléphone de bord.

— J'ai besoin de voir ce qu'il y a là-bas.

— On a l'ordre de bombarder – un premier passage sans largage alertera simplement les rebelles.

— Quand vous serez commandant de bord, vous pourrez procéder à votre manière. Aujourd'hui, on fera ça à la mienne.

Après avoir remis son collègue à sa place, le pilote rappela à ses mitrailleurs d'être très vigilants. Hélas, le Sian H-6 n'était pas équipé d'un détecteur d'émissions radar. Il n'emportait qu'un canon frontal fixe monotube de 23 millimètres et trois tourelles à canons jumelés de même calibre : une perchée au sommet du fuselage, une sous son ventre et la troisième dans sa queue, avec un servant. Seule cette dernière possédait un radar de conduite de tir.

Les appareils chinois se trouvaient à quatre mille huit cents mètres d'altitude quand ils arrivèrent au-dessus de la ville et qu'ils virèrent vers l'est, vers la mer, en descente. Pas de nuages bas, ce matin, remarqua le pilote, une visibilité à cinq ou six milles. Ils observèrent la cité, au-dessous d'eux, à travers la brume.

— Je vois la base, annonça le bombardier sur le téléphone de bord.

— Ils auraient dû envoyer des chasseurs pour nous protéger, grommela le copilote d'un ton nerveux en fouillant des yeux le ciel vide.

— Mais ils l'ont fait ! cria le mitrailleur de queue. À quatre heures, haut.

Le pilote se tourna dans la direction indiquée avec un mauvais

pressentiment. Leur officier de briefing avait, bien spécifié qu'ils n'auraient pas d'escorte ! À en croire la rumeur, les équipages des chasseurs n'étaient pas politiquement fiables. *Une guerre civile*, pensa-t-il, *c'est la pire crainte de l'humanité devenue réalité.*

— Shengyang J-11. Ils sont deux, annonça le mitrailleur de queue.

— Oh-oh... souffla le copilote. (Il savait que l'escadrille de J-11 de Hong Kong avait rejoint les rebelles.) On fait quoi, maintenant ?

— Ces chasseurs peuvent être hostiles, dit le pilote à son mitrailleur. Soyez prêt s'ils nous tirent un missile.

— À vos ordres, répondit ce dernier d'une voix qui grimpait dans l'aigu.

Comme tout le monde dans ce bombardier, il était bien conscient qu'il avait peu de chances d'arrêter un missile en approche avec son arme.

D'ailleurs, il n'avait jamais eu l'autorisation de se servir de celle-ci avec des munitions réelles.

Veillant à rester hors de portée de leurs canons de vingt-trois millimètres, le commandant Ma Chow vira pour se placer derrière les quatre bombardiers qui volaient en ligne. Son ailier se maintint en formation de manœuvre à plusieurs centaines de mètres derrière Ma et légèrement au-dessus de son plan d'évolution.

Ma Chow n'ignorait pas que les bombardiers étaient pratiquement sans défense contre leurs deux chasseurs, armés chacun de quatre missiles air-air et de cent quarante-neuf obus de trente millimètres. Et ça ne lui plaisait guère de savoir que des compatriotes étaient aux commandes.

— Et maintenant ? lui demanda son ailier par radio.

— Essayons d'entrer en contact avec eux, répondit Ma Chow.

— Tu crois qu'ils savent que nous sommes là ?

— Dans le cas contraire, on le leur apprendra.

Les radios des avions de guerre chinois n'émettaient et ne recevaient que sur quatre fréquences ; il suffisait donc de les essayer l'une après l'autre.

Avec un long virage en descente, dans un air calme, les quatre bombardiers se stabilisèrent à trois cents mètres au-dessus de l'eau avant d'entamer leur passe d'observation vers l'ouest, vers la base militaire. Une fois à l'horizontale, ils recommencèrent à descendre, jusqu'à cent vingt mètres.

Ma Chow verrouilla son radar sur l'appareil de queue et arma un missile.

— Bombardier leader au-dessus de Kowloon, ici chasseur leader, over.

Le pilote et le copilote du H-6 reçurent l'appel dans leurs écouteurs.

— Qu'est-ce qu'on fait ? demanda ce dernier d'une voix paniquée. Si on leur répond, les autorités nous accuseront de trahison !

— Bombardier leader, ici chasseur leader. Si un seul d'entre vous ouvre sa trappe de soute à bombes, nous vous abattons. Accusez réception.

Le pilote ne savait pas quoi dire, aussi ne dit-il rien. Les quatre avions contournèrent une île, puis mirent le cap sur la base militaire.

Ils franchirent la côte à environ deux cent cinquante nœuds, à cent vingt mètres d'altitude.

Bien sûr, ils ne furent accueillis ni par de la DCA ni par des missiles. Le soleil jouait sur leurs carlingues au-dessus de cette immense ville tentaculaire qu'était Hong Kong. Chaque groupe se demandait ce que l'autre allait faire, et, dans leurs cockpits respectifs, la tension était de plus en plus oppressante.

— Cible à un mille, annonça le bombardier de l'avion leader dans le téléphone de bord.

Il prépara son viseur de bombardement afin de désigner sa cible au moment où ils la survoleraient ; le système resterait fixé mécaniquement sur cette position et lui donnerait la direction pour le passage suivant.

Ils frôlaient les toits, à quelques centaines de mètres de hauteur ; le soleil se levait dans leur dos, et devant eux les immeubles projetaient de grandes ombres longilignes. D'un geste automatique, le pilote réduisit légèrement les gaz.

Et soudain, ils découvrirent la foule, une mer infinie d'humanité qui s'étendait sur des kilomètres tout autour de la base.

— Les rebelles ! dit le bombardier d'un ton dégoûté. Ils ne sont même pas armés.

— Quelques-uns le sont, avança le copilote.

Le pilote, lui, resta silencieux. De sa vie, il n'avait jamais vu autant de gens au même endroit.

Quand ils eurent dépassé la base, le pilote trima la profondeur un peu plus à cabrer et poussa les manettes des gaz. Avec ses moteurs réglés à quatre-vingt-quinze pour cent de puissance, il se stabilisa en croisière ascendante.

Alors qu'il franchissait les mille mètres en montée, il dit au copilote :

— Je pense qu'il est temps de rentrer à la maison.

— Ils nous fusilleront si on désobéit aux ordres, objecta le copilote.

— Je n'ai pas vu de rebelles, uniquement des civils.

— C'étaient eux, les rebelles, répliqua l'autre avec obstination.

Ce gars est stupide, pensa le pilote.

— Vous les bombarderiez, c'est ça ?

— J'ai une femme et un fils à Quangzou.

C'était la ville la plus proche de la base aérienne qu'ils avaient quittée avant l'aube.

— La vie est pleine de choix merdiques, constata le pilote. Vous êtes candidat au suicide ? Si nous ouvrons les trappes de la soute à bombes, ces chasseurs nous vireront du ciel.

Le copilote n'eut pas le temps de répondre. Le mitrailleur de queue annonça dans le téléphone de bord :

— Numéro deux a sorti son train d'atterrissage ! Il quitte la formation. Et numéro quatre aussi ! Ils se préparent à atterrir à Lantau.

Tu y es ! pensa le pilote. *Décide-toi.*

Il réduisit les gaz. Avec son nez en assiette de montée, la vitesse diminua rapidement. Il tendit la main vers la palette de commande du train et l'abassa. Pendant que les vérins hydrauliques bourdonnaient et que le train se déplaçait, il dit à son voisin :

— Vaut mieux espérer que cette guerre sera courte.

Trois bombardiers virèrent en direction de l'aéroport de Lantau. Un seul continua à grimper vers le nord-est. L'ailier de Ma Chow accompagna les trois appareils qui se préparaient à atterrir, tandis que Ma Chow prit en chasse le dernier. Quand il passa les six mille mètres en montée, Ma abandonna sa surveillance.

Il effectua un large virage à trois cent soixante degrés tandis qu'il regardait le bombardier solitaire s'évanouir dans la brume. Quand il eut disparu, il vérifia son compas, puis abassa son nez.

Il plongea vers la ville en prenant de la vitesse. En quelques secondes, son avion franchit le mur du son. Mais il continua à piquer et à accélérer.

En passant mille cinq cents mètres en descente, Ma Chow mit la postcombustion. La vitesse indiquée dépassa Mach 2.

Un disque de buée se condensant dans l'onde de choc supersonique dissimulait la queue de son chasseur quand Ma Chow survola la base de l'ALP à moins de trois cents mètres d'altitude. Puis il redressa son nez et chevaucha fièrement sa traînée de postcombustion en ce matin diaphane du mois de juin.

Wou Tai Kwong et les membres de l'Équipe écarlate se trouvaient devant l'entrée principale de la base, bien visibles des soldats de l'ALP postés derrière le portail et dans la tour de guet, quand le bang supersonique du chasseur les frappa comme une explosion. Lorsque la foule comprit ce que c'était, elle poussa des acclamations à pleins poumons.

Des milliers de personnes levèrent les yeux en même temps pour voir l'avion disparaître dans la brume, au-dessus de leurs têtes.

Wou écouta le rugissement de ses réacteurs qui allait en diminuant et jeta un coup d'œil aux aiguilles de sa montre, qui rampaient vers sept heures.

Deux minutes avant l'heure fixée, Wou adressa un signe de tête à Virgil Cole, qui avait une console de commande York portable accrochée autour du cou.

Celui-ci fit avancer Alvin York, qui s'arrêta à côté de Wou. Le jeune homme examina le robot avec intérêt. C'était la première fois qu'il en voyait un de près et en plein jour.

Le York marcha jusqu'au portail métallique.

La foule se tut. Bientôt on n'entendit plus que le bourdonnement de l'hélicoptère de la télévision qui tournait au-dessus des manifestants. Cole regarda autour de lui et essaya d'estimer combien de gens étaient là. *Un quart de million de personnes*, pensa-t-il, *plus ou moins*. La plupart n'avaient pas d'armes, bien sûr, mais ce n'était pas l'essentiel. Dans les affaires humaines, les nombres importent.

À sept heures précises, Wou Tai Kwong hocha la tête et Cole cliqua sur une icône.

Alvin York arracha le portail de ses gonds. Il le jeta de côté, puis pénétra dans la base. Sa tête surveillait les environs et les canons de la mitrailleuse légère tournaient doucement. L'Équipe écarlate lui emboîta le pas et, derrière eux, le monde entier se mit en branle.

Les soldats chinois déposèrent leurs armes et s'écartèrent. Alvin York et les autres continuèrent leur progression.

Les insurgés découvrirent le gouverneur Sun dissimulé dans un placard, au fond d'un baraquement. Ils le traînèrent dehors et le déshabillèrent.

Quand Wou et Cole réussirent à se frayer un passage à travers cette masse humaine, il était trop tard pour Sun. La foule était en train de le déchiqueter à mains nues. Il hurla et mourut. Même si Wou était arrivé à temps, il est peu probable qu'il eût été capable d'arrêter ce lynchage.

Cette explosion de violence fut filmée par l'hélico de la télévision. Heureusement, la marée humaine qui avait déferlé sur la base était relativement docile et les lieutenants de Wou réussirent à empêcher un pillage général des magasins militaires.

À midi, la foule s'était considérablement éclaircie, et vers le milieu de l'après-midi les hommes de Wou commencèrent à faire évacuer les civils.

Wou et Cole avaient quitté rapidement les lieux après la mort de Sun. Ils avaient encore beaucoup à faire et il leur restait très peu de

temps.

Pendant que les rebelles affrontaient l'ALP à Kowloon, l'hélico de la télévision ramena Jake et Callie Grafton au consulat des États-Unis. Jake franchit le portail et hocha la tête à l'intention des Marines, qui lui répondirent par un salut impeccable. Une fois à l'intérieur, il informa l'officier de permanence qu'il attendait un appel de Washington – ce qui n'était qu'un petit mensonge.

Le malheureux jonglait avec de multiples téléphones pour coordonner au mieux les efforts du personnel, qui tentait désespérément de tenir Washington informé en temps réel de l'évolution de la bataille de Kowloon. Il marmonna à Grafton un simple : « Oui monsieur », et l'amiral s'éloigna en tenant Callie par la main. Dès que l'homme fut hors de vue, Jake entraîna sa femme vers la chambre de Cole.

Dix minutes après avoir fermé la porte à clé, ils étaient couchés. Deux flûtes de champagne trônaient sur la table de nuit.

— J'ai une question à te poser et je veux une réponse sérieuse, dit soudain Callie.

Jake sirota une gorgée de champagne et agita ses orteils entre les draps de soie. *Des draps de soie !* Seigneur, ces milliardaires avaient la belle vie !

— Bien sûr, dit-il pour lui faire plaisir.

— Parfait. Alors, la voici : si on te le proposait, accepterais-tu un poste d'officier dans la marine de la Chine libre ?

— Tu as retourné ça dans ta tête pendant ces deux derniers jours ?

— Alors ?

— Bon Dieu non ! Ils ne me nommeraient sans doute pas amiral. Et je ne m'enrôlerais dans une autre marine que celle des États-Unis qu'à cette condition.

— Et si c'était le cas ?

— Alors, faudrait que j'y réfléchisse.

— Vraiment ?

— Non. Je te taquine, là. Éteins la lumière et offrons-nous un câlin.

— J'ai trop mal partout pour faire l'amour, dit-elle.

— Et moi, je suis trop fatigué. Éteins, mon amante, et faisons au moins semblant jusqu'à ce qu'on s'effondre.

Une fois la chambre plongée dans l'obscurité, Callie ajouta :

— Tu es sérieux ? Si Wou Tai Kwong te le demande, tu diras non ?

— Il ne me le demandera pas, mais si c'était le cas, je dirais un truc du genre : « Cette proposition est un grand honneur, bla bla bla... mais malheureusement bla bla bla... »

— Tu en es absolument certain ?

— Toi et moi, on lève le camp à la première occasion. On retourne au pays du Coke et des hot-dogs aussi vite que possible.

— Sois franc avec moi, Jake.

— Ça te tient vraiment à cœur, hein ?

— Oui.

Il réfléchit un instant à la meilleure façon de lui expliquer ce qu'il ressentait, puis :

— Si on ne t'avait pas enlevée, je n'aurais pas eu à tuer ces types, ce soir. Attention, ce n'est pas un reproche ; simplement, je n'ai pas envie de m'impliquer dans ce combat. C'est une guerre civile chinoise – c'est *leur* problème. Je suis prêt à me battre pour mon pays et ma famille – point final. Bien sûr, ces connards ont eu le sort qu'ils méritaient, mais je ne suis pas Dieu, et je ne veux pas de son boulot. Si nous rentrons à la maison, on n'a plus rien à voir avec tout ça. Tu comprends ?

— Oui.

Elle se sentit soulagée.

— J'étais sacrément inquiet à ton sujet, Callie. L'idée d'une vie sans toi, c'était l'horreur. Peut-être que c'est le choc post-traumatique – mais je ne veux plus te perdre de vue une seconde, en tout cas dans un avenir proche.

— J'étais inquiète aussi, souffla-t-elle. Je n'arrêtais pas de penser à ce que je pourrais faire pour m'échapper, et puis, finalement, je me suis calmée quand j'ai eu la certitude que tu viendrais me chercher. Jake Grafton était mon ticket de sortie.

— T'es une sacrée gonzesse, Callie Grafton.

— Ça peut paraître dingue, mais je savais que tu serais bientôt là. Je pouvais sentir ta présence et...

Il l'embrassa et elle ne termina pas sa phrase.

Il s'avéra qu'il n'était pas trop fatigué et qu'elle n'avait pas trop mal partout.

Ensuite, alors qu'ils étaient tournés chacun de son côté, elle remarqua :

— C'est la première fois de ma vie que je prends un bain dans un bordel.

Mais Jake ne répondit pas. Il dormait déjà.

Le téléphone sonna une heure plus tard. Jake se battit un instant avec l'appareil, puis il réussit à le porter à son oreille.

— Grafton.

— Cet appel que vous attendiez des États-Unis est sur la ligne 2, monsieur... J'ajoute que nous venons juste de recevoir un message flash qui fait de vous le chargé d'affaires américain à Hong Kong. Des ordres arrivent par satellite en ce moment – les marines US et britannique envoient demain après-midi une demi-douzaine de navires pour embarquer les citoyens non chinois qui désirent partir.

Jake eut besoin de quelques secondes pour digérer tout cela, puis il demanda :

— Qui est sur la Deux ?

— Le secrétaire d'État, monsieur.

— Merci.

Jake s'assit dans le lit, alluma, puis pressa le bouton de la ligne 2.

Il annonça la nouvelle à Callie pendant qu'il s'habillait.

— Oh, Jake, je voulais rentrer à la maison, moi aussi.

— Ça prendra quelques semaines, au maximum, m'a dit le secrétaire d'État. Le plus important pour l'instant, c'est d'évacuer les non-Chinois.

— Ils sont nombreux ?

— Qui sait ? dit-il en fixant son étui de cheville. La vraie question, maintenant, c'est la réaction des communistes. Je suppose que les rebelles vont quitter Hong Kong bientôt. Peut-être que les communistes vont essayer de reprendre la ville. Peut-être que leur marine attaquera. Personne à Washington n'en a la moindre idée. Et moi encore moins. En revanche, si les Chinois tentent un gros coup, nos satellites de reconnaissance le verront et Washington nous avertira – au moins quelques heures à l'avance, en tout cas. Pour autant que ça puisse être utile...

Il tendit la main vers son étui d'épaule, décida qu'il ne voulait pas emporter le colt – trop lourd –, puis il changea d'avis et l'attacha.

— Des Américains voudront rester, dit Callie. Et beaucoup de Britanniques et d'Australiens, tu le sais. C'est leur foyer, ici.

— Dans ce cas, c'est à leurs risques et périls. Ils font le pari que Wou Tai Kwong et Tiger Cole sont capables de les protéger – et à mon avis, ce n'est pas un très bon plan. (Il se pencha et l'embrassa.) Dors. Si je suis désormais responsable de la manière dont les employés du consulat se conduisent, autant découvrir ce qu'ils mijotent !

— Je ne quitterai pas cette ville sans toi, déclara-t-elle alors qu'il se dirigeait vers la porte.

Jake lui sourit.

— J'en étais sûr.

Callie ne pensait pas pouvoir retrouver le sommeil, mais elle était tellement épuisée qu'elle ne tarda pas à s'assoupir.

Le soleil était levé. Jake Grafton buvait du café dans le bureau du

consul général quand les rebelles prirent la base militaire. Et il était au téléphone par satellite avec le secrétaire d'État quand la télévision diffusa en direct le lynchage du gouverneur Sun.

L'électricité avait été rétablie dans toute la ville, si bien que tous ceux qui n'étaient pas dans les rues assistèrent en direct à la victoire finale des insurgés.

Une fois terminée sa conversation avec Washington, Jake Grafton alla à la fenêtre et ouvrit les rideaux. Le soleil matinal inonda le bureau. Il considérait la rue quand il entendit une voix à la porte. C'était Tommy Carmellini. Sa tête était bandée.

— Voilà l'homme que j'attendais ! Viens prendre une tasse de café.

— J'ai entendu dire que tu étais maintenant le grand sachem du coin.

— Ouais. Et tu travailles toujours pour moi.

— Je ne sais pas si je suis à la hauteur, amiral. Une autre nuit comme celle-là et je me retrouve à la morgue.

— Merci pour tout, Tommy. Tu as sauvé la vie de ma femme quand tu as découvert que Kerry Kent était impliquée jusqu'aux yeux dans ce merdier.

Callie arriva à son tour.

— Tu as redormi ? demanda-t-elle à son mari.

— Non.

Il l'embrassa et la serra un moment contre lui, puis il lui expliqua que les rebelles avaient gagné.

— La ville est à eux. Du moins pour l'instant, ajouta-t-il à voix basse.

Ils prenaient leur petit déjeuner tous les trois quand le secrétaire annonça Cole.

Tiger entra en coup de vent. Il était sale, fatigué et euphorique.

— Nous avons emporté la première campagne, leur dit-il.

— Félicitations.

— Et mes félicitations à toi, dit-il à Jake. Le secrétaire m'a dit que tu étais notre chargé d'affaires, maintenant.

— Je grimpe les échelons quatre à quatre. Qui sait jusqu'où j'irai ? Que dirais-tu d'un petit déj ?

— Je meurs de faim. Commande-moi quelque chose pendant que je vous raconte tout.

Jake appela la cuisine. Quand il raccrocha, il attendit que Cole eût fini son résumé de leurs aventures nocturnes, puis il dit :

— Un grand jury fédéral à Washington a émis un mandat d'arrêt contre toi. On m'a prévenu il y a une heure. Tu es officiellement un fugitif.

Cole haussa les épaules.

— Je me suis porté volontaire. Je ferai avec.

— Et vous allez où, maintenant ?

— Shenzhen, la zone économique spéciale, de l'autre côté de la frontière. En fait, c'est une sorte de banlieue de Hong Kong. On franchit le pont ce soir et on essaie de prendre la ville. Et si tout se passe bien, on se dirige sur Canton dans un jour ou deux.

— Comment arriverez-vous jusque là-bas ?

— À l'ancienne mode – en marchant. On déplacera les Yorks, les armes lourdes et les munitions par camion, mais les insurgés iront à pied. On a maintenant dix mille hommes et femmes équipés, dont pour environ la moitié d'anciens soldats de l'ALP qui nous ont rejoints avec armes et bagages. Les trains sont hors service, marcher est notre seule option.

— Vous avez des chances de gagner ? demanda Callie. Êtes-vous vraiment capables de renverser les communistes ?

— Si nous parvenons à convaincre le peuple que les communistes ont perdu leur mandat céleste, leur droit de gouverner, alors, oui. Mao Zedong a toujours dit que le pouvoir politique était au bout du fusil – et il ne pouvait pas se tromper davantage. Tous les dictateurs ont cru en cette idée fausse. La vérité, c'est que le pouvoir vient du consentement des gouvernés. Jusqu'à présent, la réaction publique à la rébellion, au moins à Hong Kong, a été meilleure qu'on l'espérait. Wou a toujours affirmé que le peuple était prêt – et les événements semblent prouver qu'il avait raison.

— Vous avez parié votre vie là-dessus, suggéra Tommy Carmellini.

— La vie est faite pour être vécue, répondit Cole en se servant du café.

Il sourit – c'était exceptionnel chez lui –, puis il leva sa tasse pour porter un toast :

— À la vie et aux bons amis, où qu'ils soient !

Ils finissaient leur petit déjeuner à la table de conférence, près de la fenêtre, profitant du soleil matinal et de leurs derniers moments ensemble, quand le secrétaire fit irruption dans le bureau.

— Amiral, je suis désolé, mais...

Charlie York l'écarta sans ménagement de son chemin.

Le robot traversa la pièce en chancelant et prit position près de la fenêtre, face aux quatre personnes installées autour de la table. Des fils pendaient de son épaule à l'endroit où son bras avait été arraché, et la tourelle de la mitrailleuse légère de son torse était visiblement hors service. Sa peau était couverte d'une substance noirâtre, sans doute un mélange de sang et de boue.

Sonny Wong et Kerry Kent entrèrent derrière lui. Le nez de Kerry était tenu en place par un pansement adhésif. Une console de commande York était accrochée autour de son cou.

Sonny Wong brandissait un pistolet, un gros automatique menaçant. Il le pointa sur Cole, puis sur Grafton, et lança :

— Désolé d'interrompre vos agapes, les amis, mais on vous devait bien une visite de politesse.

— Les Marines les ont laissés entrer, glapit le secrétaire. Ils ont pensé qu'ils étaient avec M. Cole.

Sonny braqua son arme sur lui.

— Mon gars, si quelqu'un franchit cette porte, je tue ces gens et je lâche le York. Dites-le aux Marines. Et maintenant, dehors !

Le secrétaire sortit précipitamment et referma la porte derrière lui.

Kerry Kent s'installa dans le fauteuil rembourré du consul général et posa la console de commande devant elle. Jake vit qu'elle faisait tourner le curseur pendant que Wong parlait.

— Nous avons gagné tous les deux, monsieur Cole. Vous avez conquis Hong Kong et j'ai soulagé le gouvernement chinois d'un gros paquet de dollars.

Il s'assit sur le bord du bureau, une jambe pendante, son pistolet négligemment pointé dans leur direction.

— Que voulez-vous ? s'enquit sèchement Tiger.

— Cet homme ici présent – il agita son arme en direction de Grafton – m'a posé beaucoup de problèmes. Il a tué plus d'une douzaine de mes associés et détruit deux de mes possessions majeures, un restaurant flottant et un yacht de luxe. (Il se tourna vers Grafton.) Des actifs d'une valeur de douze millions de dollars US ont brûlé ou coulé, amiral, à cause de vous. Vous êtes un vrai fouteur de merde.

— Il fallait laisser ma femme tranquille, répondit Jake calmement.

— Je n'avais rien de personnel contre elle. J'essayais simplement d'obtenir de l'argent de M. Cole, qui en a beaucoup trop pour lui tout seul – ce n'est bon pour personne. Il aurait eu besoin d'au moins cinq vies pour le dépenser. Je souhaitais seulement lui donner un coup de main pour cette corvée.

— J'aurais dû vous tuer quand j'en ai eu l'occasion, dit Jake toujours sur le ton de la conversation.

Sonny Wong sourit.

En fait, il se sentait sacrément bien.

— C'est trop tard, maintenant, Grafton. Trop tard, trop tard.

— Où avez-vous trouvé ce York ? lui demanda Cole.

— Il était en réparation. M^{lle} Kent a dû abattre certains techniciens qui se sont montrés peu coopératifs, mais le York, lui, a paru heureux de la voir.

Cole finit la dernière bouchée de son petit déjeuner et reposa sa fourchette et son couteau sur l'assiette.

Il est vraiment maléfique, pensa Callie en observant Sonny. Elle ne l'avait jamais vu en chair et en os ; il ne ressemblait pas à ce qu'elle

avait imaginé. Petit, replet, un visage rond et juvénile – il ne correspondait pas à l'idée qu'on pouvait se faire d'un professionnel du crime. C'en était un, cependant.

— Je suis prête, annonça triomphalement Kerry Kent. (Puis elle sourit à Tommy – un sourire mauvais.) Quand Charlie en aura terminé avec Grafton, il te tuera, Carmellini, espèce de faux-cul.

La cafetière, le pot de crème et le sucrier étaient posés sur un plateau en argent parfaitement poli. Jake en attrapa le bord de la main gauche et l'approcha un peu pour atteindre la cafetière. Le York se trouvait à environ cinq mètres et il le fixait.

Jake se servit une tasse de café et reposa la cafetière sur la table, à côté du plateau. Puis il regarda Wong de nouveau, qui parlait toujours :

— Écoutez-moi, Cole. Je vous laisse une chance de sauver votre vie et celle de vos amis. Utilisez le téléphone par satellite pour appeler votre banquier en Californie. Dites-lui de virer les cinquante millions de dollars US sur mon compte suisse. Il y a eu assez de violence à Hong Kong. Versez-moi cet argent et poursuivez votre quête.

— De telles liquidités ne sont pas disponibles dans l'instant, fit tranquillement remarquer Cole.

— Vous pourrez sûrement persuader votre banquier d'en trouver quelque part. M^{lle} Kent a programmé le York. Je manque de patience et de temps. Vous avez joué et vous avez perdu. Décrochez ce téléphone !

Callie fixa son mari.

Il va tuer ce type, songea-t-elle, et il le regrettera pour le restant de sa vie.

— Nous souhaitons seulement rentrer chez nous, intervint Callie pour amener Wong à la regarder.

Jake attrapa sa tasse de café de la main gauche et la renversa. Il fit mine de se lever pour éviter le café qui se répandait sur la table et de sa main droite il sortit le colt de son étui d'épaule. Il poussa la sûreté du pouce tout en faisant tourner le canon et tira sur Sonny Wong.

Sonny s'apprêtait à répondre à Callie quand Jake dégaina – il eut une seconde de retard et ce fut suffisant. Sa balle manqua la tête de Jake de moins de dix centimètres et s'enfonça dans le mur, derrière lui.

Jake Grafton, lui, ne le rata pas. Le premier coup le frappa en pleine poitrine, le second dans la gorge – sous le choc sa tête partit en arrière – et le troisième en plein cœur.

Lorsque la première balle toucha Sonny, Kerry Kent cria et plaça la console de commande York à la hauteur de son visage.

Elle criait toujours quand Jake Grafton plaça sa quatrième balle à travers la console ; le projectile la toucha au milieu du front et

pulvérisa le sommet de son crâne.

Kerry Kent n'avait pas encore touché le sol que l'unité York s'avançait vers Jake en tanguant.

De sa main gauche, Jake inclina le bord du plateau en argent. Le pot à crème et le sucrier tombèrent. Jake fit pivoter le plateau pour réfléchir les rayons solaires qu'il dirigea sur les capteurs de Charlie York.

Le robot s'immobilisa, aveuglé.

Jake veilla à garder cette lumière très précisément sur les lentilles des capteurs visuel et infrarouge du York.

— Oh, Jake, murmura Callie.

— Et maintenant quoi ? demanda Jake tout en rengainant lentement son revolver.

— Bon Dieu, mec, tu n'aurais pas dû bousiller cette console de commande !

Cole la ramassa et la retourna dans ses mains pour l'inspecter.

— Eh ben ! souffla Tommy Carmellini. (Il avait contourné la table et vérifiait le pouls de Wong.) Je ne pense pas que M. Wong s'attendait à ça.

— J'ai foutu en l'air la journée du salopard, marmonna Jake.

— Est-ce qu'il est mort ? demanda Callie.

— Plutôt deux fois qu'une, répondit Carmellini.

Il alla jeter un coup d'œil à Kerry Kent. Un seul lui suffit.

— Cette console est foutue, grommela Cole d'un air dégoûté, et il la lança sur le bureau.

— Eh bien, ne reste pas planté là, docteur Frankenstein ! dit Jake en essayant de contrôler sa voix. Éteins-moi ce fils de pute.

— C'est justement le problème, Jake. Sans la console, je ne peux pas.

— Y a pas un bouton marche-arrêt ou quelque chose comme ça ?

— Ah, non. On a pensé que l'ennemi pourrait actionner un interrupteur aussi bien que nous. Cette console est le seul moyen de communiquer avec le York.

— Grouille-toi d'aller en chercher une autre, alors.

— Je veux bien, mais je ne crois pas que ça servira à grand-chose. Kent a probablement mis le York en mode asservi de manière à ce que personne ne puisse donner d'ordres de l'extérieur.

Le soleil se déplaçait. Dans quelques minutes, Jake allait le perdre. Le rayon trembla légèrement sur le visage de Charlie York. Jake s'empessa de stabiliser le plateau avec les deux mains.

— Réfléchis, merde ! dit-il à Cole. Donne-moi un plan !

— Je peux aller chercher une rallonge pour recharger ses batteries, et il se mettra en mode repos...

— Trop dangereux ! On ne sait pas comment Kent l'a programmé.

Si tu le touches, il peut prendre ça pour un geste agressif et se mettre à nous flinguer tous.

— Dans ce cas, peut-être que tu ferais mieux de foutre le camp d'ici ! Kent a dit...

— Elle a menti à tout le monde – sa vie tout entière est une imposture. (Il examina Charlie York, essayant d'avoir une idée géniale.) Quels sont les défauts du York, ses points vulnérables ?

— On avait à peine commencé les tests, mais on a manqué de temps.

— Sans déconner ! (Jake respira profondément.) Très bien, tout le monde dégage. Maintenant ! Enfermez-vous dans un bureau.

Un par un, ils le contournèrent pour sortir. Callie fut la dernière.

— Jake...

— Dépêche-toi, Callie ! Je veux être sûr que tu es en sécurité.

— Jake !

— Vas-y ! Laisse-moi réfléchir une minute.

Elle disparut. Et Jake se retrouva seul devant un gigantesque monstre mécanique manchot armé d'une mitrailleuse endommagée, aveuglé par un simple rayon de soleil.

Et décidé à l'éliminer.

Peut-être fallait-il simplement rester immobile, pour ne pas être vu comme une menace.

Mais Kerry Kent l'avait programmé pour le tuer, *lui* ! Du moins, c'était ce qu'elle avait dit. En cet instant, le York le fixait : elle l'avait donc probablement désigné comme une cible, court-circuitant le programme de reconnaissance de menace. Ou était-ce une figure de style ? Ou alors elle avait menti de A à Z ?

De toute façon, il ne tarderait pas à le découvrir. Dans quelques secondes, le soleil aurait tourné et...

Tenant le plateau aussi stable que possible de la main gauche, il dégaina de nouveau le colt 45. Le York n'était qu'à trois ou quatre mètres de lui. Seigneur, qu'il était impressionnant !

Le coude posé sur la table, il visa le capteur visuel du York derrière la tourelle d'objectifs. Il aligna les mires de son revolver, les garda aussi stables que possible, et il pressa sur la détente.

L'arme tressauta dans sa main.

La tête du York fut projetée en arrière sous l'impact, mais la lentille resta intacte. Tout comme les objectifs de la tourelle.

Du verre blindé ! Bien sûr !

Il n'avait plus que deux balles. Il visa le capteur gauche, l'infrarouge.

Le York tressaillit de nouveau mais, quand il se redressa, la lentille avait toujours l'air parfaite.

La dernière balle.

Un autre coup au but. De nouveau, sans effet apparent.

Il reposa doucement le colt vide sur la table, en veillant à ne pas décaler le rayon de lumière reflété par son plateau.

Devant lui, il y avait une bouteille de ketchup en plastique souple. Jake la prit de la main droite. Elle était presque pleine.

Maintenant !

Il lança le plateau sur le York et fonça vers la porte.

Le York le prit en chasse immédiatement.

En traversant le secrétariat, Jake attrapa une chaise et la lui jeta dans les jambes.

Comme un champion de course de haies, Charlie York sauta par-dessus. Il perdit l'équilibre quand il toucha le sol et s'écroula avec fracas.

Emporté par la force d'inertie, il roula sur lui-même et se redressa.

Jake fonça à toute vitesse dans le couloir. Il risqua un coup d'œil par-dessus son épaule. Le York était à six mètres derrière lui, il avançait en titubant légèrement, s'appuyant de temps à autre de sa main gauche sur le mur pour conserver son équilibre.

Callie ouvrit une porte. Elle poussait une chaise à roulettes devant elle.

— Viens par là ! cria-t-elle à Jake tout en propulsant la chaise dans le couloir vers le York, qui tenta à nouveau de la franchir d'un bond.

Cette fois, le projectile toucha l'un de ses pieds pendant qu'il était en l'air, et le York atterrit sur le sol la tête la première.

Jake claqua la porte derrière lui. Carmellini, Cole et Callie étaient là avec quelques membres du personnel du consulat.

— Je vous avais dit de foutre le camp ! protesta-t-il.

— Attention ! dit Cole. Il va nous repérer à travers le mur.

Le coup de poing de Charlie York fit trembler la porte.

— Où est la piscine la plus proche ? demanda Jake à Cole.

— L'hôtel, plus bas dans la rue.

— Retrouvez-moi là-bas, cria-t-il alors que le poing gauche du York passait à travers le battant. Et apportez vos foutues rallonges !

Il ouvrit la porte de la pièce contiguë et la franchit en courant au moment précis où le York arrachait de ses gonds celle du bureau qu'il venait de quitter.

Le robot entra au pas de charge et examina les traits du petit groupe, à la recherche de la cible désignée.

Le York constata que Grafton n'était pas parmi eux. Avec son radar à bande ultralarge, il avait vu quelqu'un sortir. Après quatre secondes de délai, pas davantage, il se retourna et fonça derrière Grafton, toujours tanguant, toujours déséquilibré.

Jake courait déjà dans le couloir, tandis que le York perçait à coups de poing la cloison sèche, au milieu d'un nuage de poussière.

Jake se dirigeait vers l'escalier quand il se ravisa. Il pressa le bouton d'appel des deux ascenseurs et resta là à attendre, pendant que, derrière lui, le York déchiquetait la cloison. Il passa une jambe à travers, puis la tête et le bras.

Jake entendit le gémissement de la cabine qui arrivait. Il surveilla les numéros d'étage. Celle de gauche s'arrêta enfin devant lui. Les portes coulissèrent au moment où le York émergeait dans le couloir.

Jake se faufila dans l'entrebâillement et appuya frénétiquement sur le bouton de descente, tandis que Charlie se précipitait vers lui de toute la force de ses jambes.

Les portes se refermèrent avec une abominable lenteur.

S'il passe ses griffes entre elles, c'est foutu ! pensa Jake.

Elles claquèrent au nez du York qui, déjà, tendait la main.

Charlie écrasa son poing contre elles et l'ascenseur trembla.

Les yeux de Jake se portèrent sur l'indicateur d'étage. Comme la cabine arrivait du rez-de-chaussée, c'était la flèche de montée qui était allumée. Sous ses yeux, elle passa en position de descente, et les portes recommencèrent à s'ouvrir.

Jake tira le bouton d'arrêt d'urgence. Une alarme se mit à sonner quelque part.

Les portes se déplacèrent d'environ cinq centimètres et s'arrêtèrent.

Le York passa deux griffes dans l'ouverture et tira sur les panneaux.

Le métal se tordit.

Il aurait probablement cédé si Charlie York avait eu ses deux mains. Avec une seule, il n'avait pas assez de prise.

La tête monstrueuse du York n'était qu'à quelques centimètres de Jake.

Il pointa sur elle la bouteille de ketchup et pressa de toutes ses forces. La sauce gicla et couvrit ses capteurs visuels.

Quand sa vision se troubla, le York ôta ses griffes de l'ouverture et plaça sa main devant son visage. D'un orifice de son poignet un liquide nettoyant jaillit sur les lentilles.

Jake en profita pour débloquer la trappe de secours sur le plafond de la cabine et attrapa le rebord. Il balança les jambes, se tortilla et réussit à glisser une épaule dans l'ouverture.

Le York s'attaqua de nouveau à la porte. Il enfonça sa main dans l'entrebâillement et, cette fois, il utilisa l'articulation centrale de son bras pour faire levier.

Il apprend, songea Jake. Ce foutu machin apprend !

Jake fit passer son autre épaule par l'ouverture, puis sa poitrine. Bientôt, il était assis là-haut. Le York avait réussi à écarter les portes d'une trentaine de centimètres.

Jake Grafton releva les jambes à l'instant où Charlie plongea sur

lui.

Sa veste sport était déchirée et gênait ses mouvements. Il l'ôta. Il était sur le point de la jeter quand la tige, au sommet de la tête du York, apparut dans l'ouverture.

Jake lança son vêtement sur elle. Le York dut se retirer et utiliser sa main pour s'en débarrasser.

Jake en profita pour s'engager sur l'échelle de la cage d'ascenseur.

Il pressa le bouton de la sortie de secours deux étages plus haut. Elle s'ouvrit lentement. Au moment où il prenait pied dans le couloir, Jake marqua un temps d'arrêt pour regarder au-dessous de lui – juste à temps pour voir la tête du York disparaître dans le trou de la trappe.

Il a compris !

Ce salopard allait certainement prendre l'escalier.

Jake appela l'autre ascenseur. En attendant, il courut jusqu'à la porte de l'escalier, l'entrouvrit et tendit l'oreille.

La foutue alarme du premier ascenseur sonnait toujours, et il n'entendit pas le York.

La cabine arriva et ses portes s'ouvrirent.

Il se retourna...

Et se retrouva nez à nez avec le York, qui fonçait sur lui aussi vite que ses jambes pouvaient le porter.

Jake se réfugia dans l'escalier et le descendit quatre à quatre, Charlie York sur ses talons.

Foutu Cole ! Cette putain de machine est vraiment trop maligne.

Même estropié, il était d'une agilité sidérante.

Jake sauta une rampe pour prendre un peu d'avance, puis une autre.

Une fois en bas, il franchit la porte au pas de charge et se retrouva devant deux Marines armés de fusils d'assaut.

Les soldats américains s'agenouillèrent en position de tir.

Quand le York apparut, ils ouvrirent le feu.

L'impact de leurs balles le fit tituber un instant et offrit à Jake une autre seconde d'avance, mais pas davantage.

Le York n'attaqua pas les Marines. Il passa devant eux en courant, comme s'ils n'existaient pas. Il conservait tant bien que mal son équilibre en s'appuyant de la main partout où il pouvait.

Jake s'engouffra dans le détecteur de métal de l'entrée principale, bouscula un groupe de touristes américains venus s'informer auprès du personnel du consulat des moyens de quitter Hong Kong et disparut par la porte principale.

Le York se trouvait à quatre secondes derrière lui.

— Mon Dieu ! C'est quoi, ce truc ? s'exclama quelqu'un en s'adressant à un des Marines de garde.

— Une unité York, monsieur, répondit le sergent.

— Et cet homme qui s'enfuit ?
— Notre nouveau chargé d'affaires.
— Oh, Seigneur, gémit une femme. Pourquoi diable avons-nous quitté Moline ?

Il y avait peu de circulation. Jake traversa la rue sans ralentir et pénétra dans le bâtiment voisin du consulat, une immense tour de bureaux. Des boutiques, dont les murs étaient vitrés du sol au plafond, occupaient tout le rez-de-chaussée. L'effet était saisissant.

Jake Grafton jeta un coup d'œil au York par-dessus son épaule et s'engouffra dans l'une d'elles qui avait une sortie donnant sur l'extérieur.

Comme Jake l'avait prévu, il tenta de couper l'angle du magasin et percuta le verre qui explosa sous l'impact.

Des éclats volèrent dans tous les sens. Les vendeuses plongèrent sur le sol en hurlant pour se mettre à l'abri. Le York chancela puis tomba à genoux. Jake appuya sur la barre de la porte donnant sur l'extérieur – une alarme se déclencha –, et il sortit à toute vitesse.

Dans le vaste espace d'accueil du bâtiment d'à côté trônait un grand bassin au fond vaseux où évoluaient de grosses carpes koï. Une cascade ruisselait parmi de splendides fleurs tropicales.

Jake sauta sur un petit rocher au centre du bassin, puis passa d'un bond de l'autre côté.

Charlie York l'imita... et tomba dans l'eau.

Il se redressa tant bien que mal, tout barbouillé de vase, et il reprit la poursuite en courant dans des gerbes d'éclaboussures. Grafton venait de gagner trois ou quatre secondes supplémentaires.

L'hôtel était en vue. Le portier en uniforme cria quelque chose à Jake en le voyant foncer dans sa direction, mais il s'empressa de dégager le passage quand il découvrit le York qui arrivait derrière lui.

Dans le hall, à la vue du robot, les clients se mirent à l'abri en hurlant et se dissimulèrent du mieux qu'ils purent. Jake cherchait un panneau ou un symbole indiquant l'emplacement de la piscine.

— Où est la piscine ? rugit-il en passant devant la réception, à l'intention de la petite escouade d'employés en blazers d'un rouge éclatant.

Stupéfait, l'un d'eux tendit la main vers le fond de l'hôtel.

Jake se précipita dans cette direction.

Il vit une volée de marches, puis une porte à deux battants. Aha ! Un panneau.

Le couloir tourna deux fois, puis il y eut une autre porte et Jake se retrouva enfin au bord d'un grand bassin. Il le contourna et ralentit. Il se mit à marcher. Il haletait. Par chance, il n'y avait aucun baigneur.

Le York jaillit par la porte qui claqua violemment contre le mur.

Il vit Jake, commença à se diriger vers lui, puis cessa de courir et examina les lieux. Il s'arrêta deux mètres après le petit bain, du côté opposé à Grafton.

— Ce foutu truc est trop malin ! marmonna Jake.

Manifestement, le York avait compris le problème.

Quel que que soit le chemin choisi pour s'approcher de sa cible, celle-ci lui échapperait en filant dans l'autre direction. Voire en sautant dans l'eau.

Jake se demanda soudain s'il savait nager.

Plus de deux cents kilos de titane, de liquide hydraulique, de kevlar et de composants électroniques ? Impossible !

Le York recommença à marcher vers le grand bain. Il décrocha une perche fixée au mur, que le personnel d'entretien utilisait pour passer l'aspirateur sur le fond.

La perche était bien trop courte pour atteindre Jake. Apparemment, le York s'en rendit compte, car il leva son bras pour s'en servir comme d'un javelot. La queue de la perche heurta le mur derrière lui.

Charlie York se déplaça jusqu'à un endroit où il eut davantage d'espace.

Jake battit en retraite vers l'extrémité du grand bain. Il voulait se trouver le plus loin possible du York qui, il le savait, était capable de propulser ce projectile avec une très grande force.

Il ne s'était pas trompé. Elle arriva sur lui comme une lance zouloue et le manqua de peu.

Le York, alors, se baissa et commença à briser des carreaux avec ses griffes. Puis il les lança sur Jake.

Celui-ci évalua mal le premier, qui faillit l'atteindre au bras.

Les chances étaient du côté du York. Il l'avait coincé.

Combien de temps continuerait-il ainsi ? Quelle charge restait-il dans sa batterie ?

Pas mal apparemment.

Jake s'épuisait à éviter les projectiles.

Soudain, la porte s'ouvrit à la volée sur Tommy Carmellini et Tiger Cole. Ils transportaient les rallonges électriques réclamées par Jake.

Callie apparut derrière eux.

Les deux hommes se figèrent, évaluèrent un instant la situation, puis cherchèrent un endroit où brancher leurs rallonges.

Le York se tourna à demi et les observa, guettant probablement un comportement agressif.

Quand il pivota pour surveiller Jake de nouveau, Callie chargea.

Elle le heurta de côté avec son épaule et joua des jambes comme un bloqueur du championnat professionnel éliminant un garde défensif en pointe. Jake cria. La puissance de la charge de Callie

l'entraîna dans la piscine en même temps que le York, au milieu d'un énorme éclaboussement.

L'eau bouillonna et se troubla.

Jake courut dans leur direction. Si le York attrapait sa femme...

Il prit son élan et plongea.

Il nageait vers eux quand il vit la tête de Callie refaire surface.

Le York se servit de sa main pour se redresser. Il avait pied.

En se relevant, il aperçut Jake.

Et reprit immédiatement sa chasse.

— Sors de là ! cria Cole à Grafton.

Celui-ci revint vers l'extrémité du grand bassin. Par-dessus son épaule, il entrevit Callie qui se hissait hors de l'eau.

Le York le suivit en marchant sur le fond.

Il s'enfonçait de plus en plus, ses griffes tendues vers Jake – qui ne savait pas à quelle distance se trouvait son poursuivant.

La terreur le submergea. Il était si fatigué.

— Sors de cette foutue piscine ! lui hurla de nouveau Cole.

Jake s'aïda de ses mains et, d'un coup de reins, s'assit sur le bord du bassin.

Le York n'était qu'à trois mètres derrière lui. Seule sa tige était encore visible au-dessus de la surface.

Dès que Grafton fut en sécurité, Cole lança dans l'eau l'extrémité d'une rallonge branchée à une prise près de l'entrée, dans l'espoir de griller le robot.

Il y eut quelques étincelles, sans plus. Et ça disjoncta.

Le York continua sa progression.

Arrivé à l'extrémité de la piscine, il se dirigea immédiatement vers l'échelle, dans l'angle.

— Il va grimper ! cria Jake. Tommy, donne-moi une autre rallonge avec une fiche femelle, grouille !

Carmellini obéit, puis il s'empressa d'aller la brancher sur un autre tableau, dans le local technique. Heureusement, elle était assez longue.

Jake courut alors vers le York, qui essayait de monter à l'échelle avec sa seule main.

Au premier essai, il glissa et retomba dans l'eau.

Un York ne connaissant pas le découragement, il recommença à gravir les deux premiers barreaux. Pour prendre pied sur le bord, il lui fallait maintenant relâcher sa prise sur la rampe, conserver son équilibre et s'assurer une nouvelle prise plus haut. C'était à ce moment-là qu'il était tombé, un instant plus tôt.

Cette fois, il préféra faire glisser sa main le long de la rampe.

Les Yorks avaient une capacité extraordinaire d'apprentissage.

Jake se pencha vers lui et il enfonça la fiche femelle de la rallonge

dans le réceptacle de son dos.

Le York s'immobilisa, le corps à demi hors de l'eau. Il était entré dans son cycle de repos.

Callie courut vers Jake et se jeta dans ses bras.

— T'auras encore pas mal de boulot, mon vieux, pour perfectionner tes Yorks, dit Jake Grafton à Virgil Cole tandis qu'ils traversaient Kowloon en voiture pour rejoindre la gare ferroviaire de Lo Wou, à moins de deux kilomètres de la frontière où l'armée rebelle se rassemblait.

— S'ils avaient été un poil meilleurs, tu ne serais pas là pour me le reprocher.

— Je te l'accorde, mais quand même...

— Écris à ma société, à l'attention d'Harvey Keim. Raconte-lui ce que tu as observé et ce que tu penses de tout ça. Il sera ravi que tu prennes le temps de nous donner un coup de main.

Callie était assise entre eux sur la banquette arrière de la limousine.

— C'est tout ce que vous avez à vous raconter ? Des histoires de robots ?

— Eh bien..., dit Cole, gêné, ça n'a pas vraiment été des vacances pour vous, je suis désolé.

— Je ne parlais pas de ça, dit Callie avec brusquerie. Bon sang, vous ne vous étiez pas vus depuis vingt-huit ans, tous les deux !

Elle eut un geste d'exaspération.

— Ça a été une rencontre palpitante, convint Cole.

Callie ouvrit la bouche pour répondre, mais elle se retint quand elle sentit Jake presser sa main.

Tandis qu'ils roulaient, ils observèrent les insurgés qui progressaient à pied le long de la route. Beaucoup portaient des armes à l'épaule et des sacs improvisés sur le dos. Ils étaient si nombreux !

— J'ai l'impression que vous avez largement plus de dix mille soldats, murmura Jake.

— J'étais en train de me dire la même chose, fit Cole.

— Tu crois vraiment avoir des chances de renverser les communistes ? Sois honnête.

Tiger Cole réfléchit un instant, puis :

— Oui. À mon avis, beaucoup de Chinois sont prêts pour un changement et ils ont conscience que la révolution est le seul moyen d'y parvenir. À présent, la rébellion est générale. On se bat dans toutes les grandes villes du pays, des unités entières de l'ALP refusent de tirer

sur les insurgés, et la population commence à réfléchir sérieusement à l'étape suivante. Si les Chinois ont suffisamment envie d'un grand bouleversement, ils peuvent tout accomplir. On ira au bout de l'histoire en espérant qu'elle finisse bien.

Le chauffeur arrêta la limousine près de la gare. Ils descendirent et s'étirèrent.

Une odeur de requin frit flotta jusqu'à eux. Un marchand ambulant avait installé son petit commerce non loin de là.

Le chauffeur ouvrit le coffre d'où il sortit un duvet et un petit sac à dos. Cole portait le 45 dans l'étui d'épaule que Jake lui avait donné.

— C'est ridicule, tu sais, lui dit Jake. *Fortune* te classe dans la liste des cinq cents Américains les plus riches, et tu t'en vas avec un pistolet, un sac à dos et un sac de couchage ?

— En ces temps d'hypocrisie, un homme se doit de voyager léger.

— J'ai déjà entendu parler de bagages insuffisants, remarqua Callie, et j'ai récemment expérimenté la chose...

— Dans trois cents kilomètres, je n'aurai plus qu'une brosse à dents et une paire de chaussettes de rechange, répondit Cole. Je donnerai le sac à dos à un veinard qui voudra s'en faire un chapeau.

Une autre voiture arriva. Rip Buckingham et Wou Tai Kwong en sortirent, accompagnés de deux femmes.

La plus jeune avait pleuré. Rip la prit dans ses bras et la serra contre lui en se balançant légèrement d'avant en arrière. Il ne semblait pas se soucier des gens qui les entouraient.

— Je voudrais que tu restes, murmura Sue Lin.

— Je suis journaliste. C'est le reportage de ma vie. Je dois partir.

— Je sais, souffla-t-elle.

Wou étreignit la vieille femme, se pencha vers elle pour lui chuchoter quelque chose à l'oreille, puis il prit son sac à dos et s'éloigna. Il se retourna une fois, marqua un temps d'arrêt, et la foule l'avalait.

Rip s'attarda encore un instant.

— Je souhaite que tu partes en Australie avec ta mère, dit-il à sa femme. Je suis sérieux. Je ne veux pas entendre ni *si* ni *mais*... Je n'ai aucune envie de traverser toute la Chine à pied en me faisant du souci pour vous.

— Nous, nous serons inquiètes pour toi.

— Parfait, ça fera assez d'inquiétude pour toute la famille. Sue Lin et toi vous ferez ce que vous demande Lin Pe ?

Elles inclinèrent toutes les deux la tête, puis remontèrent dans la voiture. Rip murmura quelque chose au chauffeur. Le véhicule se faufila dans une brèche de la circulation et s'éloigna lentement.

Rip rejoignit Cole et les Grafton.

— Bonjour, amiral, je vous suis reconnaissant d'avoir sauvé la vie

de mon beau-frère.

Jake hochâ la tête et serra la main qu'il lui tendait.

— Bonne chance, monsieur Buckingham. Ne soyez pas trop dur dans vos articles envers Virgil Cole, notre génie du Mal.

— J'essaierai de me montrer objectif et juste.

— J'y veillerai, intervint Cole, sérieux comme toujours.

Rip Buckingham lança un clin d'œil à Grafton, serra la main de Callie, puis ramassa ses sacs et s'éloigna.

— Combien de temps vas-tu rester à Hong Kong ? demanda Cole à Jake.

— Quelques semaines selon notre andouille de secrétaire d'État. Mais il a probablement menti pour que je ne braille pas trop. Tu sais comment c'est – je partirai quand ils me l'ordonneront et pas avant.

— J'adore Hong Kong, dit Cole à brûle-pourpoint. (Il regarda un instant autour de lui, s'imprégna du spectacle, des odeurs et des bruits.) C'est un endroit unique et magique. Aucun autre ne lui arrive à la cheville.

Callie Grafton acquiesça d'un signe de tête. Elle aussi trouvait Hong Kong fascinante.

— Quand vous rentrerez aux États-Unis, dit-elle à Cole, venez nous voir. Si vous êtes fauché, téléphonez et on vous virera l'argent pour un ticket de bus.

Cette remarque fit naître l'ombre d'un sourire sur les traits de Cole.

— Je me souviendrai de l'invitation, dit-il en tendant la main.

Callie la serra, puis Jake.

— Je ne sais toujours pas qui a tué China Bob Chan, dit Jake quand Cole ramassa ses sacs.

— Ooh, souffla Cole qui grogna un peu en soulevant son paquetage. C'est moi, bien sûr. Il en savait trop.

— Pourquoi votre dernière conversation n'est-elle pas enregistrée sur la cassette de la CIA ?

— Je savais que la bibliothèque était sur écoute. Je me suis donc arrêté dans le bureau de sa secrétaire, et c'est là qu'on a discuté un moment de nos affaires. Puis il a voulu me montrer une lettre qu'il venait de recevoir. Il est allé jusqu'à son bureau et je lui ai emboîté le pas.

« Tu vois, il savait tout sur notre révolution et il réclamait de l'argent, beaucoup d'argent. Et même si je l'avais payé, il aurait fini par tout raconter aux autorités chinoises, avec des détails qu'elles auraient pu vérifier aisément. Aussi, en le suivant jusqu'à son bureau, j'ai sorti le pistolet de ma poche et je lui ai tiré une balle dans la tête au moment où il s'est retourné. Bob ne l'a même pas vue arriver. Ce n'est pas une mauvaise façon de casser sa pipe, si on doit mourir – et il le devait. Puis je me suis débarrassé de mon arme dans une poubelle,

je suis redescendu et j'ai continué les ronds de jambe à la réception.

— Tu savais donc qu'il n'y avait rien sur cette cassette pour te compromettre ?

— J'en étais certain, mais à dire vrai je m'en foutais. Et je m'en fous toujours. Je ne donnerais pas dix cents pour une cassette vidéo de moi en train de tirer sur Chan, si elle existait. Sonny Wong n'a jamais compris ça, ce qui t'indique son degré d'intelligence... Tu peux raconter au secrétaire d'État que je suis l'assassin de Chan, si tu veux – maintenant que la révolution a commencé, ça n'a tout simplement plus d'importance.

— Il semblerait que tu n'envisages pas de rentrer aux États-Unis dans un avenir proche...

— En effet. (Cole respira profondément.) La vie est une aventure. J'ai été dans la high-tech suffisamment longtemps, j'ai été diplomate, j'ai été riche, j'ai traîné dans toutes les soirées guindées possibles. Et maintenant, je vais là où la route me mène.

— Garde la foi, matelot.

— Promis, Jake Grafton. Je le ferai, pour toi, et pour moi, et pour tous ces gars qui menèrent le bon combat à leur époque.

Ils se serrèrent la main.

Et là-dessus, Tiger Cole sortit de la vie de Jake Grafton.

Jake se tourna vers Callie.

— Ça ne me plaît pas de t'annoncer ça, mais j'ai du boulot jusqu'au cou au consulat. On demande à la cuisine de nous préparer une pizza et tu m'aides à attaquer la paperasserie ?

— Oui, dit-elle.

Elle passa le bras autour de sa taille et ils retournèrent à la voiture.

REMERCIEMENTS DE L'AUTEUR

C'est toujours une aventure de faire des recherches de documentation pour un roman comme celui-ci. Mon voisin et ami, Gilbert Pascal, ingénieur et physicien, a lu le premier jet de certains chapitres et m'a fait d'importantes suggestions au fur et à mesure du développement de mon histoire. Paul K. Chan a relu le manuscrit et y a mis son grain de sel.

L'intrigue de ce livre est le résultat d'une collaboration entre l'auteur et sa femme, Deborah, qui adore les imbroglios littéraires.

REMERCIEMENTS DU TRADUCTEUR

Le traducteur souhaite marquer sa gratitude envers ses complices habituels, Angela Kincaïd, Patrick Lebas, Dominique Brotot et Guilaine Soubiran qui l'ont guidé de leurs lumières. Un grand merci aussi à Florence Fournier et au personnel de la Médiathèque départementale du Var pour leur tonne de documentation sur Hong Kong.

-
- [1] La chaîne qui retransmet les débats du Congrès, à Washington. (*N.d.T.*)
- [2] L'équipe de football américain de Baltimore. (*N.d.T.*)
- [3] Voir *Cuba, l'arme secrète*, Albin Michel. (*N.d.T.*)
- [4] Université de Californie à Los Angeles. (*N.d.T.*)
- [5] Gâteaux secs renfermant une prédiction. (*N.d.T.*)
- [6] Organisation criminelle chinoise, sur le modèle d'une société secrète. (*N.d.T.*)
- [7] Hong Kong est devenue une région administrative spéciale (RAS) en 1997, quand les Britanniques ont rétrocédé la colonie à la Chine. (*N.d.T.*)
- [8] Dans ce cas, la société fiduciaire gère les avoirs d'un client sans que celui-ci ait son mot à dire. (*N.d.T.*)
- [9] Les zones où les routes aériennes se croisent. (*N.d.T.*)
- [10] La ville où Bill Clinton a commencé sa carrière politique. (*N.d.T.*)
- [11] Le quartier chic de Washington. (*N.d.T.*)
- [12] Gros 4x4 militaire. (*N.d.T.*)
- [13] Banlieue résidentielle de la Silicon Valley. (*N.d.T.*)
- [14] En français dans le texte. (*N.d.T.*)
- [15] La commande de pas cyclique fait varier les pales indépendamment les unes des autres ; la commande de pas collectif sert de manette des gaz et permet de faire monter et descendre l'appareil. (*N.d.T.*)
- [16] Missile sol-air utilisé par les Nord-Vietnamiens pendant la guerre du Vietnam. (*N.d.T.*)
- [17] Support léger permettant d'utiliser un projectile de petit calibre dans une arme de calibre supérieur. (*N.d.T.*)
- [18] Zone où un commandant prévoit de concentrer les forces ennemies pour leur causer un maximum de pertes. (*N.d.T.*)
- [19] C'est-à-dire uniquement au viseur, sans calculateur de bombardement. (*N.d.T.*)
- [20] Cargos qui ne sont pas affectés à une ligne régulière. (*N.d.T.*)
- [21] Énormes poubelles utilisées par les entreprises. (*N.d.T.*)
- [22] Libre adaptation d'un vers de Sam Walter Foss (1858-1911) tiré de *The House by the Side of the Road*. (*N.d.T.*)

[23] La seule « bat » de l'armée US, testée par le Darpa, *Defense Advanced Research Projects Agency*, est beaucoup plus grosse avec ses deux ailes pliables de soixante-quinze centimètres pour une longueur d'un mètre vingt et un poids de cinq kilos. (N.d.T.)